

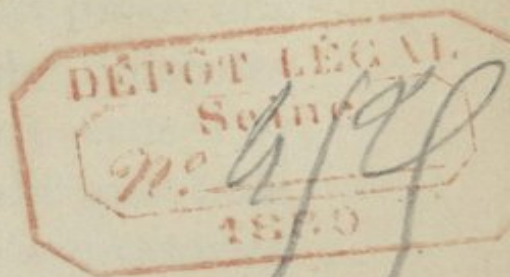
LES
VOYAGES DE CAMOENS



PAR

RAOUL DE NAVERY

OFFICIER D'ACADÉMIE



PARIS

A. HENNUYER, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

51, RUE LAFFITTE, 51

1880

Tous droits réservés.

DU MÊME AUTEUR :

LES NAUFRAGEURS. 1 vol.

LES AVENTURES DE MARTIN TROMP. 1 vol.

LE GOUFFRE. 1 vol.

JEAN CANADA. 1 vol.

LA PÉRUVIENNE. 1 vol.

LES
VOYAGES DE CAMOENS

PAR

RAOUL DE NAVERY

OFFICIER D'ACADÉMIE

PARIS

A. HENNUYER, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
51, RUE LAFFITTE, 51

1880

Tous droits réservés.

AVANT-PROPOS.

En écrivant ce livre, l'auteur s'est proposé de populariser une des plus grandes figures dont s'enorgueillissent les lettres, et de placer dans un cadre vrai les scènes de la vie tourmentée de Luiz de Camoens. Si les *Lusiades* sont peu connues en France, l'existence du poète qui les écrivit l'est moins encore. En donnant dans ce volume une grande place aux voyages de Camoens, nous avons ébauché l'histoire de la découverte des Indes, poème écrit avec l'épée par Gama et par Albuquerque, avant que Luiz de Camoens composât les *Lusiades*. L'importance que prennent aujourd'hui toutes les questions qui se rattachent à l'histoire de notre globe, pourra s'ajouter à l'intérêt de cette partie du livre. Enfin, dans la dernière, grâce à des documents nouveaux, il nous a été possible de rétablir dans toute leur vérité certains faits relatifs aux dernières années du poète.

Cette étude serait restée incomplète, si nous n'avions emprunté aux œuvres détachées de Luiz de Camoens ses canções, ses élégies et ses sonnets, les passages dans lesquels il retrace ses plus intimes pensées. Il fallait montrer le plus possible au lecteur Camoens peint par lui-même. Nous avons donc demandé à M. Ferdinand Denis, ce voyageur infatigable, ce savant dont l'érudition n'est égalee que par la bonne grâce, l'autorisation de puiser dans sa traduction des poésies diverses de l'illustre Portugais.

Nous lui témoignons ici notre vive reconnaissance pour avoir bien voulu nous aider de ses lumières et de ses conseils.

Nous avons également à dire que les fragments des *Lusiades* cités dans ce volume sont pris dans la traduction de M.J.-B. Millé et que l'on y a reproduit parfois des morceaux empruntés à Ch. Magnien. Ajoutons que c'est au zèle persistant et éclairé de M. le vicomte de Juromena, l'éditeur d'une célèbre réimpression complète de Camoens, que l'on doit la connaissance de l'existence de la mère du poète, jusqu'à sa mort.

Puisse ce livre, tribut d'hommage rendu à la mémoire du plus grand poète de Portugal, aider à répandre en France le nom et les œuvres de Luiz de Camoens !

Juin 1880.

LUIZ DE CAMOENS

PREMIÈRE PARTIE

JEUNESSE.

CHAPITRE I.

TROIS ENFANTS.

A l'angle de l'une des rues les plus étroites de la Mouraria, à Lisbonne, se tenait une charmante et bizarre créature. Son teint bistré trahissait sa race ; des cheveux noirs naturellement ondes et d'une longueur démesurée tombaient jusqu'à ses talons. Des guenilles enveloppaient son corps

gracieux et frêle. Elle tendait aux passants une petite main brune, et de grosses larmes roulaient dans ses grands yeux sombres, chaque fois que sa prière sollicitait vainement l'aumône.

L'habitude de l'humiliation et de la souffrance se lisait sur son visage ; l'esclavage l'avait prise sur le sein même de sa mère. Depuis qu'elle respirait, elle se considérait comme une chose qui se vend et s'achète. La petite mulâtresse avait déjà beaucoup pleuré et savait que sa vie, si Dieu la faisait longue, deviendrait une suite d'épreuves amères. On devinait en elle une énergie au-dessus de son âge ; si elle implorait la pitié qui semblait se retirer d'elle, c'est qu'il s'agissait de soulager un être cher tenant aux fibres mêmes de son âme. En effet, ses lèvres, en s'entr'ouvrant, laissaient tomber ces mots :

– Pour ma mère !

Il y avait longtemps que la petite mulâtresse demeurait appuyée contre la plus antique maison du quartier des Maures ; la nuit allait venir, le découragement et le désespoir avec elle, quand deux groupes de passants parurent à la fois.

L'un se composait d'une jeune femme et d'un enfant de treize ans, à la physionomie intelligente et spirituelle ; l'autre, de deux esclaves noires vêtues avec magnificence et escortant une jeune fille de dix ans environ, dont la gravité précoce s'adoucissait par l'expression caressante de ses yeux bleus. Elle marchait d'un pas lent, presque compassé. On lui avait appris sans doute ce qu'elle devait à sa race, au rang que lui donnaient sa fortune et la situation de son père, car elle étalait une naïve fierté d'infante unie à une grâce ingénue.

Par un mouvement spontané, la mulâtresse tendit ses deux mains en avant. Les vieillards passaient devant elle en détournant la tête ; les jeunes cavaliers couraient sans la voir ; les malheureux se signaient en lui adressant un mot de compassion ; mais ces enfants, ces beaux enfants ne pouvaient voir couler ses pleurs sans les essuyer. Cet adolescent, cette senhora ravissante ne s'éloigneraient point sans la secourir. Aussi, à travers ses larmes brilla un rayon d'espérance quand elle répéta d'une voix dont le tremblement trahissait un cœur brisé :

– Pour ma mère !

Le jeune garçon fouilla rapidement dans son pourpoint, la petite fille vêtue de satin prit l'aumônière que tenait une des suivantes noires, et tous deux, s'élançant vers la mulâtresse, emplirent à la fois ses mains brunes.

Le jeune garçon n'avait donné que des maravédis d'argent, mais en même temps une larme roulait dans ses yeux ; l'élégante senhora mit trois cruzados d'or dans les doigts de la mendiante.

– Dieu vous bénisse ! Dieu vous rende heureux ! murmura l'enfant en baisant les pièces d'or et d'argent que lui offraient à la fois les adolescents ; vous nous sauvez du désespoir.

La jeune femme, qui jusqu'à ce moment était restée un peu en arrière, contemplant son fils avec le sentiment de joie qu'éprouvent les mères en découvrant dans le cœur de leurs enfants des sentiments généreux, s'approcha de la mulâtresse et lui demanda :

– Où demeures-tu ?

– Près d'ici ; venez, oh ! venez, senhora ; j'ai tant peur de la voir mourir. Le médecin nous dédaigne, nous sommes trop pauvres. Je vous en prie, au nom de Notre-Dame des Sept-Douleurs, venez la voir.

– Allons ! ajouta le jeune garçon.

La fillette à tournure d'infante adressa un geste de commandement à ses négresses, et, se rapprochant de la petite mulâtresse :

– Je suis très riche, dit-elle ; mon père est puissant, notre roi don João le préfère à tous les seigneurs de sa cour. Je ne veux pas que tu pleures, je ne veux pas que tu souffres.

– Alors, murmura l'enfant, il faudrait empêcher ma mère de mourir.

Le jeune garçon s'approcha à son tour :

– Mon père, le capitaine Simon Vaz de Camoens, rapporte de chacun de ses voyages des remèdes précieux, des drogues utiles, des aromates dont les Indiens se servent pour guérir ; je te donnerai des parfums, des plantes, des résines que ne possède pas même le roi João III, notre cher seigneur.

La petite mulâtresse prêtait tour à tour l'oreille à ces voix consolantes, et de temps en temps ses doigts bruns écartaient la longue chevelure jetant un voile sur son visage.

La jeune femme suivait les enfants., tandis que les négresses, dont les coiffures jaunes et les robes de damas écarlate faisaient ressortir la peau

d'ébène, marchaient du pas indolent des esclaves accoutumées à garder une distance respectueuse entre elles et leurs maîtres.

Lorsque la mendiante s'arrêta devant la plus triste maison du quartier des Maures, une expression de crainte se refléta sur son visage expressif ; ses grands yeux parurent demander grâce pour la pauvreté du logis dans lequel allaient entrer ceux qui daignaient visiter l'agonisante. Mais alors la jeune fille saisit une des mains de la mulâtresse et pénétra avec elle dans une misérable pièce située au rez-de-chaussée. Close sur la rue, cette chambre s'ouvrait sur une cour où quelques lauriers et des orangers mêlaient la gaieté de leurs fleurs et l'éclat de leur feuillage. Une fontaine coulait au milieu avec un bruit monotone et doux. Près de cette fontaine, un camão¹ aux grandes ailes d'un bleu éclatant sautillait sur le sable ou plongeait son bec dans l'eau transparente, la faisant rejaillir en pluie qu'irisait un rayon de soleil.

Une clarté crue tombait sur le lit de la mourante, misérable couche formée d'herbes sèches sur lesquelles s'étendaient des haillons aux couleurs vives. C'était une femme dans la maturité de la vie et dont la beauté, flétrie se devinait, en dépit des rides et de l'amaigris— sement du corps et du visage. Une sorte d'égarement flottait dans son regard aux prunelles sombres émergeant du globe nacré de l'œil. Des cils touffus en adoucissaient la sauvagerie farouche. Sur ses épaules et sur ses bras on pouvait voir des cicatrices horribles, prouvant que le fouet ou le bâton avait souvent meurtri ses membres.

En apercevant sa fille, la mourante tendit les bras :

– Barbara ! dit-elle ; Barbara !

L'enfant se précipita vers sa mère et la couvrit de baisers.

– J'apporte de l'or, dit-elle, de l'or et de l'argent, des maravédis et des cruzados. Je t'amène des amis, des protecteurs. Tu ne seras plus malheureuse ni malade, Notre-Dame nous prend toutes deux en pitié.

La mourante se dressa péniblement sur son lit et aperçut les visiteurs, qui s'avançaient timidement.

– Il est trop tard pour moi. murmura-t-elle d'une voix adoucie, trop tard pour moi ; mais vous arrivez à temps pour elle.

Elle s'arracha des bras de l'enfant et ajouta :

– Va me chercher des grenades, Barbara ; des grenades et des oranges.

La petite fille s'élança hors de la chambre, heureuse de voir sa mère formuler un désir.

Le regard de l'agonisante s'attachait tour à tour sur la femme de Simon Vaz de Camoens, sur son fils et sur la petite fille à tournure d'infante ; elle semblait vouloir emporter au ciel le souvenir des traits des amis de la dernière heure.

– Senhora, dit-elle en s'adressant à la jeune femme, j'ai couru tous les dangers et souffert tous les martyres. Des misérables m'ont enlevée à mon pays pour me faire subir l'outrage de leurs caprices et de leurs cruautés. On m'a vendue comme une marchandise, et ma mère, une belle négresse de la côte africaine, est morte sous le fouet. Je suis venue ici avec mes derniers maîtres, qui, croyant expier leurs duretés de vingt ans, m'ont, par un mouvement de repentir, rendu la liberté. Dévorée par la maladie, je suis tombée sur ce grabat dont je ne me relèverai plus. Je remerciais Dieu de me reprendre si je n'avais ma fille, ma pauvre petite Barbara, si douce, si affectueuse ; elle eût été ma consolation si Dieu m'avait permis de vivre. Ne me dites pas que vous me soignerez et que vous triompherez du mal ; senhora, avant deux jours je serai morte. C'est à l'enfant qu'il faut songer, voyez-vous. Qu'importe qu'on rende à la terre ce pauvre corps dont les membres ont si souvent saigné sous le bâton, si ma Barbara est heureuse.

– Je veillerai sur elle, dit la femme de Simon Vaz de Camoens.

– Elle ne me quittera plus désormais, si vous le voulez, ajouta vivement la jeune fille. Ayez confiance en moi. Si je vous promets d'aimer Barbara, je tiendrai ma promesse en noble Portugaise. Mon père se nomme don Antonio d'Ataïde.

La mourante saisit les deux mains de la petite fille :

– Vous ferez cela, dit-elle, et vous prendrez ma fille avec vous ?

– Elle sera moins ma servante que ma compagne.

Le jeune garçon leva sur sa mère un regard rempli de regret.

– Ce que vous offre cette jeune fille, dit Anna de Camoens, acceptez-le, pauvre femme ; non que je redoute de m'occuper de cette orpheline, mais parce que la femme d'un capitaine de navire ne peut réaliser ce dont est capable, pour le bonheur de votre enfant, la fille de don Antonio d'Ataïde.

La jeune fille s'approcha gracieusement de Luiz de Camoens.

– Nous la protégerons tous deux, dit-elle ; vous qui peut-être vivrez au milieu des soldats, vous ne sauriez comme moi surveiller cette enfant ; mais quand vous reviendrez de vos voyages, vous frapperez à la porte du palais de mon père, vous demanderez Catharina d'Ataïde. Auprès d'elle vous serez certain de retrouver notre protégée d'aujourd'hui.

Luiz regarda avec une admiration enfantine le beau visage qui se levait sur lui ; jamais, jamais plus il ne devait oublier ce regard pur ni cesser d'entendre cette voix harmonieuse.

Barbara rentrait ; les bras chargés de rameaux de grenadier et d'oranger ; elle disparaissait presque derrière ce rideau de verdure au milieu duquel éclataient les grains de rubis des grenades et les écorces d'or des oranges.

La malade suçait un des fruits, reprit sa fille dans ses bras, puis, regardant avec une expression significative la femme du capitaine et Catharina :

– Revenez ici demain, dit-elle, vous y trouverez le seul trésor que je puisse vous léguer.

La fille de don Antonio déroula de son poignet un chapelet composé de grains d'or, le brisa en deux et en tendit la moitié à Luiz.

– Quand vous souhaiterez voir Barbara, dit-elle, faites-moi remettre ce signe de reconnaissance.

Un moment après, il ne restait plus dans la pauvre maison de la Mouraria que la mère mourante, et l'enfant qui la croyait sauvée, puisqu'elle possédait quelques cruzados d'or fin et qu'elle venait de trouver des amis.

Au détour de la rue, Luiz et Catharina échangèrent un signe amical, puis la fille de don Antonio reprit le chemin de son palais, tandis que la femme du capitaine Vaz de Camoens poursuivait sa route dans le vieux quartier des Maures.

A cette époque, Lisbonne la Grande se trouvait partagée en trois parties, formant pour ainsi dire trois villes distinctes. Chaque siècle, chaque invasion, chaque pouvoir avait laissé sa trace dans la cité, et l'on y rencontrait à la fois des monuments datant de la domination romaine, de l'oppression des Goths et de l'invasion des Maures.

Les remparts dont on l'avait entourée ne suffisaient plus à la contenir, la cité déborda dans les faubourgs, qui descendirent à leur tour dans la

campagne. Successivement guerrière et marchande, Lisbonne ajouta deux villes neuves à la première cité. L'une s'appela la *villa nova de Gibraltar*, l'autre la *villa nova de Andrade*. Lisbonne représentait complètement à cette époque la cité guerrière, religieuse et commerçante. Au sommet de la montagne se dressait la tour du Fief, guérite du grand alcaïde, représentant le pouvoir royal et la noblesse ; puis, descendant un peu de la hauteur, s'élevaient les magnificences de l'Alcaçar ; enfin, la cathédrale, aux tours quadrangulaires et massives, semblait relier ces édifices, symboles du triple pouvoir de la monarchie, de l'Eglise et de la noblesse ; le palais du *cancello*, moins orgueilleux dans ses proportions, moins orné dans son architecture, représentait le quatrième pouvoir, celui du peuple, dont le grand mouvement imprimé aux affaires et aux voyages allait changer les ambitions et les destinées.

La ville de Lisbonne, quoique sincèrement catholique, gardait cependant deux quartiers étranges : celui des Juifs et celui des Maures. A côté de la cathédrale on tolérait la mosquée ; mais les sectateurs de l'islamisme ne s'éloignaient pas du quartier populeux appelé *la Mouraria*. La *Judearia* en était voisine, et, si l'on s'étonne de la tolérance relative dont on usait en Portugal à l'égard de la nation israélite, il faut se souvenir qu'une colonie de ceux-ci, fixée depuis de longs siècles en Portugal, était parvenue à prouver, par actes authentiques, qu'ayant émigré en Lusitanie longtemps avant la venue du Messie, elle n'avait coopéré ni à son jugement ni à sa mort. Cette raison valut aux Juifs une protection qui devint favorable au commerce de Lisbonne.

Les habitants des quartiers de la Mouraria et de la Judearia n'étaient point forcément Juifs ou Maures ; ils possédaient une fortune modeste, sans cela ils eussent demeuré près de l'Alcaçar, de la cathédrale et des palais construits par les seigneurs opulents sur les bords fleuris du Tejo.

Le capitaine Simon Vaz de Camoens, qui ne possédait guère que sa solde, habitait non loin de l'église Saint-Sébastien, dans le même quartier que la mulâtresse agonisante.

Depuis qu'il avait quitté le logis de Barbara, Luiz gardait un silence réfléchi ; enfin, il leva ses yeux brillants sur sa mère, et lui demanda :

– N'est-ce pas qu'elle ressemble à un ange ?

– Qui ? mon fils ; cette petite mulâtresse ?

– Non, mère : Catharina d’Ataïde, avec ses cheveux blonds, ses yeux bleus, sa taille mince et sa voix, qui sonne comme des perles tombant dans un bassin d’or.

– C’est une jolie enfant qui deviendra une fière jeune fille.

– Est-il vrai que son père soit le favori du roi João III ?

– Oui, mon fils, don Antonio est un des premiers seigneurs de Lisbonne.

Luiz n’ajouta rien et continua à marcher paisiblement à côté de sa mère..

Le capitaine Simon Vaz de Camoens, qui attendait au logis son fils et sa femme, était revenu depuis peu d’un long voyage et devait prochainement repartir sur un de ces vaisseaux poursuivant les découvertes commencées grâce à l’initiative de l’infant don Henri. Pendant les mois, les semaines que le capitaine passait à terre, il s’efforçait de développer dans l’âme de Luiz les qualités généreuses qui s’y trouvaient en germe.

Tandis qu’auprès de la mère l’enfant lisait les chevaleresques légendes du Portugal, les poésies rassemblées dans le volume des *cancioneiro*, il étudiait avec son père les *Commentaires* du grand Albuquerque ; il apprenait, dans les mémoires des navigateurs, l’histoire et l’importance des victoires remportées au loin par les Portugais. Du reste, il n’était pas surprenant que l’enfant sentît à la fois s’éveiller dans son âme l’amour des lettres et la passion des voyages : sa mère, Anna de Sa e Macedo, descendait de la famille de Vasco de Gama, et deux des ancêtres de Simon Vaz de Camoens avaient laissé un nom dans la littérature lusitanienne.

Une profonde tendresse unissait ces trois êtres, qui ne devaient être séparés que par la mort.

De retour près de Simon Vaz, Luiz lui raconta avec une vivacité imagée la rencontre de la petite mulâtresse, la visite faite à la négresse mourante, puis il tira de son pourpoint la moitié du chapelet aux grains d’or.

Simon Vaz secoua la tête :

– Je doute fort, dit-il, que don Antonio d’Ataïde approuve la sympathie enfantine de sa fille, et confirme l’autorisation qu’elle t’a donnée de te présenter au palais ; don Antonio se montre altier et dédaigneux à l’égard de tous ceux qu’il ne tient point pour ses égaux.

Luiz leva la tête et demanda avec vivacité :

– Ne sommes-nous donc pas, nous aussi, d’une ancienne famille ?

– Sans doute, mon fils.

– Alors nous valons les d’Ataïde ? Qui te surpasse en bravoure, mon père ? Quelle femme est plus sainte et plus belle que ma mère bien-aimée ?

– Nous sommes peu riches, dit Simon Vaz, et nous appartenons à une branche cadette.

– Oh ! la fortune ! s’écria Luiz avec cette belle confiance des adolescents qui prennent leurs souhaits pour des prophéties, je me charge d’en gagner une. Pour ce qui est d’appartenir à la branche cadette des Camoens, je me signalerai un jour par de telles actions, que le roi João III ne pourra se dispenser de m’octroyer titres et seigneuries. Malgré cela, mon père, parle-moi de notre race : je veux apprendre aujourd’hui à quelle époque elle remonte, savoir le nom de ceux qui l’ont illustrée, et les adopter pour modèles, en m’efforçant de faire mieux encore s’il est possible.

– Pourquoi ces questions t’intéressent-elles si fort aujourd’hui ? demanda le capitaine.

– Parce que vous venez de me dire qu’Antonio d’Ataïde pourrait bien me refuser l’entrée de son palais, si je tentais de revoir Barbara aux yeux noirs et dona Catharina aux cheveux d’or.

Anna effleura de sa main le front de son fils.

– Ne rêve pas si jeune, lui dit-elle ; tu auras toujours le temps de souffrir.

– Luiz sera un homme d’action, ajouta le capitaine Simon Vaz ; je ne me tourmente point de le voir à la fois curieux des choses littéraires et des nouvelles de la cour ; je le prendrai sur un de mes navires, et c’est avec moi qu’il fera ses premières campagnes. N’est-ce pas ton désir, Luiz ?

– Je ne songe point encore à me faire soldat, répondit l’adolescent ; mon ambition est d’aller à Coimbre m’instruire dans les sciences qu’on y enseigne.

– Mais pour atteindre ce but, mon enfant, il faudrait une fortune indépendante, répondit Simon Vaz ; nous possédons bien peu de chose ; cependant je t’enverrai à Coimbre, car à notre époque un soldat a besoin d’être savant, s’il veut faire son chemin. Tu dois connaître les langues modernes, la cosmographie, l’astronomie, la géographie ; quand tu quitteras l’université, tu seras capable de classer un minéral, de dessiner un paysage,

de conserver une plante et un oiseau. Les capitaines de navires deviennent les historiens de leurs découvertes. Mais lorsque tu auras appris ce que savent les professeurs de Coimbre, l'action deviendra nécessaire. Dans un pays voisin du nôtre, la France, à qui nous demandons ses savants pour en faire les maîtres de notre université, il est aisé aux hommes studieux de s'enfermer dans une cellule et d'y vivre de leur plume ; la France est une nation sédentaire et calme, vivant sur elle-même et profondément attachée à son sol ; nous, mon Luiz, Dieu nous destine à devenir des conquérants, des colonisateurs ; en Portugal, il faut tenir la plume d'une main et l'épée de l'autre.

– Mais si mes talents me créaient des ressources ?

– Luiz, tu as treize ans, dit Simon Vaz ; attends l'avenir.

– Vous avez raison, mon père, répondit gravement l'enfant ; racontez-moi donc ce que vous savez du passé ; je me charge de me faire un avenir si glorieux, que pas un Portugais n'osera dire devant moi : Je suis le premier.

Anna serra son enfant dans ses bras avec un ardent sentiment d'orgueil maternel ; et le capitaine soupira.

L'heure du souper approchait, l'esclave noire chargée des soins domestiques dressa une table frugale, et ce fut seulement après le repas que le capitaine, ayant à ses côtés sa femme qui caressait de la main les ailes satinées d'un martin-pêcheur, apprit à son fils l'origine de leur famille.

– Dès le dixième siècle, commença-t-il, nos ancêtres se trouvaient fixés en Galice, et leur fortune atteignait un développement si considérable, qu'ils y possédèrent jusqu'à dix-sept paroisses. Ils faisaient dériver leur nom patronymique de celui d'un manoir situé près de Nérée (aujourd'hui cap Finistère), et appelé *Caamanos*, *Camoes* ou *Cadman*, château si ancien, qu'il se trouve mentionné dans la chronique de Saint-Maxime.

– A moins, dit en souriant dona Anna en embrassant les ailes de son martin-pêcheur, que la légende du Camão ne soit vraie. Ecoute celle-ci, Luiz : Depuis de longs siècles, toute famille portugaise élève et garde un martin-pêcheur, auquel semble attribué le soin de témoigner de l'honneur des femmes de la Lusitanie. Si leur conduite perd quelque chose de sa rectitude, le plumage de l'oiseau pâlit ; si l'épouse commet une faute grave, l'oiseau meurt avec l'honneur de la gardienne du foyer. Une femme

appartenant à la famille de ton père ayant été injustement soupçonnée, elle en appela au jugement du martin-pêcheur ; déclarée innocente, elle pria son mari de changer son nom pour celui de *Camão*, nom du bel oiseau que je caresse, et de *Camão* on fit plus tard *Camoens*.

– J’ajouterai à la légende de ta mère, reprit le capitaine, que la croyance dans la lucidité du martin-pêcheur fut précédée dans l’antiquité par les prérogatives du porphyron :

Porphyrio domini incestet in ædibus uxor
Despondetque animum præque dolore perit,
Abdita in arcanis naturæ est causa : sit index
Sinceræ hæc volucris casta pudicitia.

— La légende de l’oiseau me semble charmante, dit Luiz ; je l’adopte et je m’en souviendrai.

Le capitaine continua :

– En 1370 un évènement tragique obligea notre famille à abandonner la Galice. Une violente querelle s’étant élevée entre les Camoens et les Castera, coûta la vie à l’un de ces derniers. Vasco Perez de Camaanos, ton trisaïeul, se réfugia en Portugal, où le roi Fernando le combla de biens et d’honneurs. Ce noble prince mourut en 1383 ; par reconnaissance pour les bienfaits qu’il en avait reçus, Vasco Perez soutint les droits de sa veuve et de Brites, sa fille. La reine Lianor Tellez l’avait nommé *ayo* (gouverneur) de son cousin don João, comte de Barcellos. Vasco Perez fut à la fois le plus illustre et le plus malheureux de nos ancêtres. Le Portugal le revendique comme l’un de ses premiers poètes, et le *Cancioneiro* de Resende renferme de lui d’admirables morceaux. Cependant je garde une âme trop sincèrement portugaise pour ne point regretter qu’il ait combattu sous le drapeau de Castille. La journée d’Aljubarotta vit Vasco Perez dans les rangs des soldats de Lianor ; quand le maître d’Aviz fut acclamé sous le nom de João I^{er}, il confisqua toutes les terres de Vasco Perez, sauf le domaine d’Evora, situé dans l’Alem-Tejo. Ses descendants l’érigèrent en fief que le peuple appela *Camoyera*, et dont le principal revenu consistait en pommes d’une espèce particulière, appelées vulgairement *Camoeses*. Je n’ai jamais

pu voir sur une table une corbeille de ces fruits, sans songer avec amertume à la fortune princière dont notre famille est dépossédée.

– Soyez tranquille, père, s’écria le jeune Luiz, je me la ferai rendre par João III.

– Si petit que fût le domaine d’Evora, reprit Simon Vaz, il donnait des prérogatives aux héritiers directs de Vasco Perez ; mais, je te l’ai dit, nous descendons de la branche cadette et ne gardons aucun droit sur ce fief. Le fils aîné de Vasco Perez vécut à l’abri des murailles d’Evora ; don João Vaz, son second fils, se montra plus ambitieux ; le roi Affonso V, surnommé le *Brave*, le distingua, et lui conféra le titre, très illustre alors, de son *vassal*. João Vaz suivit Affonso en Afrique, puis en Castille, de 1438 à 1481 ; enfin il revint à Coimbre, où il exerça de hautes et honorables charges : tu verras à Coimbre un mausolée magnifique que lui fit élever le roi chevalier dans le cloître de la cathédrale.

Antonio Vaz de Camoens, mon père, épousa Guiomar de Gama, parente du grand Vasco ; il avait le grade de capitaine de vaisseau et périt d’une façon aussi douloureuse qu’inattendue. Son vaisseau échoua sur un bas-fond en vue de Goa ; Antonio gagna péniblement la terre et mourut peu de jours après.

Tu le vois, Luiz, nous fûmes plus nobles et plus vaillants que riches et heureux. Cependant, ta mère, ma noble Anna, qui appartenait à la famille de Sa e Macedo de Santarem, ne craignit point de me confier sa vie. J’ai échoué en essayant d’amasser pour elle des richesses, mais je crois avoir réussi à la rendre heureuse. Le roi Emmanuel m’ayant donné le grade de capitaine, j’ai heureusement rempli mon devoir ; tu feras un jour de même. Souviens-toi d’un fait particulier à ta naissance, mon Luiz : tu vins au monde l’année où mon parent Vasco de Gama, quittant pour la troisième fois le Portugal, se rendait aux Indes en qualité de vice-roi ; nous ne devions plus le revoir.

– Merci, père, répondit Luiz, le regard éclatant d’un noble orgueil ; vous venez de m’apprendre que nous avons eu dans notre famille deux poètes fameux, Vasco Perez et Macias l’*Enamorado* ; que je compte de braves vassaux de la couronne parmi mes ancêtres ; qu’enfin j’appartiens à la famille de Vasco de Gama ! Je chanterai comme les uns, je me battrai

comme les autres. Je mériterai toutes les grâces du roi João, et je me conquerrai une telle place, que la plus noble jeune fille de Lisbonne sera fière de m'être fiancée. Je ne vous demande plus que la permission de partir vite pour Coimbre et d'y conquérir mes grades.

Dona Anna eut un tressaillement douloureux.

– Attends encore ! dit-elle ; attends.

– Mon amie, repartit Simon Vaz en serrant les mains de sa femme, notre fils a raison ; il arrive à l'âge où l'intelligence s'ouvre et se développe d'une façon merveilleuse. Nous voulons sa prospérité, son bonheur et sa gloire ; laissons-le libre de chercher, de trouver sa voie. S'il réussit à se faire un nom dans les lettres, dans les sciences, comme Macias et Vasco, qu'il reste libre ! Tous les lauriers ne doivent pas croître dans le sang. L'année des études n'est point achevée à Coimbre ; avant mon départ, je le conduirai à l'université.

Luiz embrassa son père ; mais surprenant sur le visage de sa mère l'expression d'une profonde douleur, il s'attacha à lui faire accepter la pensée d'une séparation. Sa parole naturellement imagée, la grâce caressante de son langage atténuèrent un moment les angoisses de dona Anna, et lorsque le soir la famille se sépara, Luiz reçut une double part de bénédictions et de caresses.

Il rentra dans sa chambre le cœur gonflé de joie et d'attendrissement. Devant ses yeux fermés passèrent la petite mulâtresse en haillons et la fille de don Antonio d'Ataïde. Les cheveux blonds de cette tête charmante voltigeaient devant son regard, ses grands yeux veloutés se levaient sur les siens, reflétant à la fois la candeur, la fierté et la grâce. Puis, trouvant sous sa main les grains d'or du chapelet brisé, il y colla ses lèvres comme sur une sainte relique.

O jeunesse et candeur ! rêve d'enfance qui devait suivre le studieux écolier et l'ardent jeune homme ! figure poétique et si vite disparue sous les plis d'un linceul, tu devais être à la fois immortelle et fugitive ! Tous ceux de ta race sont depuis longtemps couchés dans le sépulcre de pierre dont le marteau destructeur a brisé les images, dont le temps a effacé les noms ; mais il n'est pas de poète à qui tu n'apparaisses semblable à cette enfant vêtue de pourpre, rencontrée par l'auteur de *la Vie nouvelle*, et dont il suivit

les traces en ce monde, jusqu'à ce que son génie lui élevât un trône dans le ciel !

Quand Luiz de Camoens s'éveilla, sa première pensée fut pour dona Catharina et Barbara. Aussi supplia-t-il sa mère d'une façon si ardente de l'emmener avec elle dans la pauvre maison de la Mouraria, qu'Anna, après avoir fait remplir une corbeille de vins réconfortants, de fruits savoureux et de tout ce qui pouvait soulager l'esclave mourante, se rendit avec Luiz auprès de la négresse. Le mal s'aggravait d'heure en heure ; la malheureuse ne conservait aucune espérance, mais, sûre désormais que son enfant serait préservée des douleurs qu'elle avait subies, elle attendait le trépas avec le calme profond de ceux pour qui la vie a été dure et mauvaise.

Celle que dans son souvenir Luiz appelait la « petite Infante », n'avait point encore reparu, et dona Anna se demandait si la famille d'Ataïde confirmerait les promesses d'une enfant entraînée par le premier mouvement de son cœur. Durant une partie du jour la femme de Simon Vaz resta près du lit de l'esclave. Un moine vint bénir son agonie. Lorsque la nuit descendit, la mère et l'enfant restèrent seules. L'esclave pleura en serrant Barbara dans ses bras, lui recommanda la douceur, la résignation et la bonté ; elle la garda joue contre joue, cœur contre cœur. Barbara s'endormit sous les baisers maternels. En s'éveillant elle sentit une impression de froid. Ses yeux se fixèrent sur le visage de sa mère ; le regard de celle-ci, fixe et vitreux, ne pouvait plus rien voir des choses de ce monde : l'âme s'était enfuie dans une suprême caresse. Sans comprendre encore le redoutable mystère de la mort, Barbara éprouva une épouvante sans nom. Elle se jeta sur le corps glacé, le couvrit de baisers, tomba sur les genoux près de la couche funèbre, et poussa des cris de désespoir. Ces éclats d'une souffrance d'autant plus horrible que l'enfant ne raisonne pas la douleur dont elle subit l'étreinte, n'amenèrent personne au chevet de la morte ; dans chaque maison de la Mouraria il se passait des drames poignants, et chacun subissait à son tour la dure loi de l'épreuve.

A l'issue de l'office divin de Saint-Sébastien, Anna et son fils entrèrent chez l'esclave.

– Réveillez-la ! réveillez-la ! s'écria Barbara en se jetant dans les bras de la jeune femme.

– Dieu seul la réveillera désormais, ma fille, répondit dona Anna ; notre devoir à nous est de lui donner une tombe, et de t’offrir un foyer.

En effet, grâce à la générosité de la jeune femme, l’esclave eut un cercueil et des prières ; Luiz, touché du désespoir de la petite mulâtresse, suivit le convoi en tenant Barbara par la main. Il fallut presque arracher l’enfant de la place où l’on venait d’ensevelir la négresse. Ses larmes coulaient en longs ruisseaux sur ses joues brunes, elle ne semblait rien voir de ce qui se passait autour d’elle, rien sentir que la perte de celle dont elle avait été l’unique amour. Aussi Barbara voulut rentrer au logis misérable de la Mouraria. La porte était restée ouverte ; on ne pouvait craindre les larcins dans cette demeure où tant de fois le pain avait manqué ! Barbara, aveuglée par les larmes, ne vit point tout d’abord une jeune fille vêtue de blanc, assise sur un escabeau.

Mais Luiz la reconnut, et Luiz courut vers elle.

– Dona Catharina, dit-il, vous vous êtes souvenue de votre promesse.

– Oui, répondit la « petite Infante » ; seulement, il m’a été impossible de venir plus tôt. Nous partons demain pour notre palais d’été sur les bords du Tejo.

– Et vous emmènerez Barbara ?

– Oui, si elle consent à me suivre.

– Quand reviendrez-vous ? demanda Luiz avec cette curiosité des enfants qui croit toute question permise.

– Dans quelques mois.

– Alors, fit Luiz, je serai à l’université de Coimbre.

– Vous en reviendrez, reprit Catharina, et vous me rapporterez la moitié de mon chapelet d’or.

Barbara se jeta dans les bras de dona Anna et porta à ses lèvres la main de Luiz avec un mouvement d’humilité caressante. Les négresses de la « petite Infante » réunirent les pauvres souvenirs que Barbara voulait emporter au palais de don Antonio d’Ataïde, puis ces trois enfants que l’avenir devait rapprocher dans des circonstances si inattendues, si douloureuses ou si terribles, échangèrent un adieu auquel se mêlait l’espérance.

Le lendemain, l'enfant de l'esclave devenait la camériste préférée de dona Catharina, et trois mois plus tard Simon Vaz, ayant reçu un ordre d'embarquement, conduisit son fils à Coimbre.

CHAPITRE II.

L'ÉCOLIER DE COIMBRE.

« Si l'Espagne est la tête de l'Europe, le Portugal en est le diadème », dit un proverbe lusitanien. On pourrait ajouter que pendant longtemps l'université de Coimbre parut être l'âme même du Portugal : fondée par le roi Diniz, qui « pouvait tout ce qu'il voulait » et mérita tour à tour les titres également glorieux de *Père des Muses portugaises*, de *Laboureur* et de *Père de la patrie*, elle jeta une telle lumière, que nous ne pouvons, à travers les âges, suivre sa formation, ses progrès et ses résultats, sans éprouver une admiration profonde pour un souverain qui comprit assez le génie de son peuple pour lui procurer le moyen de donner un libre et grandiose essor à tous les talents qu'il pouvait produire.

Diniz n'avait pas eu seulement pour gouverneurs (*ayos*) Laurenço Gonçalves Megro, petit-fils de l'héroïque Egaz Moniz, et Nuño Martim de Chacim ; l'honneur en revint aussi à un Français, Aymeric d'Ebrard, fils de Guillaume d'Ebrard, seigneur de Saint-Sulpice en Quercy, qui fut chargé par le roi Affonso III de s'occuper de l'instruction du prince. Durant son séjour à Paris, Affonso avait été à même d'apprécier le rare mérite de celui auquel il souhaitait confier, un peu plus tard, l'héritier du trône de Portugal. Aymeric d'Ebrard développa avec un grand soin l'amour des lettres et le sentiment de la poésie dans l'esprit de l'infant don Diniz. Celui-ci, qui avait rempli à six ans un rôle d'ambassadeur, monta sur le trône à dix-sept, et s'empressa d'appeler à l'évêché de Coimbre l'homme dont il avait reçu des leçons. Tous les bonheurs vinrent au-devant de ce jeune roi, dont le peuple disait : *O rey D. Diniz, que fiz quanto quiz !* Il épousa cette Elisabeth

d'Aragon, dont les vertus surpassaient la beauté, et qui passa du trône de Portugal sur les autels où la mit l'Eglise.

Durant toute la période du règne de Diniz, il n'est pas une question sociale à laquelle ce souverain n'ait touché, pas un progrès de l'intelligence auquel il ne soit venu en aide, pas un besoin matériel du pays auquel il n'ait pourvu avec sagesse et munificence.

Au moment où Philippe le Bel condamnait les Templiers, le roi Diniz se déclara leur protecteur, et non seulement refusa de les châtier, mais encore leur laissa leur titre, que plus tard seulement il remplaça par l'ordre du Christ.

L'université, fondée d'abord à Lisbonne en 1288, fut quelques années plus tard transférée à Coimbre. Peut-être Diniz redoutait-il que le bruit et le mouvement d'une capitale vinssent distraire en leurs études les écoliers et les maîtres. Des bords du Tejo, l'université émigra sur les rives du Mondego, qui devait inspirer tant de poètes. Diniz la dota avec une générosité vraiment royale. A Coimbre on comptait un recteur, six professeurs de théologie, sept de droit canon, dix de droit civil, quatre de mathématiques et un de musique. Dans deux collèges différents on enseignait les belles-lettres et la philosophie. Cette université était dotée de quatre canonicats, dont deux dans la cathédrale de Coimbre, les autres dans des églises épiscopales.

A partir de son transfèrement, l'université reçut une activité qui ne devait jamais décroître sous le règne du roi *Père des Muses*. Les guerres qui divisèrent le royaume sous le règne de Fernando firent subir à l'université une décadence dont elle se releva le jour où le maître d'Aviz fut salué roi sous le nom de João I^{er}. Ses fils, jeunes princes qui savaient être tout ensemble des héros, des savants et des poètes, ne pouvaient manquer de s'intéresser à l'œuvre de Diniz. Emmanuel le *Fortuné* en rassembla les statuts et l'affilia à l'université de Paris.

Elle occupait alors un rang si remarquable au milieu des plus doctes écoles, que l'érudit Clénard affirmait dans ses lettres « qu'on y expliquait Homère comme on l'eût expliqué à Athènes ». Du reste, elle comptait alors au nombre de ses professeurs Affonso Prado, qui en devint un des plus célèbres recteurs ; Francisco de Manzon, l'habile docteur d'Alcala ; Mestre

Pires Goão Pedrezza, de l'ordre des Frères Prêcheurs, dont ses contemporains parlent avec admiration. Le licencié Francisco Coelho y enseignait le droit canonique. Quelques années après avoir rendu tout son éclat à l'université de Coimbre, João III fondait soixante-quatre bourses au collège Sainte-Barbe de Paris, pour les jeunes Portugais qui souhaitaient y poursuivre ou y terminer leurs études ; en même temps, de Diego de Teive, qui avait eu l'honneur d'être recteur de l'université de Paris, revenait à Coimbre afin d'y poursuivre son enseignement, qui devait doter la Péninsule de tant d'hommes de mérite ; alors, tous les talents se formaient et se développaient à Coimbre. Parmi les poètes et les savants aventureux qui plus tard visitèrent les côtes d'Afrique et abordèrent aux Indes pour y chercher des impressions et des inspirations nouvelles, il n'en est pas un qui ait reçu ailleurs qu'à Coimbre l'enseignement de l'humaniste Diego de Gouvea, ancien recteur de l'université de Paris ; de Pedro Nunez, le plus habile cosmographe et le plus grand mathématicien de son temps ; de Vincent Fabricius, professeur de grec, dont s'honorait l'Allemagne et dont Clénard parle en termes enthousiastes ; enfin de Brisset, le plus vieux professeur de l'université de Paris, qui tentait de ramener en Portugal la science de la médecine aux principes d'Hippocrate et de la dégager de l'enseignement exclusif de la science arabe.

Telle était cette université célèbre dans laquelle venait d'entrer le fils d'un capitaine de modeste fortune, le jeune Luiz de Camoens, qui rêvait de célébrer les exploits et les découvertes de Vasco de Gama dans la langue qu'avaient déjà illustrée ses aïeux Macias l'*Enamorado* et Vasco Perez.

Dona Anna n'avait point la force de conduire son fils jusqu'à Coimbre.

Le premier objet qui frappa le regard de l'adolescent dans la salle d'étude où on l'introduisit, fut une statue d'aspect austère représentant la Sapience, et sur le socle de laquelle on avait gravé cette inscription :

AMICE, SEQUERE ME,
ET NON DIMITTAM TE, DISCE VIVERE IN SERVITUTE
ET MORI IN PAUPERTATE.

Luiz s'arrêta devant cette image d'une grandeur presque menaçante ; puis, après avoir lu lentement ces deux lignes, il releva la tête en murmurant :

– Qu’importe !

A partir de cette heure, il s’absorba dans l’étude avec une application dont rien ne le vint distraire ; si une pure et radieuse image traversait ses rêves adolescents, il n’avait point encore trouvé l’ami digne d’écouter ses naïves confidences, et cacha au fond de son cœur le secret qui était devenu son encourage-ment et son but.

Les progrès de l’écolier furent tels, que ses maîtres remarquèrent bientôt cet enfant au teint bistré, aux yeux intelligents, à la bouche sarcastique et fine, à la chevelure flave, qui paraissait se jouer des difficultés de la langue d’Homère et s’en assimiler les beautés, comme si au lieu de croître dans les jardins d’orangers du Portugal, sur les rives du Tejo, il avait reçu le jour sous les lauriers-roses de l’Eurotas. Ce qui semblait plus merveilleux encore que de lui entendre traduire avec une facilité égale l’*Iliade* et l’*Enéide*, c’était de voir les *canções*, les *redondilhas*, les *voltas*, les *cantigas* qu’il composait en se jouant. Sa langue natale semblait déjà n’avoir plus de secrets pour cet adolescent qui en étudiait passionnément les ressources et en développait les merveilleuses beautés.

Les livres étaient rares, même à l’université de Coimbre, où l’on ne trouvait guère que les doctes volumes consacrés à l’étude des langues antiques, des mathématiques et de la théologie. Ses professeurs ne semblaient point croire qu’il fût utile d’initier les écoliers aux richesses d’une poésie dont toutes les nuances se trouvaient rassemblées dans le *Cancioneiro*, de Resende, dans Baena, dans le *Vergel de pensamento*, morceaux ravissants empreints de la grâce originale, du génie charmant du quatorzième et du quinzième siècle. Si pour la plupart ils appartiennent à la poésie galicienne, ils révèlent néanmoins ce que furent Macias l’*Enamorado*, Rodriguez de Padron, et cette pléiade de princes, de chevaliers, de nobles dames et de gentilshommes qui prouvèrent ce que l’on pouvait attendre de la grâce et des richesses de la langue portugaise avant l’apparition de Sa de Miranda et d’Antonio Ferreira.

Le fils d’Anna et du capitaine Vaz était arrivé à Coimbre avec la volonté de conquérir une des premières places à cette université qui peuplait le Portugal, l’Espagne et la France de savants et d’hommes célèbres. Pris de passion pour la langue grecque, dont il devait plus tard s’assimiler les

beautés avec un rare bonheur, et pour la langue latine, dont l'étude assouplissait ses vers jusqu'à rappeler quelquefois Virgile, il apprenait encore l'espagnol et l'italien.

L'excès du travail n'assombrissait pas son caractère naturellement gai, quoique parfois satirique, mais d'une franchise à toute épreuve. On le cita bientôt parmi les élèves promettant de faire honneur à l'université, et il devint l'objet de la préférence de ses maîtres.

Les lettres rares de son père et celles de dona Anna distrayaient seules l'écolier de l'étude. Ce fut seulement pendant le séjour que fit à Lisbonne le capitaine Simon Vaz, quatre années après l'entrée de Luiz à l'université, que l'écolier revint passer quelques jours dans sa famille.

L'enfant était devenu un jeune homme. Sa taille élégante, l'expression mâle et spirituelle de son visage, la beauté de son regard contribuaient à en faire un cavalier de haute mine ; l'habitude de la pensée communiquait à sa physionomie une noblesse singulière. Dona Anna, qui tant de fois avait cherché à deviner les changements apportés par l'âge dans celui qu'elle avait vu enfant, ne reconnut Luiz qu'à l'expression de son regard. Ces deux êtres oublièrent dans une étreinte les longues privations de l'absence. La mère interrogeait Luiz sur ses études, sur ses progrès ; elle le croyait sur parole, cette simple et douce femme, car à cette époque on jugeait les jeunes filles assez savantes en Portugal quand elles étaient capables de gouverner une maison, de garder soigneusement l'honneur de leurs maris, et d'élever leurs enfants dans les principes du devoir. Il est vrai que la docte reine Urraca fonda dans son palais une Académie de femmes ; mais celles qui en faisaient partie étaient considérées comme des exceptions à la règle commune. Luiz tenait de sa mère une exquise délicatesse d'âme, l'amour de la rêverie, et un besoin de solitude qui s'emparait de lui avec d'autant plus de force qu'il avait cédé à l'entraînement du plaisir.

Dona Anna admirait Luiz quand il lui affirmait qu'un jour sa renommée surpasserait celle des hommes les plus célèbres de sa patrie. Elle l'écoutait lui parler de ses rêves, lui détailler les conceptions de son génie naissant ; elle trouvait merveilleux les premiers essais de cette langue poétique qu'il parlait déjà avec la facilité d'un maître. Il lui récita ses sonnets, ses redondilhas et ses canções ; plus tard, quand elle se trouvait seule, elle les

lisait en les couvrant de baisers et, fermant les yeux, elle s'imaginait de nouveau le voir et l'entendre.

Simon Vaz s'affligea, sans oser le manifester trop ouvertement, que son fils gardât un amour exclusif pour les lettres. Mais Luiz était encore bien jeune, et sa vocation militaire pouvait se manifester plus tard. Les amis, les parents de la famille de Camoens admirèrent ce beau et intelligent jeune homme, et tous, se faisant l'écho de ses audacieuses espérances, prédirent à Simon Vaz et à dona Anna qu'il leur ferait honneur.

Durant les derniers jours de son séjour à Lisbonne, la mère versa dans l'âme tendre et mélancolique de son fils les confidences exquises d'un amour maternel qui avait été son orgueil et sa joie. Elle l'enveloppa de ces caresses qu'elle savait ne pouvoir plus donner de longtemps, et s'efforça de remplir le cœur de Luiz d'un souvenir ineffaçable.

La veille du jour où l'écolier dut repartir pour Coimbre, sa mère l'amena avec elle dans l'église des Plaies du Christ. Elle éprouvait le besoin de confier son enfant à la Mère Douloureuse. Elle s'absorba dans la prière, sans s'apercevoir que les offices venaient de finir. Au moment où elle se leva les fidèles avaient, pour la plupart, abandonné les chapelles, et Luiz redescendait vers le portail quand tout à coup son regard s'attacha avec une étrange persistance sur deux jeunes filles, dont l'une était blanche, svelte et vêtue avec une rare élégance, tandis que l'autre, mulâtresse à la peau bistrée, aux cheveux noirs onclés, suivait sa maîtresse en portant son livre d'heures.

En dépit des changements que quatre années avaient opéré dans les deux jeunes filles, Luiz de Camoens les reconnut.

C'étaient Catharina d'Ataïde et Barbara.

Il les dépassa rapidement, prit dans son pourpoint un objet brillant qu'il enlaça dans ses doigts et, gagnant le bénitier, il y trempa les doigts et attendit les jeunes filles.

La mulâtresse poussa un cri de joie en l'apercevant.

Quant à dona Catharina, accoutumée à dissimuler davantage ses impressions, elle témoigna une satisfaction moins vive. Cependant un sourire effleura ses lèvres en reconnaissant l'écolier. Celui-ci la contemplait avec un mélange d'attendrissement et de respect. Il eût voulu se prosterner

devant elle, baiser le bas de sa robe et lui prêter un chevaleresque serment de vasselage. Maintenant qu'il la revoyait, il lui semblait ne l'avoir jamais quittée ; elle lui paraissait plus belle encore, et le bonheur qu'il ressentait en la regardant mettait sur son visage un rayonnement dont Anna Vaz de Camoens fut frappée.

Dona Catharina ne pouvait comprendre le sentiment qui envahissait le cœur de l'écolier ; mais elle se sentit touchée en voyant entre ses doigts la moitié du chapelet d'or. Une affection fraternelle et timide s'éveilla dans son âme, et jamais couple d'adolescents plus charmant et plus pur ne s'entretint sous le sombre portail de l'église *das Chagas*.

– Songez-vous toujours à devenir savant ? demanda Catharina à Luiz.

– Oui, répondit-il, j'ai besoin de gloire à défaut de fortune.

– Alors, reprit Catharina, devenez célèbre, le roi don João vous invitera à ses fêtes, vous m'y trouverez quand je serai dame du palais.

Elle lui tendit la main avec une dignité de princesse.

La mulâtresse embrassa tendrement dona Anna.

– Es-tu heureuse ? lui demanda celle-ci.

– Une maîtresse, si bonne qu'elle soit, ne remplace pas une mère.

Barbara se retourna vers Luiz.

– Voyez, dit-elle en tirant de son sein un maravédis d'argent qu'elle avait percé et attaché à un cordon, ce souvenir ne me quittera jamais. Dieu veuille que vous soyez toujours heureux, senhor Luiz ! mais rappelez-vous que la fille de la pauvre esclave remerciera Dieu s'il lui permet d'acquitter sa dette de reconnaissance.

Un moment après dona Catharina d'Ataïde quittait l'église des Plaies du Christ, suivie de Barbara.

Pendant le reste du jour la pensée de l'adolescent ne quitta point la jeune fille, et ce souvenir lui inspira un de ses plus heureux sonnets.

Dona Anna n'avait point besoin de l'entendre pour savoir ce qui se passait dans l'âme de son fils. Elle s'effraya à l'idée que la rencontre inespérée des jeunes gens allait aviver dans l'âme de Luiz un souvenir déjà si profond et si vivace. Ce qu'elle savait de la situation, de la fierté, de la fortune de don Antonio d'Ataïde contribuait à lui ôter l'espérance que son fils pût jamais atteindre le but de sa secrète ambition. Elle le lui dit en

adoucissant ses conseils par la tendresse et par les larmes ; à sa raison Luiz opposa son enthousiasme.

– Elle sera dame du palais, dit-il, tant mieux ! moi, je deviendrai un si grand poète, qu'elle s'enorgueillira de m'avoir inspiré ce chevaleresque et fidèle attachement.

– Tu oublies qu'elle est une enfant encore.

– Tant mieux encore ! mon souvenir sera le premier qui se gravera dans sa pensée.

– Ah ! murmura dona Anna, Dieu veuille que ce rêve ne s'achève point dans les larmes.

Simon Vaz, loin de s'effrayer de cette inclination, s'en réjouit.

– Cette tendresse stimulera son ardeur, répétait-il chaque fois que dona Anna lui témoignait de l'inquiétude.

La joie de s'être retrempé au foyer paternel, la rencontre de Catharina d'Ataïde, communiquèrent au jeune homme une ardeur nouvelle.

Il commença à mesurer ses forces et à regarder en face le but qu'il voulait atteindre.

Non seulement il trouvait à l'université des maîtres dont la valeur et les leçons ne pouvaient être dépassées ; mais il avait encore le bonheur d'habiter une ville dont la situation, l'histoire et les monuments étaient également de nature à l'inspirer.

Il pouvait tour à tour chercher à Coimbre les vestiges du temps où les anciens la désignaient sous le nom de Coimbra, l'antique *Conembrica*, ou bien se recueillir dans l'ancienne cathédrale dont la construction date du temps des Goths et qui semble plutôt affecter la forme d'un château fort que celle d'un temple ; enfin il avait le loisir d'errer dans les admirables cloîtres de Santa-Cruz commencés aux premiers temps de la monarchie, et attestant la piété de don Cillo, qui, édifié par la vertu, le zèle et la science des chanoines du Saint-Sépulcre, appela au Portugal des religieux de cet ordre. Plus tard, de nouveaux bâtiments s'ajoutèrent aux premiers ; les munificences des souverains enrichirent les chanoines ; les monarques firent élever leurs mausolées à l'ombre de la sainte demeure, et il n'y avait pas longtemps que le roi João III venait à son tour d'embellir Santa-Cruz, quand le jeune écolier vint prier dans la cathédrale, près du tombeau de son

aïeul. Des églises pieuses, des cloîtres recueillis. Luiz passait dans la campagne. Tantôt, debout au haut de la roche formant le point culminant de Coimbre, il embrassait un immense panorama ; tantôt, redescendant les pentes abruptes de la colline, il admirait les vergers d'oliviers, de citronniers et d'orangers, ou bien encore il errait sur les rives de ce Mondego qui devait lui inspirer des vers harmonieux et des regrets si touchants.

Tout concourait à exalter cet esprit précoce et ce cœur naïf ; les bords du fleuve racontaient des légendes chevaleresques et son souvenir se reportait vers Catharina d'Ataïde ; l'image adolescente de cette jeune fille s'incarnait dans ses rêves. Il en avait fait à la fois son ange gardien et sa muse inspiratrice. Il lui devait son ardeur au travail, et ses succès rapides, ses ambitions ardentes. Sans qu'il eût besoin de l'évoquer, elle surgissait devant ses yeux telle qu'elle lui était apparue dans l'église *das Chargas*.

L'étude approfondie de l'antiquité avait fait naître en lui le désir de doter sa patrie d'une de ces œuvres qui sont une date dans l'histoire littéraire d'une nation. Luiz de Camoens entrait dans la vie à une époque de renaissance universelle. On venait de remanier non pas la carte du Portugal, mais la carte du monde. Les merveilleuses découvertes des navigateurs inspiraient à toutes les nations des ambitions nouvelles. Vasco de Gama, en ouvrant la route des Indes, traçait un chemin aux apôtres du christianisme, aux messagers de la civilisation, aux négociants aventureux, avides de doubler l'importance de leur commerce et de demander aux Indes ses produits merveilleux. Le choix du sujet rêvé par Luiz de Camoens présentait le double mérite d'être à la fois patriotique et entraînant. Parmi ceux qui liraient cette œuvre en pleurant d'enthousiasme, se trouveraient d'anciens compagnons de Gama échappés par miracle aux naufrages et aux batailles. Dans cette œuvre éminemment nationale, Luiz pouvait mettre son génie et son cœur, et célébrer tour à tour la croix et les armes de Portugal.

Que de jours passés à rêver à ce poème dans lequel se résumerait l'histoire des rois de Lusitanie ! avec quelle ardeur Luiz de Camoens ne dut-il point étudier les règnes de ces princes qui, depuis l'origine de la monarchie jusqu'à João III, laissèrent au Portugal des souvenirs empreints d'une incontestable grandeur. Il s'accoutumait à condenser, dans une phrase

écrite avec art, les événements graves, comme les faits dramatiques. Certain qu'il travaillait pour la postérité, il s'efforçait de se montrer à la fois sérieux comme un historien, équitable comme un juge, enthousiaste comme un poète. Durant le jour il émerveillait ses maîtres par son zèle ; pendant la nuit il cherchait la distribution des divers chants de son poème, il en variait les tableaux, faisait dans sa pensée succéder à un spectacle grandiose une scène remplie d'une grâce piquante, ou bien il opposait au récit imagé d'un combat naval la peinture du naufrage et des malheurs de Lianor.

Combien de temps l'adolescent dont chaque année mûrissait les aptitudes et développait le génie chercha-t-il l'ensemble, puis les détails de son œuvre ? Il ne le révéla point à ses amis ; ses vers n'en gardent point de trace ; il ne l'écrivit pas dans ses lettres ; mais c'est surtout au jour où il en traça les premières strophes qu'il justifia ce qu'il avait dit lui-même :

Coimbre devient le séjour de Minerve et de ses laborieux favoris ; les Muses abandonnent l'Hélicon pour les bords fleuris du Mondego : la nouvelle Athènes s'embellit de tous les arts de la Grèce. C'est là qu'Apollon distribue ses couronnes d'or, de baccharis et de laurier.

CHAPITRE III.

LA QUINTA DAS LAGRIMAS.

Autour du vieux château qui sous Affonso *le Brave* servit de retraite à Castro *la Guerra*, sur la tombe de qui l'on grava ce magnifique éloge : « TOUTE LA LOYAUTÉ DE L'ESPAGNE », on menait ce jour-là grand bruit de chevaux et d'équipages. Une dizaine de grands seigneurs et de nobles dames avaient eu la fantaisie de visiter le manoir où se réfugia Diego de Castro après sa querelle avec l'infant de Castille, puis de faire une visite au monastère de *Santa-Clara*, tour à tour habité par deux femmes : la première, Elisabeth de Portugal, épouse de Diniz *le Laboureur*, qui laissa

l'impérissable souvenir de ses vertus ; la seconde, celui de ses malheurs. Les hommes y venaient chercher les traces de Castro de la Guerra, les femmes regarder si les dalles de marbre de la salle gothique conservaient les traces du sang d'Inez, assassinée par ordre d'Affonso IV.

Pendant que leurs maîtres rappelaient cette touchante et triste légende, les écuyers et les pages dressaient un élégant couvert dans un verger de citronniers.

Un temps admirable contribuait à la joyeuse humeur des promeneurs ; les gentilshommes et les nobles dames rivalisaient de cette galanterie chevaleresque et de cette coquetterie à la fois innocente et raffinée qui caractérise le moyen âge et le commencement de la renaissance. De temps à autre des musiciens et des chanteurs disséminés dans les jardins faisaient entendre des chants mélancoliques ou des airs de viole ; jamais fête plus charmante ne fut offerte dans un cadre plus sombre.

Tandis que retentissaient les éclats de rire des jeunes dames, que se croisaient les gais propos et les fines répliques des cavaliers, un jeune homme, couché sur les bords de la *Quinta das Lagrimas*, suivait du regard les ondes transparentes de la fontaine, en s'abandonnant à une rêverie profonde, ou bien écrivait rapidement quelques strophes sur des feuillets épars autour de lui.

Il paraissait de taille moyenne, son front vaste trahissait le génie, une flamme rayonnait dans ses regards. Sa barbe comme ses cheveux étaient d'une teinte fauve presque safranée et son teint légèrement bistré. On devinait dans ce jeune homme non seulement une belle et noble intelligence, mais une indomptable énergie et un courage à toute épreuve. Ce que sa plume écrivait, son épée le saurait défendre. Aucune douleur n'avait encore passé sur ce visage, respirant la plénitude de vie et ce bonheur dont on garde en soi les sources vives. S'il était ambitieux, ses ambitions resteraient nobles comme l'expression de son regard ; son cœur cachait peut être un foyer de passion, mais cette passion trouvait sa raison dans sa grandeur même. Aucun homme ne pouvait le voir sans avouer qu'il était de ceux dont le nom s'impose à la renommée, aucune femme sans songer que l'élue de sa vie aurait le droit d'être fière.

Il rassembla les feuillets épars au milieu des fleurs, puis de nouveau ses yeux se fixèrent sur la fontaine, comme s'il s'attendait à en voir surgir une de ces nymphes qu'il aimait à célébrer dans ses vers.

Tout à coup il passa la main sur ses yeux, comme s'il était pris d'un éblouissement, puis son regard parut fouiller l'onde avec une anxiété mêlée de joie et de terreur. Du fond de l'eau paraissait monter vers lui une ravissante figure de femme, éblouissante de fraîcheur ; le regard pur, la bouche grave, elle grandissait devenant de plus en plus attirante et visible. L'émotion du jeune homme se changea en une sorte d'extase, et ses mains se joignirent tandis qu'il murmurait avec l'accent de la prière :

– Catharina !

La figure reflétée dans la fontaine s'éclaira d'un sourire, et une voix harmonieuse dit au jeune homme :

– Luiz de Camoens, j'ai soif.

Ces mots changèrent la nature de l'enchantement contre lequel luttait le rêveur. Il se souleva sur les genoux et tendit les bras vers une jeune fille immobile de l'autre côté de la fontaine :

– C'est vous ! s'écria-t-il, c'est bien vous, dona Catharina d'Ataïde. Vous que je retrouve après cinq années !

– Oui, répondit-elle, c'est bien moi qui, enfant, vous donnai la moitié de mon chapelet d'or ; qui, toute jeune fille, pris de votre main l'eau bénite dans l'église des Plaies du Christ de Lisbonne ; moi qui, dame du palais de la Reine, vous demande aujourd'hui un peu de l'eau de cette fontaine.

Luiz de Camoens regardait Catharina sans avoir le courage de lui répondre, son âme passait dans son regard, et la fière jeune fille, touchée du profond sentiment qu'elle y lisait, sûre du respect qu'elle inspirait à celui qui gardait son image comme un fidèle conserve une relique dans un pieux sanctuaire, s'assit sur l'herbe de la fontaine et cueillit quelques-unes des fleurs dont ses bords étaient couverts.

Le trouble auquel Luiz de Camoens semblait en proie lui donnait une sorte d'audace naïve. Elle fixa sur le jeune homme ses grands yeux candides et reprit :

– J'ai tenu ma parole et j'ai mes grandes entrées au palais du roi João III ; vous, Luiz de Camoens, sous le grand portail de l'église das Chagas, vous

m'avez dit d'un accent trahissant une volonté déjà virile : « Je serai le prince des poètes de mon temps. »

– Et vous me reprochez de n'être rien encore, dona Catharina, de manquer à mon serment de devenir célèbre et de jeter sous vos pieds une moisson de lauriers, comme devant les autels on effeuille des roses ? Ecoutez-moi, Catharina d'Ataïde ; Dieu me donne ce jour et cette heure que peut-être il ne me rendra jamais en ce monde pour vous montrer mon âme. Ne craignez pas d'avoir à rougir. Vous gardez pour garants de mon respect votre candeur et le sentiment caché au fond de mon cœur. De l'heure où vous m'apparûtes dans la Mouraria, j'ai gardé votre souvenir comme celui de la vision d'un ange. Je n'étais qu'un enfant, et cependant je compris que votre influence dominerait toute ma vie. J'ai vécu avec votre souvenir dans le cœur et votre image devant les yeux. Vous êtes devenue la raison de ma vertu et le mobile de mes progrès. L'écolier de Coimbre vous a trouvée penchée sur son livre, debout près de sa table de travail. Plus tard, je vous rencontrai à l'église, le prêtre achevait de bénir la foule, et il me sembla qu'il ne bénissait que nous. Je jurai dès lors de vous regarder comme la souveraine de ma vie, de faire de vous mon inspiratrice et mon ange gardien, de vous considérer à jamais comme la maîtresse de ma destinée. Ne me dites point que je n'avais pas le droit de me fiancer à vous sans votre vouloir. Dona Catharina, on garde tou jours la liberté d'aimer, de souffrir et de mourir. Au moment où nous nous séparâmes, un mot d'encouragement tomba de vos lèvres. Il me fallait devenir grand pour vous retrouver dans le rayonnement de votre beauté, de votre naissance, du rang que vous occupez à la cour, et je vous jurai, serment téméraire peut-être, de surpasser à la fois Ferreira et Miranda. Ah ! ce fut une noble pitié que la vôtre, une royale aumône faite à l'écolier craintif, incertain encore de sa voie. Jusqu'alors, j'avais écrit des *canções*, des *redondilhas*, des *voltas*, poésies fugitives comme le sentiment et l'objet qui les inspirent ; je compris dès lors que je devais entreprendre une grande œuvre, attacher mon nom à un poème héroïque dans lequel vibrerait l'âme même de la Lusitanie, et je trouvai, moins encore dans mon cerveau que dans mon cœur, le sujet des chants dans lesquels je célébrerai le plus grand événement de ce siècle. Ce livre sera le vôtre : je l'ai rêvé, conçu, caressé pour vous. Chaque fois que j'en

écrivais une page, je me demandais si Catharina d'Ataïde y daignerait applaudir.

– Le nom de ce poème ? demanda la jeune fille que remuaient les paroles de Luiz de Camoens.

– Les *Lusiades*, répondit le jeune homme ; les *Lusiades* qui célèbrent les fils de Lusius, leurs découvertes et leurs conquêtes ; les *Lusiades* qui racontent la gloire de mon aïeul Vasco de Gama.

– Oui, dit dona Catharina, vous avez choisi un noble sujet ; traité avec habileté et enthousiasme, il soulèvera dans tout le Portugal une admiration telle, que le roi don João, ami des lettres autant que le roi Diniz, vous comblera d'honneurs et de richesses. La foule acclamera votre génie, et celle que vous aimerez aura vraiment le droit d'être fière.

– Dites cela, oh ! redites-le, dona Catharina.

La jeune fille baissa les yeux sous le regard dont l'enveloppait Luiz de Camoens.

– Avez-vous donc travaillé aujourd'hui, que je vois près de vous ces feuillets ? demanda-t-elle d'une voix plus faible.

– Oui, répondit le poète, j'ai voulu, au bord de cette fontaine où vinrent tant de fois Inez de Castro et l'infant don Pedro, écrire l'histoire de celle « qui fut reine après sa mort ».

– Et cet épisode fait partie du poème ?

– Il entrera dans le troisième chant des *Lusiades*.

– Lisez-le-moi, dit la jeune fille. C'est en ce lieu que je veux apprécier la valeur du poète qui a osé me dire que sans mon aveu il m'avait fiancé son âme.

Luiz de Camoens se leva, le bonheur rayonnait sur ce front de vingt ans. A l'endroit où don Pedro avait demandé à Inez de devenir sa femme, Luiz de Camoens allait lire à la fille du favori de don João III des vers qui, depuis, ont fait couler-tant de larmes.

Assise sur les fleurs, le visage penché vers la fontaine, Catharina écouta les strophes harmonieuses de Luiz de Camoens :

..... O toi qui sauves les mortels de l'oubli, Mémoire, redis-moi la funeste aventure de cette beauté malheureuse à qui l'amour avait promis une

couronne et qui ne l'obtint qu'au tombeau.

Tu vivais, belle Inez, solitaire et tranquille, abandonnant ton âme à ces illusions, hélas ! si passagères, qui embellissent le printemps de la vie. Les rives du Mondego fleurissaient sous tes pas ; son onde pure aimait à réfléchir ton image, et les échos du vallon répétaient le nom chéri que tu venais de leur apprendre.

A ta douce rêverie répondaient les douces pensées de don Pedro.. Pendant les heures de l'absence, il savait te retrouver encore : la nuit, dans la fugitive erreur d'un songe ; le jour, dans les tendres souvenirs qui, de son cœur, volaient vers le tien. Tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait, lui rappelait Inez et le bonheur.

– Nulle autre beauté ne peut lui plaire, nul autre hymen ne saurait le tenter. Amour ! amour ! est-il pour un cœur que tu possèdes, est-il dans l'univers d'autres charmes que les tiens, et un autre bonheur que celui dont tu l'enivres ? Cependant, le vieux roi s'inquiète et s'irrite. Le peuple murmure ; il demande pour l'héritier du trône un de ces nobles hyménées qui consolident la puissance des rois et assurent le destin des États.

Le prince n'entend ni les vœux du peuple ni les conseils d'un père et d'un roi. Inez le tient enchaîné : la mort seule pourra les désunir. Inez mourra, Affonso a prononcé l'arrêt. C'est dans le sang de l'infortunée qu'il veut éteindre le feu qui brûle le cœur de don Pedro. Ah ! quelle fureur commande à la glorieuse épée qui fut la terreur des Maures de se lever sur une beauté faible et timide !

Des bourreaux la traînent aux pieds d'Affonso. Le monarque est ému, mais une affreuse politique demande qu'elle périsse. Inez pleure et gémit. La vie n'est point ce qu'elle regrette le plus ; elle pleure au souvenir du prince qu'elle adore, de ses enfants qu'elle va quitter pour toujours.

Dans sa douleur, elle lève vers le ciel ses yeux noyés de larmes, ses yeux, car des nœuds cruels pressaient ses mains captives ; et, ramenant ses regards sur ces jeunes orphelins qui, dans un âge encore aussi tendre, resteront seuls sur la terre, elle adresse ces paroles à leur inflexible aïeu :

« Les monstres des forêts, les farouches habitants des airs, ont quelquefois, à la vue de l'enfance abandonnée, oublié leur instinct féroce.

Une louve a nourri Romulus et son frère ; l'oiseau ravisseur a secouru Sémiramis aux déserts de l'Assyrie.

« O toi ! qui reçus de la nature les traits et le cœur d'un homme (si le cœur d'un homme a pu vouloir la mort d'une femme timide et sans défense, dont tout le crime est de captiver celui qui fut son vainqueur), seras-tu sans pitié pour les tristes fils d'Inez. Ah ! sois touché de leur misère et de la mienne, que leur innocence te désarme, puisque celle de leur mère n'a pu trouver grâce à tes yeux.

« Ta main victorieuse a su, dans les combats, donner la mort aux infidèles. Ne saurais-tu donc aujourd'hui accorder la vie à une infortunée qui n'a point mérité de la perdre ? Si mon amour t'offense, qu'un éternel exil m'en punisse. Relègue-moi aux glaces de la Scythie, aux sables brûlants de l'Afrique, dans un désert sauvage où je puisse ensevelir à jamais mes infortunes et mes larmes.

« Relègue-moi parmi les lions et les tigres ; et peut-être trouverai-je en eux la pitié que je n'ai point trouvée chez les hommes. Ici, seule avec ma douleur, avec le souvenir de celui qui m'est cher, J'élèverai les enfants que m'a donnés son amour. Ils me parleront quelquefois de leur père et je ne serai pas tout à fait malheureuse. »

Le monarque, attendri, cédait à sa voix plaintive. Il voulait lui pardonner, mais le peuple et les destins ne lui pardonnent point. Les cruels conseillers d'Affonso pressent l'instant fatal. Ils tirent leurs épées. Chevaliers ! de quel sang allez-vous teindre vos armes ? Défenseurs de la beauté, en deviendrez-vous les bourreaux ?

Ainsi Pyrrhus autrefois leva le glaive sur la jeune et belle Polyxène. Elle était la dernière consolation de la vieillesse de sa mère ; mais l'ombre d'Achille l'a condamnée. Pyrrhus appelle la victime. Elle obéit, semblable à la brebis soumise, et craintive ; et, jetant sur sa malheureuse mère en délire un de ces regards qui apaiseraient le courroux des cieux, elle s'abandonne au sanglant sacrifice.

Telle paraît Inez sous le fer de ses meurtriers. Ils frappent : des flots de sang inondent ce sein d'albâtre où reposaient les Amours ; ces lis si purs qu'elle a baignés de tant de larmes, cette tête charmante que don Pedro un

jour ornera du diadème. Les monstres, dans leur aveugle rage, ne songent point au supplice qui les attend.

O Soleil, toi qui refusas ta lumière à l'horrible festin d'Atrée, oses-tu bien éclairer un spectacle non moins funeste ? Profonde vallée qui avez entendu les derniers accents d'Inez, le dernier son de sa voix expirante, le nom de son fidèle don Pedro, vous l'avez redit en longs échos.

Comme la fleur des champs se flétrit à peine éclore, et perd son parfum sous la main folâtre de la bergère trop pressée d'en orner sa guirlande : telle pâlit et se décolore la mourante Inez. Les traits s'effacent, les yeux s'éteignent, les roses de son teint ont disparu avec la vie.

Les nymphes du Mondego furent saisies de douleur. Des ruisseaux de larmes coulèrent de leurs yeux et formèrent une source pure, éternel monument de leurs regrets. Les nymphes affligées lui donnèrent le nom qu'elle porte encore, le doux nom des Amours d'Inez. Passant, vois cette claire fontaine : elle arrosa des fleurs ; ses eaux sont des larmes. C'est la fontaine des Amours.

Quand le dernier vers tomba de ses lèvres, dona Catharina regarda Luiz à travers ses pleurs.

– C'est beau ! dit-elle, oui, c'est beau ! le titre que vous ambitionnez vous sera donné, ô mon noble ami ! Vous deviendrez le Prince des poètes de la Lusitanie, et, comme don João III, vous porterez une couronne.

Puis, se penchant vers le jeune homme, elle ajouta d'un accent voilé, affaibli par l'émotion :

– Ne vous ai-je pas dit que j'avais soif, Luiz de Camoens.

Le poète plongea ses deux mains réunies dans la fontaine et les approcha des lèvres de la jeune fille rougissante.

Tout à coup Luiz se recula, saisi par une terreur superstitieuse.

– Ne buvez pas ! dit-il, ne buvez pas ! Avez-vous oublié que c'est la fontaine des larmes ?

– Vous vous trompez, murmura Catharina, vous même l'avez dit : c'est la fontaine des amours.

Il avança la coupe vivante, dans laquelle Catharina mouilla ses lèvres avec lenteur. On eût dit qu'avec cette onde pure elle aspirait une vie nouvelle.

Quand elle releva les yeux sur le poète, le visage de Luiz était d'une mortelle pâleur, et des pleurs brûlants ruisselaient sur ses joues.

– Ah ! fit la jeune-fille avec une expression mêlée de terreur et d'ivresse, vous pleurez, et j'ai bu vos larmes !

– Oui ! répondit Luiz, et puissiez-vous, Catharina, ne jamais me faire répandre que des larmes de joie et de reconnaissance.

Des chants et des accords de viole parvinrent en ce moment jusqu'aux jeunes gens ; Catharina tendit au poète la moitié du bouquet qu'elle venait de cueillir.

– Où vous rendrai-je ces fleurs ? lui demanda-t-il.

– Au palais du roi don João, répondit-elle.

Barbara la mulâtresse, inquiète de la longue absence de sa maîtresse, venait enfin de l'apercevoir. Avec un cri de joie, elle bondit vers Luiz de Camoens.

– Béni soit Dieu qui me permet de vous revoir ! dit-elle. Cher seigneur, j'ai toujours votre maravédis d'argent suspendu au cou. Je prie pour vous quand je prie pour ma mère. Madame, votre père vous demande ; les dames et les gentilshommes vont prendre part à la collation servie dans le bois de citronniers.

– Adieu ! dit Catharina au poète.

– Reviendrez-vous du côté de la fontaine ? demanda Luiz.

– Mes compagnes souhaiteront sans doute la voir. Soyez tranquille, Luiz, je suis désaltérée.

– Quand vous repasserez sur ces bords, dona Catharina, le fil de l'eau emportera des vers qui seront mon adieu.

Catharina d'Ataïde s'éloigna avec la jeune mulâtresse.

– Madame ! madame ! dit Barbara avec angoisse, qu'avez-vous fait ?

– J'ai doté le Portugal d'un grand génie, répondit la fille du favori de João III.

Deux heures plus tard, les promeneurs descendaient du côté de la *Quinta das Lagrimas*, et dona Catharina cherchait au cours de l'eau la feuille sur laquelle Luiz devait avoir tracé un souvenir pour celle qu'il aimait. Catharina se baissa vers un bouquet d'herbes aquatiques et cueillit à la fois le sonnet et les fleurs.

Un coup d'œil doux et compatissant, sans qu'on sache ce qui le rend tel, un sourire doux et sensible, qu'on s'attend à rencontrer, une contenance paisible et modeste qui laisse deviner presque de la gaieté ;

Un abandon plein de pudeur, qui remplace un geste grave et reposé ; une beauté pure, indice gracieux et sûr des qualités de son âme ;

Un courage constant, une aménité perpétuelle, un certain air de crainte, sans avoir commis une faute, et cependant un œil serein ; tous les indices d'une longue et obéissante souffrance.

Telle fut la céleste beauté de ma Circé, tels furent les philtres magiques qui transformèrent ma pensée !

– Qu'ont donc de si rare les fleurs que vous trouvez ici ? demanda dona Brites à son amie Catharina d'Ataïde.

– Elles sont immortelles, répondit la jeune fille.

Et, tandis qu'elle baissait la voix, elle répéta les derniers vers lus par Luiz de Camoens :

Passant, vois cette claire fontaine : elle arrose des fleurs ; ses eaux sont des larmes. c'est la fontaine des Amours !

CHAPITRE IV.

ORDRE D'EXIL.

Luiz de Camoens eut trois passions : les Muses, une jeune fille, la patrie. Lorsqu'il parle du Portugal, son cœur bat dans sa poitrine et il s'écrie : « C'est mon pays, mon cher pays ! » Célèbre-t-il le Tejo, il ne le considère point seulement comme un fleuve traversant et enrichissant une vaste contrée, il le fait sien, lui il le nomme avec des façons caressantes : c'est son fleuve à lui, il évoque les nymphes blondes errantes que les rives avec des appellations caressantes : « Minh nymphas. » Tour à tour il leur

confie ses craintes, se est espoirs, ses rêves et ses regrets. Elles lui paraissent vivre de sa vie. Les bois, les fleurs, le ciel et les eaux, rien de ce qui appartient à la nature ne lui est étranger. Quoique profondément chrétien, il conserve ; dans ses descriptions les attrayantes figures dont le paganisme peuple les bosquets, les vallées et fontaines. Ces fictions le charment et le bercent, mais devra à un sentiment sérieux et profond de l'assimilation de la nature avec ses sentiments personnels une partie des beautés répandues dans ses œuvres. Ses descriptions vivantes, colorées, d'une admirable justesse prouvent à la fois la sûreté de son regard, la richesse de son pinceau, sa recherche de l'exactitude.

Pour apprendre où était né, où avait grandi Luiz de Camoens, les historiens et les biographes n'avaient pas besoin de chercher longtemps : les vers de l'auteur des *Lusiades* révèlent assez où fut son berceau. tandis qu'il examine les autres fleuves en voyageur, un filial attendrissement le ravit chaque fois qu'il parle du Tage. « Meu Tejo ! » dit-il toujours. Lisbonne était bien faite pour intéresser, garder et enthousiasmer un esprit actif, impressionnable comme celui d'un poète. Ainsi que Rome, on l'avait appelée *la Ville des sept collines*. Mais à mesure qu'augmentait son importance, une des collines antiques se trouvait comprise dans la nouvelle enceinte de la cité ; celle-ci, revenue de nouveau trop étroite, englobait un mont Imile énorme, et Lisbonne finit par absorber les sept collines qui jadis lui formaient une vaste ceinture.

Elle s'était appelée Ulyssipo, avant d'adopter le nom *Felicitas Julia* qui la désignait sous Domitien, quand elle jouissait des droits de municipe romain. Plus tard elle devint si magnifique, que la légende raconte qu'un chevalier habitant Jérusalem, ayant demandé voir dans un miroir magique la plus belle cité de l'Europe, Lisbonne se dévoila devant lui ses lais émaillés de blanc et d'azur, ses *pomars* d'orangers, ses monuments magnifiques. La cité bâtie par Ulysse pouvait être en effet considérée au moyen âge comme une des plus belles du monde. Chose étrange dans un pays où la terre tremblait souvent sous les pieds des habitants, où les montagnes menaçaient d'envelopper sous leur poids les basiliques et les palais, les maisons atteignaient à Lisbonne une hauteur prodigieuse pour l'époque. Plus de dix mille maisons abritaient cent mille habitants, dont neuf mille

juifs et cent cinquante mille esclaves. Dans ce chiffre ne sont compris ni les négociants étrangers ni les voyageurs débarqués par les navires emplissant le port de Lisbonne, ni la population flottante montant et descendant comme une marée, ni la cour et les seigneurs qui en faisaient partie.

Divisée en quartiers, coupée par un nombre infini de grandes rues, d'impasses et de carrefours, elle élevait vers le ciel, outre l'antique cathédrale où dormait Affonso le Brave et dona Brites, vingt *freguezias* ou paroisses. Les chapelles, les couvents étaient innombrables ; chaque prince, chaque noble chevalier tenait à honneur de laisser à sa mort des revenus importants pour l'entretien ou la fondation d'un monastère. Si les dons affluaient dans les couvents austères consacrés à la prière et à la contemplation, Lisbonne renfermait également des établissements de charité et de bienfaisance mieux organisés et mieux administrés que dans la plupart des autres capitales de l'Europe. Les malades, les incurables possédaient de vastes hôpitaux ; les pèlerins étrangers y trouvaient un asile aux *Palmeiros*.

Mais, après avoir payé son tribut à la foi et à l'aumône, Lisbonne se plaisait à étaler un luxe que l'accroissement des richesses avait doublé.

La vie se répandait au dehors avec une facilité prodigieuse ; le résultat fabuleux des voyages de l'Inde, en doublant la fortune de certains gentilshommes aventureux, augmentait le goût de la magnificence. Du reste, si nous consultons un tableau des grandes fortunes territoriales dressé sous João II, nous nous trouvons en face de chiffres considérables pour l'époque. Ainsi, le duc de Bragança, appartenant au sang royal, possédait 40 000 ducats de rente ; le duc de Barcellos, son fils, 15000 ; le comte de Malevaria, de la maison de Coutinho, 12000 ; puis venaient le comte de Parella, le comte de Portalegre, le comte de Vimioso et bien d'autres, dont les revenus atteignaient de 3000 à 5000 ducats de rente.

Ce qui avait encore apporté des changements dans les revenus de Lisbonne, c'était l'accroissement qu'y avait pris l'esclavage. La traite des nègres de la côte d'Afrique jetait dans le Portugal des milliers d'esclaves. Chaque famille en possédait ; le premier des luxes était d'en compter en grand nombre. Après avoir été une aide dans les maisons, ils devinrent une lourde charge. On ne trouvait à Lisbonne que des nobles et des esclaves ;

les marchands et les gens de métier existaient en trop petit nombre pour qu'on leur prêtât une grande attention. Les oppositions se rencontraient à chaque pas dans Lisbonne la Grande. A côté des misères du quartier des Maures, s'étalait l'opulence des magasins de joaillerie et d'orfèvrerie dans lesquelles les prélats et les moines commandaient des ostensoirs, des châsses et des crucifix pour leurs églises ; les rois et les grands seigneurs, des bassins, des drageoirs et des aiguillères pour leurs tables ; les femmes, des diadèmes, des colliers et des pendants d'oreilles. Et c'étaient justement ces choses tour à tour pittoresques et grandioses, ces haillons et ces brocarts, ces cathédrales et ces cloîtres magnifiques, non loin des masures de la juiverie, les collines ombreuses de Cintra, et les rives fleuries du Tejo qui formaient l'attraction et le charme de Lisbonne. L'observateur, le philosophe, le poète n'avaient jamais fini d'étudier ses rues, ses maisons mauresques, ses vieux juifs chez qui les rois mettaient leurs royaumes en gage ; ses femmes * ravissantes fières comme des filles de princes, et blanches comme des lis ; ses négresses sombres comme la nuit, et gardant au fond de leurs prunelles les rayons du soleil africain.

Luiz de Camoens aimait Lisbonne comme un fils chérit sa mère. Il en connaissait les grâces, les mystères, les terreurs. Il s'y promenait tour à tour durant les belles soirées et les nuits sombres. Il étudiait souvent tout un jour la physionomie des clients venant demander à l'écrivain public établi en plein vent d'exprimer à des amis éloignés, à une fiancée, ce qu'ils gardaient au fond de leur âme. Il entrait dans les boutiques de libraires, feuilletant les volumes nouveaux, et se demandant quand paraîtrait sous sa forme vivante, palpable et définitive ce poème les *Lusiades*, auquel il ajoutait sans cesse de nouveaux vers ? Si l'on comptait dans ce temps à Lisbonne un nombre restreint d'imprimeurs et de libraires, il n'en faudrait point conclure que les lettres y restaient en oubli. Au contraire, les muses d'alors s'asseyaient familièrement au foyer domestique ; les chansons, les élégies se répandaient dans les cercles lettrés. On les apprenait par cœur. Une belle poésie devenait un événement. Cent personnes l'avaient retenue avant qu'il fût question de l'imprimer. Sà de Miranda et Ferreira étaient depuis longtemps célèbres sans que les imprimeurs et les libraires eussent encore contribué à répandre leur gloire ; il en était de même pour le théâtre. Des gentilshommes jouaient

les grands drames et les autos. Gil Vicente comptait, dit-on, au nombre de ces acteurs le roi João lui-même, et ses œuvres restaient manuscrites. Il est probable que, loin de nuire à la rapidité avec laquelle se formait la réputation d'un auteur, cette façon de répandre, de populariser ses œuvres lui était favorable. La première ambition était de donner une forme à sa pensée ; la seconde d'en enrichir la mémoire de ses contemporains. On ne songeait à l'impression que plus tard ; souvent même les héritiers seuls pensaient à réunir les divers morceaux d'un poète célèbre. Donc, Luiz de Camoens commença à se faire un nom à Lisbonne avant d'avoir publié une seule de ses élégies et de ses canções. Tout sembla lui sourire à l'heure de ses débuts. Il possédait une beauté mâle, un nom honorable, de grandes alliances. La profondeur de sa science et l'éclat de son génie ne le rendaient ni présomptueux ni morose.

Son humeur était gaie. Aussi le rechercha-t-on vite dans les palais où se réunissait une société choisie. Il vivait sur un pied d'égalité avec les plus grands seigneurs de son temps. Don Theodosio de Bragança recherchait sa société, don Manuel de Portugal, le duc d'Aveiro se déclaraient ses protecteurs. Dans les salons de dona Guiomar de Blasfé, comme dans le palais de dona Francisca d'Aragão, il fut possible à Luiz de Camoens de rencontrer souvent la fille de don Antonio d'Ataïde. Mais, si grande que fût alors sa joie, elle lui laissait cependant l'impression d'une sorte d'amertume. Quelle différence entre les instants rapides durant lesquels il échangeait à peine avec elle un mot et un regard au milieu de groupes d'indifférents, sinon de curieux, et les instants où jadis elle lui était apparue soit dans l'église des Plaies du Christ, soit au bord de la fontaine des Larmes ! Jusqu'à ce moment, il n'avait mesuré quelle distance le séparait de la fille de don Antonio d'Ataïde que pour essayer de combler cette distance à force de génie ; mais il commençait à comprendre que les voies de ce même génie sont lentes à suivre et hérissées de difficultés imprévues. Sans doute, les sonnets dans lesquels, sous les noms divers de Belisa, de Natercia de Nice, il chantait la fille de don Antonio recueillaient des applaudissements et des suffrages, mais ces œuvres légères demeuraient insuffisantes pour l'élever au-dessus de la foule des autres poètes ; et il

s'était juré de ne parler jamais des *Lusiades*. avant de les avoir terminées. Sa grande œuvre, aussi bien que son amour, devait rester un mystère.

On ne pouvait deviner ce que rêvait le beau jeune homme qui devait doter sa patrie d'un poème, et trouver dans le plus noble des sentiments une inspiration à la hauteur de son sujet. Dans sa foi naïve, dans l'enthousiasme confiant que Luiz de Camoens avait fait passer en elle, Catharina d'Ataïde espérait, comme le poète lui-même, qu'il n'aurait qu'à réciter quelques cantigas pour être mis à sa véritable place. Ils se trompaient tous les deux. Le jeune talent de Luiz ne dépassait point celui de Sà de Miranda ni de Ferreira. Il ne pouvait donner sa mesure qu'en publiant son œuvre, et l'œuvre n'était pas achevée. Luiz y travaillait toujours, ne se distrayant de ce labeur et ne se séparant des études qu'il poursuivait, que dans le souvenir de Catharina.

Dona Anna recevait seule les doubles confidences de son fils. Le capitaine Simon Vaz croisait en ce moment devant la ville de Diu, tant de fois prise et reprise, et l'époque de son retour restait inconnue.

Pour la première fois, sans que ce doute affaiblît ses résolutions ou décourageât sa tendresse, le poète comprit quels obstacles lui restaient à vaincre. Il avait besoin de moins d'énergie que de patience ; malheureusement, le mince trésor, lentement amassé par sa mère, ne pouvait durer longtemps. La vie que menait Luiz au milieu des gentilshommes de la cour du roi João était dispendieuse ; il ne pouvait espérer rapidement ni une pension ni un emploi. Les âmes fortes fixent volontiers un but éloigné à leurs ambitions, il leur suffit d'être certaines de l'atteindre ; mais le poète n'était pas seul, et parfois il se demandait avec angoisse si le courage ne manquerait point à la fille de don Antonio d'Ataïde pour attendre le résultat de ses efforts.

Elle avait été sincère en lui engageant sa parole, mais alors elle voyait devant Luiz un rapide et brillant avenir. Lorsqu'elle comprit qu'il reculait devant son désir, elle s'arma de courage, afin d'en laisser à Camoens. Cependant don Antonio d'Ataïde occupait à la cour une situation trop en vue, sa fille était trop belle, sa dot se devait chiffrer par trop de ducats pour que sa main ne fût pas souvent demandée au favori de João III. Elle opposa des refus à toutes les prétentions ; son père ne s'en alarma pas, elle était

jeune et gardait le droit de se montrer exigeante. Cependant un des prétendants à la main de Catharina présentait assez de qualités et d'avantages pour qu'on prît sa demande en considération. Pour la première fois, la jeune fille dut lutter, sinon contre une volonté expresse, du moins contre un désir ouvertement manifesté. Elle ne triompha pas sans peine, aussi le dernier mot de don Antonio ressemblait-il presque à une menace.

– Prends garde, lui dit-il, que je découvre la raison du refus que tu opposes à tous ceux qui sollicitent ta main.

Catharina, effrayée, attendit avec impatience que le hasard lui permît de rencontrer Luiz de Camoens ; elle le trouva un soir chez dona Guiomar et, profitant d'un moment où il lui était possible d'échanger quelques mots avec le poète, elle lui dit avec l'expression du regret et de la crainte :

– Mon père veut me marier, Luiz ; hâtez-vous de conquérir une situation qui me permette de tout lui avouer.

– Manquez-vous donc de courage pour la lutte, Catharina ?

– Non, répondit-elle, et je vous l'ai prouvé.

– Eh bien, fit-il, c'est assez de mystère.

Catharina allait lui demander l'explication de ces paroles, quand dona Guiomar la vint prendre et passa avec elle dans une salle où l'on devait entendre des musiciens et des chanteurs. Il fut impossible au poète de la rejoindre pendant le reste de la soirée, et il entra chez lui en proie à un grand trouble. Pour la première fois, il comprenait qu'entre lui et dona Catharina pourrait se dresser une autorité souveraine, implacable, et il se demanda si la jeune fille garderait le courage de soutenir la lutte commencée.

Au matin, il prit une résolution loyale, mais dangereuse. Il résolut de savoir le jour même ce qu'il pouvait attendre ou redouter. Sans demander conseil à la jeune fille sur l'opportunité d'une démarche au moins prématurée, il se présenta au palais de don Antonio d'Ataïde.

Celui-ci connaissait le nom du poète, il avait applaudi plus d'une fois à ses vers, il le jugeait brave et digne d'estime, et ce fut donc avec une véritable courtoisie qu'il reçut le jeune homme dans la vaste salle, où il s'occupait en ce moment à réunir pour le roi don João III les éléments d'une histoire de son règne. Don Antonio crut que Luiz de Camoens allait

solliciter soit un encouragement pour ses travaux littéraires, soit une chaire d'enseignement à Coimbre, ou bien encore une place sur un des navires en chargement dans le port de Lisbonne.

En trouvant ce grand seigneur à la fois si encourageant et si simple, Luiz de Camoens reprit courage. Il parla de lui, de ses travaux, de ses espérances, de sa famille ; puis, sentant éclater son cœur dans sa poitrine et s'en échapper son secret, il se leva et ajouta avec autant de respect dans l'attitude que d'entraînement dans ses paroles :

– Monseigneur, dit-il, pardonnez-moi une hardiesse plus grande encore que vous ne supposez. Oui, j'ai besoin d'aide, d'encouragements, j'ai besoin d'avoir ma place marquée parmi les plus grands, puisque mon ambition est sans borne ; faites-moi crédit de la gloire qui me manque encore : donnez-moi, comme Laban à Jacob, sept années pour conquérir une Rachel. Promettez-moi de m'accorder dona Catharina pour femme, et je me sentirai le courage d'atteindre le but que vous m'aurez désigné !

Don Antonio s'était redressé, pâle de colère et les lèvres serrées.

– Jamais, entendez-vous, lui dit-il, jamais dona Catharina d'Ataïde ne sera la compagne d'un faiseur de canções. Et si vous ne me donnez votre parole de renoncer à une folie que peut-être vous avez eu l'adresse et la folie de faire partager à ma fille, vous pouvez tout redouter de mon influence et de ma haine.

– Je ne crains rien du favori du roi João, répondit Luiz avec noblesse ; mais j'éprouve un violent chagrin de la colère du père de dona Catharina.

Un geste de don Antonio chassa le poète de la grande salle. Il en sortit lentement, le front haut, n'osant protester contre cet affront, mais indiquant par sa mâle attitude que, comme il venait de le dire, son respect pour le père de celle qui lui avait engagé sa parole ne lui permettait ni d'insister ni de résister.

Dans le vestibule du palais, il rencontra Barbara.

– Nossa senhora ! fit-elle, qu'êtes-vous venu faire ici, don Luiz ?

– Je suis venu demander la main de dona Catharina.

– Et on vous l'a refusée ! Il en devait être ainsi. Quelle impudence ! Dieu veuille que ma maîtresse et vous vous ne regrettiez point amèrement votre démarche !

– Barbara, répondit doucement le jeune homme, la parole doit être loyale autant que l'épée ; je me sentais dévoré d'inquiétude, la jalousie commençait à me torturer, j'ai voulu connaître la volonté de don Antonio ; Catharina garde la sienne. Si ma famille n'occupe point un rang égal à celui du favori de don João, elle est assez ancienne pour qu'on puisse écarteler mon blason. Pour être dégradé de noblesse en Portugal, il faut avoir frappé une femme, et je ne le ferais pas même avec une fleur ; déguisé la vérité au roi, et ma franchise seule pourra me nuire à la cour ; avoir mal parlé de la reine et des infantes, et je suis prêt à me faire tuer pour leur service ; avoir fui devant les Maures, si Catharina m'oublie j'irai au-devant de leurs armes ; enfin, avoir blasphémé Dieu, et c'est à lui que je confie le soin de mon bonheur. Je suis donc de la meilleure et de la plus haute noblesse ; car, en m'interrogeant, je puis hardiment me rendre justice. Mais je suis pauvre ! Eh bien ! s'il le faut, j'irai aux Indes, j'en rapporterai assez d'or, de perles et de pierreries pour former la dot d'une infante ; peut-être alors don Antonio se montrera-t-il moins dur.

Barbara secoua la tête.

– Avant d'engager votre parole et votre vie, don Luiz, vous n'avez point consulté la pauvre mulâtresse, elle vous aurait dit : « Prenez garde ! »

– Tu m'aurais dit cela, toi !

– Aussi vrai comme la Vierge Marie a été déclarée reine de Portugal par le roi Affonso Henriquez.

– Oh ! s'écria Luiz, si Catharina m'oubliait jamais.

Il prit dans les siennes une des mains de Barbara.

– Promets-moi de m'avertir si tu apprends quelque chose de grave.

– Je le ferai, au nom de ma mère, seigneur don Luiz.

Elle tira de son cou le collier d'or auquel était suspendu le maravédis d'argent qu'elle gardait en souvenir de Luiz, le porta à ses lèvres, et quitta le jeune homme.

Luiz de Camoens rentra chez lui en proie au désespoir. Il le comprenait, tout était perdu et perdu par sa faute. S'il avait eu la force d'attendre, le courage de quitter Lisbonne, de conquérir un grade dans l'armée, peut-être eût-il été possible à Catharina de prévenir une catastrophe désormais inévitable ; mais la fougue du caractère de Luiz de Camoens, jointe à une

franchise qu'il considéra comme un devoir de loyauté, ne lui permirent pas d'attendre. Il comprit trop tard les suites funestes que pouvait entraîner son imprudence, et les paroles de Barbara ne furent point de nature à calmer l'angoisse qui s'empara de son cœur.

Parmi les auditeurs qui applaudissaient à ses œuvres légères, et parmi les gentilshommes qu'il considérait comme ses amis, il ne s'en trouvait pas un qui lui inspirât assez de confiance pour qu'il osât lui confier sa peine et lui demander un avis. Cette fois encore, suivant son expression, « il embrassait un monde sans pouvoir rien étreindre ».

Pendant ce temps, don Antonio mandait chez lui sa fille. Il n'avait jamais témoigné à Catharina cette tendresse qui dilate le cœur et le dispose à l'épanchement. Dur dans son intérieur, hautain dans ses relations, il n'eût jamais permis qu'on discutât un ordre. Jusqu'à ce jour, aucun des prétendants à la main de sa fille ne lui avait convenu d'une façon complète, et Catharina devait à cette seule circonstance la liberté dont elle avait joui de les repousser sans exciter la colère paternelle. Mais cette fois il s'expliquait les résistances sourdes, les secrets dédains de la jeune fille, et il résolut d'en avoir raison. Cependant, avant de commencer la lutte, il était juste qu'il s'informât. Peut-être le téméraire jeune homme qui venait de lui demander l'entrée de sa famille s'était-il laissé entraîner par un sentiment involontaire que jamais n'avait encouragé sa fille. Il devenait alors inutile d'employer la rigueur et la menace.

Catharina se fût présentée sans défiance chez son père, si Barbara ne l'avait instruite de la démarche du poète. Il fallait combattre la volonté paternelle et l'éluder, sinon la vaincre. Catharina tenait des d'Ataïde une fierté obstinée, et le premier sentiment qu'elle éprouva ne fut point celui de l'obéissance.

Don Antonio le comprit rien qu'en la regardant.

Elle arriva, le visage impénétrable, la démarche fière, et demeura debout, soit qu'elle ne songeât point à prolonger un entretien difficile, soit qu'elle se sentît ainsi mieux armée pour la réplique.

– Catharina, dit don Antonio d'une voix brève, un faiseur de *redondilhas* et de *voltas* m'a osé demander votre main, le saviez-vous ?

– Je viens de l'apprendre, répondit-elle.

– Agissait-il avec votre assentiment ?

Catharina secoua la tête.

– L’heure de risquer cette démarche n’était pas venue ; je lui aurais conseillé d’attendre.

– Voilà tout ?

– Oui, voilà tout.

– Vous n’avez pas même songé à vous informer de mon vouloir ?

– Il eût toujours été temps de vous demander votre autorisation.

– Je vous trouve hardie de me répondre de la sorte.

– Je suis seulement sincère. A des questions précises, je réponds d’une façon brève et vraie. Je sais ce que vous allez me dire : Luiz de Camoens est sans fortune : il ira en amasser une aux Indes ; on y trouve assez d’or, de diamants, de perles et d’épices pour vous satisfaire ; vous êtes le premier de la cour du roi João III après les infants ; son aïeul, Vasco Perez, fut le favori, le conseiller d’Affonso le Brave. S’il n’a point remporté de victoire sur les Maures, il me semble appelé à une destinée non moins glorieuse que celle des armes. Luiz de Camoens deviendra dans les lettres le génie du Portugal, et mon nom se trouvera marié au sien comme celui de Laure à celui de Pétrarque.

– Assez ! dit don Antonio, assez de folie et d’audace. Vous allez me jurer d’oublier ce que je consens à regarder comme un enfantillage et d’accepter l’époux que je vous aurai désigné avant la fin de l’année.

– Je ne promettrai pas cela, répondit la jeune fille ; je suis une d’Ataïde, moi aussi, et je garde le respect de ma parole.

– Prenez garde ! s’écria don Antonio ; vous, je puis vous maudire ! Et lui.

– Je vous connais trop pour craindre que vous le fassiez assassiner.

– N’est-il que ce moyen de vous séparer à jamais ?

– Celui-là seul, mon père.

Don Antonio comprit qu’il ne triompherait point tout de suite de cette obstination. Plus il insisterait pour vaincre la résistance de Catharina, plus celle-ci s’entêterait dans sa volonté. Si la rigueur ne réussissait point, mieux valait essayer du raisonnement.

– Oui, reprit-il, tu es obstinée comme une d’Ataïde, et j’essayerais vainement de te convaincre. Cependant, si tu as promis à Luiz de Camoens

de devenir sa femme, tu as dû mettre des conditions à cet engagement.

– Je l’ai fait, mon père, et je ne serai à lui que s’il devient célèbre.

– La gloire n’a point d’échéance, répliqua don Antonio. On comprend qu’une jeune fille s’enthousiasme pour le talent ; mais lorsqu’elle est orgueilleuse et qu’elle aime, ainsi que toi, le luxe et les plaisirs, elle ne peut briser son avenir sur un mot aussi vague. Je ferai donc plus que toi peut-être, Catharina ; je te permettrai d’attendre l’espace de quatre années, tout en te laissant libre de faire un autre choix durant cet espace de temps.

– Vous m’en donnez votre parole de gentilhomme, mon père ?

– A la condition que tu ne verras pas Luiz de Camoens pendant ces quatre années. S’il réussit, il deviendra ton époux ; s’il échoue dans ses tentatives, tu l’oublieras.

– C’est bien, mon père, répondit Catharina, qui sortit du cabinet de don Antonio sans lui demander un baiser.

Rentrée chez elle, Catharina ne put maîtriser sa joie et lui donna un libre cours devant Barbara.

La mulâtresse secoua tristement la tête.

– Don Antonio vous trompe, dit la brune fille d’une voix tremblante, et vous qui croyez aimer Luiz de Camoens, vous ne l’avez pas deviné. Que trouvera-t-il contre ce noble jeune homme ? Dans quel piège va-t-il l’attirer ? Je l’ignore ; mais, à partir de cette heure, je sais bien qu’il est perdu.

Barbara cacha sa tête dans ses mains.

– Non ! non ! mon père a juré ; un serment est sacré. S’il cherchait à mentir, moi aussi j’aurais le droit de manquer à la parole donnée.

– Oh ! dona Catharina, fit la mulâtresse avec un sanglot, vous ne l’aimez pas assez !

Pendant le reste du jour, les deux jeunes filles ne s’entretinrent pas d’autre chose, et le soir venu Catharina dit à son humble confidente :

– Tu peux mieux que moi écouter et savoir. Questionne donc, et si mon père tramait, comme tu le redoutes, quelque chose contre Luiz.

– Je le préviendrais d’abord, dona Catharina, puis je viendrais pleurer avec vous.

Le soir même, don Antonio d'Ataïde se présentait chez son royal maître João III. C'était un roi singulièrement lettré. Brave, élégant, instruit, il s'entourait à la fois de hardis soldats et de poètes de talent. Tandis qu'il armait des navires pour défendre ses possessions ou pour les accroître, il encourageait les talents naissants. A une époque où la cour se piquait d'être savante, le nom de Luiz de Camoens ne pouvait être complètement ignoré du roi. On attendait quelque chose de ce jeune homme. Ses protecteurs le vantaient d'une façon singulière ; si, jusqu'à cette heure, on ne connaissait de lui que des œuvres de peu d'importance, elles étaient empreintes de tant de grâce, le poète trouvait dans la langue portugaise, dont il avait approfondi les beautés, des ressources et des harmonies si inattendues, que, avec Sa de Miranda et Ferreira, Luiz de Camoens était certainement l'écrivain donnant les plus hautes espérances.

Don Antonio se doutait bien que don João ne lui accorderait point tout de suite l'ordre qu'il venait solliciter. Aussi, au lieu de parler d'abord de l'objet de sa demande, amena-t-il l'entretien sur le gentilhomme que dona Catharina avait refusé d'épouser.

– Je le regrette, dit le roi, j'ajouterai même : j'en suis mécontent. J'ai des obligations sérieuses à cette famille, qui a toujours bien servi la mienne, et j'aurais cru m'acquitter royalement en aidant à unir ta fille à don Fernando d'Almeida.

– L'obstacle ne vient pas de moi, répondit don Antonio ; mais cet obstacle subsistera jusqu'à ce que Votre Altesse ait éloigné de Lisbonne l'homme que ma fille préfère à don Fernando.

– Cet homme s'appelle ?.

– Luiz de Camoens.

– S'il se fût agi d'un fidalgo ordinaire, répondit João III, l'ordre d'exil eût été signé à l'instant ; un capitaine est vite remplacé, et toutes les épées sont bonnes dans la vaillante terre de Lusitanie ; mais il s'agit d'un poète, d'un poète que Bragança estime, dont raffolent dona Guiomar de Balfès et dona Ferdinanda d'Aragão. Je ne veux point me brouiller avec d'aussi belles dames.

– Préférez-vous donc vous montrer ingrat envers Fernando d'Abrantès et contrister un sujet dévoué ?

– Toi ? demanda le roi João.

– Moi ! répondit don Antonio.

Le monarque se fit longuement expliquer les raisons de son favori ; il plaida la cause du poète ; mais il se trouva désarmé lorsque don Antonio lui rappela le serment fait à sa fille de la laisser maîtresse de sa main et de son cœur durant quatre années.

– Ne peut-il donc écrire qu'à Lisbonne, ce poète qui a l'audace d'espérer qu'il surpassera un jour Ferreira et Sa de Miranda ? l'inspiration est dans l'intelligence, on peut composer un poème aussi bien au fond d'un désert que dans un lieu enchanteur.

– Pourquoi pas une prison ? dit le roi.

– Votre Majesté m'accuserait d'exagération, et cependant je resterais dans la vérité. Oui, l'homme vraiment poète doit pouvoir écrire dans un cachot aussi bien qu'en vue des collines de Cintra. Je ne demande pas tant. Je n'exige pas même qu'il abandonne les rives du Tejo, dont il a célébré les nymphes. Je souhaite seulement qu'il quitte Lisbonne.

– Pour quatre années ?

– Il pourrait survenir tel événement qui m'empêchât de désirer la prolongation de son exil.

– Lequel ? demanda le roi João.

– Par exemple, répondit railleusement don Antonio, s'il achevait ce fameux poème qui doit être la gloire de la Lusitanie, ou bien.

– Achève.

– Si ma fille l'oubliait.

– J'aurais mieux aimé te donner un titre nouveau.

– Ne suis-je pas le premier après les princes.

– Dix seigneuries.

– Je suis déjà trop riche.

– La moitié des diamants de la couronne.

– J'ai ma fille.

– Et cet ordre, cet ordre d'exil contre un malheureux qui n'a commis ni une lâcheté ni même une faute. car cela est inique enfin, ce que tu me demandes, Antonio d'Ataïde. Voilà un jeune et beau cavalier, noble après tout, et dont les aïeux rendirent des services. Savant, il est sorti un des

premiers de l'université de Coimbre ; inspiré, j'ai moi-même applaudi ses élégies et ses *canções*, dont le seul tort est d'avoir trouvé que ta fille était belle ; je finirai par obliger les pères à voiler leurs filles, s'ils osent me demander d'exiler les fidalgos qui les admirent. Quant à dona Catharina, à qui la reine porte une vive amitié, je ne la trouve guère plus coupable que Luiz de Camoens lui-même. Elle s'est souvenue que je protège les lettres, et elle a compté sur moi. Exiler Luiz de Camoens, c'est presque la trahir.

– C'est seulement l'éprouver ; Votre Altesse la donnera pour compagne à son protégé Luiz de Camoens, quand celui-ci aura terminé son poème.

Le roi tenta encore de résister ; mais, enfin, don Antonio d'Ataïde demandait un éloignement plus qu'une disgrâce, et João III signa un ordre exilant Luiz de Camoens à Santarem.

Don Antonio le cacha dans son pourpoint, et, rentré chez lui, il le plaça sur la table de son cabinet, remettant au lendemain l'envoi de cette disgrâce imméritée, équivalant à une condamnation.

Un page chargé de ranger le cabinet de travail de don Antonio jeta par hasard les yeux sur la feuille de vélin portant le sceau royal, et lut l'ordre arraché la veille à don João par son favori. Le page devina-t-il que cette nouvelle intéressait Barbara ou la lui confia-t-il comme il aurait fait de tout autre événement concernant un homme connu ? Ce qui est certain, c'est que la mulâtresse connut l'ordre d'exil avant que don Antonio l'eût fait remettre au poète.

Quittant le palais d'Ataïde avant le réveil de sa maîtresse, Barbara entra pour un moment dans l'église *das Chagas*, puis elle courut au quartier de la Mouraria.

Luiz de Camoens travaillait au cinquième chant des *Lusiades*, quand la mulâtresse parut dans la chambre où le jeune homme avait passé tant d'heures studieuses.

A la vue du visage bouleversé de Barbara, Luiz devina une partie de la vérité.

- Il s'agit d'un malheur, dit-il, parle vite, j'ai du courage.
- Pour souffrir, peut-être. mais pour vous séparer de dona Catharina.
- Est-ce donc elle qui l'exige ?

– Le roi vient de signer votre ordre d’exil. Cachez-vous à Lisbonne, si vous voulez y demeurer en dépit du roi. Je connais des familles qui ne vous refuseront pas de vous recevoir et de vous dérober à tous les yeux.

– Cet exil aura-t-il un terme ?

– Il durera quatre années.

– Je partirai, dit Luiz de Camoens ; il ne me faut pas quatre ans pour terminer les *Lusiades*. Je reviendrai les offrir au roi João, et nous verrons s’il pourra, s’il osera m’exiler de nouveau.

Barbara essuya ses larmes.

– Quatre années ! murmura-t-elle, que c’est long, mon Dieu !

Le poète lui serra la main avec l’expression d’une vive amitié, et la mulâtresse regagna le palais de don Antonio.

Deux heures plus tard, un page de la maison d’Ataïde lui apportait l’ordre d’exil signé par le roi, et dona Anna s’évanouissait de douleur dans les bras de son fils.

CHAPITRE V.

A SANTAREM.

Camoens quitta Lisbonne le cœur brisé. Il abandonnait à la fois Catharina d’Ataïde, les amis au milieu desquels il avait coutume de vivre, avec qui il échangeait journellement ses pensées. Chaque maison lui racontait l’histoire du passé ou lui retraçait les gloires présentes. Sans doute il ne quittait point les bords du Tejo, mais ce n’était plus ce Tejo de Lisbonne, si vaste à son embouchure, défendue par des tours guerrières ; si poétique, quand il arrose les admirables campagnes environnant la cité. Celui dont Camoens allait habiter les rives coulait dans une ville étrangère, où il devrait longtemps consumer sa vie. Si, au premier moment où il apprit de quelle façon Antonio d’Ataïde se vengeait de la préférence accordée au poète, Luiz de

Camoens eut l'orgueil et l'énergie de souffrir sans cris et sans larmes, quand il se trouva seul à Santarem il vida l'amer calice de la solitude.

Cependant il ne tarda point à y trouver des ressources pour son intelligence, et à mettre à profit cette période de sa vie.

Dans les vastes monastères voisins de la ville, il lui fut aisé de se procurer non seulement des volumes classiques, mais encore des copies et des manuscrits de Sa de Miranda et d'Antonio Ferreira. Dans son admiration pour les anciens, Camoens avait peut être jusqu'à cette heure trop négligé ses contemporains ; l'heure était venue où il pouvait devenir profitable à son talent de consulter les deux écrivains qui, avant lui, donnèrent à la langue portugaise le plus de nombre et d'harmonie.

Le *Cancioneiro* de Resende était imprimé depuis 1516, et dans ce travail Luiz de Camoens trouvait tout ce qu'au temps de la prospérité la plus haute du Portugal, à la cour de D. Duarte, don D. Pedro d'Alfarrobeira, d'Affonso V et de João III, les fidalgos, les nobles dames et les troubadours avaient prouvé de culture intellectuelle et de grâce chevaleresque.

Il dévora le trésor inappréciable des stances de Mantoro ; les pregarentas de Sylveira et les spirituelles réponses de Nuno Pereira, les harmonieuses églogues de Bernardim Ribeiro, et mille autres œuvres charmantes qui lui révélèrent des secrets de grâce naïve, d'harmonie et de vivacité.

Antonio Ferreira, que Manoël do Nascimento appelle par excellence l'Ami de la langue portugaise, se trouvait alors plus jeune de quatre années que Luiz de Camoens. Tous deux s'étaient rencontrés à l'université de Coimbre ; mais alors Antonio y entrait, et Camoens se disposait à en sortir. De grandes différences dans leurs projets avaient empêché les jeunes gens de se lier à l'université. Luiz, en écrivant ses premiers vers, se passionnait pour les choses de la guerre, les sièges et les batailles qu'il devait si magnifiquement décrire. Antonio Ferreira, au contraire, tout en cultivant la poésie, se plongeait dans l'étude des lois. Il devait faire sa carrière de la magistrature autant pour obéir à son père que par suite du goût personnel qui le portait à rechercher les études calmes et la vie sédentaire. Fils d'un chevalier de San-Iago, il avait pour ambition de devenir à son tour professeur à l'université où il avait fait ses études, de se marier jeune, et d'exercer paisiblement une charge dans la magistrature. La vie austère qu'il

avait choisie devait lui permettre d'atteindre le but de cette ambition. Son jour de gloire aurait moins d'éclat que celui de Luiz de Camoens, mais Bernardim Ribeiro, Andrade Caminha, le fougueux Corte Real lui-même le devaient regarder comme leur maître.

Sà de Miranda, au contraire, dans son désir d'arriver à renouveler la langue poétique, crut utile de visiter l'Italie, d'apprendre les langues étrangères, et de leur demander le secret de leur harmonie, afin de le transporter plus tard dans la littérature de son pays. Luiz de Camoens commençait ses études, tandis que Sa de Miranda étudiait à l'étranger les formes poétiques des grands maîtres et recueillait des trésors dans lesquels devait puiser l'exilé de Snntarem.

Ce que nous savons aujourd'hui sur les œuvres et la vie de Sà de Miranda, est puisé en partie dans Barbosa, dans la correspondance intime du savant Clénard avec son ami Vasée ; on était en 1534, Sà de Miranda venait de terminer ses études, et il était déjà facile de prévoir jusqu'où atteindrait son génie. Chercheur et curieux, Clénard, parti de Louvain au commencement du règne de João III pour aller convertir les docteurs du royaume de Fez, s'arrêta à Braga, où il enseigna le grec au prince D. Henrique, et laissa dans ses lettres latines, connues seulement de quelques curieux, les notes d'après lesquelles il est aujourd'hui possible de suivre Sà de Miranda depuis son enfance jusqu'à la phase de sa vie où la célébrité devint le prix de son talent.

Il était né à Coimbre, le même jour que le roi Emmanuel qu'on devait appeler *le Roi fortuné*. Sà de Miranda devint bientôt un des élèves les plus distingués de l'université destinée à être la pépinière des grands hommes de l'Europe.

Sa connaissance d'Homère et de Virgile était si parfaite, que ses contemporains affirmaient qu'il n'était plus besoin de les lire, depuis que Sà de Miranda, à force de les méditer, avait fait passer leurs beautés dans sa langue maternelle. Il leur dut des formes plus nobles, une plus grande magnificence de langage. Son père le destinait à l'étude des lois, et le jeune homme passa par tous les grades universitaires, jusqu'à ce qu'il eût conquis le grade de docteur. Il professa même quelque temps. Tandis que Luiz de Camoens arrivait à l'université de Coimbre, Sà de Miranda la quittait. La

mort de son père lui rendait la liberté de se livrer à ses goûts pour les pérégrinations littéraires et artistiques. Il visita tour à tour Rome, Venise, Naples, Milan, Florence et la Sicile. A son retour en Portugal, il habita quelque temps la cour élégante de João III, afin d'appliquer à la langue nationale, assouplie déjà par Bernardim Ribeiro, les enseignements qu'il rapportait de la patrie où l'Arioste avait écrit *Orlando*, où Pétrarque avait soupiré ses canzones.

Puis, avide d'une solitude toujours favorable aux productions de l'esprit, Sa de Miranda se retira dans sa commanderie *das duas Igrejas*, non loin de Porto-Lima. Il avait conquis le droit de savourer à la fois le repos et le bonheur, et c'est du fond de la délicieuse retraite qu'il s'était choisie, qu'il composait ces vers charmants dont les beautés ne devaient être surpassées que par la grande œuvre de Luiz de Camoens. Il ne se contenta pas de donner à son langage une allure plus noble, il contribua encore à lui imprimer un caractère d'élévation inconnu jusqu'alors, grâce à l'emploi de l'hendécasyllabe et de la coupe des strophes en octave.

Le sonnet, genre pour lequel Luiz de Camoens devait témoigner un goût tout spécial, avait été introduit en Portugal par D. Pedro, frère du célèbre D. Henrique. Sa de Miranda adressait des vers à D. Henrique, et celui-ci assistait aux pièces de théâtre de son poète. Il essayait tous les genres et y réussissait. Sa science profonde du mètre italien lui fournissait dans sa langue natale des combinaisons et des harmonies inattendues. Tandis que Garcilasso de la Véga et Boscan Almogaver renouvelaient la poésie en Espagne, Sa de Miranda lui communiquait une vie nouvelle, par l'harmonie des rythmes, l'heureux choix des mots, la délicatesse de l'expression. Outre son talent de versificateur, on affirme qu'il était très habile musicien.

Luiz de Camoens ne pouvait encore connaître toutes ses œuvres, il n'eut sans doute que plus tard des copies d *canções*, mais il lut assez de vers de Sà de Miranda et de Ferreira à Santarem pour profiter des leçons de ces deux génies. Tandis que Sà de Miranda sentait s'éteindre une vie si bien employée, Luiz de Camoens travaillait aux *Lusiades*.

C'était la grande œuvre prise, abandonnée, puis reprise encore ; comme un lutteur qui mesure ses forces, Camoens travaillait aux dix chants qui devaient être sa gloire et le venger à la fois des souffrances endurées et des

dédains subis. Il avait trop conscience de la valeur de son œuvre pour être aisément satisfait de son labeur ; aussi laissait-il longtemps reposer son poème et s'essayait-il dans des genres divers. Les pièces de Gil Vicente qu'il avait vu jouer à Lisbonne lui donnèrent le désir de travailler pour le théâtre, et ce fut pendant son exil à Santarem qu'il composa *el Rey Seleuco* et *Filodemo*, pièces en prose mêlées de vers, et les *Amphitrions*, pièce complètement en vers.

Camoens vivait pauvrement à Santarem, donnant des leçons, épuisant ses dernières ressources, mais sentant mille fois moins les privations imposées par sa pauvreté que les regrets qui lui dévoraient le cœur.

L'exil pesait de plus en plus sur lui ; les ressources de l'étude ne suffisaient point à calmer ses secrètes angoisses, et l'une de ses plus belles élégies peint merveilleusement la tristesse de cette âme ardente à qui l'on a enlevé à la fois la jeune fille dont il reçut les promesses et les amis dont l'appui pouvait lui aider à parvenir au but de son ambition :

Ovide, exilé dans les tristes pays du Pont, et se rappelant qu'il était séparé de ses pénates, qu'il avait laissé une épouse chérie, des enfants bien-aimés ; Ovide, en jetant un dernier regard sur sa patrie, ne pouvait se dérober à ces sentiments. Il se plaignait aux montagnes et aux fleuves, de son obscure et triste naissance. Il contemplait les étoiles et cet ordre admirable que conservaient les éléments ; il voyait les poissons traverser l'Océan, les bêtes fauves parcourant la montagne comme leur instinct les y engageait. Il considérait les fleuves limpides naissant de leurs sources et se dirigeant à leur volonté. Lui seul, jeté sur une terre étrangère, se trouvait livré à la contrainte. Dans sa douleur profonde, il ne voyait rien de comparable à son exil ; il n'y avait que sa Muse compatissante qui le suivît quand il traçait ses vers mélancoliques, quand il baignait la campagne de ses larmes.

C'est ainsi que mon imagination me- fait voir l'existence que je mène dans mon exil, loin du bien que je possédais autrefois. C'est ici que je contemple mon bonheur passé, mais qui ne s'éloigne cependant point d'une mémoire où il reste gravé profondément. C'est ici que je vois une gloire

faible et périssable me détromper de mes erreurs en me rappelant les changements d'une vie éphémère. –

– C'est ici que le souvenir vient me représenter combien je fus peu coupable, et m'attrister encore en me rappelant que c'est sans raison que j'endure une semblable peine.

Une peine que l'on souffre à juste titre, la cause en ôte l'affliction ; mais combien elle fait souffrir, celle que l'on n'a point méritée ! Quand l'éclatante aurore, brillante d'or et de beauté, ouvre les portes du soleil et que la rosée se répand, que Philomèle recommence ses plaintes, ces chagrins que le sommeil a fait évanouir reparaissent dans mes songes. Ce qui donne le repos à tant d'autres, me condamne à de nouveaux travaux, et, après m'être éveillé péniblement, ou, pour mieux dire, après avoir tâché de m'oublier, car un malheureux jouit bien peu du bonheur de se retrouver avec lui-même, je m'avance à pas lents vers une colline élevée, et là, je m'assois, en donnant la liberté à tous mes soucis. Après m'être rassasié de mon propre tourment, j'étends mes regards mélancoliques vers les lieux où se portait toute ma pensée. Je n'aperçois que des montagnes rocailleuses. Ces champs, que j'ai vus couverts de fleurs et que la grâce ornaient, sont maintenant sans fleurs et sans charme pour moi. Je vois le Tejo, fier de sa pureté et de sa richesse. couvert de barques profondes qui se dirigent à leur volonté ; les unes naviguent poussées par un vent caressant, les autres fendent les eaux limpides au moyen de rames légères. De l'endroit où je suis placé, je parle au flot qui ignore quelle peine ce cœur ressent, quand il se fond en larmes.

Ondes fugitives, attendez, si vous ne pouvez m'emporter, recevez au moins mes pleurs jusqu'à ce que je sois parvenu à cet heureux jour où je pourrai, libre et satisfait, retourner où vous allez. Mais ce temps, qui saurait l'attendre ? Un aussi grand bonheur ne peut pas arriver tout à coup, et ma vie s'achèvera avant que mon cruel exil se termine.

On voit que Camoens avait même perdu l'espoir de revoir Lisbonne et Catharina d'Ataïde. Il connaissait l'influence de don Antonio sur l'esprit de João III, et se considérait comme certain de mourir à Santarem. Dans cette ville il visitait souvent une tombe évoquant le souvenir de l'heure la plus

rayonnante de sa vie. Dona Constança, fille de D. João Manoel, duc de Parafiel, qui épousa en 1340 D. Paolo, fils d’Affonso IV, morte à Santarem en donnant le jour à son fils Fernando. Ce fut pour sauvegarder les droits de ce dernier qu’Affonso, suivant l’avis d’infâmes conseillers, laissa assassiner Inez de Castro, secrètement mariée à l’héritier de la couronne de Portugal, et qui, suivant l’expression d’un poète, ne devait être « reine qu’après sa mort ». Tout ce qui rappelait à la mémoire de Camoens le nom de la fille de Pedro Fernandez de *la Guerra* lui faisait ainsi revoir dans l’éloignement du passé la fille d’Antonio d’Ataïde penchée sur la Fontaine des Larmes et lui promettant qu’il deviendrait le prince des poètes de Portugal.

Il s’efforçait de reprendre courage, s’enfermait de nouveau dans les vastes salles du monastère, dont les moines étaient devenus ses protecteurs et ses amis ; il faisait des plans de pièces de théâtre, écrivait des sonnets et des élégies empreintes de la même douleur et remplies d’un seul nom ; puis il reprenait les chants déjà complets des *Lusiades*, ne trouvant jamais avoir apporté assez de perfection dans son labeur.

Un matin on frappe à la porte de la petite chambre qu’il occupait à Santarem. Peu d’amis entouraient l’exilé que l’excès du travail obligeait à la solitude, que la violence de ses regrets éloignait de ceux mêmes qui eussent été disposés à l’aimer.

Il sourit donc avec défiance, comme si le malheur était l’hôte unique attendu dans cette pauvre demeure, mais un cri de joie s’échappa de ses lèvres, il était dans les bras de son père.

En revenant d’une longue et dangereuse croisade pendant laquelle il s’était distingué, Simon Vaz apprit de Dona Anna la disgrâce de Luiz et les raisons qui l’avaient causée. Ce vaillant, qui jamais n’avait songé à réclamer le prix de ses services, demanda la fin de l’exil de Luiz. Il promit sans doute, au nom du jeune homme, l’oubli de folles espérances ; mais il faut croire que dona Catharina d’Ataïde rassura de son côté don Antonio, et lui fournit des preuves de son obéissance, car Simon Vaz reçut les lettres autorisant le retour de son fils à Lisbonne.

La joie de Luiz en retrouvant son père fut immense. Il ne pouvait se rassasier d’évoquer avec lui l’image de sa mère, dont les lettres l’avaient consolé, de se rappeler les souvenirs d’enfance que rien n’affaiblit même

dans l'esprit des hommes les plus forts. Il se retrempa dans la mâle tendresse de ce marin dont la bravoure était la seconde noblesse. L'idée de revivre à Lisbonne l'enchantait, et les dures années de son exil ne semblèrent plus peser à sa mémoire. Cependant un doute cruel ne tarda pas à se faire jour dans son esprit.

Si don Antonio d'Ataïde permettait le retour de Camoens, c'est que celui-ci avait cessé d'être à craindre. Catharina avait-elle accepté l'idée d'un autre amour ? Avait-elle juré de renoncer au poète qui allait rentrer dans sa ville natale, prématurément éprouvé par la douleur, rendu plus savant par des années d'étude sans relâche ; mais à qui ses trois pièces de théâtre et ses poésies fugitives n'avaient point encore donné cette renommée éclatante qu'il convoitait, afin de la mettre aux pieds de la fille de l'orgueilleux don Antonio

Hélas ! Luiz de Camoens, qui devait tenir ses promesses de gloire, ne devait en cueillir les fruits que durant les années qui le rapprocheraient de la mort. Il se sentait des forces immenses, il portait en lui une source de poésie et un monde de pensées ; mais la foule ne devinait rien, les hommes mêmes qui l'entouraient ne le devinaient pas. Il mettait d'ailleurs une sorte de pudeur à dérober le secret de ses rêves, à cacher les chants de son poème commencé, comme le sculpteur couvre d'un voile la statue que son ciseau n'a point encore achevé de tirer d'un bloc de marbre.

Cependant, en dépit de son angoisse, et sentant désormais ce qu'il avait à redouter, il jura à son père de se montrer d'une extrême prudence, et reprit avec lui la route de Lisbonne.

La joie de sa mère en le voyant lui fit oublier pour quelques jours ses secrètes angoisses.

Le dimanche suivant il se rendit à l'église des Plaies du Christ, mais il n'aperçut ni Barbara la mulâtresse ni la fille de don Antonio. Ses amis anciens le fêtèrent, don Constantin de Bragança l'assura de sa protection, D. Emmanuel de Portugal l'invita parmi ses intimes, tous deux facilitèrent au poète les plus hautes relations après celles de la cour ; mais là s'arrêta leur dévouement : ils ne devinèrent ni la pénurie du poète ni ses amères douleurs. D'ailleurs, à cette époque il semble que personne n'eût le droit de pleurer dans la solitude et de gémir dans l'émotion. On avait à peine le

temps de songer entre deux batailles. On luttait à la fois sur tous les points des mondes nouvellement découverts : au Brésil, en Afrique, aux Indes. Il s'agissait de répandre partout l'Évangile et de dresser la bannière du roi timbrée des trente deniers de Judas. Il n'y avait qu'à choisir le théâtre de ses découvertes, de ses explorations, de ses voyages.

Tous les cadets de famille trouvaient dans la marine ou dans l'armée un rang et une solde. Les ambitions gardaient le champ libre. On rapportait d'un voyage semé de périls un grade et une fortune. L'expatriation était devenue en Portugal une sorte de folie : nobles, marchands, laboureurs s'éloignaient à la fois. Pour ravir l'or arraché des entrailles de la terre, on négligeait cette autre fortune, celle des moissons et des vergers ; l'or qui ruisselait au Portugal constituait alors une richesse factice. Mais à ce moment chacun cédait à cette folie, et l'on eût accusé de faiblesse celui qui fût resté inactif. Luiz de Camoens le comprit, et voyant que jamais il ne triompherait de la situation difficile dans laquelle il se trouvait, il prit la résolution de partir pour les Indes avec le vice-roi D. Affonso de Noronha.

On trouve la preuve de cette résolution dans un extrait des registres de la maison des Indes de Lisbonne, pour l'année 1550².

Dans le cœur de Camoens le sacrifice était consommé ; il ne lui restait plus que quelques jours à passer à Lisbonne avant son départ, quand une rencontre fortuite, sans entraver son projet d'éloignement, l'empêcha du moins de mettre une aussi grande distance entre lui et Lisbonne.

Il trouva dona Catbarina chez une de ses amies ; le regard empreint de pitié et de tendresse qu'elle jeta sur lui, en rendant à Luiz une faible espérance, lui enleva le courage d'aller à Goa. Il jugea que la côte africaine était déjà bien assez éloignée et, au lieu de prendre passage sur le navire qui emportait le vice-roi, il résolut d'aller seulement à Ceuta.

Nombre de jeunes gens de nobles familles y faisaient pour ainsi dire l'apprentissage du métier des armes. Un autre motif déterminait sans nul doute Camoens à préférer l'Afrique aux Indes : Simon Vaz venait d'être investi du commandement d'un navire allant à Ceuta.

Il adressa à Catharina des vers moins empreints d'un sentiment d'espoir que d'une désillusion amère. Il venait d'apprendre que sa main était promise. Cependant elle était libre encore, elle pouvait se souvenir de la

parole échangée à la Fontaine. Hélas ! qui donc y avait manqué ? N'était-ce pas lui, qui n'avait pu conquérir la renommée ? était-elle bien coupable d'obéir à don Antonio en oubliant Luiz de Camoens, qui semblait, en dépit de son talent, ne devoir jamais gagner avec sa plume une situation suffisante ?

Il le reconnaissait, il paraît, lui-même, puisqu'il brisait sa plume pour prendre une épée.

Les souvenirs du Mondego et du Tage étaient assez palpitants en lui pour qu'il les évoquât, et avant son départ il écrivit ce sonnet, qui dut faire pâlir la fille de don Antonio :

Eaux limpides du Mondego, doux repos de mon souvenir, lieux où je vécus pendant longtemps plein d'une longue et perfide espérance,

De vous je me sépare ; mais cependant, je l'avoue, la mémoire qui me poursuit sans cesse ne me permet point de vous oublier, et plus je m'éloigne en réalité, plus je me rapproche par les souvenirs.

Le destin, ce maître de l'âme, pourra bien m'entraîner vers de nouveaux pays, vers des contrées étrangères que m'offrent les vents et l'étendue de l'Océan ;

Mais l'âme qui, de là, suit votre cours sur les ailes légères de la pensée, mon âme voltige sur vos flots et se baigne dans votre onde pure.

Pour lui, le Mondego, c'était encore la fontaine des Larmes.

Désormais, c'en était fait de la jeunesse de Luiz de Camoens, cette jeunesse dont plus tard il redemanderait les fleurs avec des larmes. A l'enthousiasme avait succédé le désespoir. Il avait sondé l'abîme de l'âme humaine, cet abîme dont les douleurs forment le fond, et qui ne connaît qu'à la surface un calme trompeur. En quittant Lisbonne il allait entrer dans une voie nouvelle qu'il ne quitterait plus. Luiz de Camoens ne s'effrayait pas à l'idée de la guerre ; peut-être n'avait-il point davantage peur de mourir. Ses espérances étaient anéanties, en dépit de ses efforts pour en conserver quelques-unes, et sa jeunesse était aussi desséchée que le bouquet cueilli jadis sur la rive de la Quinta das Lagrimas.

Luiz de Camoens n'emportait rien avec lui qu'un souvenir et ses poésies ; la guerre ne lui devait point faire oublier « ses muses » et il se

reposerait, en les racontant, des batailles auxquelles il aurait pris part.

Au moment où le navire commandé par son père levait l'ancre, une jeune mulâtresse debout sur le port adressait encore un signe d'adieu au poète : c'était Barbara, dont les lèvres pressèrent une dernière fois le maravédis d'argent.

Une larme roula sur la joue de Camoens ; Simon Vaz la vit couler et, serrant son fils dans ses bras, il lui dit avec l'expression d'une tendresse profonde :

– Un seul amour ne trompe jamais, Luiz : l'amour paternel.

DEUXIÈME PARTIE

VOYAGES.

CHAPITRE I.

CEUTA.

De Lisbonne à Ceuta la traversée fut rapide. La présence de son père, la distraction forcée qu'entraîne un changement de lieu ; le calme que communique la mer ; l'espérance de voir des paysages nouveaux, une flore plus riche que celle du Portugal ; la certitude de se battre, qui fait palpiter le cœur des braves, contribuèrent à rendre le calme à Luiz de Camoens. Il sentit s'affaiblir le souvenir de la double ingratitude du pays qui refusait de comprendre son talent, et de Catharina d'Ataïde, découragée par les quatre années d'exil durant lesquelles le poète avait senti se fortifier une de ces passions qui dominant l'existence et doublent les facultés du génie.

Ceuta était, à l'époque où s'y rendait Luiz de Camoens, une des villes les plus importantes parmi les possessions du Portugal. On y formait les jeunes gens se destinant à l'armée.

Située au nord-ouest de l'Afrique, Ceuta était pour ainsi dire la clef des possessions du Portugal dans cette partie du monde. Elle se trouvait comprise dans le sultanat de Fez, à l'extrémité de l'isthme terminée par le

cap d'Almira. Sa situation seule lui donnait une grande importance, car son mouillage était dangereux pour les navires.

On attribue aux Carthaginois la fondation de la ville, qui, prise plus tard par les Romains, en reçut le nom de *Septum* ou *Septa*, dont l'altération produisit le nom de *Ceuta*.

Sous le règne de l'empereur Claude, elle devint la capitale de la *Mauritanie tingitane*. Conquise par les Vandales, elle ne tarda pas, grâce à la valeur de Bélisaire, à rentrer sous la domination des empereurs d'Orient. Mais il était dans les destinées de Ceuta d'exciter tour à tour les convoitises des nations conquérantes, et au huitième siècle les rois Visigoths d'Espagne, s'en étant rendus maîtres, l'érigèrent en capitale du royaume qu'ils possédaient au-delà du détroit.

Durant les premières années du siècle suivant, le comte Julien, qui la gouvernait au nom de son parent le roi Vitiza, vengeant l'outrage fait à sa fille Florinde, livra Ceuta à Mouza, qui, après avoir soumis une partie de l'Afrique, la gouvernait pour le kalife de Damas. A partir de cette époque, Ceuta fit partie du gouvernement musulman et en partagea les vicissitudes jusqu'à l'année 1415.

Ce fut la généreuse impatience de trois princes avides de se distinguer par leurs faits d'armes qui décida le siège de Ceuta.

Le roi João, voulant armer chevaliers ses trois fils D. Duarte, D. Pedro et D. Henrique, ceux-ci répondirent à leur père que, n'ayant encore rien fait pour mériter cet honneur, ils souhaitaient attendre que l'occasion de se signaler se fût présentée. Ils proposèrent alors d'aller mettre le siège devant Ceuta, et de débarrasser par cette conquête le Portugal et l'Espagne de la nuée de pirates qui, après s'être abrités dans son port, le quittaient pour aller écumer les mers et ravager les côtes. C'était, du reste, travailler à la gloire du Seigneur que de détruire une ville infestée par l'islamisme ; le roi, les infants, les chevaliers qui prendraient part à ce siège seraient certains d'y conquérir un grand renom de vaillance.

Le roi João refusa pendant quelque temps de risquer cette grave entreprise ; l'obstination des infants l'emporta sur ses craintes. Il eut alors à lutter contre la volonté des rois de Castille, d'Aragon et de Grenade. Alarmés à la nouvelle de cette entreprise, João les rassure et commence les

préparatifs de la guerre. Ils furent immenses et dépassèrent ce que jusqu'alors on avait vu de plus formidable. La flotte ne comptait pas moins de trente-trois vaisseaux de ligne, cinquante-neuf galères et cent dix navires de transport montés par une armée de cinquante mille soldats.

La ville de Ceuta était défendue par un scheik appelé Çala-Ben-Çala, dont la bravoure habituelle ne tint pas contre la terreur que lui inspira le nom du *Mestre d'Aviz*. Dans sa terreur il abandonna la ville aux soldats. Les Maures se battirent en désespérés et répondirent au feu de l'ennemi avec une grande vigueur. La sagacité habituelle de don João lui avait fait choisir admirablement le lieu du débarquement. Don Henrique se couvrit de gloire à la tête d'une des divisions navales, et il faut ici rendre justice à l'éclatante bravoure du prince avant de parler de ses longs voyages et de ses utiles découvertes. Il fut, du reste, admirablement secondé par don Duarte, don Pedro, don Fernando et don Affonso, ses frères. Au siège de Ceuta se fonda également la réputation militaire de deux hommes célèbres dans l'histoire du Portugal, Alvaro d'Almeida et Pedro, comte de Menezes.

Deux soldats maures facilitèrent la prise de la ville. Corte Real monta sur une brèche ouverte par les chevaliers, tandis qu'Alberguerra faisait sauter une des portes de la ville. Les soldats se précipitèrent par cette double issue. Cette victoire, qui ne coûta la vie qu'à neuf Portugais, fut remportée le 15 août 1415.

Les prélats accompagnant don João purifièrent immédiatement la mosquée et la transformèrent en une église chrétienne.

Le roi João, en présence de l'armée et des grands dignitaires de l'Eglise, donna la chevalerie à ses fils, leur ceignit lui-même l'épée, leur passa le baudrier et leur chaussa les éperons. Cérémonie après laquelle on appelait les nouveaux chevaliers les *chevaliers dorés* ou les *chevaliers du baudrier*. Les jeunes princes armèrent ensuite à leur tour leurs jeunes compagnons d'armes.

Les soins de son gouvernement rappelaient le roi en Portugal : il quitta Ceuta le 2 septembre 1415 et se rembarqua avec son armée, laissant le gouvernement de sa conquête à don Pedro de Menezes, qui se vantait de défendre la ville avec un bâton de cormier.

De la prise de Ceuta date pour ainsi dire une ère nouvelle dans l'histoire du Portugal. Entre les mains des Lusitaniens, cette ancienne clef des Etats de l'islam allait devenir le boulevard de la chrétienté sur la côte d'Afrique. Le roi João pouvait considérer cette conquête comme une garantie que ses successeurs verraient s'accroître à chaque règne le nombre de leurs possessions sur la côte africaine et des nouveaux adorateurs du Christ.

Après cette victoire, le prince Henrique put préparer ses voyages de découverte, et Ceuta devint le premier anneau de la longue chaîne dont les aventuriers, les négociants et les marins portugais entourèrent les côtes de l'Afrique.

Le roi João, qui venait de laisser le gouvernement de Ceuta aux mains de Pedro de Menezes, faisait tant de cas du courage et de la vertu de ce loyal serviteur, qu'il le dispensa de lui prêter serment de fidélité.

Tandis qu'il travaillait au troisième chant des *Lusiades*, Luiz de Camoens, parlant du fait d'armes de la prise de Ceuta, écrivit ces beaux vers :

L'ardeur des combats vit encore dans le roi João. Tranquille sur la terre, il cherche au-delà des flots de nouveaux ennemis à combattre. C'est le premier de nos rois qui, noble champion du Christ, alla sur la côte africaine croiser la lance avec les champions de Mahomet.

Tels qu'une légion d'oiseaux navigateurs, mille vaisseaux fendent les plaines argentées d'Amphitrite et dirigent vers les colonnes d'Hercule leurs voiles arrondies par les vents. Bientôt les hauteurs d'Abyla sont couvertes de nos guerriers. Ceuta rejette de son sein les infidèles, car, nouveaux traîtres, un Julien tenterait en vain de leur ouvrir les portes de l'Hespérie ; Ceuta les leur ferme à jamais.

Après cette victoire la flotte portugaise rentra à Lisbonne.

Les Maures ne pouvaient aisément se résoudre à perdre une place de cette importance. Ils attaquèrent la garnison commandée par Pedro de Menezes, mais l'infant don Henrique contraignit l'ennemi à lever le siège. Les succès du prince, les voyages qu'il venait d'accomplir sur la côte d'Afrique lui inspirèrent la pensée de fonder la navigation du Portugal et de travailler à l'accroissement des sciences géographi—ques, mathématiques

et cosmographiques. Il s'entoura d'hommes habiles mandés de toutes les capitales de l'Europe et jeta les bases de l'Académie dont il devait être le chef.

Le roi João, qui mérita le double titre de *fort ouvrier aux œuvres de batailles* et de *roi du bon souvenir*, expira le 14 août 1433. C'était à pareil jour qu'en 1385, il avait remporté la victoire d'Aljubarota, qui changea son nom de Maître d'Aviz par celui de Joao. Lorsque, dans les *Lusiades*, qu'il faut toujours consulter quand on souhaite porter un jugement équitable sur un souverain, Camoens parle de la mort de ce monarque, il le fait en ces termes :

Le règne de João fut glorieux, mais trop court. Le ciel l'enviait à la Lusitanie, il alla se réunir aux immortels, laissant sur la terre une nombreuse postérité, des infants dignes de lui, dignes de la patrie qu'ils devaient illustrer encore.

Don Duarte fut salué roi le 15 août 1433.

Trois ans plus tard, les infants don Henrique et don Fernando, avides de pousser plus loin leurs découvertes et de conquérir de nouveaux titres de gloire, pressèrent le roi de consentir à une expédition contre les Africains.

Celui-ci hésitait : les traités passés avec les Maures ayant été respectés par ceux-ci, il devenait difficile de leur déclarer la guerre. L'infant don Pedro s'opposait ouvertement à une entreprise dangereuse ; mais la reine Lianor, qui repoussait toujours systématiquement les avis de don Pedro, approuva hautement cette expédition. Don Duarte, dans son embarras, en appela à la cour de Rome ; mais lorsque l'avis du Consistoire parvint au roi et aux infants, les scrupules du monarque s'étaient évanouis, et la flotte se trouvait prête à mettre à la voile. Elle partit de Lisbonne le 22 août 1436, et quatre jours plus tard elle mouillait devant Ceuta.

Le roi don Duarte avait donné à ses frères des conseils sages et précis, leur recommandant de ne jamais cesser d'être en communication avec les navires, afin de sauver l'armée en cas de déroute.

Après avoir opéré son débarquement, l'armée se porta sur Tanger, qui se rendit sans coup férir, et le 23 septembre don Henrique arriva devant la ville, dont l'infant Fernando bloquait déjà le port.

Pour risquer une entreprise semblable, il aurait fallu des forces considérables manquant aux deux princes. L'expédition était si impopulaire, que sur 14000 soldats débarqués à Ceuta, il en resta seulement 8 000 quand il s'agit d'assiéger Tanger, le reste avait déserté lâchement. En dépit du petit nombre de leurs soldats, les princes commencèrent le siège, avec une intrépidité digne d'une meilleure fortune : deux victoires remportées contre une armée de 90 000 Maures avaient d'abord doublé leur courage ; mais cette troupe héroïque ne tarda pas à se trouver accablée par un nombre sans cesse renaissant d'ennemis défendant à la fois leur patrie et l'islamisme. Repoussés dans leur camp, puis assaillis avec une furie sans égale, les Portugais, qui avaient négligé de suivre les conseils du roi Duarte en conservant des communications avec la flotte, ne purent regagner le rivage, et n'obtinrent la liberté de quitter leurs retranchements, pour se rembarquer, qu'en promettant de rendre Ceuta.

Comme garantie de cet engagement, les Maures gardaient en qualité d'otages don Fernando et un certain nombre de ses compagnons d'armes.

Don Henrique reprit avec les débris de son armée la route du Portugal, tandis que l'infant Fernando, conduit à Fez avec quelques serviteurs fidèles, allait y subir une « passion » qui durerait jusqu'au dernier jour de sa vie. Deux raisons portèrent au dernier degré la barbarie des Maures à l'égard du jeune prince : il était à la fois chrétien et Portugais. On commença par le séparer de ses compagnons. Des mois, des années se passèrent de la sorte. Il considérait comme des jours bénis ceux où il lui était possible d'entrevoir un de ses compatriotes. Si dure que fût sa captivité, si amers et si nombreux que fussent les outrages auxquels il était en butte, don Fernando ne perdit jamais ce calme sublime, cette résignation admirable qui le firent nommer par le peuple *le Saint Infant*.

Lors de son arrivée en Portugal, lorsque don Henrique communiqua au roi Duarte les conditions des vainqueurs, le monarque émit l'avis, dans un conseil tenu en 1437, de risquer une tentative afin d'arracher Fernando à sa captivité. Don Henrique approuvait cette généreuse pensée ; mais ni le conseil ni la reine Lianor ne consentirent à échanger Ceuta contre la liberté du Saint Infant. Le conseil plaça les intérêts de l'Etat avant ceux de la famille royale ; Rome elle-même, tout en plaignant et en admirant le jeune

prince, pensa que la mosquée de Ceuta, qui après la conquête avait été consacrée au vrai Dieu, ne pouvait être de nouveau souillée par les sectateurs de Mahomet.

Le roi Duarte voulut passer outre, et le sentiment fraternel l'aurait emporté sur la prudence, s'il eût réussi à équiper un nombre suffisant de vaisseaux et à lever une armée de soldats. La défaite de Tanger venait de jeter le découragement dans les esprits, les coffres de l'Etat étaient vides, la peste dépeuplait le royaume et le fils de João, après avoir été de ville en ville demander des secours en hommes et en argent pour délivrer l'infant D. Fernando, dut renoncer à l'espoir de porter de nouveau la guerre en Afrique.

Tandis que toute l'Europe s'intéressait au sort de l'infant, celui-ci, connaissant l'importance de Ceuta, jugeait sa captivité préférable à la cession de cette place.

Le jeune prince qui avait choisi pour devise : *Le bien me plaît*, la justifia durant six années de martyre, et le roi de Fez ne put s'empêcher de rendre justice à la simplicité vraiment sublime de son agonie.

Il expira sans plainte le 3 juin 1443 en envoyant un suprême souvenir à sa patrie et au roi Duarte. Le prince de Fez parut alors se relâcher de sa rigueur, et il envoya chercher les chevaliers prisonniers. Ceux-ci se précipitèrent devant la dépouille mortelle du Saint Infant, ils pleurèrent cette belle vie si vite moissonnée. Mais le prince n'avait semblé leur accorder une consolation que pour leur faire subir l'horreur d'un nouveau supplice. Le cadavre de don Fernando ne devait point jouir des honneurs de la sépulture, et ce furent ses fidèles compagnons qui durent porter une main sacrilège sur ce corps à peine refroidi. On remplit de paille le cadavre de l'infant, et on le suspendit au-dessus de la porte de la citadelle de Fez, où il demeura le jouet des vents. La nuit, lorsque les anciens compagnons du prince pouvaient trouver un moment de liberté, ils venaient s'agenouiller près de cette dépouille sacrée.

Quelques mois plus tard, Frey João Alvarez, secrétaire du prince, à qui l'on doit un récit détaillé de la captivité et de la mort de don Fernando³, apporta en Portugal le cœur de son maître. Mais le roi Duarte, qui était mort de la peste, reposait à l'ombre du monastère de Batalha lorsque le roi de Fez consentit à rendre le cadavre de l'infant. On le porta près du tombeau du

Mestre d'Aviz, à qui la victoire d'Aljubarota avait donné le trône de Portugal.

Citons encore ce que Camoens écrivit sur le Saint Infant avant de mettre à la voile pour les côtes d'Afrique.

Un frère de Duarte, le pieux Fernando, paraît tout à coup sur les rivages de la Mauritanie. Il menace Tanger, mais bientôt, enveloppé par les Maures, il tombe entre leurs mains. Qu'il rende Ceuta aux infidèles, et les infidèles lui rendront la liberté. – Apportez-moi des fers, répond le prince magnanime ! – et il livre à l'esclavage des jours destinés aux grandeurs.

Codrus cherchant la mort au camp des Doriens, Régulus reprenant ses fers à Carthage, Curtius se précipitant dans le gouffre, les Décus mourant dans les combats, tous ces héros ne servaient que leur patrie, Fernando s'immole au salut de l'Hespérie entière.

Ceuta lui coûtait assez cher, pour demeurer définitivement acquise au Portugal ; à partir du jour de la conquête, elle eut un évêque suffragant de Lisbonne.

(Les Arabes et les Maures, qui plaçaient cette ville dans le Magreb-el-Aksa (l'extrême occident de l'Afrique), appelèrent Ceuta Sebtah et donnèrent au détroit de Gibraltar le nom de *Kaliaj-al-Sebtah*.)

C'est dans cette ville de Ceuta que Luiz de Camoens devait apprendre le métier des armes. Quoique domptée, cette cité n'était jamais paisible ; les Maures ne pouvaient renoncer à reprendre cette clef de l'Afrique, et lorsque Luiz s'entretenait de l'avenir avec son père, il manifestait une vive impatience de voir paraître l'ennemi.

Le jeune homme, qui jusqu'alors avait vécu tour à tour dans l'intimité les professeurs de l'université de Coimbre, des moines de Santarem, des lettrés de la cour, allait se trouver à Ceuta au milieu de jeunes gens de son âge, à l'imagination vive, à la bravoure inconsidérée, aux passions tumultueuses. Il apprendrait leurs secrets, peut-être leur confierait-il les siens. Cette atmosphère nouvelle ne pouvait manquer d'apporter une notable amélioration à l'état de son esprit. Arrivé à Ceuta dans un état de découragement profond, il ne tarda pas à se réveiller et à comprendre le charme des amitiés nouvelles qui s'offraient à lui. Gonçalo Mande de Sà se trouvait alors à Ceuta ; charmé de rencontrer un sincère admirateur de

son père, il communiqua à Camoens une copie des *Cancões*. Le meilleur camarade de Gonçalves s'appelait Antonio de Noronha, fils de don Antonio de Noronha, qui venait de s'embarquer pour les Indes afin d'y exercer la vice-royauté, dont il devait être honoré deux fois en 1550 et en 1564.

Si Camoens avait jadis vu Ceuta, la cité mauresque, à travers le prisme de son imagination, il se trouva cruellement déçu dans son attente. Sans doute la cité, bâtie sur le penchant d'une colline dominée par la montagne des Singes, gardait un aspect pittoresque, avec ses maisons blanches, ses palmiers ondoyants, ses cactus gigantesques. L'architecture des Portugais formait un bizarre contraste avec les constructions maures. Tristes à l'extérieur, elles ne révélaient qu'au dedans les beautés joyeuses de leurs salles recouvertes de faïences émaillées, de leurs cours rafraîchies par des fontaines jaillissantes, embellies de colonnades dont la grâce et le fini ne pouvaient être surpassés. Mais à côté d'une mosquée éblouissante, près du château fort occupé par les troupes du roi, non loin des palais réservés au gouverneur et à des chefs militaires, certains quartiers de Ceuta présentaient un misérable aspect. Sa population, composée de trois éléments divers : les Maures, les Espagnols et les Portugais, vivait du produit de sa pêche, ou s'adonnait à la navigation. Les nègres, très nombreux, étaient tous esclaves. De plus, Ceuta n'était pas seulement habitée par des noirs, des Maures, des Espagnols et des Portugais, le roi João III en avait fait une sorte de lieu d'exil pour les hommes dangereux et les condamnés politiques. Ceux-là dissimulaient mal les regrets de la patrie et la rage sourde à laquelle ils demeuraient en proie. Luiz de Camoens dut plus d'une fois se sentir les yeux humides quand il rencontrait, sur les pentes de cette montagne aux sept sommets qu'on appelait les *Sept-Frères*, des exilés politiques pleurant la terre de Lusitanie.

Tout en apprenant la guerre, Camoens ne négligeait pas les lettres. Il composa peut-être dès cette époque les *Estoncias* sur les *Désordres du monde*, et les envoya à don Antonio de Noronha, tandis qu'à son meilleur ami il adressait l'églogue des Faunes, d'un caractère moins sérieux et dont il plaça quelques tableaux dans un des chants des *Lusiades*.

Don Pedro de Menezes, qui commandait à Ceuta, ne tarda pas à prendre en gré l'ami de don Antonio. Il promit à Camoens de lui procurer le moyen

de se signaler et de commencer dans les armes une brillante carrière. Cette occasion ne tarda pas à se présenter.

Si les Maures n'osaient plus livrer de grandes batailles navales, ils ne renonçaient pas à inquiéter les [Portugais dans la possession de leur conquête. Des corsaires donnaient la chasse à des navires du roi, s'efforçant de les couler bas ou de les brûler.

Simon Vaz, père de Luiz de Camoens, commandait le navire sur lequel son fils faisait la traversée de Lisbonne à Ceuta. Un corsaire maure longeant la côte africaine lui donna bientôt la chasse. Simon Vaz, craignant de ne pouvoir lutter avantageusement contre les forces de son adversaire, croyait prudent de refuser le combat ; mais Luiz, qui pour la première fois trouvait le moyen de prouver sa bravoure, déclara qu'il répondait du gain de la bataille, et vint tout armé se placer à côté de son père. L'artillerie des deux navires engagea un feu redoutable ; pendant que les Maures faisaient pleuvoir une grêle de flèches sur leurs adversaires, Simon Vaz ordonna de lancer des – crampons de fer dans les cordages du navire maure et la mêlée devint générale. Luiz se multipliait avec une ardeur merveilleuse ; le pont se jonchait de morts et de mourants, lorsque le chef du navire africain, reconnaissant Simon Vaz pour le capitaine du navire, à la richesse de son costume, se précipita au-devant de lui, le sabre recourbé au poing. Simon lia son épée avec l'arme redoutable de son ennemi ; mais comme si l'attaque du Maure eût été un signal, dix ennemis entourèrent à la fois le capitaine. Adossé contre un mât, celui-ci se défendit longtemps avec autant de bonheur que de bravoure ; cependant, percé de toutes parts, atteint à l'épaule et piqué au bras, il n'avait plus la même souplesse dans le jeu terrible de son épée, et il allait succomber quand Luiz, comprenant le danger couru par son père, bondit l'arme haute au milieu de ses assaillants, balafre un visage, troue une poitrine, abat les poignets armés, sabrant avec rage pour dégager Simon Vaz. De leur côté les Portugais réalisent des prodiges ; les Maures, mis dans l'impossibilité de fuir et certains qu'on ne leur fera point de quartier, tentent de mettre le feu aux deux navires. La colère des Portugais redouble, et tandis que les ennemis lancent leurs dernières flèches, on les massacre sur le pont couvert de sang et encombré de cadavres.

La victoire restait aux Portugais ; mais quand ils cherchèrent du regard le capitaine Simon Vaz et son fils, ils ne virent d'abord ni l'un ni l'autre. On les retrouva plus tard entourés d'un monceau de morts et de mourants. Luiz de Camoens avait l'œil droit troué par une flèche, et Simon Vaz portait une grave blessure à la poitrine ; un de ses parents, aussi brave que lui, avait succombé.

Le retour du navire dans le port fut à la fois acclamé comme une victoire et salué comme un deuil.

Les blessés furent immédiatement transportés à l'hôpital, où Pedro de Menezes alla les visiter.

Quand il arriva près de Simon Vaz, il lui annonça que sa bravoure était déjà signalée au roi.

– Je vous remercie, répondit le capitaine ; ma carrière est presque finie, reportez vos faveurs sur mon fils, il en est doublement digne.

Lorsque Luiz de Camoens parle, dans les *Lusiades*, de cette bataille navale, il se borne à dire que « Mars lui fit goûter des fruits amers » Quant à la vaillance dont il donna des preuves, il n'en fait mention qu'avec la modestie qui sied aux grands courages et à la liberté du génie.

Camoens resta longtemps cloué sur son lit de douleur.

Un matin il vit s'avancer dans la salle un jeune homme que tout d'abord il hésita à reconnaître, tant il lui semblait étrange de le trouver à Ceuta ; cependant deux mains amies se tendirent vers lui.

– Antonio ! Est-ce vous, Antonio ?

– C'est moi, Luiz, c'est bien moi !

– Votre père, le comte de Noronha vous envoie ici vous battre ?

– Non, répondit l'adolescent, il m'envoie pour oublier.

– Oublier.

Luiz, notre jeunesse, nos goûts nous avaient rendus amis ; nos souffrances feront de nous deux frères. Nous avons le cœur brisé par le même mal. don Antonio d'Ataïde vous refuse sa fille Catharina en mariage. ;. mon père ; don Francisco de Noronha, comte de Linhares, ne me permet pas de faire ma femme de Margarida de Sylva, petite-fille du comte d'Abrantès. Je viens à Ceuta, afin d'y servir sous les ordres de mon oncle.

On m'y envoie pour briser des liens sacrés. Soyez certain, Luiz, que j'y saurai mourir.

Camoens serra sur sa poitrine le plus cher de tous ses amis.

Ce fut une grande consolation pour le poète que la présence d'Antonio ; et cependant cet allègement à sa douleur ne l'empêcha pas de songer à rentrer à Lisbonne, où l'attirait une invincible espérance ; deux ans après y avoir abordé, il quitta la ville de Ceuta et reprit en 1552 la route de Lisbonne.

CHAPITRE II.

LA ROUTE DES INDES.

Le faible espoir qui ramenait Luiz à Lisbonne s'évanouit comme un rêve. Cette fois il fallait mettre l'espace d'un monde entre lui et Catharina d'Ataïde. Camoens n'essaya plus de protester contre sa mauvaise fortune. Cependant à des talents déjà prouvés, à un génie littéraire qui faisait de lui le rival de Sa de Miranda, il joignait désormais une grande renommée de bravoure. Mais soit que le découragement l'empêchât de les faire valoir, soit qu'il crût au-dessous de sa fierté de revendiquer ses droits, le poète résolut de partir pour les Indes. Il espérait y trouver en qualité de vice-roi un homme qui faisait doublement cas de sa valeur et de son mérite.

Nous disons : il espérait, car tout vice-roi en quittant le Portugal emportait avec lui ce que l'on appelait des *lettres de provision*, c'est-à-dire le nom de celui que le roi appelait à lui succéder après trois années, ou à remplir immédiatement ses fonctions en cas de mort du titulaire. Quelquefois la prévoyance du gouvernement allait si loin, que les lettres de provision renfermaient une liste de deux ou trois vice-rois ou gouverneurs. La succession se trouvait toujours ouverte et les compétitions restaient en jeu.

D'ailleurs une hôtesse impérieuse menaçait incessamment de forcer la porte du logis du poète : cette hôtesse s'appelait la pauvreté.

Suivant l'expression de Manoel de Faria Severim, « les fleurs de sa muse ne produisaient point de fruits, » et le capitaine Simon Vaz en était réduit à sa solde.

Tout contribuait à chasser Luiz de ce « cher pays » pour lequel il avait versé son sang, et dont ses vers devaient élever si haut la gloire. Cependant, en dépit de l'amertume débordant de son âme au souvenir de Catharina d'Ataïde, en dépit de l'indifférence d'une patrie qui le payait d'ingratitude, son âme se brisait à l'idée du départ.

Il peignit, dans un sonnet adressé à celle dont il ne devait jamais perdre le souvenir, la mélancolie et la douleur de l'adieu.

Quand il voit arriver l'heure qui doit mettre un terme à sa vie, le cygne élève sa voix sonore sur le rivage solitaire.

Il voudrait voir son existence se prolonger, il pleure son triste départ, il célèbre douloureusement la fin de ce triste voyage.

C'est ainsi, madame, qu'en-voyant la fin de mes amours, en me trouvant au plus haut degré de la douleur,

Je déplorai par des chants plus harmonieux et plus doux votre foi affaiblie et mon amour trompé.

Après ce chant-du cygne, Camoens ne songea plus qu'à terminer ses préparatifs de départ.

Ils devaient être courts : des mains d'amis à presser, une partie de son poème à emporter, l'épée dont il s'était bravement servi à Ceuta à suspendre à sa ceinture, puis une dernière prière à faire à l'église des Plaies du Christ, en souvenir de l'apparition de Catharina ; le baiser filial à donner à sa mère et à Simon Vaz, c'était tout.

Don Fernando Alvarez Cabral devait conduire dans l'Inde une flotte de quatre navires. Camoens prit passage sur l'un d'eux⁴.

La flotte leva l'ancre au mois de mars, Camoens se trouvait à bord du *San Bento*.

A l'heure où s'enflèrent les voiles du vaisseau entraînant Luiz vers un autre ciel, il répéta avec amertume ces paroles de Scipion : *Ingrata patria, non possidebis ossa mea !*

Oui, Camoens s'éloignait le cœur broyé.

Au moment où il jeta son imprécation à cette Lisbonne tant aimée, à ce Tejo qu'il avait chanté durant ses jours heureux et pleuré quand un ordre du roi l'envoyait expier à Santarem le crime de sa jeunesse, il ne sentait plus que du dépit contre les nymphes qui l'avaient bercé de leurs doux mensonges, contre des mères devenues des marâtres. Ingrate patrie !

Et pourtant, à l'instant où la flotte quittait le port, lorsque les fraîches collines de Cintra disparurent à ses yeux, Camoens pencha la tête et des larmes brûlantes rou lèrent dans ses yeux.

Il allait à son tour concourir à l'œuvre de ce prince, don Henrique, qui, après s'être battu en héros sous les murs de Ceuta et de Tanger, avait doté son pays d'une marine et communiqué à sa patrie le goût des explorations lointaines.

Retournons un moment sur nos pas, jetons un regard rétrospectif sur les grandes découvertes qui précédèrent, au quinzième siècle, les faits magnifiques dont Camoens fut l'un des héros.

A côté des existences brillantes des infants, la vie studieuse de don Henrique paraît doublement intéressante. En songeant à découvrir des terres inconnues, il se proposa moins d'agrandir les États de son frère que de conquérir au Christ des serviteurs, de répandre l'Evangile et d'agrandir le domaine de la science. Ceux qui l'accompagnèrent ou le suivirent, agirent sous l'impulsion de mobiles différents : l'ambition de se faire un nom et d'amasser des richesses brûla les cerveaux ; le vieux monde devint subitement trop étroit. L'enthousiasme d'un prince lettré se communiqua avec une rapidité tenant du vertige. Ce fut immédiatement après la tentative hasardée contre Tanger, et que termina la captivité du Saint Infant, que le frère du roi don Duarte prépara les voyages qui devaient illustrer son époque.

Il proposa à deux jeunes gens de noble famille de s'associer à ses projets, et ceux-ci y consentirent afin « d'accomplir une entreprise hasardeuse où ils pourraient faire preuve d'un cœur honorable ».

Par les soins de l'infant fut préparée une barque dans laquelle il serait possible non seulement de guerroyer contre les Maures, mais d'essayer de dépasser les terres déjà connues et de se diriger vers ces régions africaines sur lesquelles on possédait d'imparfaites notions. Ces deux jeunes gens

s'appelaient Tristam Vaz et João Gonçalves Zarco. Munis des instructions de l'infant, ils s'embarquèrent avec des provisions et un nombre d'hommes suffisants ; mais, poussés par un vent contraire, ils furent jetés sur une petite île qu'ils nommèrent *Porto-Santo*.

Formée de grès fauve, de tuf calcaire d'un gris verdâtre, de basalte d'un rouge brun, elle présentait des amas de rochers dominant une grève sablonneuse. La végétation de cette île se compose de cestum, de romarin, de fumeterre à petites feuilles, de thym sauvage ; puis s'élevaient entre les pierres les tiges de gigantesques cactus, au-dessous desquels s'étendait le feuillage d'une vingtaine de dragonniers. Cette découverte ne devait enrichir ni Tristam Vaz ni Zarco, cependant les deux écuyers de l'infant firent une ample provision de *sangue de drago*, résine provenant des dragonniers gigantesques poussés à Porto-Santo, et que la médecine du temps considérait comme une panacée universelle.

Les deux navigateurs, après avoir passé peu de jours dans une île où ils ne trouvèrent aucune ressource, retournèrent à Terça-Nabal, port du pays de l'Algave où séjournait l'infant don Henrique.

Le grand maître de l'ordre du Christ avait fixé là sa résidence, afin de surveiller davantage l'école maritime qu'il y avait fondée.

Il habitait le pays de Sagres, où il imprimait l'impulsion de son ardeur aventureuse aux pauvres matelots.

Le petit couvent qui s'élevait en ce lieu ne se trouvait point défendu contre les attaques des pirates européens ; son humble tour dressée à l'extrémité du cap avertissait les pèlerins qu'ils y trouveraient un secours et un asile. A dix lieues au-delà de Sagres était construit le collège maritime. On y avait d'abord bâti un palais nommé Terça-Nabal, ou *damna* (arsenal des galères). Plus tard, ce nom fut changé pour celui de *Villa do Infante*.

Les récits des premiers navigateurs étaient remplis de tant d'exagération et de mensonges, on avait des notions si confuses de la géographie, que don Henrique manda et installa à Sagres, en 1438, le géographe Jacome de Malhorca. Sous sa conduite, guidé d'ailleurs par ses propres lumières, don Henrique corrigea les cartes du savant Valseca, médita les œuvres de Jean Muller, de Kœnigsberg, de Purbach. Ses jours et ses nuits se passaient à ces graves études, et ses secrétaires voyaient briller bien longtemps dans la nuit

sa lampe studieuse. Il répétait souvent aux amis, aux savants, aux seigneurs de son entourage que son titre de grand maître de l'ordre du Christ l'obligeait à témoigner un zèle ardent pour les progrès du christianisme. Les caravelles de don Henrique portaient sur leurs pavillons le symbole de l'ordre et ne devaient cesser de sillonner les mers qu'après avoir consacré à Dieu les plages encore inconnues.

La découverte de Porto-Santo était de piètre importance, et les deux écuyers du prince, Zarco et Tristam Vaz, demeurèrent peu de temps à Terça-Nabal. Quand ils s'éloignèrent, Perestrello les accompagnait.

Depuis longtemps, lorsque l'état de l'atmosphère permettait de l'apercevoir, ils découvraient à l'horizon une barre sombre dont l'aspect les inquiétait.

Montés sur un navire léger, suivi de plusieurs barques, ils se dirigèrent vers ce point obscur et abordèrent dans l'île de Madère. Là les attendaient les merveilles d'une végétation admirable formant des oppositions inattendues avec la majesté d'immenses portiques de basalte, l'obscurité mystérieuse des forêts vierges et le charme d'une suite de collines mollement inclinées vers la mer, et dont le sommet se perdait dans le voile des nuages.

Cette fois la découverte était assez importante pour que l'on fondât une colonie dans cette île. Le roi don Duarte, pour récompenser João Gonçalves Zarco, lui donna juridiction sur la moitié de l'île. Tristam Vaz Teixeira eut la capitainerie de Machico, Malheureusement les navigateurs et les colons ne profitèrent pas longtemps de leur découverte et des titres qui venaient de leur être octroyés ; une imprudence mit le feu aux forêts de Madère, et sur plusieurs points il ne resta bientôt plus que des roches et des cendres à la place de cet Eden merveilleux.

Cependant on arma de nouveaux navires : les Açores furent découvertes, et une sorte de légende s'attacha presque tout de suite à cette conquête. Ce fut Gonçálvo Velho-Cabral qui, parti de Sagres, signala des rochers qu'il appela *Formigas*, découvrit Terceira et parla le premier d'une mystérieuse statue équestre placée dans l'une des Açores : l'île de Corvo. Taillée en plein roc, au sommet d'une imposante masse de rochers, elle représentait un

homme monté à nu sur un cheval dont il tenait la crinière de la main gauche, tandis qu'il étendait le bras droit en avant.

L'infant don Henrique, en apprenant au roi Duarte la découverte de ces îles, lui demanda et obtint le gouvernement des îles Canaries.

De nouveaux navires furent expédiés sur les côtes d'Afrique.

Gil Eannez, écuyer du prince, revint d'une course sur la côte en ramenant avec lui quelques esclaves. Il doubla le cap Bojador, ce qu'avant lui nul n'avait pu faire, et rapporta diverses productions du pays qu'il venait de visiter. Une des plantes qui excita le plus la surprise fut appelée *rose de sainte Marie*. Il s'agissait vraisemblablement de l'*anastatica hierochuntica*, qui jouit de la propriété de résurrection indiquée par son nom, et qui, desséchée et morte, reverdit et pousse dès qu'elle a été baignée dans l'eau.

Chaque voyage rapprochait les navigateurs -de ce cap redoutable qu'ils n'avaient point encore osé franchir.

En 1434, Affonso Gonçalves Baldaya ouvrit avec Eannez la liste des navigateurs qui doublèrent le cap Vert, poussant leurs découvertes à 50 lieues plus avant que leurs devanciers.

En 1436, la seconde expédition s'avança de 120 lieues, on prit des veaux marins, on s'empara d'un certain nombre de naturels. Un second voyage fournit de l'huile, des pelleteries et de l'or provenant du fleuve d'Or.

Afin d'aider ses frères dans l'entreprise qu'ils méditaient contre Tanger, don Henrique s'arracha à ses études, au succès passionnant de ses entreprises maritimes pour combattre à la tête des forces de don Duarte, tandis que le Saint Infant dirigeait l'escadre.

La défaite subie à Tanger, la captivité de son frère, les mois, les années durant lesquels Henrique supplia le roi de payer, même au prix de Ceuta, la rançon d'un frère bien-aimé, interrompirent les voyages de découvertes.

Ce ne fut qu'en 1441 que, libre de reprendre ses travaux paisibles, il arma de nouveau des navires. Ceux qui les montaient allèrent plus loin encore que leurs devanciers. Ils ne se bornèrent point à faire prisonniers des noirs, tristes échantillons de la race africaine, il amenèrent des chefs et commencèrent à fonder un commerce d'échange.

Alors le pape intervint dans la question des découvertes. Ce fut Martin V qui, au nom de Dieu, fit don à l'infant Henrique de toutes les terres

nouvelles et de celles qui restaient à découvrir, depuis le cap Bojador jusqu'à des limites inconnues, au nom et sous l'autorité du royaume de Portugal.

La première traite régulière qui livra des nègres aux Portugais fut conclue par le roi noir Andahu : Gonçalez rapporta de son voyage de l'or, de l'ivoire, des esclaves et un œuf d'autruche, qui fut servi sur la table de l'infant. 1

Ce qui est remarquable dans l'histoire du Portugal et ce qu'aucune nation ne pourrait revendiquer avec autant d'éclat et de certitude, c'est que l'élan donné aux voyages, aux découvertes, aux progrès relatifs aux sciences géographiques et cosmographiques vient, non point des universités et des savants, mais des souverains et des princes, qui furent eux-mêmes les hommes les plus instruits de leurs temps.

Les noms de don Pedro, de don Henrique, des rois João I^{er}, Duarte, João II et João III, Manuel resteront éternellement attachés à l'histoire maritime de cette époque.

Affonso V, surnommé l'Africain, fut le seul de ce groupe qui n'eût ni le loisir ni la volonté de s'occuper d'art et de sciences. Après ses conquêtes éclatantes sur les Maures et ses luttes malheureuses contre le roi de Castille, pris de honte et d'ennui, sentant l'irrésolution, suite de la défaite, succéder à une volonté énergique, Affonso quitta le Portugal pour se réfugier à la cour de France, comme s'il pouvait compter sur l'alliance de Louis XI. Celui-ci le reçut avec une affectation d'humilité dissimulant mal l'ironie, et le roi de Portugal, découragé, écrivit à son fils João que, décidé à renoncer au trône et à partir pour la terre sainte, il l'autorisait à se faire sacrer roi de Portugal.

A peine eut-il fait ce sacrifice, que, regrettant le pouvoir, il revint dans ses Etats, dont il reprit le gouvernement.

Il n'eut pas le loisir de l'exercer longtemps et mourut de la peste à Cintra.

Camoens a célébré en ces termes l'avènement du nouveau monarque :

Le sceptre passa dans les mains de João II, le treizième de nos rois. Son règne vit éclore une entreprise audacieuse, inouïe et qui semblait au-dessus des forces d'un homme. Le roi Joao résolut de pénétrer jusqu'au berceau de l'aurore, jusqu'à ces régions où j'aspire moi-même.

João II, après avoir établi dans le royaume une réforme urgente, poursuivit avec ardeur l'accroissement du commerce maritime en Portugal. Désormais chaque année devait voir se multiplier les conquêtes de ses armes et les découvertes de ses navigateurs. En 1481, l'établissement des Portugais en Guinée, où Diogo d'Azambuja jeta les fondements du fort de la Mina, permit au roi d'ajouter à ses titres celui de « Seigneur de Guinée ». L'année suivante, Diogo Cam et le savant cosmographe Martim Behaim découvrent la côte du Congo, et Affonso d'Aveiro aborde le royaume de Benin. Tandis que ses marins poursuivaient leurs glorieuses aventures, le roi João II envoya vers Innocent VIII, nouvellement élu, des ambassadeurs chargés de demander au souverain pontife une bulle de *Sainte Croisade*, au moyen de laquelle il espérait réaliser les projets de son père contre les Etats musulmans de la côte de Barbarie. Dès que la nouvelle d'une invasion possible se répandit dans la ville d'Azamor, cette cité se détacha de l'empire de Maroc pour se soumettre au roi Joao II.

Un ambassadeur du roi de Benin vint alors à la cour de Portugal. Cette visite eut une grande influence sur les expéditions projetées, et peut-être est-ce à cet envoyé d'un obscur monarque de la côte africaine qu'est due la possession des Indes. Dans ses entretiens avec le roi, l'ambassadeur parla longuement d'un royaume aussi vaste que mystérieux, sur lequel régnait un souverain connu sous le nom de *Preste João das Indias*. Le roi de Portugal résolut de visiter les États de ce monarque, et une grande expédition fut préparée. On construisit deux navires d'un faible tonnage (50 tonnes), afin qu'il leur fût possible de traverser des passages étroits et difficiles.

Une embarcation chargée de munitions et de vivre devait l'accompagner, et l'expédition prit la mer le 2 août 1486. Bartholomeu Dias dressa son pavillon sur le vaisseau dont Alanquer était pilote et Leitão capitaine. Le deuxième navire eut pour commandant le chevalier João Infante ; enfin le petit bâtiment renfermant les provisions fut confié à Pedro Dias, frère de *capitam Mor*. Quoique Diogo Cam eût découvert, deux reprises différentes, 375 lieues de côte, à partir du cap Sainte-Catherine jusqu'à celui de Padrão néanmoins, une fois le rio de Congo franchi, Bartholomeu Dias suivit cette même côte jusqu'à l'endroit appelé *Angra do Salto*. Il eut grandement à souffrir de la saison des tempêtes et gagna une baie plus paisible, que le

nombre des troupeaux paissant sur ses rives fit appeler *Angra dos Vaqueiros*. Les navires coururent le long de la côte d'Afrique jusqu'à ce que les marins, parvenus à un îlot situé au 30° 40' sud, se sentirent pris d'une terreur rétrospective à la pensée des mers immenses qu'ils venaient de traverser. Ils supplièrent Dias de ne point les conduire plus loin, et de les ramener dans leur patrie. Le capitaine Mor s'y refusa, commanda, puis supplia, mais en vain. Il exigea trois jours d'un délai suprême et durant lequel on ne découvrit qu'un fleuve, le Pr Infante ; mais les matelots renouvelèrent une impérieuse demande et Bartholomeu Dias comprit qu'il devait céder. Toutefois il voulut au moins garder une preuve de la violence qui lui était faite, et il fit signe à ses officiers l'acte constatant la résolution qu'ils venaient de prendre, afin de ne pas assumer la responsabilité d'un fait qu'il condamnait.

Lorsque de l'îlot de la Cruz il s'agit de rétrograder et de retourner en Portugal ; il se passa dans l'âme de Bartholomeu une lutte si cruelle, et il « se sépara du pilier qu'il avait placé en ce lieu avec un tel sentiment d'amertume, qu'on aurait dit qu'il laissait un fils exilé à jamais. » Ce fut au retour que Dias eut connaissance d'un cap qu'il avait doublé sans le voir ; ces orages dont il fut assailli, en cet endroit lui firent appeler ce cap le *cap des Tourmentes*. Pour continuer leur exploration, Dias et ses compagnons laissèrent en arrière le navire chargé de provisions et neuf mains ; mais pendant l'absence de Bartholomeu Dias, les matelots s'étant pris de querelle avec les habitants du pays, six trouvèrent la mort dans une rixe sanglante, et sur les trois qui restaient, Fernando Colaço mourut de joie en revoyant ses compatriotes. Des vers rongeurs d'une espèce particulière au pays avaient à demi détruit le navire, que l'on brûla. Bartholomeu Dias, ayant voulu passer par San-Jorge de Mina, ne rentra en Portugal qu'au mois de décembre 1487 ; il avait employé à ce voyage seize mois et dix-sept jours. En une seule expédition il venait de découvrir 350 leguas de côtes, espace aussi considérable que celui exploré précédemment par Diogo Cam, deux reprises différentes. Lorsque Dias eut raconté au roi João II les dangers et les incidents de son voyage, celui-ci changea le nom de cap des *Tourmentes*, ou des *Tempêtes*, pour celui de *Bonne-Espérance*. Quel que fût le résultat obtenu, le souverain ne le considérait que comme le prélude de la

découverte les terres du Prestre Jean, roi de l'*Inde Mineure*, de *Inde Majeure* et de l'*Inde troisième*.

Parmi les gentilshommes du roi se trouvait Per de Covilham, joignant à une bravoure éprouvée une complète connaissance de la langue arabe. Il avait assez voyagé pour amasser de l'expérience et il accepta avec joie d'entreprendre en compagnie d'Affonso de Paiva un nouveau voyage d'explorations. Dans ses entreprises gigantesques, quoique l'on allât du connu à l'inconnu, les règles de la prudence n'étaient cependant pas oubliées. Les navigateurs se entouraient de tous les documents connus et recouraient à toutes les lumières, bien imparfaites à la vérité, que présentait la géographie au quinzième siècle.

Le licencié Calçadilla, géographe favori du roi Joao II, mit toutes ses connaissances au service de explorateurs, qui partirent de Santarem le 7 mai 1487. Le duc de Béja, don Manuel, qui devait lui-même aider à des découvertes importantes, assistait à l'embarquement des marins. Les voyageurs s'arrêtèrent à Naples, d'où ils se dirigèrent sur l'île de Rhodes. Ils savaient trouver dans cette puissante commanderie des chevaliers portugais capables de leur fournir les renseignements nécessaires pour gagner Alexandrie. Après les épreuves d'une fièvre mortelle, Covilham et Paiva gagnèrent le Caire, où ils se séparèrent. Paiva, chargé d'une lettre pour le Prestre Jean résolut de le chercher en se dirigeant vers l'Ethiopie ; tandis que Pero de Covilham suivait une route bien différente et partait d'Aden pour Cananor, sur un navire arabe.

Désormais les grandes difficultés étaient vaincues. Kâli-Kout devait être la dernière station des navires, qui ne tarderaient pas à saluer Goa, la reine de l'Inde. Covilham fit de longs détours avant de réparaître dans cette Europe, que ne devait jamais revoir Paiva, et que Pero Covilham lui-même regretterait souvent quand, prisonnier de Iscander, l'empereur d'Abyssinie, il trouverait chez ce prince un long exil et d'éternels regrets. Tandis qu'en Portugal s'accomplissaient ces voyages, l'Espagne prenait possession du nouveau monde. Le 6 mars 1493, le roi, se trouvant alors à Santarem, accorda une solennelle audience à un Génois, dont en 1486 il avait repoussé les offres avec assez de dureté. Cette fois Christophe Colomb ne sollicitait pas cette audience comme une faveur, il y trouvait plutôt une sorte de

vengeance, et venait à Santarem « non point tant pour le plaisir du roi que pour le chagriner par sa présence ». En effet, le roi João II dut amèrement regretter d'avoir traité en aventurier rêveur un homme qui venait de donner un monde à l'Espagne. En dépit de la véritable grandeur du caractère de Christoval Colomb, il paraît qu'il ne résista point au plaisir de raconter au roi, avec une emphase presque blessante pour celui-ci, les grandes choses qu'il venait d'accomplir ; car des courtisans, irrités d'une attitude qu'ils jugeaient irrespectueuse, conseillèrent au roi de faire assassiner Colomb. João II repoussa avec horreur une semblable pensée, « fit courtoisie à Colomb, et ordonna que l'on vêtît d'écarlate les hommes qu'il ramenait du pays des découvertes ». Ce qui chagrinait le plus le roi João, c'était de voir que les Indiens ramenés par Colomb n'avaient point la peau noire comme les populations de la côte africaine.

Des difficultés ayant surgi entre les gouvernements divers, jaloux de réaliser les mêmes fortunes et de voir flotter leurs pavillons sur des terres nouvelles, l'Espagne disputa ses conquêtes au Portugal, et la guerre ne pouvait manquer d'éclater entre les deux royaumes, lorsque la paix fut signée par les rois de Portugal et d'Espagne. Le traité de Tordesillas, signé en 1494 et confirmé par le pape Alexandre VI, décidait que tous les pays situés à 370 milles à l'ouest du méridien des îles du Cap-Vert devaient appartenir à la couronne de Castille, et tous ceux à l'est de ce même méridien, à la couronne de Portugal.

Joao II, le prince Parfait, avait fourni une noble carrière.¹¹ s'éteignit, miné par une maladie de langueur, le 25 octobre 1495 ; il s'était montré, dans sa passion des voyages et des découvertes, l'héritier direct de l'infant don Henrique. Emanuel monta sur le trône de Portugal. Il était petit-fils du roi Duarte et frère de ce duc de Viseu dont le roi João punit la trahison par un coup de poignard. Il devait obtenir le surnom si rare de *Fortuné*. Camoens a dit de ce prince : « Heureux Emmanuel ! c'est à ton génie, c'est à tes vertus héroïques que le ciel réservait la découverte de l'Orient. » Héritier de la couronne et des grandes pensées du roi João, Manuel se vit à peine sur le trône, qu'il projeta la conquête des mers. Une année s'était écoulée depuis son avènement, quand ce monarque résolut d'envoyer une nouvelle expédition aux Indes. Un gentilhomme né à Sines, dans l'Alem-

Tejo, et dont les ancêtres avaient rendu d'éminents services à la couronne, Vasco de Gama, fut choisi pour en être le chef. Il prit conseil des célèbres astronomes maître Jozé et maître Rodrigo faisant partie d'une junte de mathématiques instituée sous le roi João II, Diogo Orthez, évêque de Ceuta, et Calçadilha, évêque de Vizeu. Lorsqu'on eut terminé les études nécessaires, quatre bâtiments furent mis en construction ; le plus grand avait une contenance de 100 tonneaux. On affecta à chacun des navires trois équipages complets de voilures, des ancres, des cordages, trois ou quatre fois doublés. On cercla de fer les tonneaux, on fit des provisions considérables, et la flotte se trouva bientôt prête à mettre à la voile.

La flotte se composait de quatre navires : la capitane sur laquelle Gama arbora son pavillon s'appelait *le Saint-Gabriel*, et avait Pedro Alenquer pour pilote. *Le Saint-Raphaël*, commandé par Paulo de Gama, frère de Vasco, fut dirigé par le pilote João de Coimbra. Quant au quatrième navire, affecté aux transports, il se trouvait sous les ordres de Nunez, homme de la suite de Vasco de Gama, sans antécédents illustres. L'effectif des marins se montait à 160 hommes ; ce qu'il y avait alors de remarquable dans les aventureuses expéditions de ce genre, c'est que, du capitaine Mor au dernier matelot, l'enthousiasme était le même. Les ambitions y trouvaient largement leur compte il est vrai, et chaque pilote pouvait revenir avec une fortune de grand seigneur ; mais il existait plus d'espoir de bien faire que d'avarice dans le fait de ces hommes. Un autre mobile les poussait encore en avant, une foi ardente. Vasco de Gama, chevalier de l'ordre du Christ ayant son siège à Thomar, voulut, avant son départ, donner une preuve publique de ses sentiments religieux : il se rendit au couvent de Belem, situé sur la rive droite du Tejo, à une lieue et demie de l'antique Lisbonne, et là il demanda pour lui et pour les siens la bénédiction solennelle octroyée en raison du privilège des *Saintes Bulles* obtenues par le prince Henrique et conservées par les moines du couvent de Belem. Ce dut être une cérémonie à la fois grandiose et touchante que celle d'une absolution donnée, au nom du pape, à des marins dont un petit nombre peut-être reverrait la patrie. Bartholomeu Dias, l'explorateur du cap des Tempêtes, devait accompagner les quatre voiles jusqu'au pays de Mina.

C'est ce voyage de Vasco de Gama que Camoens chantait dans les *Lusiades*, et dont à bord du *San Bento* il exquissait les premiers chants. Chaquelieue franchie lui rappelait l'itinéraire suivi par le grand Vasco, et la vue des îles, des côtes, des baies tantôt entrevues dans l'éloignement, tantôt parcourues avec une sorte d'ivresse, . tandis que les navires faisaient aiguade, devait fournir autant de tableaux exacts et magnifiques des pays traversés.

Camoens n'est pas seulement un admirable poète, mais encore un paysagiste merveilleux. Ses descriptions joignent toujours l'éclat à l'exactitude, et la richesse de la langue qu'il a créée dans la forme épique ne peut être surpassée.

Au moment où le regard de Luiz de Camoens ne pouvait déjà plus apercevoir les collines de Cintra, il ne répétait plus du cœur et des lèvres que ces paroles placées par lui dans la bouche de son héros :

Monts paternels, terre chérie, baies fortunées du Tejo, nous vous quittons, mais nos cœurs et nos tristes pensées vous restaient. Cintra fuyait dans l'éloignement, ses riantes collines s'effaçaient peu à peu, nos yeux ne pouvaient s'en détacher. La terre enfin s'évanouit entièrement, nous ne vîmes plus que la mer et les cieux.

Le poète dut noter les moindres détails de s'a traversée, afin d'enrichir le récit merveilleux de l'expédition de Vasco de Gama. Lorsque le poète passa de – vant l'île de Madère, des vignes fertiles avaient grandi à la place des forêts incendiées.

Il dépassa le Cap-Vert, que quelques géographes ont pris pour l'*Orsinarium promontorium* de Ptolémée, et d'autres, avec plus de vraisemblance, pour son *Hesperium cornu*. Ce qui est certain, c'est qu'il exista sur les côtes d'Afrique une colonie romaine appelée *Orsinaria*, d'où, suivant les géographes, le promontoire aurait tiré son nom. Camoens salue ces bosquets des trois Hespérides : Eglé, Aréthuse, Herperéthéruse, qui, selon la fable, possédaient un jardin rempli de pommes d'or.

Après San Iago, la plus grande des îles du Cap-Vert, les côtes présentent un ravissant aspect :

« Les terres que nous suivions sont foulées par de nombreuses tribus de Jolofs et de Mandingos qui livrèrent aux mains industrieuses l'or dont la terre est couverte. La Gambie y déroule ses flots et court en serpentant se perdre au sein de l'Atlantique. » La connaissance profonde que possède Camoens de la mythologie et des poètes anciens anime pour lui chaque rivage. Les Dorcades lui rappellent que les trois filles du dieu marin Phorcus les ont habitées : ces Gorgones redoutables, appelées Euryale, Sthénio et Méduse, la plus belle et la plus infortunée des trois.

« Les vaisseaux volent avec la rapidité des traversées heureuses.

« Ils sillonnent un golfe immense dominé par les sommets de la *Sierra Leone*, appelée ainsi en raison du mugissement des flots contre les écueils du rivage. Le cap des Palmiers, couronné d'une admirable verdure, disparaît aux regards. L'île de San Thomas est dépassée.

« Ils reconnaissent le fleuve Zaïre, inconnu des anciens ; il se précipite dans la mer que sillonnent les navigateurs, avec une impétuosité si grande, que le flux et le reflux de ses eaux se font sentir à plusieurs lieues du rivage.

« Le *San Bento* et les autres navires franchissent l'équateur, et les marins voient étinceler au-dessus de leurs têtes la constellation de la Croix, qui rend autant de services aux marins que l'Ourse aux matelots du Nord.

« La flotte dépasse Santa Helena, où jadis Gama relâcha afin de vérifier les observations qu'il avait faites jusque-là à l'aide d'instruments nautiques très imparfaits.

« Santa-Catharina disparaît à l'horizon, et le capitam Mor voit surgir à travers une ligne brumeuse les parages contre lesquels se perdit la flotte de Fernando Alvarez Cabral. »

CHAPITRE III.

ADAMASTOR.

Le jour se levait, les marins procédaient à la toilette du *San Bento*, qui continuait à courir rapidement au souffle d'un vent favorable. Les autres navires de la flotte restaient en vue, et Luiz de Camoens, ébloui par la magnificence de l'aurore, demeurait appuyé sur le bordage du navire, admirant en artiste le magnifique tableau qui se déroulait à ses regards, gravant dans sa mémoire les effets de lumière, irisant la crête des vagues gonflées par la bise. Puis, le poète retournait vers cette antiquité païenne, dont les souvenirs devaient enrichir son poème, peuplant l'immensité des ondes de figures effrayantes ou gracieuses empruntées à la théogonie des Grecs. Il voyait glisser sur l'azur de l'Océan la coquille nacrée servant de char à Amphitrite ; son oreille percevait les sons de la conque marine des jeunes tritons ; le cercle gracieux des néréides entourait son navire comme une guirlande vivante. Enlacées, souriantes, couronnées d'algues et de coraux, tantôt elles s'élevaient sur les vagues fières de les porter, tantôt elles disparaissaient sous le voile trompeur des ondes, afin de reparaître plus belles. Camoens s'absorbait dans une rêverie prenant la puissance de la vision, quand un gentilhomme dénué comme lui de toute fortune, mais doué d'un caractère aventureux qui pouvait lui promettre un bel avenir, pourvu que le hasard secondât son audace, s'approcha du poète et lui demanda :

– A quoi songez-vous ?

– A mon poème, Pedro Itaz, à ce poème dont la composition prendra toute la maturité de ma vie, puisque les « fleurs de ma jeunesse » sont mortes.

– Vous avez vingt-cinq ans, lui répondit Itaz.

– Il m'arrive de me trouver vieux d'un siècle quand je me replie sur moi-même ; aussi, je m'évite, pour ainsi dire, comme on fait d'un homme qui n'a que des choses affligeantes à vous raconter. Ce qui ne me lasse jamais, c'est la contemplation des œuvres de Dieu, elle repose à la fois les yeux et le cœur.

– La mer est bien belle ! reprit Itaz.

Camoens secoua la tête.

– Ne vous y trompez pas, dit-il, nous approchons d'un endroit fatal que Bartholomeu Dias avait seul bien nommé. A travers ce ciel limpide, il me semble voir s'amasser des nuages sombres et se former la foudre ; les

vagues paisibles cachent peut-être de dangereux courants. Nous serons bientôt au cap des Tempêtes, qui vit périr la moitié de l'admirable flotte d'Alvarez Cabral. Depuis une heure j'observe le visage des matelots, et je m'aperçois qu'eux aussi examinent le ciel et l'Océan d'un regard soupçonneux.

– Nous avons de bons pilotes,

– Sans aucun doute ! mais que peuvent des hommes contre la tempête, lorsque souffle le vent de la divine colère ?

En effet, le ciel si pur du matin ne tarda pas à se couvrir de nuages, la mer se souleva houleuse, les voiles se gonflèrent avec une sorte de furie, et le commandant du *San Bento* parut surveiller la manœuvre avec plus de soin que d'habitude. A diverses reprises il rentra dans sa cabine afin de se rendre un compte exact de la situation et de la marche du navire. Celui-ci courait avec une rapidité tenant du prodige, comme si une force mystérieuse l'eût poussé vers un but fatal.

Il avait suivi de point en point les ordres de Fernando Alvarez Cabral, commandant la flottille, et tout ce que peut l'expérience d'un homme de mer fut réalisé pour assurer le salut du *San Bento*. Les matelots demandèrent en vain une double ration de boissons spiritueuses pour saluer le cap découvert par B. Dias : le capitaine déclara que, pour faire face au péril prévu, ses matelots avaient besoin d'un sang-froid complet, et qu'il ne s'agissait pas d'affaiblir ses forces par l'ivresse. Ils objectèrent vainement qu'à bord des autres navires on saluait gaiement le cap entrevu, le capitaine demeura inflexible.

Camoens passa la journée sur le pont. La tourmente accourait avec une rapidité vertigineuse, la furie du vent ne permit bientôt plus de lui donner prise en étalant beaucoup de toile. On cargua une partie des voiles, et dans les heures imposantes qui précédèrent la catastrophe on n'entendit plus que le fracas des vagues se brisant contre les parois des navires, les sifflements du vent dans les cordages et le battement contre les mâts de toutes les voiles que l'on eût conservées. Le ciel était devenu presque noir et l'on entendait déjà les roulements sourds du tonnerre. Sans les feux allumés, il eût été impossible de distinguer les divers bâtiments de l'escadre. De temps à autre les capitaines tentaient, à l'aide d'un portevoix, de se transmettre des

nouvelles ou de prendre les ordres d'Alvarez Cabral. Mais les paroles arrivaient brisées par le fracas de l'orage, et il devenait impossible de s'entendre. Le commandant du *San Bento*, apercevant Camoens à la place que celui-ci avait occupée-presque tout le jour, lui frappa amicalement sur l'épaule.

Luiz de Camoens, lui dit-il, il ne devra bientôt rester sur le pont que les hommes d'équipage.

– Oh ! je vous en supplie, répondit le poète, ne m'obligez pas à descendre. Vous annoncez un péril, vous semblez redouter l'effort combiné de tous les éléments contre cette faible escadrille, et vous, vous paraissez vous étonner que je souhaite assister à ce magnifique et terrible spectacle. Je ne suis point seulement un soldat courant aux Indes pour me battre contre les rajahs refusant de reconnaître la souveraineté du Portugal, mais surtout un poète avide d'émotions violentes, de spectacles inconnus, afin d'en reproduire l'horreur et la sublimité. Qu'il vienne cet ouragan formidable ! Qu'elle souffle enfin cette tempête ! S'il lui faut une victime, qu'elle me jette broyé contre les récifs dont nous approchons.

– Camoens, c'est au nom des chants qui doivent immortaliser le Portugal que je vous supplie de quitter cette place.

– Vos mâts sont-ils solides ? demanda Luiz de Camoens.

– Quand ils tomberont, nous serons tous perdus.

– Liez-moi donc au grand mât, répondit le poète, de la sorte vous concilierez votre devoir de capitaine, votre sollicitude pour moi.

– Un câble peut céder, reprit le capitaine.

– N'ajoutez rien de plus, fit Camoens, à mon tour je n'obéirais pas.

Le commandant du *San Bento* comprit que la volonté du soldat de Ceuta était irrévocable et, avec une sorte de brusquerie affectueuse, il conduisit le poète au pied du grand mât.

Des éclairs d'un rouge cuivré sillonnaient les nues basses et sombres, de sourds roulements se rapprochaient, coupés par des éclats de plus en plus secs ; de grandes lueurs enflammaient subitement l'horizon, pour s'éteindre dans une nuit opaque. La toile battait les agrès et les mâts ; les cordages, tendus par l'effort du vent, paraissaient gémir, et les vagues, d'une hauteur menaçante, se creusant en voûte, et blanchissant seulement à leur cime,

s'abattaient sur l'escadre avec un bruit formidable. Les clartés des navires composant l'escadre semblaient s'abîmer subitement dans les ténèbres ; au milieu du tumulte de la tourmente, on croyait entendre des voix désespérées. Des paquets de mer balayaient le pont du *San Bento* et par deux fois les vagues enlevèrent des matelots courant à la manœuvre. Le capitaine se multipliait, donnait des ordres, encourageait ses marins, et conservait cet admirable sang-froid qui double la force d'un équipage. Cependant de terribles craintes l'assiégeaient, et durant une minute qu'il passa près de Camoens il murmura à l'oreille du poète :

- Demain nous ne reverrons plus les navires de l'escadre.
- Quoi ! s'écria Camoens, perdus, tous perdus !.
- Séparés de nous, du moins.

Le navire craqua dans toute sa membrure, et le capitaine rejoignit ses matelots.

Les vagues ressemblaient alors à des montagnes ; sous leur écrasement le *San Bento* s'enfonçait dans des abîmes d'où il semblait que jamais il ne dût sortir, tandis que des éclairs sulfureux traversaient le ciel, précédant les formidables éclats de la foudre. On eût dit que tous les éléments réunissaient leur furie pour anéantir les planches fragiles portant à l'autre bout du monde une poignée d'hommes courageux. La triple colère des vagues, des vents et de la foudre fut telle, qu'oublieux du péril, et au moment où craquait d'une façon sinistre le mât auquel il était lié, Camoens saisi d'enthousiasme s'écria :

- Que c'est beau ! Seigneur, que c'est beau !

Puis, au sein de ces ténèbres, plutôt déchirées qu'éclairées par les clartés de l'orage, le poète crut voir se dresser devant lui une de ces apparitions qui, suivant l'expression de Job, font hérissier le poil de la chair ; et il répéta avec autant d'admiration que d'épouvante :

- Adamastor ! Adamastor !

Les vagues continuaient à se briser contre les flancs du *San Bento*, les craquements de la mâture devenaient de plus en plus épouvantables, des agrès broyèrent en tombant un matelot sur le pont, que les paquets de mer balayaient à courts intervalles ; mais Camoens n'entendait plus que la voix d'un être gigantesque enfanté par lui au milieu de cet orage ; il ne voyait

plus que l'apparition du Titan dont la création devait se confondre avec sa propre gloire.

Et, d'une voix dont l'éclat dominait presque celui de la foudre, le poète improvisa l'image superbe du géant devenu le gardien de ces parages mortels :

Un spectre immense, épouvantable, s'élève devant nous. Son attitude est menaçante, son air farouche ; son teint pâle ; sa barbe épaisse et fangeuse. Sa chevelure est chargée de terre et de gravier ; ses lèvres sont noires, ses dents livides ; sous de noirs sourcils ses yeux roulent étincelants.

Sa taille égale en hauteur ce prodigieux colosse, autrefois l'orgueil de Rhodes et l'étonnement de l'univers. Il parle, sa voix formidable semble sortir des gouffres de la mer. A son aspect, à ses terribles accents, nos cheveux se dressent, un frisson d'horreur nous saisit et nous glace.

« O peuple, s'écrie-t-il, le plus audacieux de tous les peuples ! il n'est donc plus de barrière qui vous arrête ! Indomptables guerriers, navigateurs infatigables, vous osez pénétrer dans ces vastes mers, dont je suis l'éternel gardien, dans ces mers sacrées qu'aucune nef étrangère ne profana jamais.

« Vous arrachez à la nature des secrets que ni la science ni le génie n'avaient pu encore lui ravir ! Eh bien ! mortels téméraires, apprenez les fléaux qui vous attendent sur cette plage orageuse, et sur les terres lointaines que vous soumettez par la guerre.

« Malheur au navire assez hardi pour s'élancer sur vos traces ! Je déchaînerai contre lui les vents et les tempêtes. Malheur à la flotte qui, la première après la vôtre, viendra braver mon pouvoir ! A peine aura-t-elle paru sur mes mers, qu'elle sera frappée, dispersée, abîmée dans les flots. »,

Au même instant s'éleva une clameur formidable, clameur immense, désespérée, le *San Bento* s'enfonça au plus profond des abîmes, recouvert par une montagne d'eau salée ; tous ceux qui n'avaient pas cherché l'appui d'un mât, d'un bordage ou d'un câble, furent balayés, et lorsque le navire reparut à la clarté fulgurante d'éclairs successifs, formant une sorte de jour effrayant, le capitaine du navire, Camoens, Itaz et les matelots regardant autour d'eux n'aperçurent plus aucun des navires de l'escadre d'Alvarez Cabral.

Le jour qui se leva fut un jour de deuil.

A l'excitation de la lutte succéda la tristesse profonde que l'on éprouve lorsqu'on cherchant des-amis, des compagnons, on n'aperçoit qu'une immensité morne semblable à une vaste tombe.

Une page sinistre venait de s'ajouter à la légende du cap des Tempêtes.

Ce qui surprit le plus Camoens, ce fut de se trouver à bord de l'unique bâtiment épargné par la tourmente.

– Mon livre n'est pas fait, dit-il. Chacun de nous doit remplir, en ce monde, une tâche déterminée. Celui-ci se doit au salut d'une famille, celui-là disparaîtra dans les rangs d'une armée en défendant son drapeau ; certains êtres ont un exemple de vertu à léguer au monde ; les derniers, un livre à écrire, leur âme à jeter dans le moule divin de vers impérissables.

Tout ce qui est en dehors de la mission qui leur est confiée devient un danger. Ils ajoutent leur pierre à l'édifice social, mais en cela se résume leur existence. Qu'importe que ces hommes pleurent et souffrent, s'ils atteignent le but pour lequel Dieu les créa !. Je dois finir les *Lusiades*, voilà pourquoi je ne suis pas mort. Je vivrai sans biens, sans honneurs militaires, sans rang à la cour ; je ressemblerai à un exilé errant de plage, en plage, et si je rentre un jour dans ma patrie, même après l'avoir chantée avec ce que je sens en moi de force et de génie, elle me traitera en marâtre, et me rejettera presque de son sein.

– Quel tableau ! s'écria Itaz.

– Les poètes ont toujours joui de la faculté de voir plus loin que les autres hommes. C'est égal, Itaz, si je ne me demandais avec épouvante ce que sont devenus les navires d'Alvarez Cabral, je bénirais la nuit pendant laquelle m'est apparu Adamastor.

– Adamastor ! répéta Itaz, quel nom sonore et terrible !

– Ne me louez point pour ce choix, fit Camoens, il est un souvenir de Sidoine Apollinaire. Claudien, lui aussi, a créé un guerrier du nom de Damastor ; enfin, un autre géant appelé Adamasthos d'Ithaque, père d'Archéménide, fut abandonné sur les côtes de la Serbie par le prudent Ulysse, au moment où celui-ci fuyait devant les Cyclopes.

Il fallut plusieurs jours pour réparer les avaries causées par la tempête, mais on avait eu la précaution de placer dans chaque navire des voiles, des

agrès, des cordages et des ancres de rechange. Sauf la tristesse qui demeura dans l'esprit de tous, et la profonde douleur du capitaine à la pensée d'aborder seul à Goa, la vie à bord ne tarda point à reprendre son cours ordinaire.

Le *San Bento* dépassa la baie de Saldanha, rappelant à la fois aux matelots, aux volontaires et au poète un triste souvenir. C'est sur cette plage que Fernando d'Almeida, premier vice-roi des Indes, revenant triomphant dans sa patrie, descendit avec quelques hommes de son navire, et fut odieusement assommé à coups de bâtons durcis au feu par quatre misérables nègres.

L'aspect de Saint-Blaise adoucit l'amertume de cet épisode : « Des peuples pasteurs habitaient ces contrées, noirs aussi, mais d'un aspect plus humain ; ils vinrent à nous, dit le poète, avec leurs femmes et leurs enfants, en dansant et en poussant des cris d'allégresse. Leurs troupeaux les suivaient, errant à l'aventure et paissant l'herbe fleurie. Leurs noires compagnes arrivèrent sur des buffles au pas tranquille et lent, elles chantaient Leur accueil ne démentit point la douceur qui respirait sur leur front. Leur hospitalité fut simple comme leurs mœurs. Des poules et des moutons furent amenés sur le rivage. Nous reçûmes leurs présents, ils remportèrent les nôtres. »

Les navigateurs suivaient les longs détours de la côte éthiopienne, pendant que disparaissait derrière eux l'île de Santa-Cruz, située à 62 lieues du cap de Bonne-Espérance, et qui fut le terme de la navigation du célèbre explorateur.

Le fleuve des Rois, appelé aussi la *baie de Cuivre*, en souvenir de l'échange que les Portugais y avaient fait de bracelets de cuivre contre de précieuses défenses d'ivoire, « fournit de fraîches eaux. La terre nous prodigua ses fruits, mais le peuple qui l'habitait était pour nous un peuple muet, » dit Camoens.

Le *San Bento* doubla le cap *dos Correntes*, « le golfe agité d'où l'opulente Sofala envoie son or aux nations ». Camoens y devait revenir pour y souffrir plus de douleurs qu'il n'est possible à un homme d'en supporter. Il ne vit alors que « des campagnes riantes, de belles vallées, un grand fleuve. Des bateaux surmontés de voiles légères se croisaient

paisiblement à l'entrée du port ». A partir de Sofala, les voyageurs ne trouvèrent plus seulement des noirs guerriers, mais des peuples policés, parlant la langue des Arabes. Les vaisseaux de la Mecque employés au commerce des Indes possédaient des stations sur la côte orientale de l'Afrique, et lorsque les Portugais, s'y arrêtant pour la première fois, demandèrent des renseignements sur la route à suivre, ceux qui leur furent fournis les satisfirent si bien, que, les regardant comme une promesse de succès, ils donnèrent au fleuve le nom des *Bons-Signes*.

Avec quelle joie, quel enthousiasme Camoens retrouvait sur toutes ces plages les traces de son héros qu'il allait grandir à la taille d'un demi-dieu ! Il salua la côte habitée par le roi de Mélinde et donna un pieux souvenir aux Portugais ensevelis sur des rives sablonneuses :

Des guerriers succombèrent sur cette plage ignorée, ils y dorment d'un éternel sommeil. Oh ! que l'homme aisément trouve ici-bas sa dernière demeure ! Un peu de sable remué sur le rivage, quelques vagues fugitives, reçoivent indistinctement la dépouille mortelle d'un héros et les restes d'un obscur soldat.

Le terme du voyage approchait, encore quelques jours et Camoens saluerait « ces rivages qui furent la conquête de Bacchus, de Sémiramis et d'Alexandre ; cette terre opulente qu'entourent de leurs eaux « l'Indus au cours impétueux, le Gange dont la source embellissait la demeure du premier homme »,

Plus Camoens approchait de cette terre des Indes, de cette Goa *la Dorée*, où il devait trouver à la fois la tombe de son aïeul et les souvenirs glorieux laissés par Gama, Albuquerque et João de Castro, plus grandissait en lui ce noble enthousiasme qui fit jaillir de son cœur ces strophes admirables :

Enfants de Lusus, vous n'occupez qu'un point sur le globe ; faible portion du troupeau rassemblé par le divin Pasteur, c'est vous qui vous chargez de ramener au bercail les nations égarées, et rien ne peut vous arrêter, ni la crainte du péril, ni les conseils d'une ambition profane, ni l'exemple de la rébellion contre cette mère commune dont l'origine est dans les cieux.

Vous suppléiez au nombre par le courage, à la puissance par l'héroïsme ; vous bravez mille morts pour étendre l'empire de la foi. Ainsi, le ciel a voulu que, dans l'intérêt d'une si belle œuvre, le plus petit des peuples se montrât le plus grand : tant le ciel réserve de gloire à la vertu soumise et courageuse.

– Terre ! cria le pilote.

Camoens se découvrit et pria.

CHAPITRE IV.

GOA LA DORÉE.

L'aspect présenté par la baie de Goa était véritablement magique.

Bâtie sur la côte occidentale du Dekk'han, dans la presqu'île du Gange, par 15°29'3" de latitude nord et 71°36'6" de longitude est, l'antique Tiçuari, *Goa la Dorée*, surgissait à la fois des flots de la mer qui l'entourait de deux côtés et des eaux du fleuve sacré le *Mandava*, qui, descendant des monts Ghattas, se précipite dans le golfe par plusieurs embouchures, en formant une ceinture bleue à l'île qu'il sépare de la terre ferme.

Du pont du *San Bento* on apercevait les six châteaux fortifiant les murailles qui formaient une ceinture à la ville ; les tours de la cathédrale, les clochers des paroisses, les campaniles des couvents, les vastes hôpitaux, les palais du vice-roi, de l'archevêché et de l'inquisition.

Sur le port de Goa, le plus beau du monde, avec celui de Stamboul, se pressait une population en costumes variés. Les uniformes portugais contrastaient avec la simarre des négociants chinois ; des mendiants en haillons se glissaient au milieu des Parsis en longs vêtements blancs. Des Arabes et des Maures, des nègres amenés d'Afrique, des Indiens au teint doré se rendaient dans des directions diverses, tandis que des hommes en robe noire, à la démarche grave, passaient dans la foule, qui saluait d'un

regard respectueux les missionnaires, arrivés, eux aussi, à la conquête de l'Inde.

A peine Camoens, Itaz et le capitaine du *San Bento* furent-ils descendus, que des groupes nombreux les entourèrent. On attendait la petite flotte d'Alvarez Cabral et l'arrivée d'un seul navire permettait de redouter un malheur.

La première visite de Camoens ne fut point pour les magnificences de la Ville d'Or, un devoir sacré lui restait à remplir. Son père lui avait appris que son aïeul, après un épouvantable naufrage, avait expiré à Goa, et c'est sur sa tombe que Camoens alla d'abord s'agenouiller.

Quand il revint de ce pèlerinage, la nuit était venue et il dut remettre au lendemain ses courses dans la capitale des Etats soumis aux Portugais. Ce fut en effet à Goa qu'à partir du jour de sa conquête toutes les richesses de la Perse, de l'Arabie, du Mogol, des côtes de l'Inde, de la Chine, des îles du Japon affluèrent pour être ensuite dirigées sur Lisbonne.

Avant d'avoir reçu des Portugais le nom de Goa, l'île dans laquelle venait d'aborder Camoens s'appelait *Tiçuari*. Elle est mentionnée pour la première fois dans l'ancienne histoire du Dekk'han, par Ferichta, qui la cite en racontant les faits mémorables survenus sous le règne de Mujakid-Schah, troisième empereur de la dynastie de Rhamani, qui commença à régner vers 1347. A cette époque, l'île de Tiçuari était considérée comme un port de mer appartenant depuis plus d'un siècle aux rajahs de Bisnagar. L'un d'eux, Severoy, étant mort, la régence de ses fils et de ses Etats fut confiée à Humragi, qui ne sut défendre ni l'île ni les princes. Malek-al-Tojar Kodja Jehan, premier ministre de Mahomet II, treizième empereur du Dekk'han, s'en empara au nom de son maître. Mahomet, voulant récompenser Kihwer-Khan, un des officiers qui s'étaient le plus distingués lors de cette conquête, lui en donna le commandement en 1469. Trois années plus tard, Perkna, rajah de Belgam, tenta de s'emparer de Tiçuari et fut repoussé avec perte. Miguel Oum, persécuté par le rajah d'Onor, mais ayant pour allié le souverain du Dekk'han, vint dans l'île en 1479, accompagné d'un grand nombre de musulmans, et fonda une ville du même nom que l'île, construite au centre même et dans le voisinage du rivage du sud. Tout porte à croire que ce premier établissement fut une sorte de campement provisoire ; mais

des mosquées magnifiques, des palais superbes ne tardèrent pas à remplacer les masures de l'origine, et Tiçuari devint rapidement une place florissante.

La conquête d'Albuquerque devait, pour la troisième fois, changer d'une façon absolue le caractère de cette cité.

Ce grand capitaine, après avoir incendié Kâli-Koût, venait d'entrer dans le port de Cintacora quand un chef hindou connu sous le nom de Timoja, et qui amenait avec lui des forces maritimes considérables, lui proposa de s'emparer de la ville de Tiçuari. Privée de souverains depuis longtemps, cette capitale d'un Etat musulman enclavé au milieu des royaumes hindous se trouvait à la fois exposée à des troubles politiques et à des dissensions religieuses. Elle était défendue par un chef énergique, Mélik-Çufergagi, mais il pouvait à peine disposer d'un millier de soldats et il lui était presque impossible de défendre avec une si petite troupe d'hommes le château de Pangim, dominant l'entrée de la baie de Tiçuari.

Albuquerque comprit la valeur du conseil et de l'aide de Timoja, et il chargea son neveu Antonio de Noronha de mettre le siège devant la ville. Elle préféra se rendre le 10 février 1510. Quand le vice-roi y entra, Mir-Ali et les principaux habitants lui en remirent les clefs et lui amenèrent un cheval richement équipé. Le nom de *Goa* remplaça celui-de *Tiçuari*, et la croix fut arborée sur la mosquée principale de la cité.

La situation de la ville, passage naturel conduisant à la fois dans le Dekk'han et dans les royaumes de Narsingue, la désignait pour devenir la capitale des possessions portugaises dans l'Inde. Du reste, dans cette ville, il paraissait naturel que les chrétiens ne trouvassent ni lutte ni opposition parmi les habitants. Goa semblait un caravansérail immense occupé tour à tour et à la fois par des Hindous, des Turcs, des Roumains, des Maures, des Persans. Une religion nouvelle ajoutée au nombre de celles qui y avaient déjà leurs temples et leurs prêtres, ne semblait devoir en rien déranger les habitudes d'une cité dans laquelle se confondaient les croyances les plus opposées et les usages les plus divers. Albuquerque put donc se croire tranquille possesseur d'une conquête presque pacifique. Le prince Timoja éleva bien des prétentions sur la loyauté de l'île, mais il se contenta de riches présents et partit pour les Etats de la reine d'Onor, dont il devrait épouser la fille. Quatre mois après la prise de Goa, le prince mahométan

entreprit de l'enlever aux Portugais. Ceux-ci se réfugièrent sur la flotte, et Albu-querque résolut de mettre pour la seconde fois le siège levant la ville. Son allié Timoja lui amena ses quatre meilleurs vaisseaux, Albuquerque prit dans le port de anaor tous ceux qui s'y trouvaient, et à la tête de 23 navires portant un effectif de 15000 hommes, le ! 5 septembre de la même année, il réunit définitivement Goa à la couronne de Portugal.

Cette conquête, qui ne coûta que seize soldats au grand Albuquerque, vit périr des milliers de musulmans. Après cette victoire décisive, le général reçut en ambassades solennelles les princes alliés du Portugal. A partir de ce moment, il ne fut plus inquiété dans sa conquête, et le roi de Portugal envoya régulièrement Goa des vice-rois et des gouverneurs chargés non seulement d'administrer la ville, mais la totalité de l'ancien empire de l'Asie, s'étendant du cap de Bonne-Espérance jusqu'à Macao.

Le vice-roi chargé en ce moment de l'administration des Indes était don Affonso de Noronha, avec qui Camoens avait dû s'embarquer quand il forma pour la première fois le projet de venir aux Indes. Il y renonça alors pour se rendre à Ceuta, mais en arrivant à Goa il se réjouit d'y trouver un homme qui déjà, à Lisbonne, lui avait donné des preuves de sympathie.

Le lendemain de son arrivée, Camoens parcourait cette ville superbe appelée par ses conquérants Goa *la Dorée* ou la *Ville d'or*, il étudiait l'antique Tiquari avec ses yeux de poète et son talent de coloriste.

Ce qui le frappa d'abord, ce fut l'ensemble grandiose de ses monuments véritablement royaux, concentrant toutes les forces vives d'un Etat, depuis la royauté jusqu'au commerce. Il visita chacune des paroisses pour l'ornementation desquelles l'or de Kâli-Koût, les perles d'Ormuz, les diamants de l'Inde prodiguaient leurs trésors. Il s'agenouilla devant le crucifix resplendissant de pierreries, au pied duquel jaillit une fontaine miraculeuse. Il admira la châsse de l'Apôtre des Indes, « où les diamants et les rubis brillaient sans nombre, au milieu des riches ciselures des métaux précieux ». Dans l'église du Bon-Jésus, appartenant aux jésuites, il vit la statue de François-Xavier, en argent massif, dominant le maître-autel. Mais ce qui le toucha plus que les magnificences dont la piété des fidèles entourait les reliques du religieux navarrais, ce fut le portrait de *Maître François*, comme on l'appelait aux Indes durant sa vie, œuvre sincère d'une

naïveté touchante, représentant à l'heure de sa mort celui qui évangélisa un monde et ramena dans le sein de l'Eglise de Rome les anciens disciples de Saint-Thomas. L'un après l'autre il visita les couvents et s'entretint avec les plus savants de leurs moines. Camoens avait longtemps fréquenté les monastères de Goimbre, de Lisbonne, de Santarem. Il chérissait et il admirait profondément des hommes voués à Dieu et à la science, presque tous ses maîtres avaient porté la robe monacale. A cette époque, c'était seulement dans les cloîtres que se conservaient les livres, que s'écrivaient les chroniques, et si nous connaissons avec une précision souvent aride, mais néanmoins utile, les pays dont les conquérants s'emparaient au nom de leurs princes, nous le devons aux missionnaires qui envoyaient à leurs supérieurs, ou qui adressaient au pape lui-même des relations de leurs longs et périlleux voyages. Tandis que le soldat se battait, le prêtre, revenu de ses courses d'évangélisation, racontait ce qu'il avait vu, simplement, naïvement, parlant des mœurs des peuples conquis, décrivant leurs costumes, joignant parfois à ces manuscrits des cartes qui, pour n'être pas complètes, ne rendaient pas moins des services immenses aux navigateurs se dirigeant vers ces mêmes parages. Camoens, avide d'apprendre, devait tout de suite se faire des amis de ces érudits pieux. Il ne put qu'entrevoir les nombreux monastères de femmes dans lesquels se réfugiaient, durant les longues absences de leurs maris, les compagnes des chevaliers se battant pour la croix et pour le pavillon de Portugal. Quand il revint de cette première promenade à travers les paroisses et les couvents de Goa, Camoens gardait dans le regard l'éblouissement des dorures, les scintillements des diamants, l'éclat des ciselures et du reflet opalin des perles.

Il trouva chez lui Itaz qui l'attendait.

– Bah ! fit celui-ci, on avait tant de fois appelé devant moi cette ville *Goa la Dorée*, que je m'attendais à voir s'élancer dans les airs des minarets comme à Stamboul, et s'aplatir des dômes de métal rutilant au soleil. Je croyais trouver, à l'abri de volants dorés, ces femmes dont la main sait écarter une mante complaisante pour laisser admirer deux beaux yeux. Il me semblait que les mosquées des Turcs, les temples de Brahma, même ceux des Parsis, devaient resplendir comme des astres sous ce brûlant ciel de

l'Inde, et je n'ai plus trouvé ni temples bouddhiques, ni couvents de brahmanes, ni mystérieux autels alimentés par un feu éternel, culte d'Agni, qui ne manque pas de grandeur. Goa est devenue trop portugaise, elle a cessé d'être indienne.

– Si bon chrétien que je sois, répondit Camoens, je ne puis m'empêcher de regretter qu'on ait anéanti les merveilles d'une architecture dont nous ne trouverons plus que des vestiges. Le zèle religieux peut être imprudent. Il fallait conserver à titre de monuments historiques les chefs-d'œuvre dont les restes disparaissent sous un voile d'arbrisseaux et s'écroulent dans l'herbe. Quand les chrétiens firent la conquête de Constantinople, ils transformèrent Sainte-Sophie en église. Mais rassurez-vous, Itaz, nous trouverons, sur les collines les plus éloignées de la ville, les vestiges de ces monuments dont l'antiquité nous échappe, nous fouillerons ensemble la Tiçuari d'autrefois, et nous irons, s'il le faut, très avant dans les terres pour trouver les bas-reliefs, les statues, les colonnes pouvant ressusciter à nos yeux une époque lointaine et un art désormais disparu. J'ai voulu voir aujourd'hui Goa vivante ; si vous le voulez, je fouillerai la cité morte avec vous.

– Bien volontiers, répondit Itaz. A propos, vous croyez peut-être que Goa, qui est arrosée par un fleuve, possède l'eau nécessaire à la consommation de ses habitants ; détrompez-vous, cette ville n'a pas un puits, pas une source, et des esclaves sont obligés d'aller en puiser sur la terre ferme, au-delà des fortifications de l'île.

– Avez-vous visité le port ? demanda Camoens.

– Les deux, car Goa possède un port pour la belle saison et un autre pour la mauvaise. Ils sont fort beaux tous les deux ; espérons que le vice-roi don Affonso de Noronha ne tardera pas à préparer une expédition. On affirme que l'air est détestable dans ces parages, et j'aimerais mieux mourir d'une blessure, provînt-elle d'une flèche empoisonnée, que de m'étendre sur un lit d'hôpital.

Camoens eut un sourire mélancolique.

– Vous êtes exigeant, dit-il. Ici, dans l'hôpital royal, on ne reçoit que des gentilshommes. Qui sait, Itaz, si nous ne serons pas un jour trop heureux de

trouver un lit d'hospice, et d'avoir à nos côtés, pour serrer notre main refroidie, un de ces moines que j'ai visités tantôt ?

– Vous avez songé au sacré, Luiz, je suis resté dans le domaine du profane. J'ai regardé les habitants de tous les sexes et de tous les mondes ; chose incroyable ! toutes les Portugaises vieilles et toutes les indigènes d'une laideur absolue. Ah ! nous sommes loin de Lisbonne, Camoens ! et nulle jeune fille ne vous inspirerait ici ce que vous avez écrit pour celle que vous pleurez.

– Il n'y avait qu'une Catharina au monde, dit Camoens d'une voix un peu troublée. Mais vous devez avoir mal vu, Itaz, avec des yeux de voyageur fatigué de brumes et de tristes aspects. Nous recommencerons cette étude ensemble. J'ai promis des lettres à un grand nombre de mes amis, je compte les faire moins brillantes que sincères, et si vous avez malheureusement raison, je ne le dissimulerai point ; si vous le souhaitez, demain, avant l'heure où j'irai rappeler au vice-roi qu'Affonso de Noronha aimait mes vers à Lisbonne, nous visiterons les chantiers où se construisent des navires que nous monterons peut-être.

En effet, les deux amis profitèrent de la fraîcheur du matin et se dirigèrent vers les chantiers immenses dans lesquels des milliers d'ouvriers appartenant à toutes les races équarrissaient des troncs de bois de teck, le seul qui soit incorruptible dans ces contrées ; le seul que n'attaquent point les vers, qui rongent si vite les vaisseaux venus d'Europe. Ils restèrent longtemps, profondément intéressés par l'ensemble grandiose que présentaient ces chantiers. Plusieurs navires achevés, placés sur leur berceau, n'attendaient que l'heure d'être lancés à la mer. On ne voyait de quelques-uns que les membrures vigoureuses ; on eût dit de loin apercevoir l'ossature d'un monstre géant échoué sur une plage. Les hommes, le front et le torse ruisselants sous l'implacable soleil de l'Inde, travaillaient avec la lenteur continue de la bête de somme. Lorsqu'il regardait le travail obtenu, le progrès réalisé, Camoens se sentait l'esprit rempli d'une fierté légitime ; mais quand il songeait que la plupart de ces Tndiens, libres avant la conquête, connaissaient maintenant l'amertume de l'esclavage, il ne pouvait s'empêcher de trouver que la victoire gardait son envers sinistre.

De l'arsenal, les deux amis gagnèrent les étables dans lesquelles, aux frais de l'Etat, on élevait, on nourrissait et on dressait des éléphants de guerre. Les gigantesques pachydermes semblaient avoir accepté le joug. Ils obéissaient à la voix et au geste, comme le cheval le plus docile. L'intelligence brillait dans leurs yeux, petits et bridés ; ils agitaient amicalement ses oreilles devant les noirs chargés de les servir ; et de cette trompe énorme qui, dans les forêts natales, éracinait des arbres vieux d'un siècle, ils caressaient ses enfants.

La ville de Goa étincelait comme une fournaise, orsque Camoens et Itaz regagnèrent leur logis. Les enêtres des églises et des maisons, formées de carilaires vitrées, reflétaient dans leurs prismes les tons de l'arc-en-ciel et les impitoyables rayons d'un soleil de midi. On eût dit que chaque fenêtre versait un écrin de pierreries. Les deux amis s'arrêtèrent éblouis levant ces flamboiements, dont rien ne saurait donner l'idée, pas même l'insoutenable éclat des vitres que frappe un soleil couchant.

Camoens se rendit au palais du vice-roi à l'heure des réceptions officielles. Il y arriva sans tremblement et sans crainte. Le caractère généreux d'Affonso de Noronha lui était connu ; d'ailleurs un lien existait entre lui et le poète.

Le premier mot que prononça Luiz de Camoens fut le nom de son jeune ami Antonio.

– Il va bien, répondit le vice-roi, du moins les dernières nouvelles que j'en ai reçues par Menezes étaient excellentes.

– Se bat-on ? demanda Camoens.

– On préparait une expédition contre Tétouan.

Le vice-roi tendit la main au poète.

– Camoens, lui dit-il, j'apprécie des talents d'écrivain auxquels à Lisbonne on ne rendit pas assez justice. Laissez-moi réparer à votre égard ce que je considère comme les torts de mon pays. Je ne vous promettai point de préparer ici votre réputation littéraire, ce n'est pas cela que vous attendez de moi.

– Vous avez raison, répondit Camoens, le soldat seul désire qu'on lui permette de se distinguer. Ne croyez pas pour cela que j'abandonne les lettres. Je prendrai la plume après avoir déposé l'épée. Il n'est pas un jour,

pas une heure où je ne travaille, au moins par la pensée, à l'œuvre qui, je l'espère, immortalisera mon nom. Mais Dieu seul sait combien d'années s'écouleront avant que j'en aie terminé les stances et ciselé les vers. Je veux revenir à Lisbonne avec une réputation de bravoure qui inspire le respect pour le nom du soldat, avant que le talent du poète ait conquis l'admiration de la foule.

– Je vous y aiderai, répondit Affonso de Noronha. J'attendais l'arrivée de la flotte de Pedro Alvarez Cabral pour renforcer le nombre de mes navires, je me contenterai d'adjoindre aux vaisseaux dont je dispose le *San Bento*, à bord duquel vous êtes venu, et avant le mois de novembre prochain j'irai apprendre à un petit roi de la côte à respecter les alliés du Portugal.

– Et vous daignez m'admettre dans les rangs de vos soldats ?

– Vous monterez le même navire que moi.

Une flamme rapide, la flamme de la bravoure, passa sur le visage du poète.

– Vous me comblez, dit Camoens.

– Je vous dois bien quelque chose, pour tant aimer un enfant qui m'est plus cher que tout au monde, dit le vice-roi, dont la voix grave s'attendrit. Antonio me remerciera de ce que je ferai pour vous.

Il serra la main au poète dont l'audience était finie, et il ajouta :

– Visitez le palais à loisir, vous y trouverez des portraits curieux, dont j'espère emporter une copie à Lisbonne.

CHAPITRE V.

LE ROI DE PIMENTA.

Un instant après, le vice-roi entra dans la salle, où l'attendaient les membres du conseil.

– Seigneurs, dit-il d’une voix grave comme celle d’un homme qui, après avoir exposé ses motifs, permettra qu’on les discute, deux de nos alliés fidèles, les rois de Cochin et de Porca, se plaignent des dévastations commises dans leurs Etats par le souverain de l’île de Chamblé, que nous appelons de préférence *Pimenta*. Le Portugal n’a point pour habitude de laisser insulter ceux qui reconnaissent sa suzeraineté, et quand je vous aurai rappelé les droits du roi de Cochin à notre protection, je suis certain à l’avance de la décision que vous prendrez.

Lorsque le contre-amiral don Vasco entreprit la conquête de cette terre d’Asie, devenue notre seconde patrie, il trouva dans le rajah de Cochin un ami sincère, un allié fidèle. Non seulement Triumpara conclut avec les Européens des traités commerciaux, mais il se livra à la discrétion du grand homme et devint par suite l’objet de la défiance des rajahs. Ses voisins, n’ayant pu le détacher du parti portugais, s’unirent au Samori pour lui déclarer la guerre, masquant leur haine d’un respect apparent pour la religion brahmanique, menacée par les victoires des chrétiens. Don Vasco partit, comblé des présents de Triumpara ; il enjoignit à ceux qu’il laissait derrière lui, Vicente Sodrée et Corea, de continuer à protéger le rajah et les Portugais ; mais l’oncle de Vasco, en dépit des ordres qu’il avait reçus et des conseils de son compagnon, quitta les mers des Indes afin d’aller, près du détroit de Bab-el-Mandel, attendre quelques-uns des bâtiments chargés de cargaisons précieuses que chaque année les Arabes expédiaient pour Kâli-Coût. A peine le Samori comprit-il que quelques Portugais seulement pouvaient prêter leur concours à son ennemi, qu’il s’empara de Cochin, tandis que Triumpara gagnait avec quelques fidèles un rocher désert situé à quelque distance. L’imprudence de Vicente Sodrée fut cruellement punie : il périt dans un naufrage, avec son frère Braz de Sodrée, et un grand nombre de nos compatriotes. Ce fut le grand Albuquerque qui, en se rendant à Cochin, rejoignit le rajah dans son île escarpée, le rétablit dans ses Etats et obtint de la reconnaissance de Triumpara le droit de bâtir un fort dans Cochin. Le Samori ne pouvait se tenir pour battu : il lève des forces considérables contre l’allié des Portugais, charge de nombreuses embarcations d’une artillerie redoutable et de 50 000 hommes, et vient mettre le siège devant Cochin. Triumpara disposait seulement de

30000 soldats ; Duarte Pacheco ne put lui donner que l'aide de 900 Portugais déterminés, auxquels se joignirent 300 Hindous. Pacheco résolut cependant de livrer une bataille, que suivit une victoire éclatante. Cochin, vous le savez, présente une grande sécurité à ceux qui demeurent enfermés dans son enceinte ; bâtie sur une presqu'île, elle se trouve naturellement défendue par des bancs de sables mobiles qui interrompent la barre. Mais il ne suffisait point au brave Duarte Pacheco que les avantages remportés missent la ville à l'abri : il résolut d'anéantir les dernières forces du Samori, et suivi de ses 900 Portugais, il alla s'établir dans la petite île de Chambalon et fit élever un fort de peu d'importance. Le Samori prit de nouveau l'offensive. Plus fort en balistique que la plupart des hommes de son temps, il possédait de terribles engins de guerre. Il avait fait construire des barques solides, surmontées de châteaux, d'où il lui était facile de foudroyer ses ennemis ; si le feu se trouvait communiqué à ces barques, elles se changeaient en autant de brûlots dangereux. Triumpara accourut au secours de son allié, et le rajah de Kâli-Coût s'enfuit dans sa capitale après avoir perdu 18000 hommes. Depuis cette époque, les rajahs de Cochin sont demeurés fidèles exécuteurs de leurs traités ; nous possédons des comptoirs dans leurs Etats, et nous y conservons un fort important. Ce que nous avons fait pour protéger Triumpara contre le Samori, nous devons aujourd'hui le faire de nouveau en défendant notre allié le roi de Porca. Si nous refusons notre aide à ceux qui nous ont accueillis au risque de s'attirer l'animadversion des rajahs voisins, nous perdrons aux Indes notre influence morale et peut-être nos forces militaires ne suffiront-elles plus alors pour assurer nos conquêtes. Je puis disposer d'un nombre suffisant d'hommes et de vaisseaux pour anéantir le roi de Porca et ravager ses îles ; mais, avant d'entreprendre cette expédition, j'ai tenu à vous consulter sur son opportunité. Devons-nous mettre à la voile et fixer au sommet de nos mâts le pavillon portugais ?

– La guerre ! la guerre ! répondirent à la fois les membres du conseil.

– Avant deux mois nous serons prêts ! ajouta don Affonso de Noronha.

Luiz de Camoens suivit les préparatifs du départ avec un intérêt passionné. Les paroles généreuses d'Affonso de Noronha avaient réveillé dans l'âme du poète l'ambition et l'espérance. L'ardeur chevaleresque qu'il

avait sentie devant Ceuta se ralluma dans son cœur. Il ne quitta plus le port et l'arsenal. Deux mois ne s'étaient pas écoulés depuis que Camoens foulait le sol de l'Inde, quand la flotte de don Affonso de Noronha cingla dans la direction du cap Comorin.

L'île de Pimenta ne se trouvait pas fort éloignée de cette ville de Kâli-Coût, dont la conquête fut payée si cher. Elle s'étendait sur la côte de Malabar, et peu de jours après le départ de Goa, les soldats du vice-roi virent au loin se balancer les verts bouquets de palmiers ombrageant l'île de Pimenta.

Les chaloupes furent mises à la mer ; et déjà les matelots nageaient vers l'île, lorsque le roi, averti de l'arrivée des alliés des rajahs de Porca et de Cochin, rassembla à la hâte une troupe de soldats armés d'arc et de flèches empoisonnées, qui attendirent l'ennemi de pied ferme. Dans la première des barques se trouvaient Itaz et Camoens, à qui le vice-roi, fidèle à son amitié pour le poète, voulait procurer l'occasion de se distinguer.

Les noirs se trouvaient trop loin pour causer des pertes graves dans la petite armée portugaise. Les flèches tombaient dans la mer sans arriver jusqu'aux rameurs. Craignant que leurs balles n'eussent le même sort, les Portugais reçurent tranquillement cette première attaque. Les avirons des marins courbés sur le bordage des canots effleuraient les vagues, semblables au vol d'une bande de ces oiseaux aux vives couleurs que les marins apercevaient dans l'île. La main à leurs armes, les Portugais attendaient la minute propice pour ne rien perdre de leur poudre.

La première décharge de leur artillerie causa de sanglants ravages parmi les sujets du rajah ; mais, derrière le premier rang d'hommes sacrifiés pour essuyer le feu, se montrèrent de nouveaux combattants tirant l'arc avec une précision terrible.

Camoens, Itaz et un gros de soldats s'élancèrent sur le rivage en poussant ce vieux cri de guerre : *Real ! Real !* Les armures des Portugais leur permettaient de braver quelque temps les flèches de l'ennemi, tandis que le corps presque nu des orientaux s'offrait aux balles des mousquets. Les soldats du rajah, bien qu'ils connussent les effets de l'artillerie, s'épouvantaient toujours de la mort foudroyante qu'elle causait. Encouragés par les promesses du roi de Pimenta, ils avaient cru que leurs dieux

foudroieraient les chrétiens venus pour renverser leurs temples. Mais quand l'élan furieux des Portugais eut jeté le désordre dans leurs rangs ; quand aux armes à feu succédèrent les épées, que le combat corps à corps prit les proportions d'un carnage, ils demandèrent grâce et offrirent de se rendre. Les Portugais ne demandaient pas mieux que de cesser une lutte sanglante, mais alors le roi lui-même parut à la tête d'une sorte de bataillon sacré. Ses naïres l'entouraient, résolus à le couvrir de leur corps et à mourir pour sa cause. L'action reprit donc avec une nouvelle furie, et elle se serait terminée par la mort du roi de Pimenta, si celui-ci, enlevé de force par ses naïres, n'eût été jeté dans une barque qui s'éloigna du rivage en cinglant vers un petit îlot voisin. Pendant ce temps, les soldats, comprenant qu'ils devaient protéger la fuite de leur maître, se précipitèrent au-devant des Portugais, tandis qu'un autre groupe coupait la retraite aux soldats du côté de la flotte.

Don Affonso de Noronha, comprenant le danger de la situation, donna ordre de former un carré, et les Hindous n'eurent plus devant eux qu'un mur de glaives maniés avec une habileté consommée. Ils s'efforcèrent de les arracher à leurs adversaires, mais alors ils se faisaient aux mains des blessures cruelles, tandis que les armes rechargées des derniers soldats grondaient encore au-dessus de la tête de ceux qui formaient un carré hérissé d'armes blanches. Camoens avait tenu sa promesse, et, se jetant au-devant d'Affonso de Noronha, il le préserva d'une flèche qui vint s'ébrécher sur la cuirasse du poète.

Les forces des sauvages s'épuisaient, le roi de Pimenta était blessé, les gémissements des enfants et des femmes s'élevaient, formant une clameur désolée, troublant l'âme des soldats.

Quand le vice-roi comprit que les combattants demandaient à se rendre, il ordonna de cesser le feu. Il aperçut Camoens les mains et le visage éclaboussés de sang, la cuirasse bossuée par les coups de masse d'arme, et tendant le main au poète, Affonso de Noronha lui dit :

– C'est bien, Luiz, moi et le roi nous nous souviendrons.

Le vice-roi consentit à épargner la vie des habitants désarmés, mais il ordonna de mettre le feu au palais du roi de Pimenta et de ravager les îles placées sous sa dépendance. Après la victoire, l'armée remonta sur ses navires afin de croiser devant les côtes.

Au commencement de l'année 1554, Affonso de Noronha, laissant des forces navales considérables dans ces parages, reprit la route de Goa. Parmi les vaillants qu'il ramenait avec lui, se trouvaient Itaz et Luiz de Camoens. Celui-ci avait le droit d'être fier. Si simple, si modeste qu'il fût, Camoens parlait parfois de ses talents avec cette sorte d'emphase à laquelle sont enclins les fils des Muses, mais dès qu'il devait parler de sa bravoure, il passait sur ses belles actions avec une modestie tellement grande, qu'il faut plutôt, pour les connaître, interroger l'histoire, que ses *Lettres sur les Indes* et les quelques poésies qu'il a datées de Goa.

L'enivrement de la gloire militaire se calma vite ; le cœur reprit ses droits ; ses rêveries lui rapportèrent la même image, le même nom refleurit sur ses lèvres, et dans cette âme tendre et passionnée le souvenir retrouva toute sa puissance. Ce fut durant une de ces heures qu'il adressa à l'un de ses amis de Lisbonne une élégie, renfermant à la fois la peinture des déchirements de son âme, l'histoire de sa traversée de Lisbonne à Goa et celle de l'expédition de Pimenta :

Le poète Simonide, parlant un jour à Thémistocle, et s'entretenant avec lui de sciences, lui promettait de lui dévoiler un art singulier qui lui apprendrait à se rappeler tout ce qu'il ferait.

Il devait lui enseigner des règles si subtiles que jamais, en aucun temps, il ne perdrait la mémoire de ce qui s'était passé.

Assurément la gloire et la renommée appartenaient à celui qui trouvait un remède contre l'oubli, qu'on voit ensevelir tant d'histoires des siècles écoulés !

Mais le grand capitaine, dont l'opinion était bien différente, puisque les souvenirs étaient pour lui un tourment, lui répondit :

– Illustre Simonide, toi qui peux si bien te fier à ton génie, que tu indiques une nouvelle route à la mémoire, si tu me montrais le moyen de ne point me rappeler, durant mon existence, ce qui a eu lieu, combien tu ferais pour moi une œuvre plus agréable !

Si cette excellente réponse eût été pesée par un homme voué à l'exil et qui eût été le jouet de longues espérances, combien il se fût écrié avec raison : – Simonide, invente un nouvel art, ne mêle pas le présent au passé quand on se voit forcé d'aller en différents lieux chercher, pour adoucir

l'existence, quelques-uns de ces biens que tu répartis si mal, ô Fortune injuste !

Tant il est vrai que le travail, quelque pénible qu'il soit, doit être entrepris avec un esprit courageux et un visage serein.

A quoi sert de se rappeler ce qui a eu lieu, si ce n'est à s'abreuver de tristesse et de chagrin ?

Si notre âme passe dans un autre corps, non pas après le trépas, comme Pythagore le prétend, mais, ainsi que le veut l'amour, durant notre vie rapide ; et si cet amour lui-même réside dans la vertu d'un objet charmant, pourquoi aucune étoile ne m'a-t-elle pas fait naître parmi les sauvages, au milieu de la triste Scythie, et dans ses parties les plus affreuses ?

Pourquoi n'est-ce pas sur le sommet de l'horrible Caucase qu'elle m'a fait sucer le lait d'une tigresse durant ma faible enfance ? Plus tard mon cœur se fût endurci comme le diamant. Pourquoi n'a-t-elle pas soumis cette créature farouche et inhumaine au joug de celui qui nous donne la vie quand il nous trompe ? Pourquoi, en compensation des larmes que j'ai versées, les eaux de la mer ne sont-elles pas devenues celles du Léthé, afin que j'oublie ce que j'ai ressenti ? Pourquoi ce bien promis par une vaine espérance, la mort l'interrompt-elle, ou l'inconstance, qu'on ne peut assez pleurer ?

Bientôt, Seigneur, il s'évanouira comme le souvenir, ce souvenir triste et cruel de l'abandon du bien passé, puisqu'il naît où meurt l'espérance.

Si vous voulez savoir comment tout se dissipe dans une âme mélancolique, ne vous fatiguez pas à lire mon triste et long récit.

Elle délivrait de ses liens le tranquille Zéphire, qu'elle rendait doucement à la liberté ; et moi, cette liberté, je l'avais déjà donnée aux tristes regrets.

Neptune, armé de son trident, divisait au-devant de la proue l'écume blanchissante au milieu des dieux satisfaits de la mer.

Le chœur des Néréides nous suivait ; l'amoureuse Galatée excitait les Vents pacifiques entre eux ; Panopée, Mélanthe, Dynamène, Sigia, parcouraient l'Océan, en rassemblant des milliers de coquilles argentées. Et moi, aveuglé par les souvenirs, je considérais l'onde paisible, tandis que les larmes roulaient dans mes yeux.

J'avais présente à l'esprit ma félicité passée, comme si le temps n'eût rien changé ; immobile dans mon chagrin, je disais, poussant un profond soupir que j'étouffais, pour ne point faire connaître mon mal à tout le monde :

« Nymphes charmantes, si votre âme a senti les douces pensées de l'amour, si vous ne les avez pas encore oubliées, et que vous retourniez quelque jour où le Tejo paye son tribut à Thétis, votre reine ; soit que vous contempliciez ses rives toujours couvertes de verdure, soit que vous recueilliez l'or brillant qu'il roule dans ses ondes, tracez sur le sable avec un coquillage des vers harmonieux où vous peindrez l'état dans lequel vous m'avez vu. Peut-être existe-t-il des cœurs qui s'attendriront ; peut-être, lorsque vous appellerez mon triste souvenir, les pasteurs du Tejo, accoutumés à m'entendre, apprendront-ils de vous les regrets que je vous ai confiés. »

Les nymphes, qui me comprenaient déjà par ma coutume, me montraient, dans le mouvement des eaux, qu'elles consen taient à ma demande.

Ces souvenirs dont j'étais accompagné au milieu d'un temps paisible, ne m'abandonnèrent pas dans la tempête, car, en arrivant au cap de Bonne-Espérance, je sentis se renouveler mes souvenirs, en me rappelant une longue et cruelle circonstance. Nous étions déjà sous l'étoile qui resplendit dans le nouvel hémisphère, en prouvant l'existence d'un second pôle, les nuages amènent une nuit obscure ; tout à coup le jour fuit de l'air, l'Océan entier s'élève en fureur ; il semblait que la machine du monde allait se rompre au milieu de la tourmente. La mer se couvrait de tous côtés de montagnes. Le redoutable Borée, l'effrayant Notus, en luttant ensemble, accroissaient la tempête mugissante et déchiraient les voiles enflées du navire. Les cordages se frappaient avec bruit ; les matelots désespérés faisaient retentir l'air de leurs cris. Le redoutable et terrible Jupiter lançait les foudres fabriquées par Vulcain, et faisait trembler les deux pôles. L'Amour, qui se montrait tout-puissant, même en ce lieu, ne fuyait pas devant la terreur. C'est au milieu du plus pénible travail que j'étais le plus content. Voyant dans la nuit présente, je me disais à moi-même : « Ah ! madame, si vous vous souveniez quelque jour de moi, j'oublierais tout ce que j'ai souffert. » Enfin rien n'eut le pouvoir de changer l'amour ferme,

inaltérable, qu'un solide jugement avait fait naître. Je puis vous assurer une chose avec certitude, Seigneur, c'est que jamais la passion ne s'épure, tant que l'objet qui l'inspire est présent.

C'est ainsi que mon destin me fit parvenir à cette terre lointaine et désirée, sépulture de l'homme honorable, quoique pauvre. Je vis tout ce que notre cœur renferme de vanité et combien peu il y en a chez les habitants ; nous fûmes obligés tout à coup d'avoir la guerre contre eux ; nous allâmes reprendre une île que le roi de Porca avait conquise sur le roi de Pimenta, et la chose nous réussit.

Nous nous en allâmes suivis d'une grande armée qu'avait réunie le vice-roi de Goa ; nous partîmes avec tous les hommes d'armes que l'on put trouver, et avec peu de travail nous détruisîmes la nation armée de l'arc recourbé ; on la prit par le fer et par le feu.

L'île était sillonnée par les eaux, de sorte qu'on y allait en esquif ; on eût dit enfin d'une autre Venise. Là, nous nous arrêtàmes seulement deux jours, et pour quelques-uns, ces deux jours furent les derniers ; il y en eut, parmi nous, qui passèrent les ondes glacées du Styx, car voilà les risques auxquels s'exposent ceux qui ambitionnent le titre de *chevalier*.

Dans les périls courus, loin de trouver un sujet de crainte, Luiz de Camoens ne découvrait qu'un motif d'émulation ; il dédiait sa gloire au souvenir de celle qui remplit dans sa vie le rôle de Béatrice pour Dante, de Laure pour Pétrarque.

Malgré les pertes subies par l'armée, son succès avait été complet ; aussi, quand les navires furent en vue de Goa, où l'on connaissait la défaite du roi de Pimenta, la foule se porta en masse sur le port. On illumina Goa de la base au faîte, et ses doubles collines parurent le soir embrasées des feux du couchant.

Dans les maisons amies, on fêtait le retour des braves. Jamais la table du grand inquisiteur, cette table royale à laquelle avaient le droit de s'asseoir quotidiennement les soldats, les savants, les gentilshommes, n'avait reçu d'hôtes si nombreux : les uns avides d'entendre les récits de bataille, les autres empressés de satisfaire la curiosité de leurs amis. Camoens, que sa verve intarissable faisait rechercher dans toutes les réunions d'hommes intelligents, dut raconter l'attaque de l'île, la défaite des naturels ; il

n'oublia qu'une chose : c'est qu'il s'était jeté au-devant d'un coup mortel destiné au vice-roi ; Itaz dut remplir cette lacune dans le récit du poète.

Si sobres que fussent les Portugais, ils portèrent des santés nombreuses, et quand se termina cette nuit de fêtes, chacun avait perdu le souvenir des heures attristantes pour ne se rappeler que ces moments durant lesquels l'espérance prodigua ses fleurs parfois trompeuses, mais à l'aspect toujours consolant.

Camoens se remit au travail avec empressement. En revenant de Pimenta, il se sentait capable de décrire la défaite du Samori de Kâli-Coût, vaincu par les soldats de Vasco de Gama. Il s'occupait à la retracer en s'occupant d'une correspondance restée active. S'il éprouvait une grande joie à recevoir des nouvelles de sa famille, de ses amis de Lisbonne, il se plaisait aussi à leur expédier non seulement des pages remplies de descriptions de la ville et des campagnes voisines, des coutumes de ses habitants, de la somptuosité des réceptions du vice-roi et du grand inquisiteur, mais il ne croyait point descendre des hauteurs de son génie en burinant le portrait de certains originaux, en racontant comment il avait fait rentrer dans la gorge de celui qui l'avait prononcée une parole inconvenante, ou bien de quelle façon s'était terminée une rencontre dont il avait été témoin. Il joignait à ces missives étincelantes d'esprit et d'humour la copie de ses poésies ; cependant, il ne semble point qu'il expédiât des chants de son poème. Il les gardait comme un secret entre la Muse et lui ; rien ne lui eût semblé plus préjudiciable au succès définitif de son œuvre que d'en communiquer des lambeaux, d'après lesquels des aristarques jaloux auraient prétendu la juger avant de la connaître dans la plénitude de sa beauté.

Un matin, le vice-roi, qui venait de recevoir des dépêches de Portugal, envoya chez Luiz de Camoens une missive scellée de noir.

Comme tous les êtres doués d'une grande sensibilité, le poète était superstitieux. Quand l'esclave chargé de le servir lui remit cette lettre de deuil, Camoens ne se dit point que celui qui l'avait écrite venait de souffrir d'une perte récente, il sentit que le coup le frappait seul, et il ouvrit la missive. Elle lui porta un coup terrible, en ajoutant une douleur sans borne à toutes les douleurs subies.

Les hommes ressentent avec une grande force le sentiment de l'amitié.

Moins expansifs que les femmes dans leurs démonstrations affectueuses, ils sentent peut-être avec une plus grande puissance. Dans la vie de Camoens, deux sentiments restèrent profonds, inaltérables : l'amitié, l'amour ; Catharina d'Ataïde et Antonio de Noronha ; la fiancée et l'ami.

La lettre reçue lui apprenait la mort d'Antonio ; non seulement d'Antonio, mais celle de son oncle, don Pedro de Menezes. Ils avaient succombé l'un près de l'autre le 18 avril 1553, sous les murs de la ville de Tétouan, contre laquelle une expédition avait été résolue.

Antonio était mort à dix-sept ans ! Qui sait si le refus de son père, Francisco de Noronha, de lui donner pour femme dona Margarida de Sylva n'avait pas poussé ce jeune homme, presque enfant encore, à quelque acte de courage désespéré ?

Pauvre noble Antonio ! la mort allait le réunir à ses frères tombés comme lui pour la gloire de la patrie, les uns aux Indes, les autres en Afrique, et le même tombeau enfermerait les rejetons de cette noble race décimée.

– Ah ! s'écria Camoens, si jamais je rentre en Portugal, mon premier pèlerinage sera pour le monastère de San Bento Xalregas où tu reposes !

Le poète cacha son visage dans ses mains et resta longtemps immobile ; on eût dit que des sanglots intérieurs le secouaient et que l'excès de la douleur allait lui enlever le sentiment même de ses regrets.

Puis, comme s'il devait autre chose à son ami que des larmes, Luiz de Camoens écrivit rapidement ce sonnet :

Don Antonio, tu t'élevais comme une fleur majestueuse, et le sort cruel t'a arraché de ce monde, où tu faisais oublier les plus belles actions de l'antiquité. Je ne connais, hélas ! qu'une seule chose qui puisse adoucir la vive douleur que nous ressentons. Il y avait une manière honorable de sortir de cette vie, tu ne pouvais prolonger ton existence.

Si mes faibles vers ont assez de pouvoir, et que l'art suive dignement mes désirs, tu deviendras l'unique objet de mes pensées.

Je te consacrerai mes tristes chants. Mars t'a donné la mort, tu recevras la vie dans le cœur des mortels.

Camoens envoya ce sonnet à l'ami à qui il écrivit sa première lettre datée de l'Inde..

« Je vous envoie, dit-il, un sonnet sur la mort de don Antonio de Noronha. Vous y verrez quel chagrin sa perte m'a causé. J'ai fait encore une églogue sur ce sujet, et j'y ai inséré quelque chose sur la mort du prince⁵. C'est à mon avis la meilleure que j'aie faite. Je voulais vous l'envoyer pour que vous la montrassiez à Miguel Diaz, qui, à cause de l'amitié qu'il portait à don Antonio, aurait été bien aise de la voir ; mais j'ai eu beaucoup de lettres à écrire pour le Portugal, et le temps m'a manqué. Je me propose de répondre à Luiz de Lemos. Si ma lettre ne lui parvient pas, qu'il sache que la faute en est à la traversée, dans laquelle tout se perd. »

Heureusement pour Camoens, une diversion puissante allait bientôt être donnée à l'amertume de ses regrets.

Il ne fallait rien moins qu'une grave nouvelle pour l'arracher à la torpeur dans laquelle il était rentré.

CHAPITRE VI.

LES CÔTES D'ARABIE.

Avant que Vasco de Gama eût découvert la route des Indes par l'Océan, tout le commerce de l'Europe avec les contrées de l'Orient se faisait par la mer Rouge et la Méditerranée.

Les Vénitiens, qui devaient à leur industrie une incroyable fortune et servaient de facteurs à l'Europe, venaient prendre à l'entrepôt général d'Alexandrie les étoffes, les objets de prix, les épices et les denrées que les Maures, facteurs du Levant, allaient chercher sur la côte de Malabar. En ouvrant la route des Indes, les Portugais ruinèrent cette double industrie et amenèrent par une progression lente l'affaiblissement, puis la déchéance de Venise.

Jusqu'à cette époque, les Maures et les Vénitiens s'efforcèrent de soutenir une concurrence de plus en plus difficile, et l'Egypte expédiait

chaque année une flotte dans les mers de l'Inde. Les Portugais résolurent de fermer complètement la mer Rouge et d'accaparer le commerce de l'Inde.

Si Vasco de Gama fut le premier qui navigua au Sud et passa le tropique, les Phéniciens avaient fait autrefois par la mer Rouge le commerce avec l'Afrique et l'Asie.

Les flottes de Salomon pénétrèrent jadis dans le pays d'Ophir, que l'on croit être la presqu'île de Malacca ou, si l'on aime mieux, la Chersonèse d'Or des anciens. Hannon, amiral carthaginois, fit le tour de l'Afrique depuis Gibraltar jusqu'au golfe Arabique.

Les soudans d'Egypte entretenaient des vaisseaux, qu'ils envoyaient chaque année à la côte de Malabar chercher les différentes productions que les Vénitiens se chargeaient de transporter d'Alexandrie dans toutes les contrées de l'Europe.

Après les soudans, les Maures de Suez continuèrent à fréquenter les Indes.

Les Portugais, en fermant la route habituellement suivie par ces navires, allaient accaparer le commerce de l'Inde et remplacer, comme puissance maritime, cette Venise qui avait dû ses richesses et son influence à la force de sa marine marchande.

Don Pedro de Mascarenhas avait remplacé dès le mois de septembre l'illustre Affonso de Noronha, et le premier acte de son gouvernement fut de préparer l'expédition destinée à croiser sur les côtes de l'Arabie, dans le double but de s'emparer d'un corsaire redoutable qui s'était acquis dans les mers de l'Inde une prépondérance presque égale à celle de ce Kodja-Sofar, contre qui les Portugais combattirent si longtemps ; puis, enfin, de fermer aux navires de toutes les autres nations une route qu'ils prétendaient se réserver.

La flottille se composa de trois vaisseaux de haut bord, auxquels on joignit cinq flûtes.

Manuel de Vasconcellos en eut le commandement : c'était un capitaine mûri par l'âge, d'une haute intelligence, et qui s'était déjà distingué dans la mer Rouge.

Le courage dont Camoens avait donné des preuves, le souvenir de la protection et de l'amitié de don Affonso de Noronha, déterminèrent le

nouveau vice-roi à mettre le poète au nombre de ceux qui devaient 'aire partie de l'expédition.

Au mois de février 1555, la petite escadre quitta le port de Goa et suivit sa route jusqu'aux côtes de l'Arabie. Obéissant alors aux ordres qu'elle avait reçus, elle alla croiser devant le mont Félix, au nord du cap Gardafú, afin d'y attendre les vaisseaux qui devaient arriver d'Achem.

Camoens, qui avait espéré trouver dans cette expédition l'ardeur de la lutte et la joie d'un nouveau triomphe, souffrit plus que tout autre de l'inaction à laquelle il se vit condamné. L'horreur du paysage qu'il avait sous les yeux augmenta l'amertume dont son âme était pleine, et ce fut sous l'impression d'un immense découragement qu'il écrivit cette canção :

Près d'une montagne stérile et desséchée qui élève sa tête chauve et difforme, malgré l'horreur qu'elle cause à la nature, il existe un lieu où aucun oiseau ne vole, où aucun animal ne vient reposer, où l'on ne voit couler aucun fleuve, où l'on ne voit jaillir aucune fontaine, où l'on n'entend jamais le doux bruit des verts rameaux. Cette terre, nommée Heureuse par tout le monde, et que j'appellerai par antiphrase la Désolée, a été placée par la nature près de cet endroit où un bras de mer sépare l'Abyssinie de l'Arabie Pétrée.

Bérénice y fut jadis fondée, elle était située où se couche le soleil qui la brûlait de ses rayons.

On découvre le cap, avec lequel la côte d'Afrique, qui vient du couchant, forme une limite ; on l'appelait Aromata dans un autre temps, mais avec le cours des années la langue dure et informe des naturels lui imposa un nom différent. C'est donc là où la mer agitée cherche à entrer dans l'embouchure du détroit que mon triste sort m'entraîna et me fixa un moment. Dans cette partie du monde si triste, si aride, si reculée, il fallait laisser un instant de ma rapide existence pour que mes jours se trouvassent dispersés dans tout l'univers. Là je les dépensai donc, ces tristes jours, dans la contrainte, dans l'amertume, dans la solitude, dans le travail et dans la douleur ; non seulement j'avais contre mon existence l'ardeur du soleil, un air embrasé et pesant, mais j'avais encore contre moi mes pensées, avec lesquelles je puis quelquefois tromper la nature ; elles retraçaient à ma mémoire cette félicité

rapide, déjà passée, dont j'éprouvais le charme quand je vivais encore ; elles me la retraçaient pour doubler l'âpreté de mes maux, pour me montrer qu'il y avait dans ce monde des instants de bonheur.

Je restai là avec ces pensées, perdant mon temps et ma vie ; hélas ! ces pensées, elles m'emportèrent si haut sur leurs ailes (et voyez si le saut devait être léger), que je retombai de ces vains rêves de contentement dans le désespoir de voir un si déplorable jour. Mon songe se changeait en un pleur subit, en soupirs qui rompaient les airs : ici le cœur, captif, entouré de douleurs et de chagrins, montrait sa plaie saignante. Dans cet abandon il se mettait à nu, exposé aux traits de la Fortune superbe ; oui, superbe, inexorable, sans pitié.

Mon âme n'avait nul lieu où se reposer, nulle espérance ; je ne voyais aucun chevet où je pusse un peu reposer ma tête, tout était douleur et cause de souffrance ; mais mourir, je ne le pus, le sort ne le voulut jamais ; pour cela il n'était pas assez favorable. Cette mer irritée et mugissante s'apaisait ; il semblait que ces vents, importunés par ma voix, refrénaient leur colère ; le ciel n'était sévère qu'avec moi. Les étoiles et le destin toujours contraire se riaient de mon perpétuel souci, usant leur puissance et leur indignation contre un corps terrestre, misérable ver de terre.

La suite de cette canção est remplie par un souvenir à la fois douloureux et cher, et Camoens la termine par ces vers :

C'est ainsi que je vis, et si quelqu'un vous demande pourquoi je ne meurs pas, vous pouvez répondre que je souffre tous les tourments de la mort.

Aucune description du pays, aucune analyse de ce que devait endurer Camoens au sein de cette oisiveté forcée ne vaudrait la peinture qu'il nous a laissée du cap Gardafú ! Tout se réunissait pour l'accabler : la séparation sans espoir de Catharina, la mort d'Antonio, enfin le départ de don Affonso de Noronha. qui le laissait aux Indes, sinon sans amis, du moins sans protecteur. En face de ces rivages nus et déserts, rien ne vint interrompre l'ennui d'une longue croisière, pas même le travail, car son âme, comme son corps, subissait le poids d'une tristesse sans bornes. Itaz lui-même, Itaz, qui jadis l'amusait avec sa verve moqueuse, avait perdu ses saillies, sa joyeuse humeur et son entrain.

– C’est la faute au corsaire ! disait-il. N’est-il pas bien poltron ou bien dégoûté de fuir des côtes qu’il infestait depuis plusieurs années, justement parce que nous sommes venus l’attendre ? J’espérais me trouver en face d’un Barberousse, d’un Kodja-Sofar, d’un de ces hommes qui sont des fléaux et contre lesquels on aime à combattre ; mais Vasconcellos nous amène dans ce détroit de Bab-el-Mandeb pour y guetter le passage d’un fantôme. J’en suis certain maintenant le pirate ne paraîtra jamais.

– Si tu dessinais ? dit Camoens.

– Quoi ? ces rochers ! Ils sont trop tristes. D’ailleurs, comment garderais-je le courage de dessiner, quand tu n’as plus celui d’écrire !

– Oh ! moi ! fit Camoens avec lassitude.

– Tu pourrais ajouter un chant à ton poème, un de ces chants qui nous transportent dans l’Olympe et nous arrachent à la vie misérable que nous menons ici. Durera-t-elle longtemps ?

– Très longtemps, jusqu’à la fin de la mousson.

– Où irons-nous en partant d’ici ?

– Nous hivernerons à Mascate.

– Pourquoi faire ? grand Dieu !

– Afin de protéger les vaisseaux qui se rendent d’Ormuz à Goa.

– Je serai mort avant de rentrer à Goa, dit Itaz.

Camoens avait raison. Vasconcellos devait hiverner à Mascate.

Ce petit Etat, qui fait partie de l’Arabie Heureuse, est situé sur la côte orientale de la province d’Oman et riverain du golfe Persique ; Mascate forme une zone étroite et longue du côté des provinces persanes de Laristân et de Mogistân. Les îles d’Ormuz et de Kischin se trouvent situées de l’autre côté du golfe Persique et sur la côte orientale de l’Afrique.

La ville de Mascate, prise violemment par Albuquerque en 1507, ne fut véritablement conquise que par degrés. Le vainqueur, après un premier succès, ne recevant ni de Goa ni d’autres établissements des secours qui lui permissent de consolider et de garder sa conquête, s’embarqua sur trois vaisseaux avec ses soldats et laissa aux Arabes une ville dont les Portugais se rendirent les maîtres d’une façon définitive.

Mascate, avec ses jardins et ses vastes plantations de dattiers, se trouve située précisément sous le tropique du Cancer.

La baie est de peu d'étendue, mais environnée de hauts rochers. Ce port excellent était le centre d'un commerce considérable ; sa situation en faisait un point de retraite entre les Indes orientales, l'Afrique et le golfe Persique.

La ville, entourée de fortes murailles, se trouvait défendue par cinq ou six châteaux.

Une chaleur torride régnait à Mascate ; les sables de la mer et les hautes montagnes rocheuses réfléchissaient les rayons du soleil avec tant de force que, plus que tout autre pays, celui de Mascate aurait pu s'appeler *zone torride*. De rares pluies rafraîchissent l'atmosphère, mais des rosées abondantes suffisent pour entretenir la fertilité de la terre.

Des jardins, des bois de palmiers reposaient les yeux des matelots et des soldats des âpres rochers de Gardafú.

Les jardins abondant en fruits de tous genres, la côte d'une fertilité admirable, opposent la verdure des orangers, des citronniers et des palmiers aux montagnes arides sur lesquelles s'appuie la cité d'Ormuz. Celle-ci, coupée de canaux, ornée de magnifiques édifices, unit le luxe de ses palais à la grâce de ses vergers.

Le nombre et l'importance de ses bazars, l'abondance de ses marchés, en faisaient une des cités opulentes soumises au gouvernement du Portugal. Les îles Kishom et de Larch fournissaient une partie des approvisionnements. On vendait à la fois dans les magasins de la ville des fils, des étoffes, des soies de porc, des conserves, des raisins parfumés de la Perse, des camelots ondés, des drogues médicinales et aromatiques. On y tenait des marchés de chevaux venus de Perse et d'Arabie, et on les vendait couverts de harnais d'or, d'argent et brodés de perles.

Les pêcheries de perles du golfe d'Ormuz auraient suffi à la parure de toutes les madones, aux couronnes de tous les rois, à la coquetterie de toutes les femmes. Les Indiens se réservaient le monopole de ce commerce.

Les bestiaux dont Mascate fait un grand commerce sont nourris d'une étrange façon. Les habitants jettent dans des fosses profondes d'énormes quantités de poissons qu'ils laissent pourrir d'une façon complète. Ils font ensuite bouillir ces restes nauséabonds, et en composent un bouillon qui, affirment quelques vieux voyageurs, engraisse rapidement les bestiaux.

Mandeville nous représente même des bœufs et des vaches qui se nourrissent de poissons crus.

Les habitants de Mascate cultivent du blé, mais lui préfèrent les dattes. Ils consomment de la viande de bœuf, de cheval, de daim, toutefois ils s'interdisent le poisson sans écailles.

De taille moyenne, maigres et basanés, leur voix est faible, leur caractère extrêmement doux et civil. Très courageux, ils excellent dans le maniement de l'arc et des flèches.

Le but de Mascarenhas, en donnant ordre à la flotte de Vasconcellos d'hiverner à Mascate, était, en défendant l'entrée du golfe Persique, d'escorter les navires sortant d'Ormuz pour se rendre à Goa.

Après la capitale de l'empire des Indes, Ormuz était le plus beau des établissements portugais.

Ormuz, ou plutôt Hormuz, est située dans une petite île appelée Djuroum, à l'entrée du golfe Persique. Sa circonférence est de trois lieues seulement, et les terrains avoisinants, d'une stérilité désolante, ne produisent que du sel et du soufre.

Ce fut à la fin du mois de septembre 1507 qu'Albuquerque, poursuivant le cours de ses victoires, se représenta devant Ormuz avec une flotte de sept voiles montée par 460 matelots et soldats. La ville qu'il s'agissait de prendre était fortifiée et remplie d'une nombreuse garnison. Seïffeddin, roi d'Ormuz, comprenant de quelle utilité serait cette place pour les Portugais, s'attendant à être attaqué, avait fait armer en guerre soixante vaisseaux se trouvant alors dans le port, et dont un certain nombre qui ne lui appartenait pas fut gardé de force, en dépit des réclamations des puissances. Affonso d'Albuquerque, sans s'effrayer des forces navales de Seïffeddin, ordonna de jeter l'ancre au milieu des cinq forts navires, parmi lesquels se trouvait le *Méri*. A bord de celui-ci était une artillerie très forte et un nombre considérable de marins et de soldats.

Albuquerque, après avoir tenté la voie des négociations, se décida à faire parler la poudre, en dépit des avis du capitaine de la flotte.

Albuquerque répliqua à leurs observations atermoyantes.

« Moi, messieurs, je ne suis pas un homme à terminer une affaire aussi importante que celle-ci avec des tergiversations et de grands mots ; mais je

veux, comme chevalier et comme capitaine, exécuter les ordres que j'ai reçus et qui m'ont été donnés par le roi notre seigneur. Ainsi la fortune pourra bien incliner du côté où elle voudra : pour moi, j'espère, par la Passion de Jésus-Christ, dans laquelle je mets toute ma confiance, que je casserai la tête à ces musulmans et que je rendrai leur roi tributaire du roi notre seigneur, ou bien ils porteront ma tête en trophée dans leurs mains. Voilà la meilleure et la plus salutaire résolution que nous puissions prendre dans les conjonctures présentes ; nous sommes dans une position à ne pouvoir pas faire autrement. Que chacun de vous se retire donc sur son vaisseau et dispose tout pour le combat. Lorsque vous entendrez un coup de bombarde, soyez prêts à agir et faites ce que vous me verrez faire. »

Quelque mécontents que fussent les commandants, le sentiment du devoir l'emporta sur l'humiliation d'avoir vu dédaigner leur avis. L'artillerie fut conduite avec habileté et dès le commencement de l'action les bombardiers portugais coulèrent deux vaisseaux turcs.

Pour lutter contre les lourds bâtiments d'Albuquerque, les marins de Seïffeddin se jetèrent dans de petites barques à rames extrêmement légères et tentèrent d'envelopper les gros navires à l'abri de l'épaisse fumée qui les environnait ; mais les soldats d'Albuquerque coulèrent une vingtaine de ces canots ; les hommes qui les montaient se rejetèrent à la nage et, poursuivis avec acharnement, ne purent réussir à s'échapper.

De tous les bâtiments tenant tête à l'artillerie des Portugais, le *Méri* seul continuait à lutter avec avantage. Son équipage ne comptait plus que soixante hommes, mais ceux-ci avaient juré de mourir plutôt que de se rendre. Il fallait triompher cependant. Albuquerque ne promettait jamais en vain de périr ou de revenir victorieux. Par ses ordres, le feu fut mis à plus de trente navires dont on coupa les câbles, et la mer les entraîna loin des navires portugais, dont les matelots assistaient avec stupeur à cet embrasement terrible.

Les bâtiments en construction dans les chantiers devinrent également la proie des flammes et portèrent l'incendie dans les faubourgs de la ville, dont les légères maisons offraient peu de résistance au fléau.

Les nouvelles désastreuses qui de tous côtés lui étaient transmises, la ruine imminente de sa capitale, la crainte d'avoir à subir des conditions trop

humiliantes, engagèrent le roi d'Ormuz à se rendre. On se battait depuis le matin ; ni les marins ni les soldats n'avaient eu un instant de repos ; le général leur commanda de regagner leurs navires et fit distribuer des vivres dont ils avaient grand besoin.

Les conditions de la paix furent réglées entre Albuquerque et Seïfeddin, et il fut convenu que les Portugais élèveraient une citadelle qui garantirait au roi de Lusitanie la possession de l'île. On poussa les travaux de ce fort avec une rapidité extraordinaire et l'on appela cette forteresse *Notre-Dame de la Victoire*. A partir de cette époque, le roi d'Ormuz paya un tribut d'hommage au roi de Portugal.

CHAPITRE VII.

LA BAIE DES CROCODILES.

Le nouveau gouverneur de l'Inde, Francisco Baretto, marchait avec une rapidité fiévreuse dans une des salles du palais. Son front plissé, sa lèvre supérieure retroussée avec la double expression du dédain et de la colère, indiquaient assez la situation de son esprit. Dans un angle de la salle, un personnage qui paraissait observer les mouvements de son supérieur avec une inquiétude mêlée d'obséquiosité, 'attendait que le représentant de l'autorité du roi Joao III à Goa daignât lui confier le motif de son mécontentement.

Mais, sans doute, Francisco Baretto le ressentait encore trop vivement pour l'exprimer, car il continuait à marcher, sans paraître se douter de la présence de son secrétaire.

Il s'arrêta enfin, et s'écria, comme si Diogo Alencar était la cause originelle de sa colère :

– C'est à remonter sur le premier navire en partance et à retourner tout de suite en Portugal ! Ah ! le roi João croit nous faire grand honneur en nous appelant à gouverner les Indes ! Par les plaies du Christ ! les cheveux

blanchissent vite et le caractère s'aigrit rapidement dans ce pays d'esclaves, où le soleil nous brûle, où les Musulmans, les Parsis et les Hindous nous haïssent ; où nos compatriotes nous jaloussent ; où les grands pouvoirs se heurtent faute de s'entendre ; où, chaque fois que l'on songe à se battre, on vous jette à la tête le nom de João de Castro, comme celui du plus grand des guerriers et du plus accompli des fidalgos ; où, si vous tentez de réformer des abus, on en appelle à la statue dorée du grand Albuquerque. Vous ne gardez pas même le droit de vivre comme un particulier, sans qu'un soldat rimailleur ose contrôler vos actes.

– Qui donc se serait permis cette offense envers vous ? demanda Diogo en se courbant devant Francisco Baretto, comme s'il n'osait fixer ses regards sur un si grand homme.

– On l'a fait ! répondit le gouverneur en frappant le pavé avec violence.

– Et vous ne dénoncez pas le coupable au grand inquisiteur ?

– Le coupable est bon chrétien, malheureusement.

– Les tribunaux ne peuvent-ils connaître de sa faute ?

– Ils répandraient ses insultes, voilà tout.

Cependant, une telle audace, seigneur.

– Ne saurait demeurer impunie ? Non, Diogo Alencar, elle ne le sera pas ; j'en jure par l'autorité que le roi m'a confiée.

– Il y aurait un moyen, fit le secrétaire.

– Lequel ?

– Un moyen discret, demandant seulement deux hommes de bonne volonté, et, de ces deux hommes, le premier est devant vous.

– Explique-toi mieux. fit Francisco Baretto, et, si ce moyen est bon, non seulement je te promets de l'employer, mais de te récompenser d'une façon royale.

– Le coupable, dont vous n'avez pas cru devoir prononcer le nom est, sans nul doute, un soldat de Lisbonne, jadis patronné par Affonso de Noronha ?

– Tu le connais ?

– Et j'ai lu les *Disparates na India*, dont Votre Grandeur a la faiblesse de s'occuper. Luiz de Camoens appartient à cette race d'hommes qui s'arrogent le droit de juger les actions de tous. Après avoir écrit une pièce satirique sur

les *Désordres du monde*, il a voulu lui donner un pendant en écrivant les *Inconséquences des Européens dans l'Inde*.

– Et, dans cette autre pièce, il nous représente comme des hommes dissolus, affamés de jouissances, avides d'amasser des fortunes rapides, trafiquant des places, des privilèges et de la justice. En proie à une ambition démesurée, Camoens jadis prétendit à la main de la fille du favori du roi João. Maintenant, sous le prétexte qu'il rime avec facilité, il prétend dépasser la gloire des Ferreira et des Sa de Miranda. Les deux derniers vice-rois le protégeaient ; mais, autant mes prédécesseurs se sont montrés indulgents, autant je veux lui donner une leçon sévère. Un soldat ne doit se servir que de son épée ; qu'il laisse les lettres aux licenciés et la science aux moines.

– Ainsi, demanda Diogo Alanquas, vous l'avez condamné ?

– Oui, répondit Francisco Baretto, qui ne put s'empêcher de tressaillir.

– Certaines fautes relèvent de tribunaux mystérieux et veulent, pour les châtier, de muets exécuteurs.

– Alencar, demanda Francisco Baretto, n'as-tu pas été mis en possession des biens de Mohamed le Maure ?

– J'attends encore l'exécution de vos ordres, seigneur.

Le gouverneur signa rapidement une feuille de parchemin, la remit à Alencar et sortit de la salle.

Le secrétaire suivit Francisco Baretto d'un long regard.

– Allons, fit-il, Diogo, mettons-nous en quête d'un complice.

Tandis que l'orage s'amassait sur la tête de Camoens, celui-ci était bien loin de se douter qu'un danger le menaçait. Depuis son retour des côtes d'Arabie, il avait retrouvé son inspiration et s'était occupé tour à tour de son poème, d'une élégie dialoguée sur la mort de son ami, d'une satire dont le retentissement avait été grand, et des *Disparates na India*, dans lesquels se trouvaient les deux passages qui venaient d'allumer si fort la colère du gouverneur.

« Que direz-vous de ceux-ci ? la cupidité, comme une torche, enflamme leurs entrailles. Arrivent-ils au faîte du pouvoir, à la tête de la justice ; il faut les comparer à la toile d'araignée, leur hypocrisie veille toujours pour

découvrir nos fautes. Pour les petits, ce sont des Nérons ; aux grands qu'ils craignent, ils passent tout. Tu ne savais donc pas, peuple ignorant, que les lois vont où les cruzados les entraînent ? »

Camoens devait naturellement prendre en mains la cause des petits et des opprimés. Il ne sollicitait rien ; s'il souffrait du dédain ou de l'oubli des siens, il s'en consolait par le sentiment de sa grandeur. Mais l'auteur des *Désordres du monde* et des *Inconséquences des Européens dans l'Inde* s'irritait dans la loyauté de son âme, quand il voyait les ordres du roi mal exécutés, la justice vendue et non donnée. Il s'affligeait et s'indignait en constatant que la cupidité, la mollesse, la cruauté corrompaient les âmes.

Il contemplait avec mépris l'opulence de Baretto, se souvenant que João de Castro était plus pauvre à l'heure de sa mort que les malades de l'hospice de Goa. En blâmant les abus, il croyait non seulement user d'un droit, mais remplir un devoir.

Il venait d'achever une longue lettre pour son ami Lemos ; le jour baissait, las du travail de la journée, Camoens quitta sa demeure, traversa la ville, et le hasard le conduisit vers la chapelle solitaire où reposaient les restes du grand Albuquerque.

Comme il en approchait, il remarqua que la porte était entr'ouverte, et bientôt le murmure d'une voix parvint à son oreille.

Il ralentit le pas et s'efforça de marcher assez doucement pour ne point troubler celui qui priait sur la tombe du héros.

C'était un vieillard cassé par l'âge, à longue barbe blanche. A ses pieds gisait le bâton dont il se servait pour se soutenir ; il récitait une prière à laquelle sa ferveur communiquait une puissance singulière. Tête nue et recueilli, Luiz de Camoens s'unissait à l'invocation du vieillard. Tout à coup celui-ci se leva, reprit son bâton et, frappant la tombe du héros avec une sorte de violence, il dit d'une voix sourde :

– Albuquerque, tout le mal que tu pouvais me faire, tu me l'as fait. mais nul ne peut nier que tu aies été le plus grand conquérant et aussi le plus rude mainteneur de royaumes qu'il y ait eu au monde. Lève-toi ! ou perds ce que tu avais gagné !

Il heurta le tombeau une dernière fois, comme si le héros allait en surgir, puis se disposa à quitter la chapelle.

Sur le seuil il trouva Camoens.

Les deux soldats se regardèrent. Le vieillard portait une large balafre et Camoens gardait les traces du coup de mousquet de Ceuta.

– Donnez-moi la main, mon vieux compagnon, dit le poète en serrant les doigts tremblants du vieillard, nous pouvons nous entendre, car tous deux nous souffrons également des misères de la patrie. Oui, des hommes pervers détruisent l'œuvre du grand Albuquerque ; là où il déploya une incomparable grandeur, ils sèment l'injustice, la honte et l'infamie ! Mais, hélas ! tu ne conjureras point l'ombre du héros qui fit de Goa la capitale des Indes lusitaniennes. Albuquerque t'a fait souffrir, dis-tu, soit ! Peut-être as-tu vu des soldats moins braves que toi remporter les récompenses que tu avais gagnées ; peut-être, réduit à manquer de pain, as-tu tendu à l'aumône une main mutilée ; mais tu n'as pas subi les froides insultes qui révoltent le cœur des braves, on te permet d'évoquer l'ombre du grand homme et de lui exposer de légitimes griefs, on ne t'emprisonne pas pour ta rude franchise. Tu pris Goa avec Albuquerque, peut-être ?.

– J'étais à Ormuz, je me battis à Cochin, répondit le vieillard ; j'ai répandu mon sang sur chacune de ces plages où l'on dressa des colonnes victorieuses, où l'on bâtit des citadelles pour défendre ces terrains conquis. Albuquerque était brave, mais dur. Il fit tout pour la patrie, il eut le tort d'oublier les soldats.

Camoens fouilla dans son pourpoint et en tira quelques reis.

– Ne rougis pas, lui dit-il, je suis soldat comme toi ; comme toi je suis pauvre, tu le vois trop à ce que je puis t'offrir.

Une larme trembla aux cils blancs du vieillard.

– Merci, dit-il, sans vous peut-être la faim m'aurait tué.

– Nous nous retrouverons souvent ici, ajouta le poète ; tu me raconteras tes batailles.

– Vous reviendrez ? dit le vieillard ; je serai heureux, oui, bienheureux de vous retrouver encore.

– A demain, fit Camoens, à moins que d'ici là.

– Que craignez-vous ? demanda le vieillard.

– Rien, dit le poète, j’ai trop souffert pour redouter quelque chose encore ; bon vieillard, je sais déjà qu’une grande douleur ne tue pas.

Camoens quitta le tombeau d’Albuquerque et revint en suivant la route du port. Il marchait avec lenteur, comme un homme préoccupé de graves pensées, et ne s’apercevait pas qu’il était de loin suivi par deux hommes à l’allure singulièrement suspecte.

Il existait du côté du port de Goa, à l’endroit où le fleuve s’y précipitait, un endroit présentant un danger extrême. Des centaines de crocodiles l’encombraient, multipliant à loisir dans ses eaux limpides, et s’engraissant des proies vivantes qu’on leur jetait journellement. Les crocodiles étaient les principaux bourreaux de Goa. Au lieu d’exécuter les condamnés, on les précipitait du haut de la berge ; les têtes des auriens se levaient à la fois ; un fourmillement horrible se faisait parmi les reptiles ; un bruit d’écailles roissées lui succédait, puis des claquements formidables de mâchoires, enfin un cri d’agonie dont rien le saurait rendre l’horreur s’élevait, puis s’éteignait au milieu des vagissements des monstres.

Les habitants de Goa, troublés dans leur sommeil, se tournaient sur leur couche en murmurant : – Ce sont les crocodiles qui soupent.

Camoens avait entendu plus d’une fois parler de ces exécutions sinistres supprimant le tribunal et les juges, pour ne laisser subsister que le supplice.

Jamais il n’avait eu la pensée de rôder de ce côté de la ville. Le souvenir de ces drames de mort traversant son esprit ce soir-là, il résolut de s’assurer la vérité des épouvantables récits qu’on lui avait racontés.

Du reste, il se trouvait dans une lugubre disposition l’esprit ; la rencontre du soldat d’Albuquerque lui appelait des injustices criantes et la décadence et la corruption de cette Goa *la Dorée* que ses premiers vainqueurs firent si grande et que leurs successeurs avilissaient à plaisir.

Camoens marchait lentement, réfléchissant, la tête penchée.

La clarté de la lune étincelait sur la mer et jetait sur les maisons, les palais et les églises une lumière blonde d’un éclat merveilleux. Mais à cette heure le poète n’étudiait point les reflets de la lune dans les carreaux nacrés des fenêtres : il prêtait l’oreille à un bruit étrange, semblable à celui que feraient des combattants heurtant d’une massue des rondaches de métal. A

ces sons stridents succédaient des vagissements semblables à ceux des nouveau-nés.

Cela était si horrible, que Gamoens fut tenté de rétrograder. Il lui semblait honteux pour ses compatriotes de garder aux portes de la ville ses sinistres hôtes ; il se fût moins épouvanté à l'idée qu'un condamné allait être livré à l'exécuteur, qu'à la pensée de le voir précipiter au milieu de ces monstres.

– Oh ! fit-il, si le roi João savait cela !

Il crut alors entendre derrière lui un rire strident, et, se retournant, il aperçut, rasant la muraille, deux promeneurs se dissimulant du côté le moins éclairé.

Camoens continua d'avancer, et il se retrouva bientôt près des embouchures du fleuve sacré des Hindous, le Mandava.

Il n'était plus seul, un groupe d'hommes se dirigeait vers la partie du fleuve servant de repaire aux crocodiles. Ce n'étaient ni des promeneurs ni des passants. Trois d'entre eux en entraînaient un quatrième qui tentait, mais en vain, de briser les cordes dont il était lié.

– Non ! non ! répétait-il, je ne veux pas mourir d'un supplice semblable. Livrez-moi au bouireau, épuisez sur moi tous les supplices, je préfère cela à la gueule des crocodiles. J'ai tué avec le fer, je ne dois mourir que par le fer. Mon ennemi m'avait ravi ma joie, je lui ai pris sa vie, je veux bien donner la mienne. C'est justice ! Mais j'ai peur des monstres, j'ai trop peur !

Il disait cela en hindoustani, avec des intonations tantôt suppliantes, tantôt terrifiées, renversant en arrière sa tête livide d'épouvante. Il n'est pas de cœur si dur qu'il fût qui ne dût s'attendrir en l'écoutant.

Camoens se sentit l'âme navrée !

Il hâta le pas et rejoignit les soldats entraînant le malheureux.

L'Indien le reconnaît pour un Portugais et, comme si le nom d'un héros lui pouvait servir d'invocation suprême, il cria par trois fois :

– João de Castro ! João de Castro !

Les vieux soldats comme les Indiens, les justes et les coupables en appelaient au passé.

Le poète saisit le bras d'un des soldats.

– Ne peux-tu lui faire grâce ? demanda-t-il. Il avoue avoir tué, mais nul ne verra si tu sauves cette vie ! Au nom de Nossa Senhora ! au nom de tout ce que tu aimes en ce monde.

– Je ne puis pas, répondit le soldat.

– Ecoutez tous, reprit Camoens, je suis pauvre, car je ne possède que mon épée, une épée que je tire bravement au service du Portugal. Eh bien ! j’amasserai pour vous ma paye, je garderai pour vous dans les guerres ma part de butin, je ne me croirai jamais assez quitte envers vous, si vous m’abandonnez cette vie.

Les trois hommes se regardèrent. La voix émue du poète, la terreur du condamné, l’appât d’une récompense les séduisirent. Nul ne les épiait ; les sinistres exécuteurs d’ordres prononcés ne dénonceraient point cet acte de pitié !. En les voyant hésiter, Camoens tira son épée, coupa les liens de l’Indien, ôta de son cou une lourde chaîne d’or, la remit aux soldats en leur demandant leurs noms.

Une seconde après ceux-ci rentraient dans leurs quartiers et l’Indien tombait aux genoux du poète.

– Ami, lui dit Camoens, quitte une ville où les hommes jettent les Indiens en pâture aux monstres, remonte les rives du Mandava, gagne les monts Ghattas, et puisse mon Dieu, un Dieu de miséricorde et d’amour, pardonner un jour à ceux qui ne pardonnent pas !.

L’Indien serra Camoens dans ses bras, pleura de reconnaissance, puis s’éloigna des bords du fleuve..

Au même moment les deux hommes qui suivaient le poète s’élancèrent à la fois sur celui-ci.

Heureusement pour Camoens, il tenait encore à la main l’épée dont il s’était servi pour trancher les liens du condamné. Il tenta d’échapper au premier de ses adversaires ; mais alors le second se précipita sur lui, et une voix railleuse s’écria :

– Les crocodiles auront leur compte !

Camoens fit en arrière un bond prodigieux, attaqua tour à tour ceux qui, le croyant désarmé, s’attendaient à avoir facilement raison d’un promeneur inoffensif.

L'épée du poète semblait une créature vivante, à la voir si souple, si nerveuse, menaçant tantôt le front, tantôt la poitrine de ses agresseurs. Enfin d'un coup de revers elle abattit le poignet d'un de ses adversaires et troua la poitrine du second, qui, placé du côté du fleuve, roula dans les eaux grouillantes.

Oui, les crocodiles avaient leur compte.

Au même instant l'Indien rejoignait Camoens.

En se retournant pour regarder une dernière fois son sauveur, il comprit l'inégalité du combat, et voyant son bienfaiteur en péril il accourait à son secours.

– Frère, lui dit Camoens, tu es un véritable Indien, fidèle à qui te sauve et t'aime. Des deux hommes qui voulaient m'assassiner, l'un est mort, l'autre est blessé ; aide-moi à l'emporter.

– Il en voulait à ta vie, le sang ne doit-il pas payer le sang ?

– La religion de mon Dieu interdit la vengeance.

En comprenant qu'on allait l'enlever, le blessé fit un effort suprême. Il parvint à se tenir debout ; mais, affaibli par la perte de son sang, il recula et s'accota contre la muraille d'une maison voisine.

Lorsqu'il s'approcha pour le soutenir, Camoens le reconnut.

– Diogo Alencar, que vous avais-je fait ? demanda-t-il.

– A moi ? fit le secrétaire de Francisco Baretto, rien. Je n'agissais pas pour mon compte. Un couvent est près d'ici. frappez. je demande l'absolution plus encore que des secours.

Un quart d'heure après le poète déposait dans le parloir du couvent son lugubre fardeau. Un religieux accourut.

– Mon père, lui dit Diogo, j'ai voulu assassiner cet homme. je meurs. demandez-lui qu'il me pardonne.

– Je vous pardonne, répondit Camoens, au nom de la Passion du Christ.

Une heure plus tard l'Indien remontait, se dirigeant vers les monts Ghattas, et Camoens rentrait chez lui.

– Comme tu es pâle, lui dit Itaz, qui l'attendait depuis longtemps.

– La soirée a été chaude, répondit le poète, j'ai failli servir de pâture aux crocodiles. En me défendant contre mes ennemis, j'ai tué un homme, et j'ai

laissé le second des assassins entre les mains d'un moine qui l'exhorte à la mort.

– Et, demanda Itaz, sais-tu le nom.

– Du premier, non ; du second, oui.

Pendant plusieurs jours il fut impossible au poète de travailler : il cherchait le mot d'une terrible énigme.

Alencar avait déclaré ne pas agir pour son compte.

Qui donc avait pu le charger de tuer Camoens ? Celui-ci ne se connaissait point d'ennemis.

Point d'ennemis ! Il oubliait que les *Disparates na India* avaient ameuté contre lui tous ceux qu'il accusait d'avarice, de concussions, de cruauté ; tous ceux à qui il reprochait de mal interpréter les volontés du roi.

Dans son indignation et sa candeur, il se croyait le droit de parler haut quand il prenait la défense des « petits » que les grands traitaient en « Nérons ». Il ignorait que Francisco Baretto ne se sentait pas seulement profondément irrité par les *Disparates na India*, mais qu'il affectait d'attribuer à Luiz de Camoens un écrit satirique dont celui-ci se défendait d'être l'auteur.

Après la mort du vieux vice-roi don Pedro Mascarenhas, l'installation du nouveau gouverneur donna lieu à des fêtes populaires ; au nombre des spectacles offerts aux habitants de la ville, on donna une sorte de tournoi mauresque, dont les combattants s'armaient de roseaux.

L'auteur de l'écrit renié par le poète et que l'on trouve cependant parmi ses œuvres, tant l'accusation du gouverneur trouva de créance, avait donné pour titre à cette satire :

Plaisanteries sur quelques hommes qui ne sont pas ennemis du vin.

Il faisait suivre ce titre d'un argument ainsi conçu :

« *L'auteur feint qu'à Goa, lors des fêtes données pour l'installation du gouverneur, de certains galants se présentent pour jouer au jeu de cannes ; ils ont, sur des banderoles, des devises et des couplets qui font connaître leur caractère et leurs intentions.* »

Cette plaisanterie irrita plus encore peut-être Baretto que les *Disparates na India*. A partir de cette heure le poète eut dans le gouvernement un ennemi à qui tous les moyens devaient sembler bons pour se venger.

Son nom se trouva lié d'une façon inséparable à celui de Luiz de Camoens : aucun homme ne causa au poète de plus longues, de plus amères douleurs.

Le lendemain du jour où le poète avait été l'objet d'un odieux attentat, don Francisco Baretto attendit vainement son secrétaire. Vers le soir, un moine se présenta au palais du gouverneur. Il avait la tête baissée, les mains cachées dans les larges manches de sa robe, et d'une voix sans timbre, comme s'il craignait de faire passer dans son accent le tremblement de son cœur, il dit au gouverneur :

– Monseigneur, Diogo Alencar est mort.

– Mort ! s'écria le gouverneur.

– L'Écriture dit : *Celui qui tend un piège y tombera...* Il est tombé dans son propre piège.

– Voici une bourse renfermant cent cruzados d'or, mon père ; faites prier pour le repos de son âme.

– Je prierai aussi pour vous, monseigneur, ajouta le moine.

Il sortit comme il était entré, sans regarder don Francisco Baretto en face.

A peine eut-il refermé la porte, que le gouverneur murmura :

– Ce moine sait tout ! Mais Alencar lui a révélé mon nom sous le sceau de la confession ; de ce côté je suis tranquille. Mais Camoens. Camoens a vu le meurtrier au rivage. c'est déjà trop.

Itaz comprenait à quels dangers sa franchise exposait le poète.

– Blâme le gouverneur, disait-il, maudis les abus, déplore les injustices, mais dissimule ton indignation. De quoi te serviraient tes misanthropiques tristesses ? Penses-tu guérir les hommes de leurs passions ? Les rendras-tu doux et bons, justes et sincères ? Non ! mille fois non ! Chante Natercia, pleure don Antonio ton ami, raconte tes douleurs personnelles dans des strophes harmonieuses, mais évite de froisser les uns et d'épouvanter les autres.

– Je me croirais lâche.

– Tu ne serais que prudent.

– Eh ! l'ai-je été jamais ? Était-ce de la prudence que de laisser prendre mon cœur à ce doux rêve de jeunesse qui cause le désespoir de ma vie ?

Etait-ce de la prudence de vouer mes plus belles années aux lettres, tandis que je pouvais, comme mon père, devenir capitaine d'un navire ?

Je ne suis pas prudent, je ne le deviendrai jamais ! Hier, j'ai versé mes derniers reis dans la main d'un vétéran d'Albuquerque, une heure plus tard j'offrais à trois soldats ma chaîne d'or qu'Antonio m'avait donnée. Je ne suis pas prudent ! Je jette mes vers au vent, mon cœur à qui m'aime. Je pense haut, comme je tiens l'épée ! Et quand bien même mon imprudence devrait être punie d'un second exil, plus long que le premier, je ne regretterais pas ce que j'ai cru devoir faire.

– Ceux que tu défends te sont-ils même reconnaissants ?

– Je ne demande que l'approbation de ma conscience. D'ailleurs, Itaz, si je suis parfois amer, je reste discret ; je montre les injustices connues et je tais le nom des coupables.

Itaz avait raison dans ses craintes.

Deux jours plus tard, Luiz de Camoens, sans avertissement, sans interrogatoire, sans procès, était jeté en prison.

A qui en appeler ? Que faire ? A qui demander justice ? Il attendit, espérant qu'on le conduirait devant des magistrats.

Mais Camoens ne vit que le geôlier chargé de lui apporter une maigre nourriture. Cet homme refusa de remettre les missives que le poète écrivait.

– J'ai des ordres, répondait-il invariablement.

Quelques jours plus tard, des hommes pénétrèrent la nuit dans le cachot de Camoens, le chargèrent de liens, le portèrent dans une barque montée par quatre vigoureux rameurs.

Cette fois le poète ne pouvait ni appeler, ni se défendre. Il ignorait si ceux qui l'enlevaient avaient ordre de le jeter à la mer comme un fardeau. Mais de la barque une voix demanda de l'aide, le canot se heurta contre les flancs d'un navire. Ceux qui venaient d'arracher Camoens à sa prison le soulevèrent, puis, le passant par-dessus le bordage d'un navire, remirent le prisonnier aux hommes qui l'attendaient.

Garrotté et bâillonné, le poète fut saisi par des matelots, qui à leur tour le laissèrent dans une sorte de réduit noir après lui avoir ôté ses liens.

Durant la matinée, le vaisseau à bord duquel il se trouvait leva l'ancre, et la flotte cingla vers les Moluques, emmenant Camoens pour lui faire subir

un nouvel exil.

CHAPITRE VIII.

A TRAVERS LES ÎLES.

Quel était le bâtiment à bord duquel se trouvait le poète ? vers quels parages courait-il ? La violence exercée sur sa personne, son emprisonnement illégal, suivi d'un embarquement clandestin, tout faisait redouter à Camoens un de ces mystères d'iniquité que Baretto devait multiplier durant son gouvernement.

Force fut à Camoens d'attendre que le capitaine lui révélât ce qui allait advenir de sa destinée.

Il faisait tellement sombre dans le réduit où l'on avait jeté le poète, qu'il lui fut impossible de se rendre compte de la marche des heures ; un sommeil pénible lui enleva, durant quelques moments, le sentiment de ses maux ; il ouvrit les yeux au moment où une subite clarté inondait sa cabine.

Un jeune garçon le venait chercher de la part du capitaine.

Celui-ci était un homme d'environ quarante ans, brave, loyal, et qui n'avait jamais déshonoré son nom et son caractère par une lâcheté.

– Senhor, dit-il à Camoens en le regardant avec une expression de bienveillance douloureuse, tant la physionomie vive, élevée du poète témoignait de la noblesse de ses sentiments, j'ignore encore à cette heure votre nom et vos qualités. Vous êtes un prisonnier reçu par moi en dépôt et dont j'ai délivré reçu comme d'une marchandise. Mais voici une lettre officielle qui m'en apprendra davantage ; défense m'a été faite d'en briser le sceau avant deux jours de traversée, ce délai vient d'expirer. C'est devant vous que je veux prendre connaissance d'un ordre qui pourrait, si mes pressentiments sont vrais, n'être que la consécration d'une horrible injustice.

Le capitaine Bento brisa un large cachet de cire rouge et jeta les yeux sur la lettre.

Une exclamation de douloureuse surprise lui échappa ; il se leva avec lenteur et s'inclina devant le poète.

– Luiz de Camoens ! dit-il, vous êtes Luiz de Camoens !

– Allons, dit le poète, la nouvelle dont vous êtes porteur passera par des lèvres bienveillantes. ne craignez rien, j'aurai le courage de tout entendre.

– Vous êtes envoyé en exil. aux Moluques.

– Votre navire y relâche donc ?

– Je vous déposerai à Malacca, répondit Bento.

– Pourrai-je rentrer à Goa ?

– Francisco Baretto ne me l'apprend pas !

– « Puisse le souvenir de cet exil, dit le poète, demeurer sculpté sur le fer et sur la pierre ! »

Il déboutonna son pourpoint et tira de sa poitrine une liasse de papiers.

– Le bourreau m'a laissé les *Lusiades*, je ne suis qu'à moitié malheureux.

Bento s'efforça d'adoucir pour Camoens les amertumes du voyage. Durant de longues heures d'épanchement, Luiz lui raconta une vie si pleine d'incidents douloureux, qu'elle ne laissait plus d'heures pour la joie. Ce qu'il regrettait par-dessus toute chose, c'était de se voir séparé de ceux qui à Goa commençaient à l'aimer.

Aux Moluques il lui serait impossible de continuer ses études. Ce second exil ne lui procurerait pas, comme celui de Santarem, le moyen d'agrandir le cercle de ses connaissances. Il verrait des plages inconnues, mais pour lui ces paysages seraient vides. La nature si grande, si variée, si sublime qu'elle soit, ne suffit point pour adoucir les douleurs de l'âme ; la voix d'un ami, la pression de sa main, quelquefois même un de ces silences qui prouvent d'une façon absolue l'entente des sentiments, apaisent plus vite nos maux qu'un magique spectacle. La vie de Camoens allait devenir une course errante d'île en île, de rivage en rivage.

Peut-être l'ensevelirait-on sur quelque îlot ignoré, loin de cette « ingrate patrie » que tant de fois il avait pleurée.

Encore deux jours et le navire sur lequel se trouvait Camoens allait avoir en vue la presque-île de Malacca, le temps continuait à être magnifique, et le

capitaine se réjouissait d'avoir pu traverser sans danger des parages périlleux, lorsque, durant une après-midi jusqu'alors claire et calme, le vent qui soufflait dans les voiles s'apaisa tout à coup ; des nuages noirs, accourant de tous les points de l'horizon, obscurcirent subitement le ciel. Bento consulta ses instruments, étudia l'état de la mer et hocha la tête d'une façon significative.

Ordre fut donné de carguer les voiles.

La tempête accourait avec une prodigieuse vitesse.

Fidèle à sa coutume de voir de près le danger, Camoens demeura sur le pont.

Après avoir subi l'ouragan nocturne du cap des Tempêtes, il tenait à assister à une tourmente en vue de Malacca.

La mer se soulevait avec une lenteur sinistre et d'innombrables troupes de petits pétrels tantôt voltigeaient au-dessus des ondes, tantôt se reposaient sur les vagues.

Bientôt la grandeur du spectacle qui s'offrit aux regards en fit oublier l'horreur, et l'admiration l'emporta sur l'effroi.

Six trombes gigantesques se formèrent à la fois ; quatre jaillirent entre le vaisseau et la terre. Leur diamètre atteignait au moins soixante pieds ; au-dessus de cette barre s'élevait une colonne mince que rejoignaient les nuages. Ces spirales dans lesquelles montaient ensemble l'air et l'eau semblaient d'un jaune brillant sous les rayons du soleil, et s'évasaient dans leur partie la plus haute, comme si elles tentaient d'aspirer les nuées ; quelques-unes paraissaient par intervalles être stationnaires ; d'autres fois elles semblaient douées d'un vif mouvement et décrivaient des lignes courbes tantôt d'un côté, tantôt d'un autre ; parfois même on eût dit que ces redoutables colonnes se croisaient.

Souvent le capitaine avait été témoin de phénomènes de ce genre, mais jamais il n'avait vu son navire environné de ces colonnes redoutables.

Les voiles avaient été repliées ; mais les mâts et les vagues suffisaient pour constituer un danger, si le vaisseau entraît dans un tourbillon.

Pendant la durée du péril, de petites bouffées de vent soufflaient de tous les points du compas ; des nuages noirs enveloppaient l'horizon ; la pluie torrentielle faisait rage ; enfin le vent se fixa dans son ancien rumb, le ciel

reprit sa sérénité ; l'une après l'autre les trombes disparurent. Quand la dernière s'évanouit, un large éclair illumina le ciel, accompagnant une explosion formidable.

– La mort ne veut pas de moi ! dit Camoens au capitaine.

Deux jours après le navire mouillait en vue de Malacca, à qui ses riches mines avaient valu le nom de *Chersonèse d'Or*.

Albuquerque s'en était rendu maître en 1504, et dans les *Lusiades* Camoens parlait ainsi de cette victoire :

Et toi, fille de l'Aurore, opulente Malacca, c'est en vain que, cachée au sein de ta mère, tu crois échapper à l'inévitable main du héros.

Tes flèches empoisonnées, tes redoutables kriss ne sauveront ni ton peuple amolli ni les belliqueux Javanais.

De Malacca, le poète partit pour les îles dont il souhaitait décrire les beautés et les épouvantes. Il visita tour à tour Timor, qui livre au commerce le sandal dont le parfum embaume les forêts ; Bornéo, qui recueille les larmes du camphrier ; les îles de la Sonde, qui s'embellissent des couleurs variées de leurs fruits et du plumage éclatant des oiseaux qui ravissent au muscadier sa noix odorante.

Enfin il décrivit les épouvantes de Ternate.

On voit, dans certaine partie de l'Orient, le feu éternel échauffer de ses rayons les plus brûlants une île habitée par des étrangers ; l'hiver, si dur pour d'autres climats, y ramène gaiement la verdure dans les campagnes. La nation lusitanienne s'en est emparée, grâce au pouvoir de ses armes sanglantes ; un fleuve alimenté par les eaux de la mer qui rappellent tant de souvenirs l'environne. Les herbes qui croissent de tous côtés servent de pâture aux bestiaux et réjouissent les yeux des hommes.

Mon sort l'a voulu. Ce fut en ce lieu que s'écoula une grande partie de cette existence, qui ne m'appartenait plus ; il le fallait ainsi, pour que ma sépulture, creusée par les mains du redoutable Mars, fût un jour baignée de sang et couverte de mes souvenirs. Si l'amour consentait qu'en échange de cette vie il restât de moi quelque mémoire, que le récit de mes souffrances

fût lu par deux beaux yeux, je le répète, j'échangerais ma vie contre ce doux souvenir.

Beau fleuve limpide, et vous, arbres, qui offrez des couronnes aux vainqueurs ; vous qui, toujours favorables au diligent cultivateur, donnez diverses productions sur les mêmes rameaux, vous n'éprouvez jamais aucune injure du temps ; que les plaintes que je viens de prononcer murmurent sous vos ombrages tant que le soleil accordera sa lumière à l'astre des nuits, afin que d'âge en âge on sache que l'exil ne tue pas. Camoens, la voix plaintive et désolée restera dans cette solitude jusqu'à ce que le temps la change en un plaintif écho.

En dépit de ces voyages, Camoens, qui venait de se fixer à Tidor, y menait une existence d'une désespérante monotonie. A peine trouvait-il assez d'énergie pour travailler encore aux *Lusiades*.

Les exilés qui, comme lui, souffraient de l'éloignement de la patrie et de la perte d'êtres chers, ne pouvaient relever son courage. Il les fuyait plus qu'il ne les cherchait. Son unique distraction était d'attendre l'arrivée des navires assez nombreux dans l'archipel. Il recevait tantôt des lettres de Portugal, tantôt des nouvelles de cet Itaz ou d'Heitor de Sylveira, dont il s'était vu si brusquement séparé.

Un matin, un navire venait d'être signalé, et Camoens, assis sur le rivage à l'ombre de grands palmiers, suivait du regard les voiles hautes gonflées par le vent. Il arrivait de Goa, et peut-être avait-il à son bord de nouvelles victimes de Francisco Baretto. Pendant longtemps Camoens se dit qu'il était inutile d'aller sur le port, que rien d'heureux ne lui saurait advenir, et cependant à peine les embarcations s'emplirent-elles de passagers, que le poète accourut les attendre. Il n'eut pas le temps de chercher dans la foule s'il reconnaissait un visage ami : deux bras l'étreignirent et son nom fut prononcé avec un accent de tendresse profonde.

– Itaz ! s'écria le poète, toi ici ! Mon Dieu ! est-ce que Baretto ?.

– Baretto n'exilera plus personne, répondit Itaz avec une sorte de joie farouche.

– Que viens-tu faire ici ?

– Te rejoindre et t'apporter des nouvelles.

Il fallut peu de temps pour transporter les bagages d'Itaz dans la demeure de Camoens. Un repas d'une simplicité primitive leur fut servi par une esclave noire, et lorsqu'ils eurent vidé leur dernière coupe de vin Itaz dit à son ami :

– Baretto a quitté les Indes pour aller conquérir le Monomotapa ; je consens à ce qu'il s'en empare, pourvu qu'il y vive et qu'il y meure d'une façon misérable, sans avoir même une cabane pour abriter sa tête.

– Il était cruel, orgueilleux, lâche, vindicatif, répondit Camoens, et cependant les trois années de son gouvernement ne furent pas sans gloire.

– Soit ! dit Itaz ; il fit victorieusement la guerre contre Hidal-Kan, il ruina Suaquem ou du moins la fit ruiner par Peixota ; il prit les forteresses d'Asserim et de Manoro. C'est par ses ordres que Pedro Baretto entra dans le Sindh et détruisit plusieurs îles ; mais un souvenir balancera ces victoires, on oubliera les forteresses abattues et les rois soumis : on se souviendra de Camoens exilé ! Maintenant, ton cœur de Portugais va saigner. Tu chérissais, presque à l'égal de la patrie, un monarque qui cependant n'a rien fait pour toi.

– João ! s'écria Camoens, le roi João.

– Il a cessé de vivre. Depuis trois ans, don Sébastien, son petit-fils, était né ; triste naissance ! car les premiers langes du prince, ce furent les voiles de veuve de dona Juana, la fille de Charles-Quint. Nous espérions que le vieux monarque apprendrait la royauté à celui qui devait hériter de son trône, mais le vieillard a laissé l'Infant aux soins d'une mère inexpérimentée.

– Qui donc gouverne ? demanda Camoens.

– La reine Catharina et Aleixo de Menezes sont chargés de l'éducation du prince.

– Le choix de l'ayo est excellent et la reine est digne d'être régente.

– Sans doute ; mais cette régence sera trop courte.

Quand don Sébastien sera déclaré majeur, à quatorze ans, possédera-t-il l'intelligence, la volonté nécessaires pour gouverner le pays ? On nomme déjà ceux qui le feront à sa place : Martim Gonzalves da Camara et Luiz Gonzalves da Camara, son frère.

Camoens demeura un moment perdu dans ses pensées, il ne paraissait plus entendre ce que lui disait Itaz. Tout à coup il saisit une plume, attira une feuille de papier et, avec cette rapidité d'improvisation qui était un des caractères de son génie, il écrivit ce sonnet :

Qui gît dans ce grand sépulcre ? Quel est celui que désignent les illustres armoiries de ce massif écusson ? – Rien ! car c'est à cela qu'arrive toute chose ; mais ce fut autrefois un être qui possédait tout et qui pouvait tout.

Il fut roi, il remplit tous les devoirs d'un roi, il fit avec un soin égal la paix et la guerre ; que la terre lui soit aussi légère à cette heure que son bras fut autrefois pesant au Maure farouche !

Serait-ce Alexandre ? – Que personne ne s'y trompe ; on estime plus celui qui sait conserver que celui qui n'a su que conquérir. – Serait-ce Adrien ? ce puissant maître du monde.

Il observa mieux les lois d'en haut. – C'est donc Numa ? – Non, c'est João III de Portugal, et il restera sans second.

Il lut ce sonnet à Itaz, et celui-ci dit à son ami :

– On devrait graver ces vers à Belem, sur la tombe du vieux roi.

– Espérons que don Sébastien égalera son père, fit Camoens avec un soupir.

– Rappelle-toi les signes funestes qui précédèrent sa naissance, la vision de ces femmes en deuil, qui semblaient menacer dona Juana et l'enfant qu'elle attendait. Non ! non ! ce règne ne sera pas heureux. Aussi ne me serais-je point senti le courage de venir à Tidor, malgré la beauté du pays et la joie de te revoir, si je n'avais à t'apprendre que la mort de don João III et la régence de la reine Catharina.

– Que sais-tu encore ?

– Le nom du nouveau vice-roi des Indes.

– Il se nomme ?

– Don Constantino de Bragança.

– Le fils du duc João, frère de don Théodosio ?

– Lui-même.

– Itaz, Itaz ! tu avais raison de le dire, pour la première fois je crois à un retour de la fortune.

– Cette fortune, je te l’apporte. Dès que j’appris l’arrivée du duc Constantino de Bragança, je lui demandai une audience. Il me l’accorda ; et je lui racontai l’iniquité commise à ton égard.

« – Camoens aux Moluques ! s’écria-t-il. Celui de tous les poètes portugais dont nous avons le droit d’attendre davantage, condamné à l’exil, et quel exil ! Francisco Baretto s’est à jamais déshonoré par cette injustice. Nous aurions dû prodiguer les loisirs à Luiz de Camoens, et nous lui avons fait mener la vie aventureuse d’un soldat. Son sang a coulé pour le service du pays, et nous ne l’avons pas même récompensé. Je vous remercie, ajouta-t-il en me tendant la main, de m’avoir appris la vérité. Vous irez trouver Camoens, en qualité d’ambassadeur et d’ami de don Constantino de Bragança.

« – Où le chercherai-je ?

« – Partout. Je vous donne libre passage sur les vaisseaux de l’Etat.

« – Et que dirai-je à mon ami ?

« – Vous lui remettrez la lettre dont je vous chargerai. »

– Cette lettre ? demanda Camoens.

– La voici.

Don Constantino de Bragança expédiait à Luiz de Camoens une commission de *curateur des successions vacantes à Macao*. Comprenant qu’à un homme doué des talents de Camoens, une seule chose faisait défaut : la fortune, le vice-roi lui offrait le moyen de la conquérir non seulement grâce aux émoluments de sa place, mais surtout en raison des transactions commerciales auxquelles il pouvait prendre part grâce aux nombreux navires allant de Chine à Macao.

Un soupir d’allègement souleva la poitrine du poète. L’intelligente protection du vice-roi lui permettrait enfin de connaître une médiocrité dorée.

Durant tout le reste du jour, Camoens et Itaz échangèrent leurs souvenirs, leurs espérances. Le poète eût souhaité entraîner son ami en Chine, mais Itaz lui répondit :

– Avant deux ans tu seras riche, et le vice-roi te rappellera à Goa ; j’y vais retourner, après avoir pris les lettres des exilés dont tu plaideras la cause.

Au bout de trois semaines, Camoens prit passage sur un navire allant à Macao.

Il y avait peu de temps que les Espagnols avaient jeté les yeux sur cet étroit espace de terre qui forme le point septentrional de la grande baie, connue sous le nom de *bocca de Tigris*. La cité, moitié chinoise. moitié portugaise, n’était pas encore le centre actif et vivant du commerce entre l’Europe et le Céleste Empire. C’était une sorte de factorerie, qui devait être érigée en ville coloniale à partir de 1583. L’établissement portugais comptait à peine une lieue de superficie et se trouvait placé sur un promontoire au sud-est de la grande île Chang, au-dessous de Canton, faisant autrefois partie des îles de Solor et de Timor, situées dans l’archipel Indien du gouvernement de Goa. Macao allait devenir le berceau du commerce qui, après s’être concentré à Canton, devait s’étendre dans tout l’univers.

CHAPITRE IX.

L’ESCLAVE JAVANAIS.

L’habitation de Severim de Beja se trouvait située au bord de la mer, sur une sorte de promontoire en miniature. Ombragée d’arbres magnifiques, elle se faisait remarquer de loin par la grâce de son architecture. Des artistes chinois y avaient épuisé la fécondité d’une imagination naïve et parfois enfantine, mais qui atteint souvent la grâce. L’imprévu des innovations fait sourire, l’opposition des couleurs étonne ; cependant le regard s’accoutume vite à ces toits immenses relevés aux angles, aux clochetons garnis de persiennes de bois précieux, du sommet desquels semblent prêts à s’envoler des dragons fantastiques. Aux surprises du regard s’unissent celles de l’oreille : des clochettes de métal, des instruments à cordes sonores se

dissimulent de tous côtés ; le vent agite les unes, la brise passe dans les autres et confond ces harmonies d'une extrême douceur. Les portiques de bois rares, dont les piliers fuselés, fouillés, sculptés s'épanouissent en bouquets, sont entourés de fleurs vivantes aux couleurs merveilleuses ; grimpant le long des colonnes, elles se confondent avec une flore de bois de teck et de sandal. Des fauteuils souples, favorables à la paresse, des guéridons de laque incrustés de fines porcelaines attendaient le caprice du maître. Sur une petite rivière se balançait une barque à pavillon de soie, aux mâts décorés de banderoles flottantes. Les jardins présentaient un mélange de vérité et d'artifice qui n'était pas sans charme : tandis que des bananiers étendaient leurs feuilles minces et les confondaient avec la couronne des palmiers, des cyprès nains de la hauteur d'une touffe d'herbe ornaient des vases de porcelaine. Des cigognes se promenaient gravement dans les allées, au détour desquelles un formidable dragon en faïence bleue semblait les menacer à la fois de sa langue fourchue et de ses crocs gigantesques. Le feuillage échevelé des saules se confondait avec des pyramides artificielles d'arbres taillés en vases, en colonnes, en idoles bizarres. Puis, au milieu des fleurs, des verdure, des lianes, surgissaient des tours à étages s'amincissant d'une façon progressive, et des toitures légères posées sur des supports aériens. Un mouvement de terrain ondulant, en arrière de l'habitation, permettait d'embrasser la baie, couverte d'une flottille de canots. Sous les portiques, dans les allées du jardin, passaient et repassaient des esclaves. Les uns ployaient sous le poids de vases remplis d'eau destinée à l'arrosage des fleurs, les autres cueillaient des bouquets pour l'appartement du maître ; trois d'entre eux soignaient les arbustes disposés avec art dans les anfractuosités de roches artificielles. Les derniers promenaient légèrement le râteau dans les allées couvertes d'un sable fin rendu éclatant par le mica et les débris de coquilles qui s'y trouvaient mêlés.

Severim de Beja avait acheté cette propriété d'un vieux mandarin lettré ayant passé une partie de ses printemps à admirer les pêchers en fleur ; ses étés écrire des vers sur le feuillage argenté des saules ; ses automnes à cultiver des chrysanthèmes, et ses hivers à composer des poèmes, dignes rivaux de l'*Eloge du thé*.

Au luxe, complètement chinois, du lettré Y-King, Severim de Beja joignit ce que les arts européens mrent lui fournir de merveilles. D'un caractère à la fois efféminé et dur, il présentait des côtés à la éron qui lui auraient fait trouver une jouissance affinée à déguster un repas délicieux devant des miérables mourant de faim, à écouter une musique uave tandis qu'au loin quelque horrible supplice arrachait à un esclave des cris douloureux. Il comptait sinon des amis, du moins un grand nombre de parasites vantant sa générosité, l'abondance de sa ta-) le, le fumet de ses vins, la subtilité de son esprit. Haï de tous ceux qui le servaient, éprouvant un complet dédain pour les hommes n'appartenant pas à la race européenne, il passait sa vie au milieu des fêtes et des banquets, entouré de compagnons le jalousant pour ses richesses, le méprisant pour ses vices et lui serrant la main avec une affectation de déférence et l'amitié.

Les hasards imprévus d'une promenade sur la côte venaient d'attirer dans les jardins de Severim de Beja un promeneur d'une physionomie à la fois mélancolique et railleuse. On eût dit que, lentement, jour par jour, blessure par blessure, le malheur s'efforçait d'éteindre la gaieté naturelle, la verve jaillissante d'un esprit aimable, l'entrain d'un esprit ailé, pouvant tour à tour atteindre aux plus hauts sommets de l'idéal et se jouer dans une mordante satire. Tout, dans cet homme, présentait d'étranges contrastes : sa tenue martiale, une blessure reçue en plein visage, le ton flamboyant d'une chevelure et d'une barbe rousses. Puis, à côté de ces dehors caractéristiques du soldat, l'habitude de la pensée creusait un pli profond entre ses sourcils, et, quand il marchait, absorbé par une pensée persistante, son attitude était celle d'un rêveur poursuivant la solution d'un problème.

Ce promeneur avait franchi la limite des jardins de Severim de Beja sans se rendre compte qu'il pénétrait dans une propriété particulière.

Toute cette côte semblait si merveilleusement pittoresque, qu'il ne s'étonna point d'abord du luxe de la végétation. Ses yeux charmés erraient des roches enveloppées d'un réseau d'algues à des saules inclinés dont les branches retombaient sur le sol ; des nuées d'oiseaux voltigeaient autour de lui ; des échassiers à l'allure pensive se montraient de temps à autre à des détours d'allées, le contemplant sans s'effrayer. Des grands arbres aux cèdres nains, des pivoines en fleur, que cultivait jadis le lettré Y-King, aux

arbustes à fleurs rosées, ses yeux s'enivraient de l'aspect d'une nature puissante. Ce fut seulement en entendant les sons d'instruments à cordes maniés avec un art naïf, et auxquels se mêlaient des voix jeunes et fraîches, que le promeneur comprit qu'il se trouvait en défaut et qu'au lieu d'errer dans une sorte d'oasis sauvage il se trouvait dans la propriété de quelque millionnaire. Alors seulement aussi, il fut frappé des différences existant dans les détails de ces jardins magnifiques. Il aperçut au fond des cavernes factices des dragons de bronze et de porcelaine ; il vit des arbres verts taillés en Bouddhas gigantesques, des tours étageant sur leurs parois émaillées des toitures ornées de clochettes tintant à toutes les brises. Il allait revenir sur ses pas et regagner le bord de la mer, quand il entendit non loin de lui prononcer quelques mots en portugais. Mieux valait avancer et s'excuser d'une indiscretion involontaire.

Il tourna dans une allée et se trouva près de deux serviteurs vêtus à l'européenne, à qui il demanda le nom du propriétaire de l'habitation. En entendant prononcer le nom de Severim de Beja, le promeneur comprit qu'il se trouvait chez un compatriote et il témoigna le désir de lui faire une visite. Un des serviteurs le précéda et bientôt le promeneur se trouva en face d'une vérandah garnie à la fois de stores légers et de fleurs grimpantes. Cinq ou six hommes, dont deux portaient des costumes de riches négociants chinois, savouraient des vins arrivés à grands frais de Madère, tandis que des sorbets se rafraîchissaient dans un filet d'eau courante. A quelque distance, rendues plus charmantes encore par le cadre qui les entourait, de jeunes musiciennes donnaient un concert aux hôtes de Severim de Beja. Grandes et minces, leur taille flexible se dessinait sous la forme étroite de leurs robes de soie fleuries de ramages. Une ceinture formant un nœud énorme laissait retomber deux pans frangés d'or sur la queue de leurs tuniques représentant les ondes bleues d'un fleuve. Leur visage rond, d'une pâleur transparente, dessinait sa forme régulière sous les cheveux lisses, aux racines fortement tirées en arrière et s'aplatissant sur les tempes. Un échafaudage de coques traversées d'aiguilles d'or et dont le noir brillant était relevé par des touffes de fleurs de poirier rouge surmontait cet édifice, élégant et bizarre à la fois. Les fins poignets des musiciennes et leurs doigts roses aux ongles aigus sortaient de voiles de crêpe que le mouvement des

bras agitait comme des ailes. Tandis qu'elles tenaient de la main gauche le long manche de leurs guitares incrustées d'ivoire et de nacre, en effleurant les cordes de la main droite, elles imprimaient à leur corps un balancement léger rempli d'une grâce nonchalante. Les chanteuses imitaient le mouvement onduleux de leurs écharpes de crêpe jaune, rose ou bleu. Ce spectacle présentait une nouveauté piquante. Les voix un peu nasillardes ne formaient point de désaccord avec les instruments, fournissant un nombre de notes limité. On comprenait que ce concert, écouté sous une vérandah fleurie, en savourant des sorbets à la neige, ou des coupes de vin, présentait un attrait piquant. Pour les Européens, ces jeunes filles au teint de porcelaine, aux sourcils gracieux comme une feuille de saule, aux lèvres petites et roses, à la taille souple sous d'amples vêtements, étaient un coin entrevu du Céleste Empire.

Le promeneur s'avança vers le maître de l'habitation, le salua avec courtoisie, et lui dit avec cette sûreté d'accent que possèdent les hommes de valeur :

– Je m'appelle Luiz de Camoens ; don Constantino de Bragança m'a fait l'honneur de me nommer *curateur des successions* dans votre ville.

– Luiz de Camoens, répondit le propriétaire de l'habitation ; soyez le bien reçu dans la maison de Severim de Beja, et faites-lui la grâce de la considérer comme vôtre.

Des serviteurs apportèrent de nouveaux rafraîchissements ; les musiciennes trempèrent leurs lèvres dans la neige d'un sorbet, et pendant un moment la conversation, devenue générale, embrassa des sujets variés. Les négociants chinois demandèrent au poète s'il n'était point dans l'intention de s'occuper personnellement d'affaires commerciales.

– Moi, répondit Camoens, je suis un soldat sachant seulement manier l'épée, et un lettré, comme vous dites en Chine.

– Ce n'est point un obstacle, répondit en souriant Severim de Beja, et j'approuve fort l'idée Sthou-Li ; quoique le poste de *curateur des successions* puisse rapporter des émoluments élevés, vous devez prendre part à des entreprises commerciales qui vous enrichiront en deux ans. Croyez-moi, il est beau de visiter les possessions portugaises, mais bien maladroit est celui qui rentre dans sa patrie sans avoir fait fortune. Je dois

une partie de la mienne à mon ami Sthou-Li, laissez-lui faire la vôtre, s'il y consent.

Avant que Camoens eût répondu autrement que par un geste de remerciement, les jeunes musiciennes reprirent leurs chansons mélancoliques.

Le poète se laissait bercer par cette mélodie et suivait d'un regard curieux les poses plutôt que les danses de deux jeunes filles, quand un cri strident, aigu, un cri arraché par une horrible douleur physique, parvint à l'oreille des hôtes de Severim.

Les doigts des musiciennes s'arrêtèrent sur les cordes des guitares ; les danseuses, les bras levés avec une grâce nonchalante, tressaillirent de la tête aux pieds et cachèrent entre leurs doigts leurs visages bouleversés.

Camoens se tourna vivement vers le maître de l'habitation et lui adressa du regard une question pressante.

Severim de Beja sourit en se renversant sur un fauteuil, tendit une coupe à un serviteur et dit à ses hôtes :

– Ce n'est rien ! un esclave que l'on châtie.

Puis, tirant d'une cassette placée près de lui sur une table de laque des colliers d'ambre, des fils de coraux et des cruzados d'or, il les lança sur la petite estrade où se tenaient les musiciennes et les danseuses.

– Allons ! dit-il, filles ravissantes du Céleste Empire, je vous paye pour entendre des chansons et non pour être témoin de vos sensibleries.

Ni les chanteuses ni les joueuses de guitare ne ramassèrent les présents magnifiques de Séverim et à l'instant même un cri plus terrible que le premier s'éleva au milieu d'un silence glacial.

– Mais on torture une créature de Dieu ! murmura Camoens.

– Vous vous trompez, répliqua le maître de l'habitation, il ne s'agit point d'une créature de Dieu, mais d'un Javanais rebelle.

– C'est horrible ! horrible ! fit Camoens.

– Oh ! reprit Severim, vous n'êtes point encore au courant de nos mœurs et de nos usages ; vous vous y habituerez.

– Mon père Simon Vaz, comme tous les nobles portugais de Lisbonne, se faisait servir par des noirs, jamais il ne les a châtiés.

– Je voudrais bien savoir comment il parvenait à s'en faire obéir ?

– Il se montrait humain.

– L’humanité ! un joli art européen que l’on désapprend aux Indes et en Chine. Quand vous vendrez à la fois et tour à tour de la soie de Chaul, du bois de sandal, de l’ivoire, des muscades, de la gomme de camphrier, du sang-de-dragon et des esclaves, à quelque race qu’ils appartiennent et de quelque couleur qu’ils soient, vous verrez que vous perdrez cette délicatesse d’épiderme qui vous fait tressaillir de compassion en entendant les cris d’un misérable. Cet Antonio, dont le dos saigne en ce moment sous les coups de rotang, a tenté à trois reprises de s’évader. La première fois sa correction fut légère : quoique l’on veuille châtier un esclave, il ne s’agit point de détériorer sa marchandise. La seconde fois le châtiment devint plus dur, il s’agissait de donner à ce révolté une sérieuse leçon et Antonio resta un mois avant d’être guéri de ses blessures. Aujourd’hui.

– Eh bien ? demanda Camoens.

– On lui administrera cent coups de bâton, puis on lui coupera la langue. Je n’ai pas besoin qu’un esclave parle, il me suffit que ses bras travaillent.

– Oh ! vous ne ferez pas cela, seigneur ! vous ne le ferez pas. Vous songerez que ce Javanais est votre frère, quelque dédain que vous inspire sa race ! Vous vous souviendrez qu’il est enfant du Christ.

– Je lui préfère un de mes chevaux ou de mes éléphants, répondit le maître. Au surplus, on survit à cent coups de bâton.

– Mais cette mutilation horrible ?

– Les bêtes sont muettes, répliqua Severim.

Il adressa un signe impérieux aux musiciennes, dont la tête fine et pâle s’inclina avec une soumission résignée.

On n’entendait plus de cris stridents, mais on eût dit que des soupirs douloureux, des sanglots contenus s’échappaient de la poitrine d’une créature torturée.

L’embarras était grand parmi les invités de Severim de Beja. Les négociants chinois, si accoutumés qu’ils fussent à voir exercer des cruautés inouïes sur les criminels et sur les esclaves, se sentaient impressionnés d’une façon pénible. Quant aux Portugais, bien qu’endurcis par l’habitude, ils n’avaient pu entendre sans horreur l’annonce du supplice que devait subir Antonio.

– Senhor Severim de Beja, demanda Camoens en se levant, combien vaut ici un esclave javanais ?

– Celui-ci m’a coûté mille ducats d’or.

– Consentiriez-vous à me le céder au même prix ?

– Non, répondit Severim.

– Pourquoi ?

– J’y perdrais.

– Vous l’avez depuis plusieurs années cependant ?

– Depuis dix ans.

– Il a perdu de sa valeur.

– C’est possible.

– Vous réaliseriez donc un bénéfice en le revendant ce qu’il vous a coûté.

– Et ma vengeance ! fit le Portugais, dont les lèvres retroussées laissèrent voir des dents aiguës comme celles des tigres. Je vous l’ai dit, ce misérable s’est évadé trois fois. Il a eu l’audace de m’affirmer un jour que devant Dieu son âme avait la même valeur que la mienne, et que j’avais beau l’avoir acheté et payé comme une marchandise, il n’en était pas moins libre par la pensée, par le cœur et par l’âme. Oui, j’éprouve une jouissance inouïe à savoir qu’en ce moment le chef de mes esclaves compte les coups de rotang qui crevaient ses épaules de traces sanglantes. La vengeance est bonne à savourer entre des airs de danse et la causerie des hôtes ; ce misérable ne vaut certainement pas la peine que vous vous occupiez de lui.

– Pardonnez-moi si j’insiste, dit Camoens. Je vous demande comme un service, comme une grâce, de me céder Antonio. Peut-être mérite-t-il les reproches que vous lui adressez ; peut-être n’en avez-vous jamais obtenu un service régulier ! Mais mon cœur bondit à la pensée des souffrances qu’il endure. Voulez-vous deux mille ducats ? Je vous les payerai le plus vite qu’il me sera possible, car je ne rougis point de l’avouer : le protégé de Constantino de Bragança est pauvre. Cette vie, senhor Severim de Beja, vendez-moi cette vie ! Que cet esclave n’expire pas dans les tortures en maudissant les vainqueurs cruels, en blasphémant le nom d’un Dieu que vous lui avez appris à connaître. Sa vie, donnez-moi sa vie !

– Seigneur Camoens, répliqua le maître de l’habitation, j’aurais mauvaise grâce à vous refuser plus longtemps. Vous ne me devez que les

mille ducats qu'il m'a coûté, à la condition toutefois qu'après l'avoir vue, vous consentiez encore à prendre livraison de la marchandise.

– Je vous remercie, dit Camoens, je vous remercie de toute mon âme. Quand cet infortuné n'aurait qu'une heure à vivre, je croirais encore avoir conclu un marché avantageux.

Severim haussa les épaules.

– Vous n'en ferez jamais rien, dit-il.

– Vous vous trompez, fit Camoens, je serai bon et il m'aimera.

Severim gagna une petite cour plantée d'arbres et au milieu de laquelle se trouvait une sorte de chevalet auquel était lié un homme ayant pour unique vêtement un étroit langouty. Les traces des coups de rotang, savamment espacés, afin de laisser à l'esclave le temps d'éprouver tout ce qu'un homme peut endurer sans mourir, marbraient sa chair. Le cou s'inclinait comme brisé, de la gorge s'échappait un râle sourd. Dans un angle de la cour un couteau rougissait dans un réchaud, tandis qu'une pince longue et plate, destinée à tirer la langue hors du palais, se trouvait aux pieds d'un nègre qui, les bras croisés, attendait que l'exécuteur chargé d'administrer les coups de rotang eût terminé sa tâche pour commencer la sienne.

Severim leva la main avec un geste de commandement, et le bâton, qui pour la cinquantième fois allait retomber sur les épaules de la victime, fut lancé à l'extrémité de la cour.

On délia Antonio, qui chancela au moment où ses pieds posèrent sur le sol.

– Ce seigneur t'achète, dit Severim au Javanais. Il sait que tu as voulu t'évader, que jamais je n'ai pu obtenir de toi ni obéissance ni travail, et il te paye mille ducats.

Antonio tomba sur les genoux.

– Mille ducats, seigneur, dit-il, je suis à demi mort, vous n'aurez peut-être ce soir chez vous qu'un cadavre. Que pourrez-vous faire de moi ? Je suis perdu Cet homme est un bourreau ; vous êtes bon ! puisque pour m'arracher au supplice vous consentez à me payer si cher. Mais devez-vous être dupe de votre générosité ?

– Tu vivras, Antonio, dit Camoens en effleurant de la main avec un geste à la fois protecteur et caressant le front de l'esclave ; tu vivras, et tu

apprendras ce que jamais peut-être tu n'as senti, l'amour pour un homme d'une autre race que la tienne, et pour un maître qui a payé le prix de ta liberté !

Un pagne de coton fut jeté sur les épaules d'Antonio, qui saisit la main de Camoens et la porta à ses lèvres.

– Viens, dit son nouveau maître.

Le poète se tourna vers le propriétaire de l'habitation.

– Je vous remercie, lui dit-il, d'avoir accédé à ma prière. J'acquitterai d'autant plus vite cette dette que, suivant le conseil de Sthou-Li, je hasarderai quelques affaires commerciales. Je me présenterai chez vous dans quelques jours, si vous me le permettez.

– Vous me ferez grand honneur, répondit Severim, et je serai curieux d'apprendre si en traitant ce révolté avec charité vous en obtiendrez plus que moi.

Tandis que les anciens compagnons d'Antonio, après avoir frotté ses plaies avec du vin aromatisé, le transportaient jusqu'à la barque de plaisance que Severim mettait à la disposition de Luiz de Camoens, celui-ci prit congé du senhor Severim et de ses amis.

Quelques instants après le poète montait dans le canot, longeait la mer, et la barque s'arrêtait en face d'une maison modeste construite à l'européenne et que Camoens habitait avec un vieux serviteur noir.

Il distribua aux esclaves de Severim de Beja la monnaie qu'il possédait, puis aidé par son nègre il déposa l'esclave blessé dans une petite pièce où se trouvait l'étroite couchette du soldat de Ceuta.

– Pourrais-tu soigner les plaies de ce malheureux ? demanda Camoens au noir.

– Nous connaissons tous les herbes salutaires, répondit le vieillard. Moi aussi, j'ai eu le dos et les bras couverts de cicatrices. Maître, ajouta le nègre, croyez-vous que Dieu soit juste ?

– Oui, répondit Camoens ; ce sont les hommes qui sont méchants.

Le nègre sortit, et rentra deux heures après, chargé d'une botte d'herbes de natures diverses. Il les écrasa lentement, en forma des couches épaisses et les posa sur les blessures d'Antonio. Des compresses de toile achevèrent le pansement auquel Camoens assista, aidant le vieillard avec sollicitude.

Le blessé semblait avoir à demi perdu conscience de son mal ; il laissa rouler sa tête sur l'oreiller, ferma les yeux, poussa un profond soupir et demeura immobile.

Le poète et le nègre s'assirent l'un au chevet, l'autre au pied de la couche du malheureux.

Il y avait longtemps que le poète n'avait senti son cœur rempli d'une joie plus pure. Il venait de sauver la vie d'un homme. L'être brisé, saignant, étendu sur cette couche lui appartenait ; il lui avait épargné d'horribles tortures, une mutilation effroyable et il comptait faire plus encore : l'obliger à oublier l'injustice des hommes, et même à les aimer. Il sentait que cette créature abaissée, torturée serait à lui, bien à lui. Combien de maux soufferts furent oubliés par Luiz de Camoens à la pensée qu'un être vivrait grâce à sa médiation ! Il joignit les mains en face du pauvre esclave et bénit le ciel de lui avoir ménagé cette immense consolation.

Lorsque le blessé rouvrit les yeux, il reconnut son nouveau maître.

– Vous, seigneur, dit-il, vous ici !

Deux grosses larmes roulèrent sur ses joues et il murmura :

– Je guérirai ! je vivrai !

Il ajouta d'une voix dans laquelle vibrait une âme :

– Je vous aimerai, maître, oh ! comme je vous aimerai !

Luiz de Camoens n'attendit pas longtemps avant de mettre à exécution le projet dont les amis de Severim de Béja lui avaient donné l'idée ; il se rendit chez Sthou-Li, prit les renseignements nécessaires, écrivit à Itaz, qui depuis longtemps déjà était de retour à Goa, et le poète se trouva assez rapidement à même de réaliser de beaux bénéfices dans différentes opérations commerciales. Les premières sommes reçues servirent à remplir ses engagements à l'égard de Severim. Il lui semblait qu'Antonio ne serait réellement à lui qu'après qu'il aurait acquitté le prix de sa liberté. Le jour où ce compte se trouva réglé fut un jour de bonheur pour Camoens.

Cependant l'ancien maître du Javanais avait eu raison ; c'était, comme transaction commerciale, une pitoyable affaire que le marché conclu par le poète. Vieilli avant l'âge, usé par les mauvais traitements, le corps couvert de cicatrices, Antonio semblait ne jamais pouvoir rendre assez de services pour compenser les sacrifices que le poète avait faits, et cependant

Camoens ne regretta jamais d'avoir sacrifié mille ducats pour cette vie à demi épuisée ; comme il l'avait dit à Severim de Beja, il venait d'acheter une âme.

Ce fut une chose touchante que l'échange des sentiments délicats de deux âmes, si différentes dans leurs aspirations et rapprochées d'une façon irrésistible. La pitié, l'humanité, la charité, inclinaient le cœur de Camoens vers l'esclave ; et l'âme de celui-ci remontait au fond d'une sorte de gouffre, afin de s'envoler vers les régions où l'on croit, où l'on espère, où l'on aime.

Le soin que prit Camoens d'étudier, de cultiver le cœur d'un être aigri par la souffrance devint une consolation à son exil.

Durant les premiers, mois de son séjour à Macao, il chercha s'il ne pourrait dans cette ville bizarre, remuante, pittoresque, nouer des relations agréables ; mais il rencontra ou des hommes plongés comme Severim de Beja dans les énervants plaisirs de la vie asiatique, ou des négociants dévorés par la fièvre de l'or. Certes, lui aussi comprenait l'impérieux besoin de devenir riche ; chacune des phases de sa vie lui rendait plus indispensable la nécessité d'une fortune indépendante. Aussi, quelque dégoût instinctif qu'il ressentit pour le commerce, s'y livra-t-il durant une partie de ses heures avec la continuité et l'application réfléchie d'un homme qui sent qu'il va enfin atteindre le but souhaité. Chose étrange, ce poète inspiré, qui allait doter le Portugal d'une langue poétique nouvelle : la langue épique, et qui n'avait pas trouvé le moyen de vivre de ses talents littéraires ; ce vaillant soldat dont les blessures attestaient le courage et à qui ses chefs ne donnaient ni grades ni dotations, allait s'enrichir de la façon qui devait lui être le plus antipathique : par le négoce.

Les soins de l'emploi qui l'occupaient à Macao ne prenaient qu'une partie restreinte de ses heures. Il lui restait assez de temps pour se livrer à ses travaux et continuer son poème. Afin d'y rêver, Camoens se rendait chaque jour dans une grotte située au milieu de rochers énormes dominant l'Océan. Tantôt il s'enfonçait sous des voûtes sombres, dont la morne tristesse devait réaliser le vœu qu'il formait dans un de ses sonnets, de trouver des lieux désolés pour y ensevelir ses douleurs et sa rêverie ; tantôt il escaladait les roches et s'asseyait au sommet, laissant reposer ses yeux sur

la mer immense, dont il aimait les beautés et les colères, les murmures et les sanglots.

Là venaient le visiter les souvenirs qui lui rendaient à la fois Catharina d'Ataïde, penchée sur la fontaine d'Inez de Castro, et Antonio de Noronha, tué devant Tétouan, plutôt par le deuil d'une tendresse refoulée que par le mousquet d'un Maure. Il se souvenait des cercles brillants de Lisbonne, où dans la verdure de sa jeunesse, aspirant à toutes les gloires, attendant pour récompense de son génie la main d'une jeune fille divinisée dans ses vers, il faisait par son entrain, par sa verve, le charme des réunions mondaines.

Tandis qu'à Macao ses regards ne se reportaient que sur de pauvres esclaves noires ou safranées, ou des femmes d'Europe prématurément usées par le climat de l'Inde, il se rappelait les beautés merveilleuses groupées autour de dona Guiomar. Alors un violent désir de quitter Macao s'emparait de son âme, et il comptait avec une double angoisse le nombre de ses années d'exil et le chiffre de sa fortune.

Les *Lusiades*, commencées en 1547, s'achevaient rapidement. Camoens comprenait qu'il devait, en rentrant à Goa, prouver à don Constantino de Bragança qu'il était digne de ses bienfaits. Itaz ne l'oubliait point ; chaque navire arrivant de la capitale des Indes lui apportait des nouvelles d'Heitor de Sylveira. Ce fut celui-ci que Camoens chargea de demander son rappel au vice-roi.

« J'ai terminé mon œuvre, lui écrivait-il ; les *Lusiades*, dans lesquelles je me suis efforcé de rassembler toutes les gloires de notre patrie, ont été achevées ici dans un recueillement profond. Du fond de la grotte de Patané, où nul ne venait me distraire ; en face de la mer, tantôt caressante, tantôt courroucée, j'ai composé les deux derniers chants de mon poème. Quel accompagnement pour l'improvisation de ces strophes que le bruit formidable des flots venant se briser contre les rochers de Patané ou le bruit du vent dans les arbres qui m'apporte le chuchotement de leurs feuilles ! Heitor, l'œuvre est finie, et le poète est las. J'ai besoin d'un repos exempt désormais de soucis et d'entraves. Il faut que je rentre à Goa, que j'y retrouve des compatriotes, des soldats, des savants, des amis. J'étouffe au milieu des négociants chinois et des sybarites Portugais. J'ai besoin de lumière pour mon esprit autant que pour mon regard. Et puis je suis riche,

Itaz ! comprends-tu cela ? je suis riche. Ce chanteur de cantigas, cet auteur de cançôes a vendu tour à tour de la poudre d'or et de l'ivoire, des perles et des cristaux natifs. Je suis riche ! Je pourrai secourir à mon tour ceux qui souffrent, il me sera possible d'aller chercher dans le réduit où ils végètent des jeunes gens épris d'art comme je l'étais à vingt ans et de leur frayer une route dont nul ne m'a aidé à franchir les difficiles passages. Il faut avoir souffert comme moi, pour comprendre ce que renferme ce mot : je suis riche ! Garder la main ouverte et l'escarcelle pleine ! Se sentir le cœur heureux chaque fois que l'on soujage une misère. La noble joie, Heitor ! Comment ceux qui possèdent tous les biens de ce monde ne se la procurent-ils pas plus souvent ? Hélas, elle vient bien tard cette fortune ! Si j'avais pu apporter en dot à Catharina une partie des trésors de l'Inde, l'orgueilleux Antonio d'Ataïde ne me l'eût pas refusée pour femme. Oui, elle vient trop tard, et cependant elle est la bienvenue, car ce qu'elle ne réalisera point pour moi, elle le fera pour d'autres. »

Heitor n'eut point de peine à obtenir une audience du vice-roi, et les dépêches suivantes arrivant à Macao pour le *curateur des successions* rappelaient à Goa le poète exilé par Francisco Baretto.

La joie de Camoens ne saurait se décrire. Il allait revoir des frères d'armes, reprendre la vie intelligente dans un milieu digne de lui. Il travaillerait à loisir à de belles et grandes choses, il chanterait les hommes illustres de son pays, les beautés de sa patrie ; il allait se retrouver lui-même. Il lui fallut peu de temps pour résigner son emploi et rendre ses comptes ; encore moins pour réaliser ses bénéfices. Lorsque tout fut prêt, il fit venir le Javanais.

– Antonio, lui dit-il, en payant mille ducats à Severim, je n'ai point prétendu acheter un esclave, mais sauver la vie d'un homme. Je quitte Macao et je te rends ta liberté.

– A moi ! fit le Javanais avec un accent et un geste qui trompèrent Camoens.

– Oui, à toi, voici l'acte qui te rend la disposition de toi-même, et un peu d'or pour entreprendre un commerce.

– O maître, maître, dit Antonio en tombant à genoux, que vous ai-je fait pour que vous me chassiez ?

– Je ne te chasse pas, je te fais libre.

– J’ai souffert sous Severim de Beja, un bourreau 1 mais toi, maître, tu m’as appris à chérir mon esclavage. Je ne suis pas seulement ton serviteur, je me considère comme ton ombre ; vivre loin de toi me serait impossible. Ce n’est point l’or que tu as payé qui me lie à toi, puisque par trois fois j’avais tenté de m’évader de la maison de Severim. Mais je t’aime, de toute l’ardeur d’une âme que tu as éclairée, consolée. Je ne suis qu’un pauvre être ignorant et laid, faible et presque vieux ; ne me repousse pas cependant, garde-moi près de toi, comme un chien fidèle. Oh ! je t’en supplie, maître, ne me chasse pas ! ne me chasse pas !

De grosses larmes roulaient dans les yeux de l’esclave, il tendait vers Camoens des mains suppliantes, et sur son visage mobile se peignaient des sentiments si profonds et si vifs, que le poète n’y résista plus.

– Lève-toi, dit-il à Antonio, je te garde.

– Maître, répondit l’esclave, quand tu m’as rencontré pour la première fois tu m’as donné la vie, aujourd’hui tu me donnes le bonheur.

CHAPITRE X.

NAUFRAGE.

Le temps était splendide, la mer se soulevait à peine en petites vagues caressant le navire qu’elles semblaient bercer. Durant de semblables traversées le cœur est plein de confiance, d’abandon et d’espoir. La vue de l’immensité repose ; on trouve dans les caresses de la brise gonflant les voiles, agitant les cordages, une harmonie à la fois douce et puissante. Si votre âme a souffert, elle se sent apaisée. La rapidité de la course, la limpidité de l’air, la beauté du spectacle qui se déroule aux regards et subit d’heure en heure des changements pleins de majesté ou de grâce, tout contribue à renouveler dans l’esprit des sentiments d’espérance et de bonheur.

Certes, nul ne pouvait comprendre davantage la grandeur du panorama qui s'étendait devant lui, qu'un passager debout sur le pont d'un navire qui venait d'abandonner le port de Macao et cinglait dans la direction de la Cochinchine.

Appuyé contre le bordage du bâtiment, il regardait l'immensité bleue sans se détourner pour jeter un dernier regard sur la cité de Macao, presque île qui semble prête à se détacher d'une autre presque île. Il ne chercha pas même s'il apercevait encore les sombres rochers de Patané, au milieu desquels il avait achevé les *Lusiades*. Ses yeux se fixaient droit devant lui, et de ses lèvres tombaient ces vers, qu'il noya d'une larme le jour où il les écrivit :

C'est mon pays, mon cher pays ! puisse le ciel y ramener mes heureux navires.

Ce n'était cependant point vers la Lusitanie que filait le navire avec bon vent et bonne mer, mais Goa était presque la patrie. Il allait y retrouver des amis, des frères d'armes, des savants. Il y poursuivrait des études commencées. Il y apprendrait des nouvelles du Portugal ; il y recevrait des lettres de sa mère ; il renouerait avec les compagnons de sa jeunesse des correspondances interrompues par son exil aux Moluques.

Le Javanais, qui, si longtemps avait vu son maître soucieux et triste, s'égayait en le voyant sourire. Antonio éprouvait autant de joie que de reconnaissance à la pensée que Camoens daignait l'amener. En l'arrachant aux bourreaux de Severim de Beja, le poète pouvait avoir obéi à un sentiment d'humanité spontané. Cette fois il paraissait adopter l'esclave. Antonio l'avait appris de Camoens, il n'était ni le fils d'une race dégénérée bonne à porter les fardeaux comme une bête de somme, ni à être vendu comme une marchandise. En servant Camoens il ne se sentait point amoindri. Il lui semblait monter, au contraire, en se dévouant à cet homme d'une 'grandeur si simple et si complète.

Antonio avait mis un empressement joyeux à transporter à bord du navire les bagages de son maître. Camoens emportait des curiosités chinoises, des soieries, des bronzes ; il voulait offrir quelques souvenirs aux amis qu'il allait retrouver.

Au milieu de ces objets de luxe était une cassette de sandal alourdie par les moedas d'or qu'elle contenait : une fortune ! A côté de ce trésor Camoens en avait placé un autre, les *Lusiades* : ce poème commencé en 1547, et qu'il rapportait achevé ; cette œuvre, qui devait lui donner son heure de gloire et lui mériter d'être admis plus tard dans la pléiade où figurent Dante, Pétrarque, l'Arioste et le Tassa.

Les jours de la traversée s'enfuyaient rapidement, Camoens les comptait avec une impatience heureuse-

Il passait une partie de ses journées sur le pont, rêvant en face d'une mer splendide ; à quelques pas de lui, toujours prêt à obéir à un signe, le plus souvent même à prévenir les désirs du maître, Antonio le Javanais gardait l'attitude extatique d'un bonze. Sa vie, son cœur se résumaient dans l'homme qui l'avait sauvé, Camoens était devenu sa religion et sa patrie. Il oubliait qu'il était-né à Soura Charta, que sa jeunesse avait été libre, heureuse, qu'il aimait alors à chanter des *pantouns* et à danser avec les jeunes gadises : que lui importait la terre natale, ses bois, ses temples déroulant les poétiques scènes de la mythologie indienne, il ne voyait plus que son maître, ce maître pour lequel il se sentait prêt à répandre son sang jusqu'à la dernière goutte.

Le vaisseau venait de dépasser les terres de la Cochinchine, il allait entrer dans le golfe de Siam, et le regard des passagers suivait avec enchantement des côtes verdoyantes, dont les arbres descendaient jusqu'aux vagues de la mer. On eût dit la vision d'un paradis terrestre entrevu sous les rayons du jeune soleil éclairant le monde.

Tout à coup le navire craqua avec un bruit horrible, oscilla, puis s'entr'ouvrit.

Ce fut une catastrophe si brusque, si foudroyante, qu'aucun cri ne fut poussé. Le paroxysme de la terreur rendait muets les passagers et les matelots. Cependant cet abattement ne fut pas de longue durée, le capitaine venait de s'élancer sur le pont, et de s'écrier d'une voix tonnante :

– Le navire fait eau... du sang-froid, du courage. Les embarcations à la mer !

Mais au moment où la chaloupe fut descendue, quarante personnes s'y précipitèrent ; surchargée par un poids double de celui qu'elle pouvait

supporter, elle sombra subitement, entraînant dans l'abîme les malheureux, dont quelques-uns seulement tentaient de nager vers la côte.

Des têtes effarées apparaissaient par intervalles au-dessus des vagues, un cri d'agonie s'échappait d'une bouche contractée, puis le flot roulait un cadavre de plus.

Après la catastrophe de la chaloupe, le capitaine décida que les femmes et les enfants seraient placés dans les canots. Les infortunées, affolées, se débattaient dans les bras de ceux qui les voulaient sauver, appelant leurs maris qui, à cette heure, ne pouvaient les rejoindre. Camoens et le Javanais montrèrent un courage héroïque ; cependant un moment vint où ils durent abandonner l'arrière du navire sur lequel ils s'étaient réfugiés.

– Viens ! dit Camoens en entraînant le Javanais.

La cabine que le poète occupait à bord' se trouvait presque entièrement envahie par l'eau ; les deux hommes parvinrent avec peine jusqu'à l'armoire dans laquelle Luiz enfermait ses richesses.

Le Javanais prit la cassette.

Camoens emporta les *Lusiades*.

Au moment où ils remontaient sur le pont, les derniers matelots et le capitaine abandonnaient les restes du navire.

Antonio s'élança vers une cloison à demi brisée, en arracha une planche qu'il lança à la mer, puis il cria au poète :

– Voici un moyen de salut, maître ; profitez-en.

Camoens se précipita dans les flots ; mais en ce moment un débris l'atteignit au front, le sang voila ses regards, il n'aperçut plus ni la planche ni le Javanais et disparut près de l'immense épave.

Antonio lance sur le pont du navire la cassette renfermant la fortune de son maître ; plonge, cherche, mais en vain ; il remonte pour respirer, plonge de nouveau, aperçoit près de la carène un corps qui semble privé de vie, saisit une chevelure flottante, et dans celui qu'il ramène à la lumière il reconnaît Camoens.

Le Javanais nage vers la planche brisée, y place le corps de son maître, et à demi mort il pousse cette double épave vers la rive.

Etourdi par le choc reçu, Camoens, qui serre dans sa main crispée le manuscrit des *Lusiades*, ouvre les yeux, comprend le dévouement de

l'esclave, devine l'épuisement de ses forces et, saisissant à son tour le Javanais, il le soutient et l'entraîne.

Ils abordent enfin sur les rives d'un fleuve qui en cet endroit se précipite dans la mer. L'anéantissement de la mort succède à l'énergie dont ils viennent de fournir des preuves. Camoens revint le premier au sentiment de l'existence.

– Mon poème ! fit-il ; mon poème !

Il le tient dans ses mains crispées ; si quelques paquets d'eau de mer en ont trempé les feuillets, le manuscrit est du moins au complet.

Il se penche vers l'esclave.

On eût dit que celui-ci dormait du dernier sommeil.

Ses paupières étaient closes, ses lèvres serrées. Camoens soulève la tête pâle du malheureux, l'appuie contre sa poitrine.

Quand le Javanais revient à la vie, ses mains se joignent, et il contemple Camoens avec l'expression d'une joie sans bornes. Tout à coup il s'écrie en étendant la main vers le navire prêt à disparaître dans les flots :

– Votre fortune ! là-bas ! laissez-moi tenter de la reprendre.

– Ma fortune ! répondit le poète d'une voix pleine de mélancolie, il me reste deux trésors inappréciables : les *Lusiades* et un ami.

Lorsque l'émotion à laquelle ils étaient en proie permit aux deux hommes de se rendre un compte exact de ce qui s'était passé, ils comprirent que les naufragés échappés au désastre avaient reçu les secours d'une population de pêcheurs et de laboureurs composant un petit village bâti sur les rives du fleuve. Camoens et Antonio, ayant abordé plus tard près d'un repli de terrain qui les rendait invisibles, n'avaient point été aperçus par les familles chinoises habitant le Cambodge.

Mais il n'était point possible de douter de leur bonne volonté et de leur compassion.

Le maître et l'esclave frappèrent à la porte d'une habitation, un jeune garçon vint leur ouvrir.

Camoens connaissait assez de chinois pour se faire comprendre, et le Javanais, qui se trouvait chez Severim de Beja avec des esclaves appartenant aux nations les plus diverses, parlait à peu près tous les idiomes de l'Asie.

– Entrez, dit le jeune garçon ; mon père est sorti, je remplirai pendant son absence les devoirs de l'hospitalité.

Tiao-Tsin introduisit les naufragés dans une salle tendue de nattes, puis il leur apporta des vêtements, et leur servit des tasses remplies de thé parfumé. Il n'imposa point sa présence aux étrangers, qu'il jugeait accablés de fatigue, et se contenta de laisser près d'eux des mets réconfortants. Ensuite il rejoignit sa sœur, la brune Yao-Sien, plus âgée que lui de quatre années.

Yao-Sien le loua d'avoir rempli ses devoirs à l'égard des étrangers, puis elle attendit avec impatience le retour de son père.

La modeste demeure dans laquelle le poète et l'esclave recevaient l'hospitalité appartenait à un chinois lettré, précipité des honneurs du mandarinat dans une situation voisine de la pauvreté ; il avait eu la sagesse de conformer sa vie à ses ressources.

Ses terres lui fournissaient du thé, du riz et les objets nécessaires à sa consommation. Sa femme et sa fille le secondaient d'une façon admirable, avec l'humble et caressante douceur des femmes de l'Orient.

Ce fut seulement au retour des champs que Li-Sse apprit le sinistre du navire portugais, et la présence des naufragés dans sa maison.

Il arriva les mains tendues, oubliant en cet instant les formes raffinées de la politesse chinoise pour ne se souvenir que des sentiments vrais de l'humanité, communs à tous les pays et à toutes les races.

Il bénit les bons esprits qui lui envoyaient des hôtes, et s'occupa immédiatement de leur installation.

On disposa pour Camoens une chambre commode et un cabinet fut donné à Antonio.

Le poète trouva une vague douceur à être servi par les petites mains de Yao-Sien. C'était une fille timide, aux yeux d'une douceur pénétrante, dont le sourire semblait tomber d'en haut comme une rêverie céleste. Ses pieds, qui avaient subi le supplice de la ligature, portaient avec peine son corps flexible et communiquaient à sa démarche un balancement harmonieux. Elle ignorait l'usage du fard, des aiguilles d'or ne soutenaient point l'échafaudage de sa chevelure ; mais elle ne manquait jamais d'ajouter à sa coiffure une grappe de fleurs, et la belle rougeur qui colorait souvent son

visage la rendait ravissante. Ses robes et ses tuniques n'étaient ni de précieux satins, ni de crêpes souples aux tons adoucis ; elle portait des costumes de toile légère frais comme des fleurs. Yao-Sien n'était pas seulement une fille charmante, mais aussi une lettrée, connaissant les caractères, maniant le pinceau avec art, et écrivant sur des rimes données des improvisations ravissantes. Mais quelle différence entre les vers de cette jeune fille lettrée, élevée sur les bords du Mékong, et l'inspiration douloureuse ou enthousiaste du poète ! Tandis que Yao-Sien chantait les fleurs de glaïeul, les feuilles du saule et les bouquets du pêcher, Camoens s'inspirait de ses malheurs, écrivait quelques-unes de ses plus belles poésies, sur les rives hospitalières du Mékong.

Ce fleuve, qui prend naissance aux confins de la Chine et traverse le royaume de Cambodge, a comme le Nil, des marées dont l'influence se fait sentir à d'énormes distances.

Voici les vers dans lesquels Camoens l'a immortalisé :

A travers les plaines du Cambodge, coule le fleuve Mékong, le souverain des eaux. Grossi du tribut qu'il reçoit de mille autres rivières, il s'enfle comme le Nil, et couvre au loin les campagnes. Les habitants de ces rives croient que les animaux ont aussi leur Tartare et leur Elysée !

Fleuve secourable ! Un jour tes bords hospitaliers sauveront du naufrage les chants poétiques déjà trempés de l'onde amère ; seul débris échappé aux écueils d'un Océan perfide, aux tempêtes, aux dangers sans nombre, à toutes les misères qui accablent un exilé dont la lyre harmonieuse aura plus de gloire que de bonheur.

Camoens se plia facilement à la vie pastorale.

Au milieu de la famille de Li-Sse il se jeta, il se perdit dans le sentiment de sa douleur. Il ne déplora pas seulement le malheur qui le frappait si près du but qu'il croyait atteindre, il repassa la longue suite des épreuves endurées et il résolut d'écrire, dans la plus douloureuse de ses cançons, l'histoire d'une vie dont chaque phase était marquée par un malheur.

Viens ici, mon papier, discret confident des plaintes que j'exhale sans cesse ; toi qui soulages ma peine, disons les douleurs que je n'ai point méritées, et qu'un destin inexorable m'a fait souffrir durant ma vie ;

répandons un peu d'eau sur un feu brûlant ; que par ces cris un tourment étranger à tout le monde s'explique. Confions ce grand mal à Dieu, au monde et aux hommes, à qui je l'ai tant de fois conté aussi vainement qu'aujourd'hui ; mais puisque je suis né pour l'erreur, celle-ci n'en sera qu'une de plus ; je suis si loin du but, qu'on ne me fera pas un crime de me tromper encore en cela ; je n'aurai si l'on veut que cette seule ressource, parler et m'abuser incessamment, mais avec liberté. Malheureux ! qui en est réduit à se contenter de si peu !

L'illusion a cessé ; je n'ignore point que se plaindre n'apporte aucun remède ; mais il faut qu'il crie, celui qui souffre, si sa douleur est grande. Je crierai, quoique ma voix soit bien faible, pour soulager mon cœur ; ce n'est cependant pas encore de crier qui adoucit la douleur, qui m'aidera à répandre des larmes, des soupirs sans nombre, égaux au mal que je garde au fond de mon âme ! Qui pourra juger ce mal par les larmes ou par les plaintes ?

Enfin, je dirai tout ce que m'enseignent la colère et le chagrin, et les souvenirs de ces sentiments qui font naître une douleur plus vive et plus profonde.

Que les hommes atteints du désespoir accourent pour m'entendre ! Mais qu'ils fuient ceux qui vivent d'espérance et qui se fient en elle ! L'amour et la fortune ont décidé qu'ils peuvent connaître la mesure des maux qu'on leur a réservés.

Quand je vins dans ce monde, ces maux me soumirent à l'instant à une funeste étoile ; ils ne me permirent point d'avoir une détermination libre ; je le reconnus en diverses circonstances ; je vis mille fois le bien, et je choisis le mal, m'y trouvant forcé ! Pour me donner un tourment qui s'accrut avec l'âge, je n'avais pas plutôt ouvert les yeux, encore enfant, qu'on ordonna aussitôt à un enfant privé de la vue de me blesser. Les larmes de mon premier âge coulaient déjà avec un sentiment vague et douloureux de l'amour. Les vagissements que je faisais entendre de mon berceau résonnaient à mon oreille comme des soupirs. Quand par hasard on me berçait, si l'on venait à me chanter des vers qui exprimassent la mélancolie de l'amour, la nature m'endormait aussitôt, elle était d'accord avec la tristesse. Ma nourrice fut une tigresse, et le destin ne voulut pas que celle

qui portait ce nom, pour moi, fût une femme ; je fus ainsi élevé afin que je commençasse à boire dès l'enfance le poison de l'amour, dont je m'enivrerais dans un âge plus avancé : pour qu'il ne me fît pas mourir, il fallut que j'y fusse habitué. Je vis alors l'image de cette créature à forme humaine, si belle, si séduisante, si dangereuse, qui m'éleva sur le sein de l'espérance que j'ai vu depuis dans sa réalité, et qui a été la cause superbe et souveraine de mes plus grandes infortunes. Il me parut bien qu'elle avait une forme humaine, mais sur qui scintillait un esprit divin. Elle gardait un si doux mouvement en sa contenance, sa présence avait tant de charmes, que l'on se glorifiait de ses maux en la voyant. Dans l'obscurité, comme à la clarté la plus vive, elle surpassait ce que produit la nature.

Ce fut donc ainsi que je sentis se métamorphoser ma vie contre un autre genre d'existence ; mais était-ce bien moi qui y consentais ? Oh ! non, ce fut le sort. Encore maintenant je ne la changerais point cette vie, et cependant elle me fit quitter l'asile bien-aimé de ma patrie, je traversai les mers qui menacèrent plus d'une fois une vie qui m'était chère alors. Tantôt j'éprouvais tous les excès de la fureur de Mars, et il voulut aussitôt que mes yeux comprissent bien combien ses fruits sont amers !.

Tantôt, pèlerin errant et sans but, voyant de nouvelles nations, entendant de nouveaux langages, contemplant de nouveaux cieux, observant des mœurs nouvelles, uniquement pour te suivre d'un pas diligent, fortune injuste, qui consumes les âges, et qui montres aux humains une espérance brillante comme le diamant, et qui cependant s'anéantit ainsi que le vase fragile qui se brise en tombant des mains.

La pitié des hommes me manquait ; mes amis me furent contraires dès le premier moment du péril. Bientôt, je ne trouvai plus de terre où porter mes pas ; on me refusait l'air que respirent les autres êtres ; enfin le temps et le monde m'abandonnaient.

Quel secret profond et difficile à comprendre. Naître pour vivre ; se voir manquer de tout ce qui serait nécessaire, afin de poursuivre cette existence, et ne pouvoir la perdre quand on a fait tant de fois ce qu'il fallait pour cela. Enfin il n'y a pas de tristesse, pas de périls, pas de cas douteux auxquels j'aie échappé, pas d'injustices commises par les puissants du monde qu'un antique abus des choses élève au-dessus des autres et que je n'aie

souffertes, attaché à la fidèle colonne de ma souffrance, à cette colonne brisée mille fois, puis relevée par le bras fort de mes persécuteurs.

Et ces maux, je ne les rappelle point comme celui qui, après une tempête furieuse, en raconte les circonstances par un temps favorable ; la fortune incertaine m'entraîne encore aujourd'hui vers de telles misères que je crains de faire un seul pas. Je ne cherche plus à éviter le mal qui me menace ; je ne prétends plus au bien qui me manque ; je brave la méchanceté des hommes ; car je dépends d'une force souveraine, d'une providence divine. En songeant à cette vérité, en y pensant bien, je trouve quelquefois une consolation à tous mes maux. Mais quand, dominé par la faiblesse humaine, je jette les yeux sur le cours du temps, je ne puis obtenir qu'un souvenir des années déjà passées. Alors des larmes de tristesse sont mon unique soutien, et je ne peux les dissiper qu'en laissant mon imagination se créer une image fantastique de la joie.

Ah ! s'il était possible que le temps allât en rétrogradant, comme la mémoire, qui retrouve les traces du premier âge ; s'il était possible que, renouvelant l'ancienne histoire de mes erreurs, il m'emportât au milieu de ces fleuves que je vis dans ma jeunesse, et qu'alors le souvenir d'un long et mélancolique sentiment devint ma plus douce satisfaction, que je retrouvassse l'aimable et joyeuse conversation de mon amie, que je lui expliquasse mes nouvelles pensées, que je revisse la campagne où elle était, nos promenades, les signes d'intelligence qu'elle m'accordait, sa beauté, ses regards, son charme, sa grâce, sa politesse affable, que je sentisse cette amitié sincère, qui éloigne toute intention basse et terrestre, et comme je n'en ai jamais eu depuis ! Ah ! vains souvenirs ; où l'emportez-vous ce faible cœur qui ne peut pas encore dompter le désir inutile que vous faites naître ?

N'en dis point davantage, cançoe, n'en dis pas davantage ; je pourrais parler ainsi sans m'en apercevoir durant des siècles, et si, par hasard, l'on m'accuse d'être long et fastidieux, réponds que l'eau de la mer ne peut être contenue dans un si petit vase ; que je ne chante point de froides galanteries avec le désir de la louange, mais que je dévoile le simple récit des évènements qui me sont arrivés. Plût à Dieu que ce fût un songe !

Dans aucune de ses poésies Camoens n'a tracé d'une façon aussi complète l'histoire de sa vie. Sur les bords du Mékong, au sein de cette famille qui l'aimait, il ressentait une sorte de douceur mélancolique à remonter vers les jours du passé ! Durant son séjour sur ces rives, il composa plusieurs redondillas, il écrivit sa paraphrase du psaume *Super flumina Babylonis*. Ce cri jaillit de son cœur plus qu'il ne fut enfanté par sa verve. Assis sur les bords du Mékong, loin de sa patrie, il songeait à ces autres exilés qui pleuraient Jérusalem.

Je me trouvais sur les rives du fleuve qui mène à Babylone. Je m'assis et je pleurai les souvenirs de Sion et tout ce que j'y éprouvai : les flots reçurent mes larmes. Je comparais les biens passés avec les maux présents, Babylone revenait à ma mémoire, le temps passé me rappelait Sion.

Là, de doux souvenirs se présentèrent à mon âme, et les choses de l'exil furent si présentes à mon esprit, qu'elles me semblèrent n'être point passées ! Mais je me réveillai de ce songe le visage baigné de larmes, et je vis que tout bien écoulé est pour moi une angoisse, que ce souvenir ne saurait être le bonheur.

Et je vis que tous les maux viennent de l'inconstance, et l'inconstance des années, et je vis quelles déceptions le temps apporte aux espérances. Là je sentis combien dure peu ce que les hommes appellent grand bien, et comme le mal arrive avec rapidité, et dans quel triste état il se trouve, celui qui s'est fié au bonheur.

Je vis que le bonheur qu'on prise le plus et celui qu'on comprend le mieux est celui qu'on a perdu ; je vis le bien se changer en mal, et le mal se changer en un état pire encore, je vis que le repentir est acheté par bien du travail ; je vis qu'il n'existe aucun vrai contentement, et je me vois maintenant jetant au vent de vaines paroles.

Ce sont de vrais ruisseaux de larmes dont je baigne ce papier. Ah ! qu'elle est cruelle cette variété de maux, cette confusion qui agite Babylone, comme l'homme qui, pour exemple des dangers où il se trouva durant les périls de la guerre, suspend ses armes aux murailles du temple, ainsi, après m'être convaincu que la tristesse devait être à jamais mon partage, je suspendis aux saules du fleuve la flûte aux sons de laquelle je chantais.

Je laissai cet instrument qui célébra le bonheur d'un temps passé, et je lui dis : « Flûte bien-aimée, je vous abandonne à ces roseaux, soyez-y consacrée à la Mémoire.

« O ma flûte ! Vous ne couvrirez plus les rochers de roses, vous n'arrêterez plus le flot qui s'élance sur une rive fleurie, encore moins tarirez-vous mes larmes ; vous ne dissiperez plus les ombres, vous ne guiderez plus le courant d'une pure fontaine, car vous n'avez point su détourner de moi les coups de la fortune.

– « Vous resterez, ô ma flûte chérie, comme une offrande à la renommée qui veille sans cesse ; la vie change, et nos goûts changent avec elle ; la tendre jeunesse trouve des plaisirs qui l'enivrent, et tout à coup un âge plus avancé, regarde comme bien peu de chose les plaisirs d'un temps passé ! »

Un désir que l'on conçoit aujourd'hui, le matin du jour suivant le voit s'évanouir ; ainsi le sort inconstant nous entraîne, d'une espérance à une autre espérance, d'un désir à un autre désir, et durant une vie si passagère, quelle peut être l'espérance vraiment forte ? O faiblesse de l'espèce humaine, tout ce qui passe dans la vie doit nous dire quelque chose de la mort.

Des navires allant à Macao passèrent plus d'une fois devant le fleuve sur les bords duquel le poète écrivait ses strophes désolées. Il les voyait revenir, se dirigeant vers Goa, et il restait toujours sur les bords du Mékong. Lassé d'espérer et d'attendre, il avait perdu la force de compter sur de meilleures destinées. Cependant Heitor et Itaz, après avoir vainement attendu le retour de leur ami, apprirent le sinistre qui venait engloutir sa fortune. Ils rassemblèrent tout ce qu'ils possédaient, chargèrent un navire en partance de remettre à Camoens l'offrande de l'amitié et, certains de le revoir bientôt, ils se préparèrent à le recevoir.

En recevant ces dons et ces messages, Camoens sembla sortir d'un long et douloureux sommeil. Il annonça à Li-Sse son prochain départ, Yao-Sien s'enfuit afin de ne pas pleurer devant le poète.

Trois semaines plus tard Camoens et l'esclave javanais prenaient passage à bord d'un bâtiment se rendant à Malacca ; de là les occasions pour Goa devaient être nombreuses. Aussi loin que ses yeux embrassèrent les bords

du Mékong, le poète vit debout sur la rive un homme lui adressant de la main des signes d'adieu et une jeune fille agitant une écharpe couleur de fleur de pêcher.

Là encore il laissait une part de sa vie.

CHAPITRE XI.

LES MASMORAS DE GOA.

Dans une jolie maison de Goa d'où l'on pouvait apercevoir la baie des Crocodiles, se trouvaient réunis des hommes parvenus pour la plupart à l'âge moyen de la vie. Sur la physionomie de chacun d'eux se reflétaient le courage et l'intelligence. Peut-être avaient-ils souffert. Mais la cause de leurs épreuves était assez digne pour les grandir. La guerre, la noble pauvreté des soldats et des savants, des travaux nombreux, un climat meurtrier, laissaient des traces de fatigue sur leurs visages ; cependant le regard étincelait, les lèvres souriaient : l'inquiétude du lendemain, les souvenirs décevants du passé semblaient être à jamais évanouis.

Un serviteur javanais, habillé d'un sarong aux couleurs éclatantes et portant un kris à la ceinture, allait d'une galerie ornée de fleurs à une vaste salle à manger.

Avec une solennité orientale il en ouvrit la porte, et le maître de la maison dit à ses convives :

– Amis, mes bons et fidèles amis, vous qui me recevez la main tendue, la bouche souriante, vous qui n'avez rien oublié pendant les années de mon exil, prenez place à la table frugale de Luiz de Camoens. Heitor de Sylvcira, tu auras pour voisin don Francisco d'Almeida ; don Vasco de Ataïde prendra ma droite ; João Lopez Leitão, ma gauche ; Francisco de Mello et mon savant ami Garcia de Orta, en face de moi. Prenez garde, fidalgos ! vous arrivez ici avec des appétits de soldats et je ne puis vous offrir qu'un dîner de poète.

– Cela suffit, répondit Heitor de Sylveira.

– Nous ne sommes pas exigeants, ajouta Garcia de Orta ; depuis que je voyage à travers les Indes pour en collectionner la flore, j’ai perdu, mon cher Luiz, les habitudes de bien-être contractées à Coimbre, quand j’y professais et que vous y étudiez. Bien souvent, entraîné par mon amour pour l’étude, absorbé par mes recherches, éloigné de toute habitation, j’ai dû me contenter de quelques misérables racines. Mon unique consolation était de songer que je préparais les matériaux d’un ouvrage destiné à accroître la gloire de ma patrie.

– . Un dîner de poète, reprit don Vasco de Ataïde ; Camoens ne sait pas à quoi il s’engage : il est tenu de nous servir de l’ambroisie et du nectar.

Antonio le Javanais rit silencieusement et regarda son maître.

– Ote les couvercles, lui ordonna Luiz.

Chaque convive en s’asseyant à table avait aperçu à sa place, portant son nom, une assiette soigneusement couverte à laquelle nul n’avait touché.

Antonio obéit à l’ordre de son maître, et chacun des convives trouva dans son assiette, qui un quatrain, qui un sonnet, celui-ci une élégie, celui-là une canção.

– Un poète ne peut offrir que ses vers ! reprit Camoens, voilà mon ambroisie et mon nectar.

Avec une rapidité pleine d’esprit et d’entrain, chacun des invités improvisa une réponse à la pièce qui lui était dédiée, et ce divertissement terminé, les poésies lues et applaudies, Antonio servit un repas assez recherché pour satisfaire tous les goûts et tous les appétits.

Au moment où l’on allait vider les dernières coupes, Camoens se leva.

– Amis, dit-il d’une voix émue, je porte la santé de don Constantino de Bragança, notre vice-roi, qui non seulement m’a rappelé de l’exil, mais qui m’a procuré le moyen de vivre d’une façon honorable : à l’homme qui honore les lettres et qui récompense les services des soldats !

Camoens vida sa coupe d’un seul trait.

– A don Constantino de Bragança ! répétèrent les convives du poète.

– Certes, le vice-roi s’est montré juste, dit Garcia de Orta, mais vous l’avez payé, Luiz de Camoens.

– Ah ! fit le poète, toute ma reconnaissance lui appartient.

– Vous êtes-vous donc contenté de la lui exprimer de vive voix ? Non ! En dédiant à don Constantino de Bragança vos magnifiques stances : *Como nos vossos hombros*, imitées de l'épître d'Horace à Auguste : *Quando sustineas*. vous lui donnez un brevet à l'immortalité. Longtemps après que l'on aura perdu la longue liste des vice-rois, on lira et on relira vos stances, en répétant : L'homme qui mérita qu'on lui dédiât de semblables vers possédait un grand cœur et un noble esprit.

– Garcia de Orta a raison, ajouta Heitor de Sylveira, la conquête même de la ville de Damão, cité guèbre, vaincue par les armes de don Constantino de Bragança, aura disparu des pages de l'histoire avant qu'on oublie vos vers.

– Ce n'est point cependant de sa reconnaissance pour les bienfaits du vice-roi que je loue Camoens, fit Duarte de Abreu, mais de sa magnanimité à l'égard du misérable Baretto, qui, avant de l'exiler aux Moluques, tenta de le faire dévorer par ses crocodiles. A la place de Luiz, j'aurais dans mes vers stigmatisé la conduite d'un homme qui fut à la fois lâche et cruel ; à côté du noble gouvernement de don Constantino de Bragança j'aurais montré sous son véritable jour Francisco Baretto, étalé devant tous sa cupidité inique et ses prodigalités sardanapalesques. J'aurais décrit son harem composé de toutes les races du monde ; compté ses exactions ; ouvert les cachots dans lesquels il entassait ses victimes ; je l'aurai voué au mépris et à l'exécration. Camoens, quand on trouve sur sa route un homme semblable à Baretto, on prend des clous et un marteau pour l'attacher au pilori de l'histoire !

– Dieu le juge ! répondit Camoens ; quant à moi, je m'estime trop grand pour daigner inscrire son nom dans mes vers, même s'il s'agit de le maudire.

Il remplit de nouveau sa coupe.

– A la patrie lusitanienne ; dit-il, puissions-nous un jour nous y retrouver ensemble !

Un sentiment religieux et recueilli emplit le cœur des convives et laissa sur leur visage une empreinte de grandeur austère. En ce moment la vision du pays passa devant tous les yeux, et un attendrissement allant jusqu'aux larmes mouilla les paupières baissées.

Le repas s'acheva gaiement. Luiz de Camoens raconta les épisodes de ses voyages à Timor, aux Moluques, de son séjour à Macao ; il parla du mandarin Ti-Sse avec un respect amical, de Yao-Sien, la jeune fille lettrée, avec un sentiment d'affection plus tendre. Encore une fois les mains s'unirent fraternellement, et ces nobles et fortes paroles que les hommes échangent et qui scellent un pacte pour la vie furent prononcées par les hôtes du poète. Au moment où ils s'éloignaient de la demeure de leur ami, des vagissements plaintifs s'élevèrent du fond de la baie :

Les crocodiles demandaient leur repas du soir.

Mais sous le gouvernement de don Constantino de Bragança on ne faisait plus d'exécutions sommaires ainsi que du temps de Francisco Baretto.

On eût dit qu'il était dans la destinée du poète de ne jamais jouir longtemps d'un repos dont son âme et son corps avaient à la fois besoin !

Le 17 septembre 1561, le vice-roi fut rappelé en Portugal et remplacé par don Francisco Coutinho, comte de Redondo.

Avant de s'éloigner, don Constantino de Bragança voulut témoigner une dernière fois au poète son amitié et sa sympathie, en le recommandant à son successeur ; celui-ci promit de se montrer favorable à Luiz de Camoens, et de lui conserver la situation qui lui avait été faite par don Constantino, situation qui, d'après les œuvres mêmes du poète, lui permettait de vivre dans une « demi-prospérité ».

C'était le repos, un repos intelligent, entre Garcia de Orta, le savant naturaliste, et Heitor de Sylveira, qu'il comparait pour la vertu à l'Hector des Grecs. Pour eux, non pour lui, il implorait les faveurs du nouveau vice-roi. Il souhaitait, pour l'honneur du Portugal, que le grand ouvrage de Garcia de Orta : les *Colloques sur l'histoire naturelle des Indes*, fût publié. Avait-il le pressentiment qu'un Espagnol s'emparerait subrepticement des travaux du docteur ? L'influence de Camoens sur le vice-roi fut assez grande pour obtenir à Heitor de Sylveira et à Garcia de Orta l'aide dont ils avaient besoin.

Quant à lui, Camoens se contenta de l'aisance dans laquelle il vivait, savourant la paix, après avoir subi tant de douleurs, d'angoisses, de misères ! Ses exils, ses naufrages furent oubliés. Dieu a doué l'homme de la faculté providentielle de ne plus se souvenir des maux anciens quand brille

un rayon d'espérance. Le cœur ardent du poète s'abandonnait à des rêveries lui rappelant les heureuses années de sa jeunesse. Un coup de foudre le réveilla. Une lettre de son ami Lemos lui apprit la mort de cette Catharina qu'il avait tant aimée, de celle qu'il avait vue enfant dans la maison de Barbara, de la belle jeune fille rencontrée dans l'église *das Chagas*, de la buveuse de larmes de la *Fontaine des amours*, de la brillante dame d'honneur de la reine dona Catharina, femme du roi João III.

Elle était morte dans la splendeur de sa beauté, dans la grâce de sa jeunesse, morte d'une douleur contenue, d'un regret mal éteint, d'un souvenir ineffaçable.

Oh ! comme en ce moment, si Camoens l'avait jadis accusée d'oubli, d'ingratitude, il rejeta loin de son cœur ce qui pouvait y affaiblir la splendeur d'une image adorée. Il ne garda que le sentiment de l'ardent amour qui avait embrasé son âme, en La déchirant comme une blessure.

Dans le *sonnet* qu'il écrivit sur la perte de Catharina, la douleur s'y sanctifie dans la pensée de l'éternité.

– Ame charmante, qui t'es éloignée si rapidement de cette vie pleine de déceptions, repose là-bas en l'éternité des cieux, et moi il faut que je vive toujours seul sur cette terre.

– Si, dans les demeures éthérées où tu as monté, il est permis de conserver quelques souvenirs de la terre, n'oublie pas l'ardent amour dont tu as pu lire la pureté dans mes regards ;

Et si la douleur qui me reste, l'angoisse sans remède de t'avoir perdue, peuvent mériter que j'aie te retrouver un jour ;

Prie-le, ce Dieu qui a tranché tes jours, de m'emporter aussi vite vers toi qu'il t'enleva jadis à mes regards.

Un sentiment plus violent se traduit dans le second et dans le troisième sonnet, écrits également sur la mort de dona Catharina d'Ataïde.

Que pourrais-je souhaiter au monde ? L'objet dans lequel j'avais placé mon amour extrême, cet objet ne m'a montré que dédain, que rigueurs ; la mort enfin l'a frappé ; il n'y a rien au delà.

Et mes jours ne se sont point lassés de l'existence ! Oh ! je le sais, une grande douleur ne tue point ; s'il y a quelque chose ici qui donne plus

d'angoisse, je le verrai, je puis tout voir.

La mort m'a appris à braver tous les maux à venir ; j'ai perdu celle qui m'a consigné à perdre toute crainte.

Dans la vie qu'ai-je trouvé ? L'indifférence. Que m'est-il resté de la mort ? une grande douleur. Je n'étais venu en ce monde que pour tout endurer.

Ce qui émeut, ce qui intéresse profondément dans cet amour d'enfant grandissant à travers les phases de la jeunesse et de l'âge viril, survivant à l'absence, à l'exil, à la pauvreté, c'est non seulement la loyauté, la constance de cette tendresse, mais l'expression chaste dont elle s'enveloppe. Oui, Catharina fut la digne sœur de ces femmes dont la théorie charmante semble inséparable du nom de ceux qui les rendirent immortelles : Béatrice, qui traversa le Purgatoire pour aller plus tard prendre place aux pieds de la Vierge Marie ; Laure, qui échangea un sourire avec Pétrarque sans jamais lui parler ; Eléonore d'Este, qui reste, dans l'éblouissement de la cour de Ferrare, Armide inconsciente, charmant et désespérant à la fois le Tasse ; Orsolina, plus coquette que tendre, souriant des colères d'*Orlando furioso* ; Vittoria Colonna, parcourant avec une lenteur majestueuse l'atelier où Michel-Ange créait ses chefs-d'œuvre, et doublant d'un éloge le prix réservé à son génie. Toutes ont gardé sur le front leur auréole de pudeur et de grâce. Le retentissement qui s'est fait autour de leur nom n'a rien enlevé à leur réputation de femmes et de jeunes filles. Le pur encens que l'on brûla devant elles ne les enivra pas, et n'eut point à dérober le secret de leurs faiblesses, comme les nuages dont s'enveloppaient les dieux de l'Olympe. Catharina d'Ataïde fut comme Orsolina, Vittoria, Laure et Béatrice, elle put lire entre un sourire et une larme les beaux vers qu'elle inspira.

Camoens dédia cette poésie à l'âme envolée :

Quand la longue suite de mes chagrins me permet de goûter le sommeil, je vois paraître en songe cette âme qui me donna tant d'illusions durant tout le cours de ma vie.

Là, dans une solitude dont mes regards ne peuvent mesurer l'immensité, je la poursuis, et il me semble qu'elle s'enfuit devant moi.

Je m'écrie : Ne me fuis point, ombre charmante ! Elle tourne vers moi ses regards pleins d'une douce modestie, elle semble me dire : Je ne puis m'arrêter ;

Et elle continue sa course, et moi je veux prononcer son nom ; mais, avant que je l'aie achevé, je m'éveille et je sens que je ne puis pas même jouir d'une courte illusion.

A partir de l'heure où disparut du monde celle qui fut si ardemment, si purement aimée, quelque chose se brisa dans le cœur du poète.

Aussi la gaieté qui lui était naturelle, l'allure vive de son esprit firent place à une mélancolie qui l'enveloppa comme un manteau de deuil.

Il lui devint impossible de témoigner l'enjouement formant un des côtés de son caractère. Ce rêveur était né avec un naïf entrain ; cet homme, doué des dons les plus rares du génie, savait provoquer le rire après avoir fait couler les larmes. Dans ses œuvres les plus graves se trouve l'épisode comique, comme, par exemple, celui de Velloso dans les *Lusiades*. Les comédies qu'il a laissées abondent en traits piquants. Chose plus étrange, ce poète qui souffrit si cruellement par le cœur, trouvait quelquefois le moyen de rire de l'amour. Il aimait à badiner galamment sur les mésaventures légères de la vie. On a de lui un sonnet en espagnol adressé à une jeune dame qui lui avait envoyé une larme entre deux assiettes une *volta* familière sur une brûlure faite au beau visage de adon Guiomar de Blasfé. Cette âme ardente s'ouvrait à toutes les impressions vives : instrument harmonieux et sonore, elle vivait tour à tour pour la gaieté et pour la tristesse. Seulement, à mesure que s'évanouit l'espoir et qu'un choc nouveau frappa sur ce cœur, une des cordes de cette lyre humaine se cassa, et il ne resta bientôt plus à Camoens que les cordes graves sur lesquelles il chantait ses douleurs. Tandis qu'il s'absorbait dans l'amertume de ses regrets, les ennemis que jadis lui avait faits sa franchise se demandaient s'il ne serait pas possible de conspirer de nouveau contre l'auteur des *Disparates na India*.

Sans doute le comte de Redondo faisait cas des talents littéraires de Camoens et se souvenait de l'insistante recommandation de don Constantino de Bragança, mais les ennemis du poète devinaient que la protection du vice-roi n'irait point jusqu'à le défendre, si l'on trouvait le

moyen de faire peser une accusation grave sur lui. Camoens n'écrivait plus de satires ; peut-être, à force de voir les hommes, comprenait-il que ses conseils et son indignation resteraient également inutiles. Replié sur lui-même, il ne semblait même plus songer aux muses du Tejo et du Mondego.

Parmi ceux qui s'étaient crus plus particulièrement désignés dans les vers indignés de Camoens on comptait Miguel Rodriguez Coutinho, surnommé *Fios seccos* (fils secs). Sous l'administration de Francisco Baretto il avait eu le commandement de dix vaisseaux de guerre, commandement que lui avait enlevé don Constantino de Bragança. Il connaissait bien peu le caractère du poète, s'il supposa celui-ci capable de tirer vengeance des calomnies auxquelles Miguel Rocontre l'auteur des *Disparates na India* : celui-ci avait * couvert de son silence et de son pardon les infamies commises contre lui. Quant il revint de cet exil qu'on « devrait graver sur le fer et sur la pierre », il oublia le nom de ceux qui l'avaient fait prononcer. Mais Miguel Rodriguez Coutinho y avait eu trop de part pour ne pas tenir à voir disparaître de Goa celui envers qui il s'était rendu coupable. Certaines gens ne perdent jamais le souvenir du mal qu'ils ont fait, tandis que les nobles cœurs oublient les injustices commises à leur égard.

Coutinho se concerta avec les anciens ennemis de Camoens et chercha le moyen de faire perdre au poète non seulement la bienveillance du vice-roi, mais encore la liberté.

Aucune des peines prononcées jusque-là contre Camoens n'attaquait cet orgueil portugais que le poète portait au plus haut point.

A la prière de son favori, le roi don João III exila à Santarem l'audacieux jeune homme aspirant à la main de Catharina d'Ataïde.

Francisco Baretto avait envoyé aux Moluques le poète coupable d'avoir rappelé, aux hommes chargés par le roi de gouverner son empire des Indes, qu'ils le devaient faire avec loyauté et modération ; que les administrateurs devaient rendre justice, se montrer humains à l'égard des vaincus, et prendre hautement la défense de l'innocence opprimée ; mais cette peine cruelle infligée pour une noble cause faisait plus d'honneur à Camoens qu'elle n'entachait sa réputation.

Cette fois, c'est cette réputation même qu'il s'agissait de lui enlever.

Ce soldat avait accepté des fonctions civiles ; ce poète avait fait du négoce ; il devenait facile de l'accuser de malversation dans ses emplois : on pouvait commencer par jeter sur lui le blâme et l'infamie, il se défendrait s'il le pouvait.

Miguel Rodriguez Coutinho, aigri à la fois par la perte de son commandement et l'impossibilité de vivre au milieu d'un Juxe oriental, accusa Camoens de concussions dans son emploi de *curateur des successions vacantes à Macao*.

Avant d'interroger le poète, de s'être même demandé si cet odieux soupçon était fondé, Camoens fut arrêté et jeté en prison. Il passa de la demeure dans laquelle il recevait tour à tour Diogo de Couto son *matelot*, Heitor de Sylveira, Mello, Itaz et ses autres amis, dans les *masmoras* de Goa.

C'étaient non point des casemates ni des cachots, mais des trous noirs, infects, privés à la fois de jour et d'air, dans lesquels on jetait pêle-mêle ceux qu'atteignait une accusation. L'assassin, le voleur, celui qu'on soupçonnait d'avoir blâmé un chef quelconque du pouvoir, celui dont les mains étaient rouges du sang versé, comme l'innocente victime d'une conspiration, s'y trouvaient confondus. Les propos odieux, les blasphèmes, les projets immondes s'y répétaient et s'y formaient. Les plus misérables jouissaient même d'une sorte de préférence ! Chacun de leurs crimes leur était compté comme un titre à l'estime de leurs pareils.

Non seulement les captifs jetés dans les prisons de Goa souffraient de ces rapprochements odieux avec des criminels perdus de vices, du manque de lumière, de l'air étouffant et vicié qui arrivait à leurs poumons, mais de plus ils enduraient la faim : le pouvoir qui les entassait dans les *masmoras* de Goa ne s'occupait pas de les nourrir. Ils pouvaient mourir dans ces bouges immondes sans que les agents du gouvernement s'occupassent de leur envoyer des aliments. La charité privée pourvoyait seule aux besoins de ces infortunés. Leurs cachots étaient trop profonds pour qu'il leur fût possible de faire entendre leurs plaintes ; et souvent, soit que les âmes compatissantes les eussent oubliés, soit que leurs gardiens gardassent les dons envoyés pour eux, les prisonniers demeuraient deux ou trois jours sans manger. Camoens apprit seulement au bout de plusieurs semaines la cause

de son incarcération. Ses ennemis espéraient que la douleur et les privations viendraient à bout d'une santé épuisée ; mais le poète, si abattu qu'il fût, retrouvait dans les moments difficiles son ancien courage. Il se souvenait qu'il avait une mission à remplir. Il songeait que son œuvre n'était point publiée, et qu'il lui fallait vivre, jusqu'à ce qu'elle brillât au soleil de la gloire.

La disparition inexplicée de Camoens ne pouvait manquer de faire du bruit dans le cercle de ses amis. Itaz, le docteur Garcia de Orta, Heitor de Sylveira s'informèrent des causes de son incarcération, et apprirent avec autant d'indignation que de stupeur que Luiz était en prison pour vol.

L'expression de leur indignation parvint jusqu'au vice-roi.

Il fit amener Camoens devant lui.

Alors le soldat blessé dans les batailles, le poète ami dé fidalgos et de princes, laissa déborder des paroles tour à tour amères et éloquentes.

Il lui fut facile de prouver son innocence, et le comte de Redondo le renvoya avec la promesse que ses juges allaient le mettre en liberté.

Camoens regagna sa prison, certain que le lendemain il rentrerait dans sa demeure.

Fios seccos apprit la justification éclatante du poète et la volonté du vice-roi.

Se souvenant alors d'une dette contractée envers lui par Camoens, misérable dette de deux cents cruzados ! l'ancien commandant de dix navires ne rougit pas d'ordonner que l'on gardât Camoens en prison jusqu'au paiement intégral de cette créance.

Cette fois Camoens ne daigna plus s'irriter.

Cet homme qui ne s'était jusque-là servi de son influence qu'afin d'obtenir des faveurs pour autrui, sollicita pour lui-même.

Non point qu'il priât le vice-roi de rembourser à Fios seccos ses deux cents cruzados ; il préféra adresser au comte de Redondo un placet plaisant, dont chaque vers ramenait le sobriquet de *Fios seccos*, demandant au vice-roi un ordre d'élargissement. La supplique spirituelle de Camoens eut son effet, les *Trovas* gagnèrent la cause du poète, qui sortit triomphant des *Masmoras* de Goa.

Il les quittait lavé d'une calomnie infâme. Mais l'ombre qui planait sur sa vie s'épaississait davantage, et chaque nouvelle douleur le trouvait plus faible pour la subir.

Luiz redemanda au mouvement, à la guerre, à des expéditions nombreuses couronnées souvent de succès la distraction qu'il ne pouvait trouver en lui-même.

Chaque été, des navires partaient de Goa pour des entreprises militaires. Camoens accompagna les flottilles allant à Daman, à Mangalor, à Malacca, quelquefois même dans les îles lointaines de l'Inde. L'hiver le retrouvait à Goa, reprenant ses études favorites et vivant dans la douce intimité de Diogo de Couto, *son matelot*, d'Itaz, d'Heitor de Sylveira, au sujet de qui il avait écrit au comte de Redondo afin d'obtenir un secours nécessaire pour ce vaillant capitaine, plus avide de renommée que de fortune : « de doctes livres nous apprennent que la colère du grand Achille donna la mort à l'Hector de Troie. Voilà maintenant que la faim va tuer notre Hector de la Lusitanie. Il court risque d'être accablé par son adversaire, si votre main secourable ne s'interpose, et ne met les combattants hors de lice. » Le vice-roi fit droit à cette requête de Camoens, ainsi qu'à une demande de secours renfermée dans une ode peignant à la fois les travaux et les besoins de Garcia de Orta. Bien qu'on puisse reprocher au comte de Redondo la facilité avec laquelle fut lancé un ordre d'arrêt contre le poète, ce vice-roi aimait la poésie et protégea Camoens. Il se plaisait aux jeux d'esprit et fournissait lui-même les *motes* de ses *Voltas*. Peut-être se fût-il cru obligé de lui venir davantage en aide, afin de réparer le mal dont Camoens avait souffert, si la mort ne l'avait surpris le 19 février 1564. Ce fut l'ancien vice-roi Antonio de Noronha, à qui Camoens avait jadis dédié les stances sur les *Désordres dit monde*, qui fut appelé à prendre la place de Redondo.

Bien qu'il pût compter sur l'amitié et sur la protection d'Antonio de Noronha, Camoens, dégoûté de la vie aux Indes, se souvint avec attendrissement de la patrie maudite au départ.

C'était bien, en dépit de tout, son « pays, son cher pays ».

Malgré sa bravoure, on n'avait d'ailleurs pas plus récompensé ses services militaires à Goa qu'à Lisbonne. Il crut avoir rempli sa tâche de soldat et demanda à rentrer en Portugal.

Il éprouverait un cruel déchirement en se séparant d'amis qu'il n'était pas certain de revoir ; mais il allait retrouver sa mère et faire imprimer les *Lusiades*. Don Antonio de Noronha ne tenta rien pour retenir le poète.

Alors se dressa devant Camoens une difficulté nouvelle, ou plutôt, il se trouva face à face avec une nécessité qui avait été le supplice de toute sa vie : il manquait d'argent pour payer sa traversée et celle d'Antonio le Javanais.

CHAPITRE XII.

L'HONNEUR DE BARETTO ET LA LIBERTÉ DE CAMOENS.

Camoens commençait à désespérer de pouvoir reprendre le chemin du Portugal, quand un homme avec lequel il entretenait des relations cordiales lui offrit le moyen de faire, sinon toute la route qui le séparait de Lisbonne, du moins la moitié de ce trajet.

– Ecoutez, lui dit celui-ci, en dépit du nom de Pedro Baretto Rolim que je porte et de mon étroite parenté avec un homme qui se rendit grandement coupable envers vous, je suis complètement acquis à vos intérêts. Une chance inattendue me favorise. Appelé à remplacer Fernando Martim Freire dans l'administration de la capitainerie de Mozambique, je me dispose à partir pour Sofala ; soyez mon compagnon de route, mon ami, je m'estime trop heureux de vous rendre un léger service. Personne plus que moi n'apprécie votre talent, votre savoir ; nul n'aime mieux les vives saillies de votre esprit. Il me semblera que j'emporte avec moi le Portugal et son génie, si vous acceptez le passage à bord de mon navire.

Camoens regarda Baretto :

- Ce passage, dit-il, je ne pourrai vous le payer, le savez-vous ?
- Sans doute, puisque je vous l'offre.
- Ce n'est pas tout, reprit Camoens, nous sommes deux.
- Vous emmenez votre esclave ?

– Antonio m’a sauvé la vie au bord du Mêkong.

– Soit ! le Javanais vous accompagnera.

Le poète tendit la main à Pedro Baretto.

– J’ai entendu raconter, dit-il, que Francisco, votre parent, jeté sur la côte du Monomotapa par un naufrage, y était mort abandonné de tous. Il a plu à Dieu de le punir de ses injustices, je lui pardonne. En m’aidant à me rapprocher de Lisbonne, vous effacez le mal qu’il me fit jadis.

– Vous resterez à Sofala ce que vous voudrez. Vous aurez néanmoins tout le loisir nécessaire pour étudier le pays et travailler à vos œuvres. Je ne vous demanderai que la faveur d’en entendre le premier lire quelques passages. Du reste, ni dans l’administration ni dans ma maison, vous ne serez assujéti à aucune occupation.

– Merci, dit Camoens avec plus d’expansion que la première fois ; merci !

La joie du poète fut grande à la pensée de prendre le chemin de sa patrie. Mais avant d’abandonner Goa il devait sentir plus d’un déchirement dans son cœur. Il allait se séparer d’Itaz, d’Heitor de Sylveira, un des plus braves officiers de son temps ; de Diogo de Couto, dont il exprimait l’affection dévouée par ce titre expressif : *mon matelot*, ce qui semble un lien plus fort encore que le nom d’*ami* ; du savant docteur Garcia de Orta, qui lui avait dû les faveurs du vice-roi, sans compter Antonio Cabral, Luiz de Veiga, Duarte de Abreu, Antonio Fernão et bien d’autres. Son cœur se serra, il dut essuyer plus d’une larme furtive ; mais ceux qui l’aimaient furent les premiers à l’encourager au départ.

– Tu vois par mon exemple ce que vaut la gloire militaire, lui dit Heitor de Sylveira ; quand tu multiplierais pendant dix années encore les batailles et les conquêtes, tu n’en serais pas moins pauvre. Le climat de l’Inde nous brûle le sang et nous dessèche les moelles ; mieux vaut rentrer à Lisbonne. Nous ne tarderons pas à t’y suivre.

– D’ailleurs, ajouta Diogo de Couto, tu n’as aucun engagement avec Baretto, et les occasions de départ de Sofala à Lisbonne sont fréquentes.

– Vous cueillerez là-bas des plantes pour moi ? demanda Gracia de Orta.

– Je vous promets un herbier, répondit Camoens.

– Eh bien, Itaz, reprit Duarte de Abreu, vous restez silencieux.

- Que pourrais-je dire ? fit Itaz ; Camoens est décidé à partir.
- Doit-on chérir ses amis pour soi ?
- Ah ! loin de moi une pensée égoïste ! mon amitié seule s’alarme.
- Quand on a deux fois échappé au naufrage, c’est que Dieu nous garde, fit Antonio Fernão.
- Ce n’est pas la tourmente que je redoute.!
- Que crains-tu donc ? demanda Camoens, surpris de l’accent profond de son ami.
- A quoi bon le dire ? vous semblez tous d’un avis opposé au mien.
- Parle toujours, dit Camoens ; tes conseils me sont précieux.
- Eh bien ! fit Itaz, je verrais non sans regret, mais du moins sans crainte, s’éloigner mon ami, s’il partait sur un autre navire, et s’il s’éloignait dans la compagnie d’un autre homme.
- Oh ! vous suspectez Baretto Rolim ?
- Toute cette famille est une nichée de serpents. Camoens sait qu’il doit à Francisco Baretto un exil qui dévora les plus belles années de sa jeunesse. Le nouveau capitão de Mozambique ne doit avoir ni plus de grandeur d’âme ni plus de bonté que son parent. Il semble enthousiasmé à l’idée d’avoir Camoens pour compagnon de voyage, soit ! Qui n’apprécie les saillies de son esprit, la finesse de ses reparties ! Mais Camoens se trouve dans des circonstances difficiles ; il n’a ni emploi ni grade. Que vaut l’amitié d’un Baretto ? Combien pèse sa délicatesse ? Arrivé à Sofala, quelle sera l’existence de Camoens ? L’hôtel du capitão de Mozambique lui sera ouvert, et il aura place à sa table, je le veux bien ; mais ce qui s’accepte d’un frère d’armes, d’un compagnon peut devenir lourd de la main d’un supérieur.
- Baretto m’a parlé noblement, répondit Camoens.
- Ce serait trop indigne ! s’écria Duarte.
- D’ailleurs Luiz ne restera pas longtemps à Sofala.
- Assez cependant pour achever mon nouveau livre, Diogo de Couto.
- Il s’appelle ? demanda Heitor.
- Le *Parnassolusitano*, répondit Camoens. Ce volume nécessite de longues études : la tranquillité dont je jouirai à Sofala me sera favorable pour l’achever. Il paraîtra en même temps que les *Lusiades*.

Camoens s'efforça durant les derniers temps de son séjour à Goa de calmer les regrets de ses amis, et les inquiétudes persistantes d'Itaz.

– Adieu, dit celui-ci en voyant Luiz de Camoens monter dans la barque qui devait le conduire au vaisseau en partance ; adieu pour toujours !

On était alors à la fin de l'année 1567 ; la pensée de se rapprocher du Portugal adoucit pour Camoens le moment du départ. D'ailleurs, sur le pont même du navire que montait Pedro Baretto Rolim, Duarte de Abreu, Garcia de Orta, Antonio Fernão, Antonio Cabral et Heitor Sylveira, loin de dire adieu au poète, comme venait de faire Itaz, lui répétèrent :

– Au revoir !

Les ancres dérapèrent, un bon vent gonfla les voiles, et le navire cingla vers les côtes de Mozambique.

Vasco de Gama y avait fondé un comptoir, afin de procurer aux flottes du roi de Portugal des provisions à leur passage. En 1505, Pierre de Noya, se rendant aux Indes, construisit une factorerie sur les terres du roi de Sofala ; mais les Cafres excités par les Maures, qui jusqu'à ce jour avaient presque été exclusivement les maîtres du commerce de cette contrée, vinrent assiéger Noya dans son fort. Quelque importante que fût en nombre cette troupe de nègres vagabonds, armés de lances et de zagaies, trente-cinq hommes déterminés suffirent à Pierre de Noya pour les disperser.

Depuis cette époque le roi de Portugal entretenait des troupes et une capitainerie à Sofala, devenue le centre d'un important commerce. La rapidité de la traversée parut d'un heureux augure à Camoens. Les tristesses de l'adieu s'étaient adoucies, le Javanais retrouvait sur la figure de son maître cette sérénité que la multiplicité des épreuves subies lui avait souvent fait perdre. Quant à lui, que lui importait ? pourvu qu'il suivît Camoens, cela suffisait à son bonheur. Luiz était le corps, Antonio l'ombre.

Quand il fut possible au poète de distinguer le port de Sofala et la ville qui s'étendait gracieusement sur le rivage, il ne put s'empêcher d'admirer le panorama qui s'offrait à ses regards.

– Vous qui savez tout, dit Pedro Baretto Rolim à Camoens, et qui inventeriez l'érudition si elle n'existait déjà, apprenez-moi donc ce qu'il y a de fondé dans ce que m'affirmait hier le capitaine du navire, à savoir que cette Sofala que nous allons aborder est l'Ophir des Hébreux.

– Qui pourrait en fournir la preuve ? répondit le poète, un seul argument existe en faveur de l’opinion du capitaine, opinion partagée par bon nombre de doctes lettrés. Ils se basent sur le « temps qu’il fallait à la flotte de Salomon pour l’aller et le retour, temps qui, comme l’a dit l’auteur des *Proverbes*, était précisément de trois ans, jamais plus, jamais moins ».

– Je comprends, dit Baretto ; on voudrait conclure de cette particularité que les voyages de la flotte de Salomon ne pouvaient avoir été faits avec des temps variables, mais avec les moussons.

– L’Ecriture ne se montre pas positive, reprit Camoens ; elle se contente de dire : « une fois en trois ans, et tous les trois ans une fois ».

– Il reste un moyen de contrôle, reprit Baretto.

Les navires des marchands arabes qui coururent à Sofala suivent la même route, d’une façon invariable.

– Oui, fit Camoens ; partis de la mer Rouge au mois d’août, avant lequel il est difficile de sortir du golfe Arabique, ils vont à Mascate, et de Mascate à la côte de Malabar. En décembre ils traversent l’Océan jusqu’à la côte de l’Afrique, visitent Mugdasho, Marca, Brava, Lamo, Mélinde et les îles Querimbo. Ils se rendent ensuite en droite ligne aux îles Como – res et aux ports de la partie septentrionale de Madagascar, ou bien descendent jusqu’à Sofala. Cette course les retient jusqu’au mois d’avril, après lequel ils remontent pour rentrer dans la mer Rouge, où ils arrivent à temps pour préparer une nouvelle cargaison.

– Trouverons-nous les ruines de cette Ophir superbe ?

– Nul de ceux qui ont visité Sofala n’a fait mention de découvertes de ce genre. Je crois, commandant, que nous allons vivre dans un magique pays fournissant plus d’or, d’ivoire et d’esclaves que toutes les possessions portugaises d’Asie et d’Amérique ; je suis certain qu’il serait infiniment curieux de pousser un voyage d’exploration jusqu’au mont Lupata, qui s’appelle orgueilleusement l’Epine du monde ; que nous pourrions ramasser du sable aurifère dans le creux de nos mains, et le laver au premier ruisseau venu ; qu’en nous égarant dans les bois d’*Avicennia tomentosa*, dont m’a parlé mon savant ami Garcia de Orta, nous trouverons de patriarcales familles d’éléphants qui nous raconteront les mystères de leur vie séculaire ; mais nous ne rencontrerons nulle trace d’Ophir la Superbe. J’ai parmi mes

bagages une Bible précieuse et j'y chercherai, pour vous les lire, les passages auxquels vous faites allusion.

– Si vous m'en croyez, dit Barétto, recueillez à Sofala des pépites et des paillettes et oubliez vos livres.

– Commandant, j'ai cessé de croire à ma propre fortune le jour où le navire qui me ramenait à Goa, emportant « César et sa fortune », fit naufrage en vue du Cambodge. Aussi j'achèverai à Sofala mon *Parnasso lusitano*, voilà tout.

– Peut-être est-ce plus sage, dit Baretto, et ce qui pourrait le faire croire, c'est que la plupart des navigateurs qui ont découvert des côtes et enrichi leur pays sont morts dans une pauvreté relative. J'ai vu à Lisbonne Pedro Alvarez et le savant Abrilius Fidalcus qui, sur la rencontre qu'ils firent à Zaphal, notre Sofala d'aujourd'hui, de deux vaisseaux maures chargés d'or et se rendant à Mélinde, en conclurent que l'or devait provenir de cette côte et y débarquèrent. Eh bien ! croyez-vous qu'ils se sont enrichis ? Non ! leur renommée est grande, ils laissent une trace dans l'histoire de la marine et des découvertes, voilà tout.

On était arrivé à une certaine distance de la côte, les maisons de bois de la ville, la grande mosquée, le fort des Portugais se distinguaient dans la pureté du matin, et cependant, au lieu d'avancer, le navire demeura immobile sur ses ancres, qui venaient d'être jetées.

– Ne descendrons-nous point aujourd'hui à Sofala ? demanda le poète au capitaine.

– Pardonnez-moi ; mais vous ignorez quels dangers présente la côte. Si j'aventurais plus loin un navire d'aussi haut bord que le mien, je le verrais échouer sur les bancs de sable.

– Sont-ils donc considérables et dangereux ?

– La rivière de Sofala, qui donne son nom au pays, et plusieurs autres rivières également rapides, forment à leur embouchure d'énormes bancs de sable qui s'avancent plus loin dans la mer.

– Ils ressemblent à ceux du Gange, alors ?

– Ils sont cent fois plus périlleux. Les sables de Sofala sont mouvants, de sorte que les abords de la côte sont d'une difficulté extrême. Aucun vaisseau ne peut naviguer dans ces parages sans avoir au moins douze

brasses d'eau. Avec cette profondeur il est possible de traverser en toute sûreté. Si j'avais laissé mon navire s'approcher davantage, il se serait enlisé. Voyez venir au-devant de nous ces petits bâtiments côtiers de Mozambique, nous monterons à leur bord et nous aborderons tranquillement dans le port, aussi excellent que coquet, que vous voyez devant vous.

En effet un navire d'un faible tonnage, accoutumé à faire un service entre la côte et les grands navires arrivant de l'Inde, s'approchait rapidement.

Les passagers du bâtiment arrivant de Goa se tinrent prêts à changer de navire. Camoens n'avait pour tout bagage que le poème des *Lusiades* et le *Parnasse lusitanien*, auquel il travaillait. Antonio s'était chargé de paquets légers. Il paraissait radieux à l'idée d'aborder la côte de Mozambique.

Le port de Sofala présentait un coup d'œil magique.

La plupart des bâtiments qui s'y trouvaient étaient des navires maures, dans la construction desquels on n'employait pas de clous. Les bois, liés par des *cayo*, sorte de fibres d'arbres, étaient cependant d'une grande solidité. De dimension énorme, ils restaient dépourvus de ponts. A cette époque, les Maures, qui cependant faisaient un énorme commerce, possédaient peu de moyens de diriger leurs navires. Leurs cartes marines demeuraient fort incomplètes ; ils se servaient de boussoles carrées. Aux mâts de leurs vaisseaux étaient fixés des voiles tissées en feuilles de palmier, joignant à une grande légèreté une solidité à toute épreuve.

Des praos malais, des jonques chinoises et quelques vaisseaux européens se pressaient à la fois dans le port.

– A quel degré se trouve Sofala ? demanda le commandant au capitaine.

– Au 15^e de latitude méridionale.

Le navire côtier approchait, et bientôt il dut lui-même s'arrêter, jusqu'à ce que des canots s'avançant rapidement vinssent prendre le commandant de la capitainerie de Mozambique, son ami Luiz de Camoens et une suite composée d'un secrétaire et d'un groupe de serviteurs.

Le palais que devait habiter Pedro Baretto n'annonçait point un grand luxe extérieur. Ceux qui l'habitaient n'y séjournaient pas longtemps. Le pernicious climat de Sofala ruinait rapidement les santés les plus robustes ; cette côte était la plus redoutée de toute l'Afrique. Les commandants s'y

succédaient rapidement : les uns y étaient ensevelis ; les autres, dans la crainte de mourir loin de leur patrie, demandaient à rentrer en Portugal.

Les premières semaines du séjour de Camoens à Sofala furent une sorte d'enchantement. La ville était habitée par une population policée, élégante, parlant la langue arabe et la langue portugaise. Chaque jour entraient ou sortaient du port les vaisseaux de la Mecque employés au commerce des Indes. On pouvait donc fréquemment avoir des nouvelles de cette double patrie qui s'appelait la Lusitanie de l'Orient et Lisbonne.

Les premières promenades de Camoens aux environs de Sofala lui montrèrent le delta fertile formé par le Zambèze, les terrasses dominant le pays et présentant une végétation luxuriante. Sans se livrer encore aux chasses dangereuses, il abattit une grande quantité de magnifiques oiseaux. Puis, la curiosité grandissant à mesure qu'il voyait davantage, Camoens, avant de poursuivre ses travaux littéraires, songea à entreprendre avec le capitaine du navire une excursion au-delà du pays de Sofala, qui forme presque une île sur les deux fleuves du Spiritu Santo et du Zambèze. Il souhaitait remonter le dernier de ces fleuves jusqu'aux cataractes de Chicoronga.

– Songez à l'intérêt que présenterait la relation de notre voyage, disait Camoens. Les premiers voyageurs prirent le Zambèze pour le lac de Ptolémée, la source du Nil et de beaucoup d'autres fleuves. Nous éclaircirions un problème géographique d'un grand intérêt.

– Et vous vous feriez infailliblement massacrer par les naturels, répondit Baretto. Les tribus cafres sont loin de nous être favorables ; souvenez-vous du naufrage de Sepulveda et de Lianor.

– Sans doute, commandant, nous risquerions notre 'vie ; mais il n'est pas prouvé que nous la perdrons. Quand nous aurons visité les rochers à travers lesquels le Zambèze se fraye une route difficile, et qui forment la première *terrasse* de la haute Afrique, nous vous rapporterions des documents précieux sur la plaine d'argent de Chicowa et nous pourrions mentionner les mines de fer et de cuivre que les Cafres connaissent l'art de travailler. J'avoue même que l'idée du danger est plutôt un excitant pour moi qu'une raison de m'abstenir.

– Vous oubliez que vraisemblablement vous auriez à traverser des tribus anthropophages : les Moumbos et les Zimbos. Prisonniers et esclaves deviennent tour à tour leurs victimes. Je réponds de vous, capitaine, comme d'un marin utile à l'Etat, et de Camoens comme d'un homme de génie qui veut bien être mon ami. Si j'entreprenais une excursion dans le genre de celle dont vous parlez, je voudrais une escorte d'au moins cinq cents hommes et une artillerie assez forte pour intimider des nègres que nous ne réussirons jamais à dompter d'une façon complète.

Il fallut renoncer à l'entreprise projetée. Du reste, le temps aurait sans nul doute manqué pour la poursuivre, car le navire qui avait amené Baretto dans sa capitainerie de Mozambique dut reprendre la mer et cingler vers Lisbonne.

Le poète partageait ses heures d'une façon presque égale entre le travail que demandait son livre le *Parnasse lusitanien* et ses relations amicales avec Baretto. Celui-ci se montrait parfait pour le poète, qui pendant plusieurs semaines n'eut qu'à se louer d'avoir suivi son désir de préférence aux conseils d'Itaz.

Cependant, par une progression insensible, Pedro Baretto demanda à Camoens quelques services qui absorbèrent ses heures. L'amitié ne calcule pas. Il semblait naturel à Luiz de Camoens que Baretto le chargeât de la rédaction de relations de voyages et de mémoires destinés à être présentés au roi Sébastien, à ses ministres et à ses conseillers. Non seulement le poète ne se plaignait pas, mais il trouvait, dans son extrême délicatesse, une satisfaction à obliger un homme à l'égard duquel il se regardait comme redevable d'un immense service.

Cependant les relations succédèrent aux mémoires, à ceux-ci des travaux scientifiques, et bientôt le temps de Camoens se trouva complètement absorbé. Il en souffrit, et tenta, avec mille précautions affectueuses et délicates, à faire comprendre à Pedro Baretto que les arides travaux auxquels il se livrait tariraient les sources de son inspiration.

Baretto feignit de ne pas comprendre.

Quand il invita Camoens à le suivre, il céda à l'enthousiasme que lui inspirait le talent du poète, au charme qu'exerçait sur lui sa conversation brillante.

Au bout de quelques mois, poussé par le désir d'envoyer à Lisbonne des documents capables de lui faire honneur, il lui en confia la rédaction. Progressivement il s'habitua à occuper le temps du poète. Puis il en vint à se dire que ce temps lui appartenait, puisqu'il le payait.

Oui, cela était vrai, il payait Luiz de Camoens en lui accordant une chambre dans son palais et une place à sa table.

Du jour où cette idée pénétra dans l'étroit cerveau de Pedro Baretto, il mit un dédain persistant, une cruauté froide à faire sentir au poète son état de dépendance.

Aussi, se rendant un jour chez Baretto, qui l'avait fait demander par deux fois, Camoens dit à Antonio, qu'il rencontra :

– Les rôles sont changés, le plus esclave des deux maintenant c'est moi.

– Maître ! dit le Javanais dont les yeux étincelèrent, quittons cette maison ensemble.

– Et que ferions-nous ? Antonio ; je ne possède pas une cruzade !

Le Javanais frappa du plat de la main sur un de ses bras.

– Ça travailler pour vous ! dit-il.

– Travailler ! à quoi travaillerions-nous ?

– La chasse, la pêche, dit laconiquement Antonio ; comme les Cafres, la vie libre.

– Les Cafres vivent dans les bois, Antonio ; dès que je le pourrai je prendrai passage sur un navire.

Il s'éloigna, laissant le Javanais les yeux pleins de larmes.

– Travailler pour lui ! mourir pour lui ! murmura l'esclave, voilà tout ce que demande le pauvre Antonio.

Lorsque Camoens entra dans le cabinet de travail de Pedro Baretto, celui-ci lui dit d'une voix brutale :

– Vous avez bien tardé à vous rendre à mes ordres.

– Vos ordres... répéta Luiz de Camoens en se reculant.

– Comment voulez-vous que j'appelle le travail que j'ai à vous commander ?

– Jusqu'à ce moment vous m'avez prié de vous aider, rien de plus.

– Vous vous trompez, répliqua Baretto en se levant ; j'ai ordonné, j'ordonne encore.

Camoens blêmit ; il s'avança de deux pas vers Baretto :

– Vous ne répéteriez pas ces paroles, dit-il d'une voix sourde.

– Ou bien le poète mendiant se draperait dans son orgueil.

– Non, mais le soldat de Ceuta vengerait son injure.

– Je ne me bats pas avec mes gens, fit Baretto.

Camoens se cramponna d'une main à la table voisine et il enfonça l'autre dans son pourpoint.

– Vous êtes un lâche, Pedro Baretto ; c'est moi qui vous crache cette insulte à la face ; moi, Luiz de Camoens, dont les ancêtres remontent plus loin que les vôtres ; moi, qui ai pour meilleure noblesse encore que celle du sang, celle d'une âme qu'aucun mauvais sentiment n'a jamais flétrie. Adieu ! vous avez annulé vos bienfaits par une insulte. Si je la dédaigne, d'autres s'en souviendront !

Le poète quitta le cabinet du commandant, traversa le couloir, et aperçut le Javanais à la place où il l'avait laissé.

L'esclave lut sur le visage de son maître l'expression d'une douleur poignante.

– Maître ! dit-il, maître !

Il n'osa questionner, mais son regard ardent plongea dans le regard du poète.

– Tu avais raison, Antonio, dit Luiz de Camoens d'une voix sombre, mieux vaut une cabane de Cafre dans les bois.

– Les bagages sont prêts ! dit Antonio.

– Oui, fit Camoens ; ils sont prêts, puisque nous n'avons rien.

Il monta dans sa chambre, fit un petit paquet de ses habits, prit la cassette dans laquelle il enfermait ses manuscrits et redescendit. En passant sous le péristyle il vit quelques-uns des serviteurs et des esclaves du commandant :

– Quand une meilleure fortune me sourira, leur dit-il, je ne vous oublierai pas.

Il sortit avec Antonio.

Qu'allait-il devenir ?

La journée n'était pas avancée, il avait le temps d'y rêver.

Jamais le poète ne s'était trouvé dans une situation plus affreuse. Il ne possédait rien et ne touchait aucune solde. A Goa, dans une semblable

extrémité il se fût dirigé d'un pas tranquille vers le palais du grand Inquisiteur, afin de prendre place à une table royalement servie, où s'asseyaient non point des aventuriers, mais des gentilshommes sans fortune, des fidalgos ruinés par la guerre, des savants riches de leur science. Ces pauvres d'argent, millionnaires de talents, de vertus, de génie, arrivés de tous les points du monde, se seraient vite entendus et compris. Mais sur cette côte d'Afrique plus peuplée d'Arabes que d'Européens, Camoens pouvait se demander avec angoisse comment il pourrait vivre.

La flânerie de Camoens le conduisit sur le port.

Il y resta, regardant entrer et sortir les barques ; s'intéressant aux manœuvres des navires ; suivant du regard les voiles de palmier gonflées par le vent ; s'intéressant aux évolutions des bâtiments côtiers ; observant les travailleurs chargés d'embarquer ou de débarquer des marchandises. Tandis qu'il jouissait d'une plénitude de liberté dont Baretto le privait depuis longtemps, une main lui frappa doucement sur l'épaule.

Il se retourna :

– C'est vous, Pedro Nunez ?

– Oui, c'est moi, bien heureux de vous voir et prêt à vous accabler de reproches pour n'avoir jamais tenu votre promesse de venir souvent chez moi me parler de Coimbre, où j'ai vécu comme vous ; de nos vieux maîtres, qui, plus sages, sont rentrés au pays, hors Garcia de Orta ; de cette statue de la Sagesse qui, debout dans la grande salle de l'Université, nous regardait de ses yeux graves.

– En nous recommandant de nous attendre à mourir de faim, Pedro Nunez ! cette Sagesse de Coimbre ne nous a point pris en traître. Vous me parliez de la promesse d'aller vous voir. je la tiendrai tout de suite, si vous voulez.

– Et ce don Pedro Baretto Rolim, parent de cet autre Baretto qui mourut misérablement sur les côtes ?

– Je l'ai traité de lâche, et je ne le reverrai jamais.

– Il faut bien payer ses dettes ! dit Nunez ; vous lui deviez cela.

– Viens, dit-il.

Nunez et Camoens prirent le chemin d'une maison à un seul étage bâtie en face de la mer.

– Vous voilà chez vous, dit Nunez à Camoens.

Quand vous voudrez de ma compagnie, vous me trouverez. Faites des vers, écrivez des livres, envoyez des lettres à vos amis. Le seul moyen de prouver à un poète qui est votre hôte qu'on l'aime, véritablement, c'est de lui laisser toute sa liberté.

A peine Camoens fut-il enfermé dans sa chambre, que le Javanais prit le chemin du port.

La première chose que fit Luiz ne fut pas de reprendre le *Parnasse lusitanien*, il se sentait le cœur trop gros d'indignation. Ce qu'il ne voulait raconter ni dans ses poèmes, ni dans ses cançoës, ni dans ses élégies, il le révéla dans sa correspondance et écrivit à ses amis :

Ceux qui sont princes à la fois de condition et de race sont plus à charge que la pauvreté. Ils nous vexent tant avec leur noblesse, que nous finissons par creuser celle de leurs ancêtres, et il n'y a pas de blé si bien vanné où l'on ne rencontre un peu d'ivraie.

On ne peut pas avoir de patience avec l'homme qui veut qu'on fasse pour lui ce que lui-même ne veut pas faire. Le peu de reconnaissance qu'on montre pour nos services nous ôte la volonté d'en rendre à des amis qui tiennent plus de compte de leur intérêt que de l'amitié. Priez pour lui, car il est de ceux dont je vous parle.

Il est bien pénible de se composer un visage gai quand le cœur est triste : il en est comme d'une étoffe qui ne prend jamais bien certaine teinture ; en effet, la lune reçoit sa clarté du soleil, et le visage reçoit la sienne du cœur. En vérité, ce n'est rien donner que de ne pas mêler l'honneur à ses dons. On ne doit de remerciements qu'à ceux qui suivent ce-procédé : car c'est une chose trop chèrement payée que celle qu'il faut payer de son honneur.

Cette fois Camoens n'avait plus rien à craindre, ni dédain ni humiliations. Il travaillait à son nouvel ouvrage, il relisait les chants achevés des *Lusiades*, ce poème si beau, si complet, qu'il rêvait de perfectionner encore. Ce fut en souvenir des jours durant lesquels il séjourna dans ce pays que le poète intercala ces vers dans le cinquième chant :

... Un souffle vif et pur nous emporte au loin sur les ondes, et nous dérobe aux courants du golfe agité d'où l'opulente Sofala envoie son or aux nations.

Des flots plus tranquilles, un reste d'espoir, et la faveur du ciel invoquée par les nautoniers, nous ramenèrent au rivage. Toujours partagés entre la crainte et l'espérance, fatigués d'une si longue attente, à peine osions-nous former quelques vœux, lorsqu'un spectacle nouveau vint relever nos cœurs abattus.

Des campagnes riantes, de belles vallées, un grand fleuve, se découvrirent à nos yeux. Des bateaux surmontés de voiles légères se croisaient paisiblement à l'entrée du port : La rencontre imprévue d'un peuple navigateur ranima toutes nos espérances ; et cette fois du moins elles ne furent pas trompées.

Les habitants, de ces rives appartenaient encore à la grande famille des noirs ; mais il nous sembla qu'ils communiquaient avec des nations policées. Un léger tissu de coton se repliait autour de leur tête, une étoffe azurée leur servait de ceinture ; à leur langage se mêlaient quelques mots arabes.

Les jours et les semaines passaient rapidement ; Nunez se montrait un bon, simple et aimable compagnon. Rappelé subitement à la colonie de Port-Natal, il quitta Camoens en lui laissant la libre disposition de la maison.

– Puissé-je vous retrouver au retour ! lui dit-il.

Il partagea fraternellement avec Camoens le peu d'or qu'il possédait, serra la main du poète et le quitta.

Camoens ne devait jamais le revoir.

A partir de ce moment, le Javanais parut prendre complètement possession de son maître. Il mit tant d'intelligence, de zèle et de cœur dans son devoir, que le poète était mieux servi avec cet unique esclave que Baretto avec sa troupe de noirs au palais de la capitainerie de Mozambique.

La table du poète était abondante, presque recherchée. Quand Camoens s'étonnait de voir Antonio lui servir un superbe poisson, celui-ci se contentait de répondre :

– La pêche.

Si Camoens complimentait le Javanais sur le goût exquis d'un gibier, Antonio répondait :

– La chasse.

Cependant Antonio ne pouvait tout faire, il voyait avec désespoir les habillements de son maître aller de la fatigue à l'usure, de l'usure au délabrement. Le linge allait manquer d'une façon absolue. Sans rien en dire à Camoens, avec l'exquise délicatesse du cœur, le Javanais se louait chez quelque femme adroite, demandant pour salaire de son travail qu'elle raccommoât les habits et le linge de son maître. Celui-ci les retrouvait le matin à la place où le soir il les avait déposés, et les reprenait sans s'apercevoir qu'une main industrieuse avait recousu la déchirure faite au pourpoint dans une course à travers les bois et reprisé plus d'un accroc dans les plis du haut-de-chausse. Camoens gardait sous ce rapport la candeur distraite des poètes et des savants.

Mais quelque effort que multipliât Antonio, il arrivait quelquefois que la pêche ou la chasse était mauvaise. Alors sur la table du maître il ne pouvait servir qu'une dure galette de riz, des fruits cueillis dans les haies et l'eau des sources.

Camoens lui souriait plus doucement ces jours-là.

Cependant la pénurie du poète devint si grande, il vit arriver une misère si profonde, si noire, son existence à Sofala menaçait de devenir tellement impossible, qu'il songea à s'en éloigner. Il venait de traiter pour son passage à bord d'un navire en partance, quand le capitaine reçut de Pedro Baretto la défense formelle de prendre Camoens à son bord, à moins que celui-ci ne soldât vingt mille reis, prix de son voyage de Goa à Sofala.

C'était ajouter une infamie à bien d'autres. Désormais le poète était prisonnier non plus dans un cachot, mais dans une ville.

Pedro Baretto Rolim descendait à l'état de geôlier.

Avec quelle amertume Camoens se souvint alors des pressentiments d'Itaz. Pourquoi ne l'avait-il pas cru ? Mais il est à l'honneur des grandes âmes de ne jamais soupçonner le mal qu'elles sont incapables de commettre.

Ce coup fut terrible pour Camoens : toute force humaine a des limites. Il se demanda si son dernier rêve ne s'engloutirait point dans la ville arabe de

Sofala. Peut-être le manuscrit des *Lusiades* serait-il déposé avec le corps du poète sur la rive sablonneuse du Zambèze. Il s'abandonna à un désespoir morne. Le *Parnasse lusitanien* fut abandonné durant quelque temps. Camoens ne s'inquiéta plus d'un lendemain problématique, une désespérance lourde et froide ; tomba lentement sur lui, comme s'amoncellent les neiges qui d'abord couvrent les vallées, puis montent et gagnent jusqu'aux pentes des collines. Il se rendait chaque jour sur le port avec une régularité machinale, regardant le mouvement des navires, s'intéressant aux entrées et aux sorties des côtières et des barques.

Les praos malais lui rappelaient Antonio.

Les jonques chinoises faisaient passer devant son regard le paysage arrosé par le Mékong.

Les bâtiments maures lui apportaient le souvenir de Tanger, Tétouan, Ceuta.

Parfois aussi le courage lui manquait pour contempler les navires. Ils avaient des ailes comme les oiseaux ; ils pouvaient partir, et Camoens restait prisonnier.

Un jour qu'il demeurerait accablé dans ses pensées, Antonio le rejoignit.

– Maître ! dit-il, maître ! navire portugais en vue ! En une minute Camoens fut debout.

Oui, c'était bien un navire portugais ; les trente deniers d'argent qui le timbraient brillaient sous l'éclat d'un ardent soleil. Un bâtiment côtier, appelé par le pilote du navire arrivant des Indes, s'apprêtait à courir au-devant de lui.

– Des compatriotes ! des frères ! s'écria Camoens.

Il oubliait sa misère, sa captivité, les injustices de Baretto, la faim éprouvée, les mépris subis. Le drapeau de la patrie lui rapportait dans ses plis une vision de bonheur.

Antonio, presque aussi ému que lui, attendait avec une fébrile impatience le retour du côtier chargé de ramener les passagers.

Il approchait avec les rapides allures des frégates, les plus légers entre tous les vaisseaux. Bientôt Camoens distingua des armures, des costumes portugais. Son cœur battit avec violence, et, n'en pouvant plus d'impatience, il sauta dans une barque qu'Antonio détacha sans s'informer

du nom de son propriétaire, et il rama jusqu'à ce qu'il frôlât la hanche du bâtiment côtier. Sur le bordage venait de se pencher un homme à la belle et mâle physionomie, qui dans le soldat prématurément vieilli reconnut son meilleur ami.

– Luiz ! Luiz ! cria une voix amicale.

– Heitor ! répondit Camoens.

Deux mains se tendirent vers deux mains impatientes, et Camoens se trouva dans les bras d'Heitor de Sylveira. Puis, avec une émotion communicative et cette joie franche qui dilate habituellement les cœurs blessés, Heitor reprit :

– Comme ils vont tous être joyeux de te revoir !

Il appela ensuite d'une façon retentissante :

– Duarte de Abreu, Diogo de Couto, Antonio Cabral, Luiz de Veiga ! venez tous ! c'est un ami, c'est un frère d'armes, c'est Camoens.

C'étaient eux ! ces nobles cœurs, ces soldats vaillants, ces gais compagnons des heures heureuses, ces dévoués des heures mauvaises.

Ils n'adressèrent d'abord aucune question, l'affection passait avant la curiosité ; mais lorsque les premiers épanchements prirent fin, Heitor dit à Luiz de Camoens :

– Nous te croyions depuis longtemps en Portugal, Sofala ne devait être pour toi qu'une escale.

– Je n'ai point été libre de partir, répondit Camoens ; vous connaîtrez cette histoire plus tard. Mais vous, quel miracle vous ramène ?

– Nous avons eu un changement de vice-roi, don Luiz d'Ataïde a pris possession du gouvernement le 10 septembre ; don Antonio de Noronha revient en Portugal. Nous le suivons, tu nous accompagneras.

Pendant le reste du trajet, les amis que réunissait providentiellement le *Santa Fé* s'entretenaient joyeusement ensemble. Enfin le petit navire côtier fut à son tour accosté par des canots, et Sylveira monta dans celui que manœuvrait le Javanais. Le soir même Camoens allait saluer l'ancien vice-roi des Indes, Antonio de Noronha.

Les amis du poète s'installèrent à Sofala, suivant leur caprice ; mais aucun d'eux ne fit à Baretto l'honneur de sa visite, ils gardaient rancune au

gouverneur de la capitainerie de Mozambique de l'indignité de sa conduite à l'égard de Camoens.

A partir du jour où celui-ci retrouva ses compagnons, il reconquit à la fois le courage et la force. Il les réunissait pour leur lire des passages de son œuvre nouvelle : *le Parnasse*, « ouvrage rempli de savoir, d'érudition et de philosophie, » affirma plus tard Diogo de Couto, car le manuscrit fut plus tard volé à son auteur. Quant à la vie matérielle de Camoens, elle s'était améliorée en ce sens que chaque jour il allait s'asseoir à la table d'un de ses amis, et que le Javanais n'avait plus la crainte de voir son maître souffrir de la faim.

Enfin on parla de quitter Sofala et le Mozambique, au mois de novembre 1569. Les amis de Camoens, plus que le poète lui-même dans son candide oubli des choses matérielles, se préoccupaient d'une pénurie que leur avait révélée le Javanais. Celui qui avait manqué de pain manquait de linge, et l'on a la preuve du dénuement du poète dans une dédicace ainsi conçue :

A HUM FIDALGO QUE LHE TARDAVA COM HUMA CAMIZA
QUE ME PROMETEO.

Les amis du poète parvinrent à rassembler les objets dont il avait besoin pour une longue traversée. Après avoir vécu, selon l'expression de Diogo de Couto, « de la pitié de ses amis », Camoens ne pouvait rougir de leur devoir ce dernier service.

Le Javanais fut mystérieusement chargé de préparer les bagages de son maître et de les porter à bord.

Ce fut alors que, manquant même de la pudeur qui nous porte à dérober nos vices, Pedro Baretto Rolim, se posant en créancier de Camoens, refusa de le laisser quitter Sofala, comme à Goa Miguel Rodriguez *Fios-Seccos* s'était opposé à ce qu'il sortît de prison.

– Le bourreau réclame ses vingt mille reis, dit Luiz avec abattement à Heitor de Sylveira.

– Grâce au ciel, répondit celui-ci, je suis un peu plus riche aujourd'hui qu'à l'époque où tu écrivais en ma faveur une supplique au comte de Redondo. Sois tranquille, on acquittera ta dette.

Le soir même, Antonio Cabral, Luiz de Veiga, Duarte de Abreu, Antonio Fernão, Diogo de Couto et Heitor se faisaient annoncer chez le gouverneur.

– Je viens, lui dit celui-ci, avec ces fidalgos pour témoins, régler le compte de Camoens avec vous.

Baretto ne put s’empêcher de rougir.

– Combien réclamez-vous ? reprit Heitor en supprimant ces formules de courtoisie en usage entre les fidalgos portugais.

– Vingt mille reis, répondit Baretto.

Heitor de Sylveira tira cette somme de son escarcelle, l’aligna sur la table, puis se tournant vers ses compagnons :

– Amis et fidalgos, dit-il, vous êtes témoins que je viens de payer à la fois la liberté de Luiz de Camoens et l’honneur de Pedro Baretto.

Et, sur ce mot sanglant, il se retira avec ses compagnons, le front hautain et sans saluer.

TROISIÈME PARTIE

RETOUR A LISBONNE.

CHAPITRE I.

A BORD DU SANTA FÉ.

L'escadrille, partie de Sofala, eut une traversée aussi rapide qu'heureuse. La seule chose que regrettât Camoens fut de ne point se trouver sur le même navire que les amis revenant avec lui en Portugal. Ainsi, Diogo de Couto, « son matelot », était à bord de la *Santa Clara*, tandis que le poète restait avec Héitor de Sylveira à bord du *Santa Fé*.

Son cœur battait avec une force croissante, à mesure qu'il approchait du port de Lisbonne ; et, durant ses longues causeries avec Heitor, le poète ne cessa de témoigner la joie qu'il ressentait à l'idée de revoir une patrie qu'il avait quittée si grande et si fière.

– Ne nous berçons pas d'illusions, lui répondait son ami ; le Portugal que nous allons retrouver n'est plus celui du roi João III. J'ai assisté à plus d'un entretien de don Luiz d'Ataïde avec Antonio de Noronha, et j'ai appris des choses douloureuses.

– Sur le pays ?

– Et sur le gouvernement. Depuis treize ans, le vieux roi, dont vous avez fait un si noble éloge, est descendu dans la tombe. L'ayo du prince don Sébastien et sa mère étaient tous deux dignes de former non seulement un adolescent, mais un roi. Ils firent germer dans l'âme de ce beau et fier jeune homme les vertus privées, qui sont la joie des mères ; mais le prince n'a pas tardé à laisser prendre sur lui trop d'empire par son premier secrétaire d'État, Camara, et par son frère. Ils lui ont créé une cour morne et sombre, et lui ont enlevé toute énergie. Noronha nous citait à ce sujet les paroles du vénérable évêque de Sylves, qui disait : « Malheur au Portugal, qui a un roi si digne d'être aimé et cependant si abhorré à cause des gens de son conseil. » Nous avons vu ensemble cette cour brillante du vieux monarque qui, artiste lui-même, protégeait tous les arts. Il dépensait noblement des revenus énormes et croyait que les trésors rapportés des mondes nouvellement découverts devaient servir à doubler l'éclat de son règne, à récompenser les services rendus, à encourager le commerce. Eh bien ! on ne parle plus d'art à Lisbonne : Gil Vicente, s'il vivait encore, ne trouverait plus un royal acteur pour jouer des rôles dans ses pièces. De jeunes favoris s'efforcent maintenant de disputer le pouvoir à ceux qui gouvernent le roi ; leur ambition demeure impuissante contre un prince sans passions, qui n'a jamais connu d'autres plaisirs que ceux de la chasse. La turbulence de ces fidalgos sans consistance comme sans talent contribue à opprimer les divers ordres de l'État. La nation elle-même semble avoir perdu de son ancienne énergie.

Contrainte au silence, elle oublie à la fois son goût pour les aventures, les arts et les lettres. Jamais, sous un gouvernement semblable, les arts ne fleurissent en paix. Si les *Lusiades* étaient une œuvre sans autre mérite que celui de l'imagination, je n'oserais lui prédire le succès, après avoir entendu don Luiz d'Ataïde ; mais vous avez trouvé le moyen d'encadrer dans ce poème non seulement l'entreprise de Vasco de Gama, mais encore l'histoire de tous les souverains de Portugal et des grands hommes qui l'ont illustré. Vous avez élevé un monument à la patrie, et à ce titre, si indifférent, si oublieux que soit notre jeune monarque, il se souviendra que vous parlez de ses aïeux et qu'il est le petit-fils de Charles-Quint.

– Le vice-roi m'a promis de me présenter à don Sébastien.

– Il tiendra la parole donnée, répondit Heitor ; vous serez grand, vous serez célèbre, ami, et le jour le plus heureux de ma vie sera celui où je vous verrai au rang que vous méritez d’occuper. La reconnaissance du vieux roi João alla si loin, à l’égard du navigateur qui doubla le cap des Tempêtes, qu’il voulut qu’on l’appelât *don Vasco*. Un jour viendra où peut-être on vous nommera *don Luiz* !

– Qui sait si nous ne rêvons pas, Sylveira, quand nous saluons à l’avance le jour du triomphe. Mais, réalité ou fiction, il m’est doux de vous entendre, par cette belle nuit étoilée, tandis que nous cinglons vers Lisbonne et que s’achèvent les cinq mois d’une longue traversée. Je puis bien vous l’avouer, Heitor, plus que tout autre j’ai eu soif de gloire. J’ai composé avec l’entraînement de la passion et la patience d’un lettré ces *Lusiades* que vous prizez si haut. Elles résument ma vie. Je leur dois le courage et la force de vivre. A Coimbre, sur les bords du Mondego, n’apparaissaient déjà les séduisantes ou les majestueuses figures de mon poème. La gracieuse mythologie des Grecs passait devant mes yeux : Vénus et ses nymphes, que j’intéressais au sort des Portugais ; Bacchus, ennemi déclaré de toute entreprise ayant pour objet la conquête de l’Indus et du Gange. Et, tenez, Sylveira, il m’est souvent venu la crainte qu’on me reprochât d’avoir employé dans mon poème les fictions du paganisme.

– – Ecrivit-on jamais un poème sans avoir recours au merveilleux ? J’admets que ce soit une convention ; mais les modèles que nous ont transmis les anciens ne permettent pas, pour ainsi dire, de s’en éloigner.

– Peut-être aurais-je dû me servir d’un merveilleux d’un autre genre.

– – Lequel aviez-vous à votre disposition ?

– Le merveilleux chrétien, plus riche que tous les autres.

– Mais d’un emploi plus difficile et plus dangereux. On ne vous eût point laissé maître d’en user à votre guise ; l’orthodoxie se montre souvent difficile à respecter dans les œuvres d’imagination. On sent au fond, dans les *Lusiades*, que vous êtes chrétien. Votre prétendu paganisme est tout de surface. Pour vous, l’intervention de l’Olympe dans les découvertes de Vasco de Gama est un moyen ingénieux, une tradition à laquelle classiquement vous êtes demeuré fidèle. Ne craignez rien ! Non seulement les *Lusiades* seront un événement littéraire, mais, j’en jurerais, moi soldat,

qui sais juger les soldats, un jour nos guerriers remporteront des victoires en chantant les strophes de votre poème.

– Ah ! s’écria Camoens, si vous disiez vrai ! Si moi-même je marchais au combat, tandis que l’on répéterait mes vers.

– J’ignore si vous serez témoin de ce succès, mon ami ; par une sorte de fatalité, il arrive souvent que les lauriers de la gloire ne fleurissent bien que sur les tombes. Vous êtes de ceux dont la renommée survit aux siècles. Votre fortune égalera-t-elle jamais votre génie ? Dieu le sait ; mais il doit être facile de supporter la pauvreté, quand on a su se faire un nom tel que les fronts se découvrent quand on le prononce.

– Si cette gloire me sourit, comme vous voulez bien me le prédire, Heitor, je n’en serai pas seulement heureux pour moi, mais pour ma mère, pour ceux qui restèrent mes amis durant l’épreuve, pour ceux qui me firent tour à tour l’aumône de leurs -cruzados et de leur pitié. Quand je songe aux exils subis, aux humiliations reçues, il me prend une soif terrible de revanche. Le banni des Moluques, le captif des *Masmoras* de Goa, le calomnié de Macao a besoin d’entrer le front haut dans le palais du roi Sébastien et d’entendre celui-ci lui dire : « Camoens, le roi est content, et la patrie est fière de vous ! » Ce serait mon unique vengeance contre les Miguel Rodriguez et les Baretto.

– Don Antonio de Noronha vous obtiendra cette audience royale, à laquelle nous assisterons tous. Le vaisseau marche vite, et cependant je voudrais qu’il filât plus rapidement encore.

– Dix-sept ans ! fit Camoens, il y aura bientôt dix-sept ans que je quittai Lisbonne.

Sa voix s’altéra, il baissa la tête : le poète se demandait dans quelle maison habitait maintenant sa mère, dans quelle église avait été placée la tombe de Catharina.

Son ami respecta longtemps son silence, mais enfin lui touchant le bras :

– Je ne sais ce que j’éprouve, dit-il, un frisson intérieur m’agite. prêtez-moi votre aide, Camoens, je rentrerai dans ma cabine.

Il essaya de marcher, mais il s’arrêta brusquement.

– J’ai des éblouissements, dit-il ; mes oreilles s’emplissent d’un fracas de tempête. Je souffre beaucoup, oui, beaucoup. Oh ! ce serait horrible de

mourir en vue de la patrie !

Heitor fut placé sur son lit ; on lui prodigua des soins empressés ; mais sa respiration devint difficile, et les extrémités se glaçaient. Il s'efforçait de dissimuler l'excès de ses souffrances, mais resté seul avec le moine dont il avait fait son ami, il dit en lui serrant la main :

– Le soldat a toujours rempli son devoir ; le chrétien a parfois négligé le sien.

Heitor de Sylveira confessa les entraînements de sa jeunesse et s'inclina sous la main du prêtre.

Camoens entra dans la cabine du malade.

– Tout à l'heure, lui dit Heitor, je me suis humilié devant Dieu, et j'accepte de sa main la douleur de ne pas revoir Lisbonne.

– Mais tu ne saurais mourir ! s'écria Camoens.

Heitor de Sylveira sourit tristement.

– Il me reste à peine quelques heures à vivre. Je puis bien te l'avouer à toi, je souffre les tourments de l'enfer. Tu consoleras les miens Porte-leur une suprême caresse. Dis à mon père que je suis mort sans faiblesse ; à ma mère, qu'un prêtre m'a béni.

Un spasme douloureux passa sur les traits d'Heitor ; il rassembla ses forces pour parler tour à tour de Dieu et de sa patrie, puis il se tut subitement, et à la majesté dont s'imprégna son visage Camoens comprit qu'il venait de perdre un ami.

La désolation fut grande quand on apprit à bord la mort du capitaine.

Tandis que Camoens et le missionnaire priaient près de sa dépouille, le charpentier du *Santa Fé* choisit une bière et l'on prépara les noires draperies d'un catafalque.

Le navire allait entrer en deuil dans le port de Lisbonne.

Dès l'aurore on rendit les derniers honneurs à « l'Heitor lusitanien ». Des matelots entouraient la châsse ; le moine priait ; et Camoens, debout, appuyé contre un mât, restait les yeux fixés sur les armes de son ami, seules reliques qu'il pût rapporter à une famille au désespoir.

La manœuvre se faisait rapidement et silencieusement. Le respect de la mort remplissait toutes les âmes. Chacun éprouvait un effroi superstitieux à l'idée de rentrer à Lisbonne en ayant à bord un cadavre.

Le jour allait se lever. A travers un rideau de brume éclairée en dessous et qu'allait bientôt dissiper le soleil, on commençait à distinguer vaguement le contour des falaises.

Le vice-roi Antonio de Noronha quitta sa cabine afin de saluer les côtes de la Lusitanie, Les passagers l'entouraient, et les matelots, le front découvert, cherchaient déjà Lisbonne du regard.

Tout à coup la vigie poussa un cri ; mais ce n'était point ce mot : Terre ! terre ! qui fait bondir le cœur après une longue traversée. La vigie, dont la voix s'étranglait dans la gorge, répéta :

– Le drapeau noir ! le drapeau noir !

Une émotion indescriptible emplit toutes les âmes.

Chacun comprit ce que signifiait ce mot terrible, mais on tenta encore de se faire illusion. La vigie pouvait avoir mal vu.

– Regardez ! regardez ! dirent vingt voix.

– Le drapeau noir ! répéta l'homme placé dans les haubans.

– Où ? demandèrent les passagers.

– Sur les hauteurs de Cintra ! sur les murs de Lisbonne !

L'expression de la terreur envahit tous les visages.

Personne n'en pouvait douter : la peste régnait dans la capitale.

Durant l'espace de temps que le *Santa Fé* avait mis à revenir de Goa s'était déchaîné cet horrible fléau, passant à de longs intervalles sur le Portugal et sur l'Espagne. Après avoir multiplié ses ravages pendant le moyen âge, il était presque oublié, quand subitement il fondit sur Lisbonne pour la dépeupler.

S'il fût resté un espoir dans l'esprit des passagers du *Santa Fé*, il se serait vite dissipé au moment où le bâtiment voulut entrer dans les eaux du Tage : l'accès en était interdit avec une extrême rigueur.

Il devint impossible de conserver à bord le corps d'Heitor de Sylveira : la mer devint la tombe du soldat.

La peste qui ravageait la ville, et que l'on appela « la grande peste » afin d'en mieux faire comprendre les horreurs, fut la plus terrible dont on garde la mémoire. Les hommes que leur devoir appelait au chevet des malades s'enfuirent de Lisbonne. On manqua de bras pour enterrer les victimes. Plus de six cents personnes succombaient chaque jour, et l'on estimait qu'entre

les derniers mois de l'année 1568 et la fin de 1569, plus de soixante-dix mille habitants avaient péri.,

Au moment où le *Santa Fé* croisait, sans y pénétrer, devant le port de Lisbonne, le fléau perdait de son intensité, mais l'autorité n'en continuait pas moins à – prendre les plus sages précautions.

Il ne s'agissait point d'une quarantaine à subir pour les passagers et les matelots, mais d'une croisière à poursuivre, ayant en face de soi la ville enveloppée dans son linceul. Cette situation, à laquelle se résignaient don Antonio de Noronha et ses compagnons, parut insupportable au « matelot » de Camoens, qui résolut, sinon d'éluder la loi, du moins de tenter d'en adoucir les ligueurs.

Diogo de Couto se trouvait à bord de la *Santa Clara* ; il prit une barque et se fit conduire seul à Cascaes, puis à Almeirim, où s'était réfugiée la cour. Il raconta à don Sébastien la traversée des navires revenus de Goa, en s'arrêtant à Sofala ; il peignit le regret poignant qu'il éprouvait, ainsi que ses camarades, de ne pouvoir pénétrer dans Lisbonne.

– Nous partagerons les périls de ceux qui y restent, ajouta-t-il, et nous donnerons des tombeaux à ceux qui ne sont plus.

– Allez donc ! répondit le roi, et assurez mon fidèle peuple de Lisbonne que vous m'avez vu pleurer à la pensée de ses maux.

Diogo de Couto remporta d'Almeirim l'autorisation pour la flottille d'entrer dans les eaux du Tage.

Il débarqua à Lisbonne au mois d'avril 1570, mais ce fut seulement en mai que la *Santa Clara*, le *Santa Fé* et les autres navires composant l'escadre mouillèrent dans le port.

Tandis que le premier des poètes portugais rentrait dans sa patrie après dix-sept années d'exil, Antonio Ferreira, cet autre génie, mourait de cette peste terrible.

Luiz de Camoens prit place dans un canot. Le bagage du poète se composait d'une cassette remplie de papiers, et de l'épée d'Heitor de Sylveira, qu'il voulait rendre à la famille de son ami. Le Javanais le suivait. Silencieux et triste, il paraissait souffrir de la douleur de son maître. Diogo de Couto n'avait pas voulu laisser Luiz entrer seul dans la ville en deuil. Ce qu'il avait appris, lors de son voyage à Almeirim lui faisait redouter de

trouver la cité dans un état de désolation grave ; cependant il ne s'attendait pas encore au spectacle qui s'offrit à ses yeux.

La population de Lisbonne restait plongée dans une stupeur à laquelle il semblait que rien désormais ne la pourrait arracher. Chacun pleurait ses morts. A côté de dévouements admirables, on signalait des abandons égoïstes, des lâchetés odieuses ; des crimes, que n'atteindrait jamais la justice humaine. On avait vu des fils fuir la maison- où le fléau venait d'atteindre le père ; des filles, refuser une suprême caresse à une mère mourante ; des époux condamnant la porte derrière laquelle se traînait l'épouse frappée. Des bandits s'étaient répandus dans les palais déserts, dans les demeures abandonnées, pillant les trésors que ne défendaient pas les cadavres étendus au pied de leurs couches. Puis, au milieu de cette désolation sans nom, de grands exemples capables de rendre l'énergie aux faibles étaient donnés par de nobles cœurs. Les moines et les prêtres n'avaient cessé de parcourir les rues, le long desquelles on déposait les pestiférés. Un crucifix à la main, ils présentaient le signe de la rédemption aux mourants, écoutaient les suprêmes aveux de l'agonie, déposaient le viatique sur les lèvres bleuies et faisaient passer dans les regards, déjà vitreux, la lueur d'une divine espérance.

Lorsque Camoens quitta Lisbonne, elle était résidence royale ; la cour de Joao III l'emplissait du bruit de ses fêtes. Dans son port régnait un mouvement continu : les étrangers, les négociants, les voyageurs y apportaient le tribut de leur admiration et y prodiguaient leur or. Maintenant la grande cité paraissait lugubre, à demi déserte. Chaque maison cachait des cadavres.

Des larmes jaillirent des yeux de Camoens, tandis qu'appuyé sur le bras de Diogo de Couto il s'engageait dans le quartier de la Mouraria. La misère à laquelle était en proie une partie de ses habitants ayant doublé les ravages du fléau dans ce quartier, la plupart des maisons demeuraient ouvertes ; les autres, closes comme des sépulcres, gardaient les cadavres que nul n'avait daigné ensevelir.

Camoens, le cœur bouleversé, arriva devant la demeure que jadis il occupait avec sa mère, dona Anna, son vaillant père, le capitaine Simon Vaz

de Camoens. La maison était vide. les portes béantes s'ouvraient sur la rue, sur les escaliers, dans les couloirs.

– Ma mère ! s'écria Camoens dans un sanglot.

Diogo l'entraîna.

– Nous la retrouverons, dit-il ; Dieu est bon ; Dieu lui ménage la consolation suprême de te revoir, grandi par la souffrance et par le génie.

A quelques pas de distance, Camoens trouva la mesure dans laquelle était morte la mère de Barbara.

– C'est là, dit-il, là que tout enfant m'apparut Catharina d'Ataïde ; Catharina, que je ne reverrai jamais plus !

Il se dirigea vers le palais des Sylveira, afin de remplir la dernière promesse faite à Heitor. D'abord, il lui parut complètement abandonné. Il traversa les grandes cours, sans que son pas éveillât un écho ; il s'engagea dans les vestibules, sans y rencontrer un seul serviteur. Il gravit un escalier et se dirigea vers l'appartement qu'habitait jadis Heitor. Dans une vaste pièce tendue de cuir de Cordoue et décorée de meubles d'ébène et d'ivoire, au milieu d'un luxe royal rendu intelligent par un grand nombre d'œuvres artistiques, il aperçut un serviteur à cheveux blancs occupé à ranger l'appartement de son maître, dont le retour était annoncé depuis deux années. Cet homme, vêtu de deuil, portait sur son visage les traces d'une poignante douleur. Le bruit d'un pas l'arracha à ses pensées ; il se retourna lentement :

– Que demandez-vous, senhor ? dit-il à Camoens.

– Le maître de ce palais, répondit le poète.

– Il repose dans une chapelle de la cathédrale, répondit le vieillard.

– Et sa noble compagne.?

– Succomba le même jour que lui.

Puis, reconnaissant au costume de Camoens qu'il appartenait à l'armée :

– Avez-vous connu mes maîtres, fidalgo ?

– J'étais le meilleur ami d'Heitor de Sylveira.

– Vous revenez. ? ajouta le serviteur avec une croissante angoisse.

– Des Indes.

– Des Indes ! Vous étiez donc à bord d'un des vaisseaux de l'escadre qui devait ramener don Antonio de Noronha et mon jeune maître ?

– Je me trouvais sur le *Santa Fé* avec le vice-roi.

– Alors, pourquoi Heitor de Sylveira ne vous accompagne-t-il pas ?

Luiz de Camoens se dirigea vers un portrait représentant son ami dans l'éclat de la beauté et de la jeunesse ; puis, prenant l'épée que jusque-là il avait gardée dans ses mains, il la suspendit au-dessous du cadre d'or.

– Que ce glaive, tant de fois tiré au nom de Dieu et pour l'honneur de la patrie, reste auprès de cette fidèle image. Votre maître, mon meilleur ami, a succombé au moment où il apercevait à la fois et les hauteurs fleuries de Cintra et le drapeau noir flottant sur Lisbonne.

Le vieillard tomba sur les genoux.

– Morts ! fit-il ; tous morts !

Il leva sur Camoens des yeux baignés de larmes

– Je serai jusqu'au dernier moment de ma vie le gardien de cette demeure. Avant que je rende à Dieu mon âme, fidalgo, accordez-moi la grâce de venir me reparler d'Heitor.

– Je vous le promets, répondit le poète.

A son tour Camoens lui demanda quelques renseignements sur le fléau, sur ses victimes ; il espérait vaguement apprendre quelque nouvelle de sa mère.

Le vieillard secoua la tête.

– Chacun pensait aux siens, dit-il ; les rues sont vides, les quartiers dépeuplés ; les moines seuls vous pourront renseigner.

Camoens jeta un dernier regard sur « l'Heitor lusitanien » ; puis il quitta le palais des Sylveira et rejoignit le Javanais, qui l'attendait dans la rue.

– Où allons-nous ? demanda celui-ci.

Camoens ne parut pas l'entendre ; il marcha rapidement et ne s'arrêta qu'à la porte du couvent de Santo Domingo.

Luiz de Camoens n'avait d'autre ressource que d'implorer l'hospitalité de José Indio, le pieux et savant moine qui l'avait visité et consolé dans les Masmoras de Goa.

– Ma mère ! ma mère ! s'écria Camoens en tendant les bras au moine ; savez-vous ce qu'est devenue ma mère ?

Hélas ! tant de familles avaient été fauchées par le trépas, que le vieillard, qui s'était dévoué au soulagement de toutes les douleurs et de toutes les

misères, restait impuissant à répondre au poète. Il n'avait pas vu Anna de Sá depuis quinze jours, et combien de victimes avaient été frappées dans cet espace de temps !

– Espérez ! mon fils, espérez ! dit José Indio en prenant Camoens dans ses bras. Nous chercherons votre mère ensemble. A partir de cette heure, je ne vous quitte plus. La nuit est venue et rend jusqu'à demain toute démarche impossible. On vous donnera une cellule près de la mienne. Demain, nous commencerons nos recherches. C'est dans l'église *das Chagas* que j'ai rencontré votre mère pour la dernière fois ; elle est allée habiter un quartier plus sain que la Mouraria.

– Merci, dit Camoens ; merci !

Quelques détails donnés par la veuve du capitaine Simon Vaz à José Indio permirent à celui-ci de se diriger à travers la ville ; après avoir questionné plusieurs voisins, Luiz heurta à la porte de la demeure que devait habiter sa mère. Nulle voix ne lui répondant, il ouvrit et n'aperçut d'abord qu'une forme vague prosternée sur le sol. De longs sanglots soulevaient sa poitrine et deux noms mouraient sur les lèvres de l'infortunée :

– Simon ! Luiz !

Le poète souleva sa mère dans ses bras :

– Je te revois ! lui dit-il ; je te retrouve vivante dans cette cité morne comme une tombe. Dieu me prend en pitié, puisqu'il nous rapproche !

Anna de Sá succombait sous le poids de sa joie, et il lui fallut de longues heures avant de s'accoutumer à la pensée que son fils ne la quitterait plus.

Le soir même, grâce à l'influence de José Indio, Camoens et sa mère s'installaient dans un modeste appartement situé au premier étage d'une maison appartenant aux franciscaines et formant une dépendance inhabitée de leur vaste couvent de la rue Santa-Anna.

Une couchette, un lit de soldat, une table couverte de papiers, accrochée à la muraille l'épée tirée dans maintes batailles, un crucifix et des livres, composaient le mobilier de Camoens. Il n'en demandait pas davantage. Libre de travailler, ayant près de lui sa mère pour l'aimer, son fidèle Javanais pour le servir, il s'occupa d'achever le poème auquel il travaillait depuis tant d'années.

Lorsqu'on songe à la rapidité que mettent dans la conception et. l'achèvement de leurs œuvres les auteurs contemporains, on se sent pris d'un singulier respect pour un homme qui fit d'un seul livre le rêve et l'occupation de sa vie.

Ecolier à Coimbre, il en échafaudait le plan non loin de cette statue de la Sapience qui paraissait lui prédire sa douloureuse destinée. Tandis qu'il souffrait de son exil à Santarem, il en esquissait les premiers chants. Six se trouvaient terminés quand il partit pour les Indes. Il y travailla à Goa, et durant son séjour à Macao, dans la grotte de Patané, où il se réfugiait souvent, il l'acheva ; ou plutôt il crut l'avoir achevé, car à Sofala il voulut le corriger encore. De retour à Lisbonne, au moment de faire paraître les *Lusiades*, il en écrivit le dixième chant et y ajouta une dédicace et un épilogue.

Un autre, peut-être, aurait comblé le jeune roi de louanges exagérées et eût cherché dans la flatterie un succès facile ; mais Camoens ne fut jamais courtisan. Il aima passionnément sa patrie ; l'intérêt bien compris du Portugal, sa grandeur et sa gloire dominèrent tout sentiment personnel. Il chérissait si profondément son pays, qu'il mourut du coup qui le frappa.

A l'époque où Camoens rentrait en Portugal, le découragement politique s'emparait des plus fermes esprits. Entre des favoris impatients et des ministres ambitieux, don Sébastien, si chevaleresque qu'il fût, ne gardait pas d'initiative. Ce beau jeune homme, chaste, timide et mélancolique, ne possédait point ce qu'on a le droit d'exiger d'un roi. Autour de lui régnait un morne silence. Nul n'aurait osé lui révéler les secrètes douleurs de la patrie, et Camoens s'était dit que, le premier, il aurait le courage d'élever la voix au sein d'un silence ressemblant à une trahison. Il apprendrait à don Sébastien une vérité que celui-ci ne soupçonnait pas.

Camoens dut à José Indio la protection et l'amitié d'un homme de haute valeur, écrivain distingué, joignant à des talents sérieux une bonté exquise. Manuel Correa, curé de Saint-Sébastien et examinateur synodal de l'archevêché de Lisbonne, comprit tout de suite le génie du poète, et ce fut à lui, autant qu'à Antonio de Noronha et au comte de Vimiosa, que Camoens dut d'obtenir, le 24 septembre 1571, le *real alvara* qui lui permettait l'impression des *Lusiades*. Les examinateurs auxquels le manuscrit avait été

soumis lui avaient fait subir diverses mutilations ; et cependant, dans l'autorisation que reçut Camoens on lui laissa le droit d'ajouter à son œuvre les chants qu'il croirait nécessaires.

A partir de ce moment, le poète n'eut d'autre préoccupation et d'autre souci que l'impression des *Lusiades*.

Il touchait au but de toute sa vie. Dans sa petite chambre de la maison de la rue Santa Anna, il réunissait parfois ses amis pour leur lire des fragments du poème. L'admiration de ces soldats, si facile à émouvoir quand il s'agit de récits de batailles ; l'enthousiasme des lettrés pour cette poésie vivante, colorée, nourrie de la moelle de l'antiquité, et sur laquelle passait un souffle homérique, rassuraient le poète contre les angoisses qui le saisissaient à l'heure suprême où il allait livrer à la foule l'épopée dans laquelle s'étaient fondus son génie et son cœur.

Un seul passage du livre n'avait été communiqué à personne : celui dans lequel Luiz de Camoens, parlant au nom de son pays, osait donner au roi des conseils austères.

Il se passa une scène touchante dans la pauvre chambre habitée par le poète, le jour où il eut devant lui le premier volume de son œuvre, celui qu'il devait offrir au roi, et sur lequel Anna de Sa colla ses lèvres.

Le Javanais, illettré, ne comprenait sans doute pas la valeur de ce livre, ni l'importance que devait avoir pour son maître une présentation à la cour, et cependant son visage rayonnait, un sourire entr'ouvrait ses lèvres et il considérait les *Lusiades* avec une sorte de respect superstitieux.

Un équipage s'arrêta devant la petite maison des franciscaines ; le fidalgo qui devait présenter Luiz de Camoens au roi lui faisait l'honneur de le venir chercher.

Antonio le Javanais avait apporté au logis, le matin même, un habit de cour d'une élégance sévère et une épée à poignée d'or. Camoens revêtit le costume ; mais au lieu de l'arme de parade il suspendit à sa ceinture la vieille épée de Ceuta et de Pimenta, et il partit pour le palais.

CHAPITRE II.

UN JOUR DE GLOIRE.

Le palais de don Sébastien semblait avoir retrouvé l'éclat qu'il avait jadis aux fêtes ordonnées par l'infant don Luiz, ces fêtes dramatiques et littéraires pendant lesquelles on représentait les pièces de Gil Vicente, dont la puissance d'écrivain se doublait de son originalité d'acteur.

Une foule de femmes en robes de cour brodées d'aljofar d'Ormuz, des fidalgos étalant à leurs colliers les diamants de l'Inde et les perles de ses golfes, se promenaient dans les longues galeries. Vêtus d'une façon plus sévère, les poètes, les savants circulaient dans les salles. Groupés dans l'embrasement d'une haute fenêtre, Hieronymo Corte Real, qui avait quitté son Morgado de Palma pour assister à cette solennité, parlait de l'œuvre qu'achevait Pedro da Costa Perestrello. Celui-ci semblait en proie à une agitation facile à comprendre, quand on songeait qu'il avait écrit un poème sur les découvertes de Vasco de Gama et que la fête donnée ce soir-là par le roi don Sébastien avait pour objet la présentation de Luiz de Camoens. Si les *Lusiades* surpassaient son œuvre, il se voyait obligé de la détruire. Corte Real, au contraire, qui racontait en ce moment les malheurs de Lianor de Sà, n'avait à craindre aucune rivalité et s'apprêtait à applaudir celui qui, comme lui, avait cherché dans l'Inde ses inspirations et le cadre de ses tableaux.

Don Antonio de Noronha et don Gonçalvo de Coutinho, qui comptaient à honneur d'avoir Camoens pour ami, attendaient l'arrivée du vice-roi en s'entretenant avec un ancien gouverneur de Malacca qui avait connu Camoens durant son exil aux Moluques.

Diogo de Couto, Duarte de Abreu, Antonio Ferrão, Luiz de Voga s'apprêtaient à fêter leur ami. Hélas ! le plus cher de tous manquait à cette solennité qui vengeait Camoens de ses douleurs, de ses emprisonnements, de sa pauvreté.

Une curiosité mêlée d'émotion agitait les invités. Il ne s'agissait point d'une présentation banale, de l'introduction d'un fidalgo à la cour. Ce qui allait se passer prenait les proportions d'un événement patriotique.

L'animation régnant dans le palais de don Sébastien avait son écho dans la ville, dans les rues. Sur les places, la foule s'amassait. De tous côtés, deux mots se croisaient dans l'air :

– Les *Lusiades* ! Camoens !

Le nom du poète circula vite dans les salons et les galeries. Son œuvre jouissait déjà d'une célébrité indiscutée. Tous ceux du palais qui en avaient entendu des passages la louaient avec enthousiasme. On savait de plus que le poète soldat avait vaillamment rempli son devoir depuis le jour où il s'embarqua pour l'Afrique. Bon nombre de ses anciens protecteurs se tenaient dans la salle royale, voulant par leur présence encourager celui qui, ce soir-là, prenait sa revanche de tant de maux soufferts.

Le front haut, un peu pâle, mais la démarche assurée, Luiz de Camoens, que saluaient au passage ses amis et ses frères d'armes, arriva guidé par son protecteur jusqu'au roi Sébastien.

Il plia le genou et présenta les *Lusiades* au petit-fils du roi João III.

– On nous affirme, dit le roi, que ce poème célèbre non seulement la conquête des Indes et les découvertes de Vasco de Gama, mais qu'il joint le sérieux mérite de l'histoire aux charmes de la poésie. On nous a dit que ce livre, qui chante les fils de la Lusitanie, renferme d'incomparables pages ; que vous décrivez en soldat les batailles d'Ourique et d'Aljubarota ; qu'enfin vous arrachez des larmes de tous les yeux avec votre épisode de la mort d'Inez de Castro. Nous lirons donc ce livre avec autant de joie que d'attention, et nous sommes heureux que vous nous l'ayez dédié. Relevez-vous, Luiz de Camoens, le Portugal tout entier vous remercie, par ma bouche, d'avoir conçu une œuvre impérissable, éternel monument élevé à la gloire de la patrie.

Ces paroles du roi devinrent le signal de vives démonstrations : Corte Real et Costa Perestrello s'approchèrent ; les anciens compagnons d'armes de Camoens vinrent lui serrer la main. Le ministre d'Etat et son frère lui adressèrent de gracieuses paroles. La cour entière était conquise, et le poète put croire qu'à partir de cette heure il n'aurait plus à se préoccuper de son avancement ni de sa fortune.

Don Sébastien ajouta peu après :

– Nous serions heureux de vous entendre réciter un fragment des *Lusiades*.

– Votre Altesse en entendra les dernières strophes, répondit Camoens.

Le poète se recueillit, puis il s’avança de deux pas. Il avait près de lui le roi, les princes, les ministres ; en face de lui, dans l’immense galerie, la foule des courtisans et des invités. Son regard embrassa les groupes brillants des fidalgos, puis il se reposa sur le roi avec une sorte d’autorité. Il comprenait que don Sébastien s’attendait à écouter les plus brillantes pages des *Lusiades* ; mais dans son âme de patriote il avait résolu de donner à ce jeune prince de mâles conseils et de prophétiques avertissements. Face à face avec don Sébastien, devant une cour servilement agenouillée, le poète récita ces octaves d’une voix empreinte d’une noble austérité :

C’est assez, Muse, c’est assez. Ma lyre n’a plus d’accords, ma voix n’a plus d’accents. Et pour qui chanterais-je encore ? La Patrie ne m’entend plus. Un voile de tristesse a couvert son noble front. Insensible au charme des arts, morne et silencieuse, l’amour de l’or est la seule passion qui lui reste.

Quelle maligne influence nous a donc ravi, dans les beaux jours de la paix, cet air serein qui ne nous abandonne jamais au milieu des fatigues de la guerre ? Dis-moi pourtant, toi que les décrets du ciel ont placé sur le trône, dis-moi s’il est un peuple qui, plus que le tien, ait le droit d’aspirer à tous les genres de gloire et de bonheur ?

Terribles dans les combats, patients dans les travaux, tes valeureux sujets bravent la faim, les veilles, le fer et la flamme, la flèche rapide et la balle meurtrière, les climats brûlants et les régions glacées, les coups de l’idolâtre et du Maure, les tempêtes et les naufrages, les abîmes et les monstres de l’Océan.

Heureux de recevoir les ordres que tu leur donnes de si loin, ils obéissent sans murmure. Tu les regardes, il suffit ; ils iraient sous tes drapeaux combattre les noirs habitants des gouffres enflammés, et la victoire ne serait pas un moment incertaine.

Que ta bonté soit le prix de leurs efforts ; qu’elle tempère la rigueur des lois qui les enchaînent ; c’est la bonté qui consacre les rois. Que nos vieux

guerriers puissent te voir, te parler et t'entendre. Ils ont blanchi dans le méfier des armes ; eux seuls pourront t'indiquer le temps, les lieux et les moyens favorables au succès de tes desseins.

Récompense tous les longs services, encourage tous les talents ; mais que chacun de tes sujets se renferme dans les vertus de son état, que les enfants du cloître prient pour la prospérité de ton règne, que leurs saintes austérités expient les péchés du peuple. Le vrai ministre du ciel n'aspire pas aux grandeurs humaines ; l'or, la gloire et ses prestiges, tout est vil à ses yeux.

Honore ta vaillante noblesse. C'est au prix de son généreux sang qu'elle étend les conquêtes de la foi et les bornes de ton empire' ; à ta voix elle s'élance aux extrémités du monde ; elle y triomphe à la fois et du fer ennemi et de la fatigue, encore plus difficile à vaincre.

Que la Germanie et les Gaules, que l'Angleterre et l'Italie, forcées d'admirer nos vertus guerrières, cessent de nous refuser le talent de gouverner les royaumes que nous avons su conquérir. Eloigne de tes conseils la jeunesse présomptueuse et l'ignorance indocile. La science elle-même peut s'égarer, si l'expérience ne l'éclaire.

Un savant philosophe osa, devant Annibal, discourir sur l'art de la guerre ; et le savant fut raillé par le héros. L'art de la guerre ne s'apprend point dans les livres, ni dans le silence de la retraite : il faut l'étudier sur les champs de bataille.

Camoens avait récité ces vers avec une force virile. Il fallait toute la grandeur de son caractère pour oser dire au roi des vérités semblables en face de la cour assemblée. Mais, à cette heure, Camoens puisait son audace dans le sentiment d'un suprême devoir. Les courtisans gardaient le silence. Si les vers étaient beaux, les conseils semblaient hardis. Le visage de don Sébastien, souriant au moment où il avait prié le poète de réciter quelques strophes, s'assombrissait.

Luiz de Camoens reprit d'une voix dans laquelle vibrait l'enthousiasme et qu'accentuait la noble fierté de son âme :

Et qui suis-je moi-même, pour oser te parler ainsi ? Moi, le plus obscur de tes sujets ; moi qui n'attirai jamais ni tes regards ni ta pensée. O mon roi ! pardonne à mon audace. Je puis encore, du sein de mon obscurité,

attacher la gloire à ton nom. Je ne manque ni d'études savantes, ni d'espérance, ni de génie. Juge-moi sur cet écrit.

J'ai, pour te servir, un bras fait aux armes ; pour te chanter, une voix chère aux Muses. Je n'ai besoin que d'un suffrage qui donne du prix à mes travaux. Ah ! si le ciel m'accorde cette faveur, et qu'il te plaise un jour de tenter une entreprise digne d'être chantée. Tu la tenteras ; j'en ai pour garants les présages de mon âme et la noble ardeur de la tienne.

Remplis tes grandes destinées ; et quand, sur la rive africaine, Atlas épouvanté frémira devant toi ; quand, aux plaines d'Alcaçar, ton bras victorieux renversera les guerriers de Maroc et de Tarndaut, ma Muse, fière de ton estime, apprendra ta gloire à l'univers entier ; et plus heureux qu'Alexandre, tu n'auras point à regretter comme lui le chantre d'Achille.

Ces derniers vers excitèrent dans l'âme de don Sébastien un noble enthousiasme. En parlant d'une nouvelle guerre contre les Maures, Camoens venait de réveiller dans l'âme du roi une chevaleresque espérance. Aussi, oubliant la gravité presque audacieuse des conseils qu'il venait de recevoir en face de sa cour, don Sébastien tendit la main à Luiz de Camoens :

– Ne plie pas le genou, mon vaillant, dit le roi ; nous te proclamons aujourd'hui devant tous le Prince des poètes !

Puis il ajouta d'une voix plus amicale encore :

– Ton roi t'accordera tout ce que tu demanderas.

– Que Votre Altesse me permette de l'accompagner dans sa prochaine campagne, afin de célébrer la victoire qui suivra le combat.

– Je t'en donne ma parole royale ! Que souhaites-tu ensuite ?

– Je me trouve assez récompensé.

– Il suffit. Repose-toi sur moi du soin de ta fortune.

En ce moment, Diogo de Couto, Antonio de Noronha, le comte Vimioso, tous les amis du poète l'entourèrent. Le titre de *Prince des poètes* que venait de lui décerner don Sébastien se trouvait sur toutes les lèvres. Ce fut une heure d'indescriptible joie et de légitime orgueil. Quand il sortit du palais de don Sébastien, il semblait à Camoens que le monde lui appartenait. Une escorte d'amis, de frères d'armes l'accompagna jusqu'à sa pauvre maison ; dona Anna pleurait de joie en entendant raconter les détails

de l'audience royale, et le Javanais déposa un baiser sur la main de son maître.

– Si les hommes oublient jamais que tu es grand, murmura-t-il, moi je n'oublierai jamais que tu m'as sauvé la vie.

Lorsque Camoens se retrouva seul avec sa mère, il répéta par trois fois en marchant dans sa pauvre chambre :

– Prince des poètes ! Prince des poètes ! J'avais juré de conquérir ce titre. Je l'avais juré sur les rives du Mondego, près de la *Quinta das Lagrimas*. Catharina ! Catharina !

Il cacha son front dans ses mains et sanglota.

Ah ! les lendemains des heures glorieuses, les envers des succès, les tristesses poignantes succédant aux acclamations ! Qui dira ce que sont ces terribles heures de retour sur soi-même, et combien vite elles effacent le souvenir d'un triomphe ?

Le reste de la nuit, Camoens ne put goûter aucun repos. Près de la table sur laquelle il avait déposé le manuscrit des *Lusiades*, resta debout l'ombre de celle qu'il avait appelée son « âme charmante ».

Le retentissement du poème de Camoens fut immense, populaire ; il releva l'esprit national des Portugais. Le livre se trouva bientôt dans toutes les mains, ses chants dans toutes les mémoires. On ne parla que de Luiz de Camoens, à la cour comme à la ville. Il ne fut pas de grand seigneur plus honoré que l'auteur des *Lusiades* ; le peuple, qui le connut vite, se rangeait avec respect, quand il passait dans les rues.

Pedro de Costa Perestrello déchira le poème qu'il avait composé sur l'expédition de Vasco de Gama.

La première édition de l'œuvre de Camoens s'épuisa rapidement ; on en dut tirer une seconde dans la même année.

Un poète qui, comme lui, devait connaître l'exil et la captivité, le Tasse, qui n'avait point encore donné la *Jérusalem délivrée*, adressa un sonnet à celui qu'il considérait comme son maître.

Les témoignages d'estime et d'honneur furent prodigués au poète ; son libraire fit fortune. Ses amis se réjouissaient avec lui d'une compensation longtemps attendue, mais éclatante. Ses fidèles compagnons dans les

guerres de l'Inde rêvaient pour lui une récompense royale, digne de don Sébastien.

Le prince, au moment où se termina la fête durant laquelle Camoens eut le courage de lui répéter, en présence de toute sa cour, les conseils terminant son poème, se sentait disposé à le traiter comme le méritaient à la fois son caractère et son génie. Tout ce qui sommeillait de bon, de loyal dans l'âme du petit-fils de Charles-Quint venait de s'éveiller aux accents de cette mâle poésie. Les conseils du digne évêque de Sylves avaient échoué à réaliser ce qu'obtenaient les strophes de Camoens. Le roi lui savait un gré infini de ce qui, aux yeux de la plupart, passait pour une incroyable audace. Il se demandait si ce soldat qui savait la guerre ; ce fidalgo héritier des traditions de l'honneur ; ce philosophe voyant de si haut et jugeant d'une façon si juste ; ce poète qui trouvait dans son amour pour la patrie une source si vive d'inspiration ; cet historien qui jugeait les rois, ne serait point une précieuse acquisition dans son conseil.

João III avait comblé d'honneurs Vasco de Gama, pourquoi don Sébastien ne l'imiterait-il point à l'égard de celui qui ouvrait des horizons nouveaux au génie lusitanien ?

Une noble résolution fut bientôt prise par le chevaleresque don Sébastien. Il se souvint seulement alors qu'il ferait bien d'en conférer avec son ministre d'Etat.

Dans l'esprit de ceux qui approchaient le roi, l'impression produite par les vers du poète fut tout autre. Les favoris ne pouvaient s'empêcher de reconnaître à Camoens un incontestable talent ; mais, en même temps, ils le considéraient comme dangereux. Si l'on permettait à Luiz de Camoens d'approcher souvent le jeune monarque, celui-ci, en qui les historiens sont unanimes à reconnaître de grandes qualités natives, et à qui il ne manqua pour devenir un vrai roi qu'un entourage digne de sa confiance, pouvait se laisser captiver par la droiture, l'intégrité et les vertus stoïques de celui qui osait en face lui conseiller de régner lui-même et qui lui promettait en retour le dévouement de sa noblesse, l'amour de ses soldats, le renouvellement de l'esprit national.

Ni les ministres accoutumés à diriger don Sébastien, ni les courtisans compagnons de ses chasses bruyantes ne pouvaient accepter qu'il

récompensât Camoens d'une façon digne de lui. Ils laissèrent s'exhaler l'enthousiasme du roi, sans tenter de lutter contre l'impression reçue. Eux-mêmes louèrent grandement l'auteur des *Lusiades* ; lorsque don Sébastien parla d'élever Camoens à une charge publique, ils n'y trouvèrent d'autre inconvénient que celui d'arracher le poète à ses travaux.

Le roi retrouverait toujours des ministres, des dignitaires, des titulaires d'emploi : celui que l'on appelait le Prince des poètes ne se remplacerait jamais. On devait lui laisser le recueillement favorable aux entretiens des Muses du Tejo et du Mondego qui l'avaient si souvent visité. Le récompenser autrement serait infailliblement l'amoindrir.

Ces conseils furent donnés à don Sébastien avec une apparence de sincérité ; en y réfléchissant, le roi les trouva justes. Les heures de Camoens appartenaient à la poésie. Le monarque renonça à l'idée d'attacher le poète à sa personne et de lui donner une charge publique. Le ministre d'Etat lui promit de chercher quelle faveur serait digne de l'auteur des *Lusiades* ; et les fidalgos qui n'en voulaient retenir que les élégants passages de l'Ile enchantée, ayant organisé pour le prince de nouvelles parties de chasse, don Sébastien perdit le vivant souvenir qu'il avait gardé de la présentation de Camoens.

La cour, fidèle et souvent servile imitatrice des rois, avait comblé de louanges celui que don Sébastien paraissait prêt à couvrir de ses dons. Il avait été de mode et de bon goût d'entrer dans la pauvre chambre de la rue Santa Anna et de s'entretenir avec Camoens tantôt de littérature, tantôt de voyages. On tenait à honneur de connaître, de raconter quelque détail nouveau sur l'existence du poète. Le Javanais lui-même eut son heure de célébrité. Camoens se plaisait à raconter comment, tandis qu'il nageait vers les rives du Mékong, en élevant d'une main les *Lusiades* disputées à la tempête, Antonio l'avait lui-même préservé du naufrage. L'humble esclave se vit complimenté, flatté ; sans qu'il comprît pourquoi, on le louait d'avoir prouvé sa reconnaissance à celui qui l'avait arraché aux mains de ses bourreaux à Macao.

Mais quand les fidalgos comprirent que don Sébastien oubliait le poète dans sa pauvre demeure ; qu'on ne l'inviterait plus aux fêtes du palais, qu'aucun titre, aucune récompense publique n'acquitteraient la dette du roi

et celle de la patrie, le Prince des poètes vit s'éloigner progressivement ceux qui l'avaient accablé des témoignages de leur amitié et de leur admiration.

On ne vit plus d'équipages superbes ni de magnifiques genets s'arrêter rue Santa Anna. Le silence se fit dans la maison des franciscaines, et le poète n'eut plus près de lui que sa mère et le Javanais.

Du reste, si les grands seigneurs avaient éprouvé pour lui un engouement rapide, les poètes, au contraire, s'étaient tenus à l'écart de ce vainqueur devenu leur maître. Cette gloire subite leur porta ombrage.

Aucun de ses contemporains ne fut assez grand pour lui rendre justice. Ni Pedro de Andrade, le plus élégant des poètes de la cour, ni Jorge Ferreira, le poète dramatique à la mode, ne lui tendirent la main.

Un matin, un page, après avoir longtemps hésité à croire qu'un poète, objet de l'attention du roi, habitât un aussi pauvre logis, frappa à la porte de Luiz, lui remit une lettre portant le sceau royal et disparut.

– Enfin ! s'écria Camoens, le petit-fils du roi João ne m'a pas oublié !

Il brisa le cachet d'une main fiévreuse ; puis, quand il eut parcouru l'ordonnance royale, il la rejeta avec dédain :

– C'est du pain pour vous, ma mère, dit-il ; une aumône !

Don Sébastien accordait à Luiz de Camoens une pension de quinze mille reis (somme équivalente aujourd'hui à environ trois mille francs).

C'était bien, en effet, une aumône jetée au soldat vieilli sous le ciel brûlant des Indes, au poète qui venait d'entrer vivant dans l'immortalité.

CHAPITRE III.

LA MAISON DE LA RUE SANTA ANNA.

Un chevalet, une boîte à couleurs encombraient en ce moment la chambre de Camoens.

– Le poète n'avait pu refuser son portrait à Manuel Correa, son fidèle ami. Celui-ci, qui voyait décliner la santé de l'auteur des *Lusiades*, se

désespérait à l'idée que nul ne garderait l'image de ce grand génie.

L'enjouement avait disparu de la noble figure du poète ; ses traits s'étaient empreints d'une sombre tristesse ; un voile de deuil s'étendait à la fois sur son visage et sur son cœur. Néanmoins, en dépit de ses fatigues, il conservait encore cette barbe et ces cheveux d'une teinte blonde safranée qui adoucissait la gravité de son front cicatrisé.

Luiz de Camoens n'avait rien demandé, rien sollicité, depuis le jour où lui fut promise cette pension de quinze mille reis, qu'il devait toucher tous les trois mois, et seulement à la condition d'habiter Lisbonne. On l'oublia, et lui-même parut prendre un sombre plaisir à s'enfoncer dans une ombre croissante. Il travaillait peu, le découragement lui venait.

Son unique consolation venait de la tendresse de sa mère. Avec toutes les ingéniosités de l'amour maternel, celle-ci s'efforçait d'adoucir l'amertume que lui laissait le sentiment de l'ingratitude des hommes. Anna de Sa rappelait les souvenirs du passé ; elle évoquait l'image inoubliable et inoubliée de Catharina d'Ataïde ; et le poète qui avait eu son heure de gloire, le soldat dont le sang avait coulé pour la grandeur de la patrie, retrouvait encore des larmes.

Tout ce qui pouvait apporter une diversion dans la vie-de Luiz semblait donc une bonne fortune à Anna de Sà. Aussi ne manquait-elle jamais d'assister aux séances pendant lesquelles l'artiste travaillait au portrait de Camoens

– Pourquoi n'écrivez-vous plus ? demanda le peintre au poète.

– Je crois, répondit Luiz, que certaines lyres humaines ont un seul chant à dire, et qu'ensuite il plaît à Dieu d'en briser les cordes. Les *Lusiades* sont terminées, j'ai rempli ma tâche ; lorsque j'étais jeune, j'aimais à envoyer à celle qui n'est plus mes *cantigas* et mes sonnets. Le soldat invalide qui se traîne aujourd'hui dans les rues de Lisbonne à l'aide de béquilles n'espère plus rien de la vie. Si quelque émotion vive agite encore mon vieux cœur, je reprendrai la plume. Maintenant je relis Homère et Virgile, et devant ces admirables modèles je regrette de n'avoir pas mieux fait.... Catharina d'Ataïde est morte, la patrie descend vers sa ruine, que ferais-je désormais ? J'ai cru que don Sébastien serait assez grand pour me pardonner mes austères leçons, je me suis trompé. Loin de moi, cependant, la pensée de

l'accuser. Livré à ses propres impressions, il m'eût soutenu et récompensé ; sa faiblesse pour de jeunes courtisans et des ministres qui possèdent l'art de se rendre indispensables est aisée à comprendre, sinon à excuser. Je vis avec ma mère dans une solitude presque absolue ; mais des amis sont restés fidèles à notre mauvaise fortune, et vous êtes de ceux-là. José Indio me conserve son dévouement, vous voyez qu'il m'est encore possible de supporter la vie.

– Ce n'est point assez de la supporter, il faudrait l'aimer, répondit l'artiste.

– Ceci n'est plus en mon pouvoir. Dieu ne demande aux malheureux que la résignation.

Tandis que le peintre reproduisait les traits de Camoens, plusieurs de ses anciens compagnons le vinrent voir. Un peu d'animation remplit la maison de la rue Santa Anna. Mais lorsque l'œuvre fut terminée, le calme de la mort s'étendit de nouveau sur la triste maison.

La vie de Camoens était d'une régularité monacale.

Presque chaque jour il se rendait au couvent de Santo Domingo, afin de parler des Indes et de son apôtre à ceux qui l'avaient connu : tantôt il s'entretenait de *Maître François* avec Luiz de Grenada, tantôt avec le père Forciro. Le matin il assistait au cours de philosophie morale donné par José Indio.

Rien n'était plus touchant que de voir cet homme si grand par son intelligence confondu dans les rangs des élèves.

Après avoir touché aux plus hauts sommets du génie humain, il ne trouvait plus de consolation que dans la théologie et la philosophie enseignées par des religieux puisant leur lumière dans l'Évangile.

Toutes les causes se réunissaient pour augmenter sa mélancolie. Aux déceptions subies s'ajoutaient les privations quotidiennes. La pension de quinze mille reis que le roi lui faisait n'était pas même payée avec exactitude. En vain s'épuisait-il en courses et en démarches, il rentrait souvent sans avoir touché ses trimestres, et il lui arriva de s'écrier :

– J'abandonnerais volontiers mes quinze mille reis, si le roi voulait faire donner quinze mille coups d'étrivières à ceux qui me payent si mal.

Cette irrégularité dans le paiement de sa pension amenait souvent au logis une gêne dégénérant en misère. Antonio le Javanais multipliait vainement les ressources de l'économie ; le charbon manquait dans l'âtre et le pain sur la table. Anna de Sa connut l'immense douleur de voir son fils privé des choses les plus indispensables à la vie. Si Camoens avait pu se livrer à des travaux littéraires, peut-être eût-il encore gagné quelque argent ; mais de rares poésies tombaient de sa plume fatiguée. Un jour que la famine régnait dans la maison de la rue Santa Anna, le Javanais comprit qu'il devait trouver le moyen de faire vivre ses maîtres.

A partir de cette heure, dès qu'il ne se croyait plus indispensable à Camoens, il courait sur le port, s'offrant pour aider à débarquer les marchandises, à charger des navires en partance. Maçon, portefaix, tout métier lui semblait bon, pourvu qu'il rapportât quelque chose au logis de l'auteur des *Lusiades*. Ses premières tentatives obtinrent un médiocre succès ; mais bientôt le Javanais trouva des clients et des amis. On s'accoutuma à cette face carrée, à ces yeux obliques, à ce large sourire montrant des dents noircies par l'usage du bétel.

Le Javanais ayant acquis la certitude que son labeur suffirait aux dépenses du modeste ménage, ne prit plus rien des faibles sommes irrégulières touchées par Camoens.

Il s'en servit pour renouveler la garde-robe de son maître, pour procurer à Anna de Sa e Macedo les objets dont elle avait besoin. La mère et le fils s'abandonnaient à cette tutelle prévoyante et dévouée qui leur enlevait en partie le sentiment de leurs privations et de leurs angoisses. Quelquefois tous trois durant de longues heures demeuraient silencieux et mornes ; Camoens revoyait les rives du Mondego et la Fontaine des Larmes ; Antonio, Java. l'Île merveilleuse ; Anna la maison de la Mouraria, où elle avait vécu heureuse, entre Simon Vaz, le brave capitaine, et son fils, dont les juvéniles ambitions remplissaient son cœur d'espérance.

Cependant, en dépit de sa bonne volonté, de son courage, le Javanais ne trouvait pas toujours l'emploi de ses bras. Il vieillissait. On pouvait craindre que ses muscles ne manquassent de vigueur. Alors, quand la nuit enveloppait la ville, il sortait, se cachait dans l'ombre formée par le portail

d'une église, se glissait le long des rues, s'arrêtait à l'angle des palais, et il tendait la main.

L'aumône reçue, le cœur palpitant, oubliant l'humiliation subie, à la pensée qu'il rapportait du pain à son maître, le Javanais revenait au logis, posait ses provisions sur la table, et, silencieux, attentif, servait à Camoens un repas frugal, que celui-ci mangeait sans se douter qu'il le devait à la double pitié des passants et de son esclave.

Pauvre Antonio ! souvent il éprouvait dans ses membres d'étranges lassitudes. Vingt années de captivité avaient usé ce corps vigoureux ; le Javanais sentait de jour en jour ses membres plus raides et ses jambes moins agiles. Il se demandait avec terreur ce que deviendraient Camoens et sa mère quand la mort l'aurait pris. Il ne se dissimulait point qu'il lui restait peu de temps à vivre. Qui donc s'occuperait du poète ? qui donc lui donnerait du pain ?

Depuis longtemps Antonio achetait une partie des provisions de la maison à une mulâtresse dans la force de l'âge et qui avait dû être d'une grande beauté. Sans doute elle souffrait de peines cruelles, car une profonde tristesse voilait son visage ; son costume gardait des vestiges d'élégance, et l'on remarquait une sorte de recherche dans son langage. Rarement elle se mêlait aux autres marchandes du quartier et vendait de préférence aux pauvres gens des mets simples préparés avec soin.

Le hasard rapprocha le Javanais de la mulâtresse. Antonio, la trouvant plus polie, plus consciencieuse que ses compagnes, s'adressait à elle de préférence. Elle paraissait deviner qu'il ne pouvait mettre beaucoup d'argent dans les aliments qu'il achetait ; plus d'une fois elle en abaissa le prix avec une exquise délicatesse. Elle alla plus loin : quand elle se fut assurée que le Javanais manquait d'argent, elle lui fit crédit.

Antonio se prit d'amitié, puis de confiance pour elle, et un jour que timidement il lui demandait le repas de la journée :

– Entre pauvres gens, ne doit-on pas s'obliger ? lui dit-elle. Vous ne dépensez guère : l'indispensable seulement.

– L'indispensable, répondit le Javanais, c'est le pain ; il me suffit Mais mon noble maître, sa mère ma digne maîtresse, je ne veux pas qu'ils vivent de si peu.

- Je croyais que vous viviez seul ?
- Je sers le meilleur des hommes. Il m’a ramené des Indes.
- Des Indes ! répéta la mulâtresse devenue rêveuse.
- Nous y avons souffert ensemble, reprit Antonio. J’étais esclave, il m’a racheté à mon bourreau. Plus tard, mon maître fut prisonnier à Goa.
- A Goa ! répéta la mulâtresse comme un écho affaibli.
- Je me ferais tuer à son service ; malheureusement je vieillis ; on me le fait trop comprendre, et le maigre salaire que je gagne ne suffit plus à l’entretien de sa table. Quand je songe qu’il a eu ses entrées à la cour ; que le roi don Sébastien lui avait promis les honneurs et la fortune ; que j’ai vu dans sa pauvre maison de la rue Santa Anna tous les grands seigneurs de Lisbonne ! Les anciens favoris du roi João l’oublie, et il n’a plus près de lui qu’un esclave fidèle.
- Apprenez-moi son nom, dit la mulâtresse.
- Non, répondit le Javanais ; nul à cette heure ne doit connaître à quel degré de misère les ingrats l’ont laissé descendre. Plus tard, si je redoutais que la mort ne vînt me surprendre, j’aurais le courage de tout vous avouer. Qu’il vous suffise jusque-là de savoir que vous soulagez la plus noble des infortunes.
- Nous avons tous souffert, répondit la mulâtresse, moi plus que toute autre, peut-être... Comme vous, ma mère fut esclave, et j’ai vu sur son corps amaigri la trace des fouets... Elle dut un cercueil à la charité de deux enfants... C’est en souvenir de cette aumône suprême qu’aujourd’hui je viens en aide à plus pauvre que moi.
- On croirait cependant volontiers que vous avez été riche, ou du moins que vous avez vécu dans une sorte d’oisiveté. Vos mains n’ont jamais connu de trop rudes labeurs.
- C’est vrai... Je viens de vous apprendre que deux enfants se chargèrent de faire rendre à ma mère les derniers devoirs... Le jeune homme alla à Coimbre faire ses études, la jeune fille me prit chez elle... Je fus un peu son jouet, un peu sa compagne. Elle aimait à m’entendre chanter des airs de mon pays, à me voir danser des pas bizarres, et charmants toutefois à ses yeux. A mesure qu’elle grandit, je sentis s’augmenter la distance qui nous séparait. Dona Catharina devenait une belle et fière jeune fille ; je restai une

camériste préférée, mais cependant une camériste... Jamais je ne songeai à la quitter ; nous restions unies par un lien mystérieux. Le jeune homme qui avait secouru ma mère s'éprit de ma maîtresse, des promesses furent échangées, et je demeurai la confidente de leur tendresse... Combien elle me coûta de larmes et d'angoisses ! Celui dont le nom s'unissait dans mon souvenir au nom d'une morte bien-aimée, celui-là fut oublié, en dépit d'une promesse solennelle... Je n'étais point à Lisbonne, je ne pus être témoin de son désespoir, mais je le devinai et j'en souffris horriblement. Quand ma maîtresse mourut de chagrin, de remords peut-être, dans la fleur de sa beauté et de sa jeunesse, je me trouvai seule au monde. Lasse de servir, j'employai ce que je possédais à créer un petit commerce. Je m'établis à Cintra, et j'y suis restée jusqu'au jour où cessa la grande peste et où il me fut possible de rentrer à Lisbonne. La ville se trouvait à demi dépeuplée, et j'y cherchai vainement la plupart de ceux que j'avais connus. Mon négoce ne m'enrichit guère, Antonio ; mais je lui dois la consolation de me dire : « Barbara rend aujourd'hui avec usure les bienfaits qu'elle reçut jadis. »

– Promettez-moi, dit le Javanais à la mulâtresse, que, le jour où je me sentirai incapable de poursuivre ma tâche, vous prendrez ma place près de mon maître ?

– Je le jure ! répondit-elle avec solennité.

– Que Notre-Dame vous bénisse ! vous êtes un grand cœur.

Antonio regagna la rue Santa Anna d'un pas plus léger ; il venait de léguer son dévouement à une créature digne d'un semblable héritage.

Il trouva Camoens plongé dans un découragement profond.

La misère, en s'asseyant à son foyer, en avait chassé la Muse en même temps que l'espérance. Le poète ne travaillait plus que rarement. Il recommanda cependant au glorieux défenseur de Malacca, don Lorenzo Pereira, le livre des *Histoires du Brésil*, que venait de lui dédier Pedro Magalhães Gandavo. Plus tard, il adressa un sonnet à don Luiz d'Ataïde, nommé pour la seconde fois vice roi des Indes, le même qui avait succédé à Antonio de Noronha.

Mais qu'étaient ces rares poésies en comparaison de cette source abondante que longtemps on crut intarissable : la douleur, la misère épuisaient cette source.

Parfois un travail commandé apportait quelque adoucissement à ce dénuement, Un gentilhomme appelé Ruy Diaz da Camara le chargea de traduire les sept Psaumes de la pénitence. Camoens commença cette tâche. La poignante poésie de David s'emparait profondément de son âme attristée. Mais le travail avançait lentement. Don Ruy Diaz, qui, cependant, n'avait rien avancé sur cette besogne, pressait le poète avec une sorte de brutalité cruelle et paraissait surpris que l'auteur de tant de vers charmants et d'un poème merveilleux prît tant de semaines pour terminer les psaumes.

Camoens écoutait les reproches du fidalgo avec un sourire ; il lui répondit avec une douceur navrante :

– Quand je faisais des vers j'étais jeune, bien portant, amoureux, entouré de l'affection de beaucoup d'amis et de la faveur des dames ; cela me réchauffait et animait ma verve.

– Je le conçois ; vous composiez alors des cancoës qui sont dans toutes les mémoires. Si je vous demandais des vers de cette sorte, je comprendrais que l'inspiration vous fût défaut. Mais dans la retraite, la solitude, la tristesse au sein de laquelle vous vivez, il me semble que la traduction des Psaumes de la pénitence vous doit être facile.

– Je n'ai plus de cœur à rien, répondit le poète. La plume s'échappe de mes doigts. Je vais vous apprendre pourquoi je ne puis plus écrire. Voici mon Javanais qui me demande deux moedas pour avoir du charbon, et je ne puis les lui donner.

L'historien qui raconte cette particularité n'ajoute point que don Ruy Diaz da Camara laissa dans le pauvre logis de la rue Santa Anna ce qu'attendait le Javanais.

Oui, l'inspiration de Camoens s'éteignait lentement. Il fallut un évènement grave pour arracher au poète un chant suprême. Une princesse belle et savante, qui avait fondé dans son palais une Académie de femmes, dona Maria, fille du roi don Manuel, vint à mourir, et Camoens laissa tomber ces vers de son cœur :

Quelle proie emportes-tu, cruelle mort ? – Un jour brillant. – A quelle heure l'as-tu prise ? – Le matin. – Sais-tu ce que tu emportes ? – Je ne le sais pas. – Qui t'ordonne de l'emporter ? – Celui qui le sait. – Son corps,

qui le possède ? – La terre froide. – Qu’est devenue la lumière qui l’éclairait ? – Elle est rentrée dans la nuit. – Que dit la Lusitanie ? – Elle dit : « Hélas ! je ne méritais pas de posséder dona Maria... »

Cette noble princesse avait été une des protectrices de Camoens à l’époque où quelqu’un le protégeait encore. Dona Maria avait toujours grandement aimé les poètes et les gens de talent, et Aloysia Sigea de Tolède, célèbre par son érudition, avait été l’un des premiers membres de cette Académie de femmes.

De nouveaux coups ne tardèrent pas à être portés au poète.

Pour réveiller son énergie, il aurait eu besoin d’une de ces nobles émotions qu’il rencontrait jadis, quand vibraient à ses oreilles les mots de *gloire* et de *patrie*. Un moment il put espérer qu’on l’arracherait à son obscurité pour le remettre à la place que don Sébastien lui-même lui avait assignée.

Ce n’avait point été en vain que le pape avait envoyé une flèche au jeune roi, afin de lui rappeler que les Maures, ce fléau de la chrétienté, menaçaient toujours l’Europe. La première expédition dirigée contre eux en 1574 fut une simple promenade sur les côtes d’Afrique. Cette chevaleresque, mais inutile tentative, ne servit qu’à prouver les talents du jeune roi, élève de Pedro Nunez, et dont la science en navigation était réelle. Il fallait davantage à don Sébastien. Loin de calmer son effervescence guerrière, cette échauffourée ne servit qu’à confirmer ses projets. Bien qu’il eût contre lui son ministre d’État, son confesseur et la nation tout entière, le roi n’en continua pas moins de mystérieux préparatifs.

L’inquiétude à laquelle se trouvaient alors en proie les Portugais est peinte d’une façon énergique dans les lettres du noble évêque de Sylves, dont malheureusement les conseils ne furent pas écoutés. « Depuis quand une religion d’amour est-elle devenue une religion de glaives ? » demande Hieronymo Osorio. Lorsqu’il parle des jeunes fidalgos dont s’entoure le roi, il les compare aux guerriers du temps d’Emmanuel le Fortuné, et il s’écrie : « Voyez, ils savent porter des parfums et ne savent pas porter la lance ! » Ses leçons ne s’adressent pas seulement aux seigneurs de la cour ; il ose, avec une sainte liberté, en donner à don Sébastien lui-même : « Les

hommes prudents diront que l'office d'un bon roi consiste davantage dans l'art de défendre les siens que dans la hardiesse d'attaquer l'ennemi ; et c'est une vérité si reconnue, que les princes dont le nom s'est illustré dans les batailles n'ont rien gagné du-rant ces luttes, s'il n'en est résulté aucune sécurité pour leurs vassaux. Or, beaucoup de gens se lamentent sur ce point, parce qu'ils voient que la guerre présente ne se fait pas aux Maures, mais qu'elle se fait aux Portugais., sans que Votre Altesse le sache. » Ces paroles austères, ces reproches tombaient de la bouche d'un vieillard dont la sainte et patriotique hardiesse allait jusqu'à dire aux ministres : « Vous vous êtes rendus, ainsi que la personne d'un roi de dix sept ans, naturellement aimable, les êtres les plus abhorrés qu'il y ait jamais eu en Portugal, avant et depuis don Pedro le Cruel ! »

Mais le jeune roi s'était trop avancé non seulement vis-à-vis du pape, mais surtout à l'égard de Philippe II, dont il avait demandé l'alliance. Quand il s'agissait de combattre les Maures, l'Espagne était toujours prête. D'ailleurs l'humeur batailleuse de don. Sébastien préparait les vues de la politique espagnole, et le fils de Charles-Quint, dans une entrevue qu'il eut avec le roi de Portugal, se garda bien de le dissuader de donner suite à ses projets.

Philippe II, par ses louanges, par son adresse, par son astuce, exalta encore, s'il était possible, l'enthousiasme guerrier du jeune prince, et bientôt l'on ne s'occupa plus dans tout le Portugal que des préparatifs de l'expédition.

Le motif de la guerre ne se pouvait définir d'une façon bien claire et bien loyale ; mais avec les Maures, mahométans, corsaires et renégats, on n'était pas forcé d'y regarder de si près. Don Sébastien venait de faire à Muley-Hamed, dépossédé de ses États, la promesse de le rétablir sur son trône, et ce fut cette raison qui couvrit l'expédition contre les Maures. Mais pour cette guerre antipopulaire, don Sébastien fut loin de trouver l'entraînement et l'enthousiasme qu'avaient les peuples sous João I^{er}, lorsque Tanger et Ceuta tombèrent sous les coups de son armée. Les laboureurs regrettaient leurs champs ; les ouvriers, leurs établis d'artisans. Cependant l'effectif de l'armée approcha d'environ 18 000 hommes, que l'on pouvait diviser ainsi : 9 000 Portugais, 3 000 Allemands, 2000 Castillans, 1 000 hommes

appartenant au corps des aventuriers, 3 000 hommes de train et de cavalerie, plus 600 Italiens, faisant partie d'une escadre en relâche et commandés par le capitaine Hercoles.

Entraînée par l'exemple du roi, toute la noblesse de la péninsule déploya un luxe effréné d'armures et de vêtements. On vendit des caparaçons de genets d'Espagne jusqu'à 1900 cruzados ; il ne fallut pas moins de quatre mille tentes pour le roi et les fidalgos de sa suite.

Don Sébastien se vit obligé de rendre une ordonnance royale, afin d'empêcher que certains objets d'équipement atteignissent des prix fabuleux. Rien n'y fit, et la folie des chefs continua tellement à grandir, qu'un gentilhomme dénué de biens s'écriait :

– Il y a une guerre que je redoute plus que celle d'Afrique, c'est celle de la rue Neuve.

Camoens portait à cette entreprise un intérêt ardent.

Don Sébastien lui avait solennellement promis qu'il serait le chantre de cette guerre ; tiendrait-il sa parole de roi ?

Afin d'apprendre des détails sur l'expédition, le poète s'arracha à sa solitude ; il redescendit sur les places publiques, il se mêla à la foule encombrant la rue Neuve, afin de voir les armures dorées et damasquinées de ceux qui allaient partir.

Au milieu des merveilles étalées sous les yeux des curieux se trouvait une armure émaillée d'azur d'un merveilleux travail. Chacun s'extasiait sur sa beauté, et en faisait remarquer les détails.

– C'est égal, dit un soldat au teint basané, pour moi cette armure est déshonorée, puisque c'est la preuve d'une injustice.

– Laquelle ? demanda au soldat un homme qui s'appuyait péniblement sur deux béquilles.

– Voyez-vous, reprit le soldat, il y avait en Portugal un seul homme capable de trouver la devise du roi, et ce n'est pas à lui qu'on l'a demandée. Hieronymo Corte Real, don João de Mafra et un autre gentilhomme l'ont trouvée : *Amor, fé, amor...* C'est l'auteur des *Lusiades* qui devait être prié de l'écrire.

L'homme aux béquilles tendit la main au soldat.

– Frère ! dit-il, Luiz de Camoens te remercie.

Ce fut en se traînant le long des murailles qu'il regagna la maison de la rue Santâ Anna.

Le lendemain, Manuel Correa, ne l'ayant point vu à son cours, accourut chez lui.

– Mon père, lui demanda Camoens dont le regard fiévreux trahissait une mortelle inquiétude, mon père, vous le savez, le roi me laisse pauvre ; il ne m'a pas promis de me faire riche. Je lui ai demandé une seule faveur, et il m'a donné sa parole. Tout est prêt pour le départ des troupes ; dans quelques jours commencera l'embarquement des soldats. Don Sébastien a-t-il choisi le poète qui le doit suivre pour célébrer l'expédition d'Afrique ?

Le regard de Manuel Correa se baissa.

– Oh ! parlez, fit Camoens ; je puis tout entendre.

– Eh bien ! oui, fit le vieillard.

– Et c'est... ?

– Diogo Bernardes.

– Un poète de cour ! fit Camoens avec mépris. Je croyais qu'il recevait déjà une pension de deux cent mille reis. Diogo Bernardes !

Il resta silencieux, comme s'il tentait de rassembler ses forces, puis saisissant dans ses mains amaigries les mains de Manuel Correa :

– La Muse est une marâtre, dit-il, et je suis voué au désespoir. Ainsi, ce n'est pas l'auteur des *Lusiades*, celui devant qui les vétérans et le peuple s'arrêtent et saluent, qui chantera cette guerre nouvelle. Ce ne sera point un soldat qui racontera les prouesses d'autres soldats ! Le roi et ses fidalgos oublient que, pour juger les coups d'épée, il faut savoir manier le glaive. Je ne demandais que le droit de partir, de me réjouir le cœur au spectacle de cette vaillance que j'ai célébrée ! On n'a pas accordé cette joie suprême au vétéran que nourrit à peine la pension royale. Correa ! Correa ! il est des jours où je suis tenté de maudire !

– Qui maudiriez-vous ? mon ami ! Dieu ? vous croyez en lui. Les hommes ? dédaignez-les plutôt. Non ! non ! ne maudissez pas ! pardonnez ! pardonnez toujours ! Diogo Bernardes ne donnera jamais la gloire à ceux dont il célébrera les exploits ; et durant les longs siècles de cette période de temps que les hommes appellent l'*immortalité*, vous resterez le Prince des poètes de la Lusitanie.

Deux jours plus tard, le 24 juin 1578, les galions, les galères, les caravelles composant la flotte mirent à la voile. Don Sébastien portait son armure azurée ; ses fidalgos les plus braves l'entouraient. L'artillerie de la ville et celle des navires se répondaient joyeusement. Un indescriptible mouvement régnait sur le port. Dans l'air se croisaient les commandements, les chocs d'armures, les adieux et les cris ; tout à coup, dominant ce tumulte, la voix de Domingo Madeira, un des pages du roi, s'éleva vibrante.

Et Domingo chanta cette vieille ballade du roi Rodrigue :

Ayer frusteis, rei de España
Oy non teneis un Castillo.

– Silence ! enfant, dit Camoens en posant la main sur l'épaule du page ; il ne faut pas prédire le malheur à la flotte, il ne faut pas appeler la mort sur la jeune tête de don Sébastien : *Real ! Real !* quand même !

CHAPITRE IV.

BARBARA.

Un matin, Antonio ne put réussir à se lever de la maigre natte qui lui servait de lit. Une faiblesse extrême paralysait ses membres ; il sentait sa poitrine dévorée par un feu ardent. Mais ce qui lui causait une douleur plus vive que ses souffrances, c'était le regret de ne pouvoir plus rendre à Camoens et à sa mère les services dont ils ne pouvaient se passer. Qu'allait devenir le maître, sans l'esclave ?

Inquiet de ne point voir paraître le Javanais, Camoens ouvrit le réduit d'Antonio ; un soupir profond, un sanglot, un appel, révélèrent la vérité à Luiz. Celui-ci se penche vers Antonio, écarte de son front les mèches de ses cheveux, tâte son poulx fébrile, puis, rassemblant ses forces, il le prend dans ses bras et le couche dans son propre lit.

Anna de Sa vient à son aide. Tous deux cherchent ce qu'il est possible d'offrir au malade pour le soulager. Mais il n'existe dans cette maison dénuée, ni une fiole de vin réconfortant ni un limon pour rafraîchir les lèvres du malade ; hélas ! pas même un morceau de pain.

Jusqu'alors, Camoens avait subi son dénuement d'une façon presque inconsciente : le dévouement du Javanais et la délicatesse de Barbara, la marchande des rues, lui en dissimulaient les horreurs. Ce fut seulement quand il se vit en présence de ce mourant qu'il restait impuissant à soulager, qu'il comprit ce qu'avait été pour lui le plus admirable des amis et des serviteurs.

• Confiant l'esclave aux soins d'Anna de Camoens, il courut réclamer les arrérages d'une pension illusoire. Il lui fut répondu que les frais de la guerre avaient vidé les coffres de l'État. Il revint le désespoir dans l'âme, des larmes de honte dans les yeux.

– Antonio ! dit-il en s'approchant du lit du Javanais, Antonio, je te demande pardon. Tu m'as sauvé du naufrage sur les bords du Mékong, tu m'as permis de publier les *Lusiades*, et, quand tu meurs, je rentre les mains vides. Cela est horrible ! horrible ! Comment donc faisais-tu, toi qui nous donnais-du pain ?

– Maître ! vous me laissiez libre de mes heures ; le jour, je travaillais sur le port, aidant aux matelots, aux marchands. Mon salaire vous faisait vivre.

– Noble cœur ! noble cœur ! répondit le poète.

Mais reprenant la suite d'une idée qui le préoccupait :

– Depuis trois semaines, ta faiblesse est bien grande, Antonio ; à peine peux-tu retourner cette mince couchette. Il est impossible que tu exerces le métier de portefaix dont tu parles.

– Maître ! maître ! balbutia Antonio.

– Réponds, reprit Camoens d'une voix dans laquelle vibrait une angoisse désespérée ; depuis ce temps, de quoi avons-nous vécu ?

L'esclave joignit les mains et parut demander grâce,

– Tu as mendié ! fit Camoens avec éclat ; tu as mendié ! J'ai mangé le pain de l'aumône, moi ! moi !

– Grâce ! murmura Antonio.

– Est-ce assez ? mon Dieu ! est-ce assez ? demanda le poète en élevant ses mains amaigries vers le ciel. Après avoir subi l’emprisonnement et l’exil, j’ai subi la charité de mes compatriotes. Le Prince des poètes, comme m’appelait don Sébastien, a vécu des aumônes que lui rapportait son esclave.

Puis, tombant agenouillé près du lit d’Antonio :

– Ami incomparable ! ô mon frère ! en retour de tant de dévouement, ton maître ne peut que te bénir.

Il prit dans ses bras le Javanais épuisé et le garda longtemps serré sur sa poitrine.

Puis, prenant une résolution subite :

– Ce que tu fis pour moi, ne puis-je l’imiter ? Tu tendis la main pour Camoens, Camoens mendiera pour Antonio.

Et, s’arrachant à l’étreinte de l’esclave, le poète quitta la maison de la rue Santa Anna. Il avait trop présumé de ses forces ; après quelques pas, il dut s’appuyer contre une muraille, et, pris d’une faiblesse soudaine, il serait tombé sur le sol, si un vieux moine et une femme du peuple ne l’avaient soutenu à temps. Le moine poussa un cri d’angoisse :

– Camoens !

La marchande des rues regarda alors plus attentivement celui qu’elle venait de secourir, et elle murmura dans un sanglot :

– Luiz ! Luiz !

José Indio soutint son ami jusqu’à sa demeure, et la femme du peuple les suivit,

Anna de Sa, effrayée en voyant ramener son fils, multiplia des soins qui le ranimèrent. Il tendit la main au moine et le conduisit près du Javanais.

La marchande, restée dans un angle, attendait en pleurant. José Indio s’approcha du lit de l’esclave.

– Mon fils, dit-il en prenant le crucifix passé dans sa ceinture et en le déposant sur le lit d’Antonio, il vient pour tous une heure d’égalité suprême. Vous avez souffert, vous avez été victime sans devenir bourreau. le Christ vous prendra en sa miséricorde.

– J’espère tout de sa bonté, répondit l’esclave ; j’aurais seulement voulu vivre pour mon maître.

Ce fut une scène touchante, empreinte d'une grandeur chrétienne, que celle de ce pauvre esclave ayant près de lui pour l'aider à mourir José Indio, un des plus ardents missionnaires de l'Inde et des plus savants théologiens de Lisbonne, et Luiz de Camoens, le premier poète de son temps.

Le délire s'emparait parfois de la tête affaiblie d'Antonio ; alors, il lui semblait revoir les grands paysages d'Insulinde. Il errait au milieu des forêts que tout enfant il avait traversées ; il revoyait la mer, couverte de praos légers, tantôt bleue comme le ciel, tantôt semblable à des vagues de flammes. Puis il se retrouvait à Macao, devenu le bien et la chose d'un maître barbare. Il croyait reconnaître les bourreaux prêts à le lier sur le chevalet et levant déjà leurs rotangs.

– O maître ! répétait-il alors avec l'expression de l'adoration.

Il priait ensuite humblement, tendrement, comme font les petits, qui croient trop en la bonté du Christ pour s'épouvanter de l'avoir pour juge. Son agonie fut courte. Il s'éteignit, les yeux fixés sur le crucifix, une de ses mains pressée dans la main de Camoens, l'autre dans celles d'Anna de Sa.

Quand le poète comprit que tout était fini, il poussa un cri de désespoir. Alors, la femme qui était restée dans l'ombre se leva, et, s'avancant avec lenteur, s'agenouilla devant le poète :

– Luiz de Camoens, dit-elle, ne me reconnaissez-vous pas ?

Le poète étendit la main, une anxiété poignante passa dans son regard, puis il murmura :

– Barbara ! Barbara la mulâtresse !

Il ajouta, avec l'expression du découragement :

– Vous m'avez connu vaillant et robuste ; vous me retrouvez pauvre, vieux et malade.

– J'aurais donné ma vie pour prix de votre bonheur. Regardez cette pièce de monnaie, Luiz de Camoens. Vous souvient-il de m'avoir donné ce maravédis d'argent ?

– Catharina ! Catharina ! balbutia le poète.

– Je vous en parlerai. reprit la mulâtresse. A cette heure notre cœur ne peut s'occuper que d'Antonio. Étrange destinée que la nôtre ! Je connaissais depuis longtemps celui qui vient de mourir. Chaque matin il m'achetait des provisions modestes. Oh ! si j'avais su ! si j'avais su !

Le Javanais fut enseveli par des mains amies, et le lendemain trois personnes suivaient son convoi. Sa dépouille mortelle fut bénie à l'église *das Chagas*.

En revenant de cette lugubre cérémonie, Camoens répéta avec amertume ces vers écrits par lui jadis :

... O Plutus, dieu de l'or ! le riche comme le pauvre rampe au pied de tes autels.

C'est pour s'emparer des richesses de Polydore que le roi des Thraces devint un lâche meurtrier. Une tour impénétrable s'ouvrit à la pluie d'or qui descendit sur la fille d'Acrisius.

L'éclat d'un métal corrupteur égara cette infortunée Tarpéia qui livra le Capitole aux Sabins et mourut étouffée sous le poids de leurs boucliers.

L'or soumet les forteresses, il fait les faux amis et les traîtres, conseille la bassesse aux plus nobles cœurs, et de lâches défections aux plus vaillants capitaines. Il ravit aux vierges timides les pudiques alarmes de l'honneur. Il tente quelquefois les enfants de Minerve, il déprave leur cœur et flétrit leur génie.

L'or interprète et dénature les oracles de Thémis. Il fait et défait les lois. Par lui le parjure entre dans les familles, et là tyrannie dans le cœur des rois

Durant le reste du jour, Barbara se multiplia dans la maison d'Anna de Sà Elle lui rappelait les souvenirs de son enfance dans le misérable logis de la Mouraria ; son existence paisible chez dona Catharina d'Ataïde ; enfin, son départ de Lisbonne après la mort de la jeune femme.

– N'accusez pas sa mémoire, maître, ajouta-t-elle en se tournant vers Camoens ; tant qu'elle conserva l'espoir que vous parviendriez à un haut rang, soit dans l'armée, soit dans les lettres, elle refusa tous les partis qui lui furent offerts. Lorsque, découragée, elle se soumit à la volonté de son père, elle souffrit sans oser l'avouer à personne, pas même à moi. Son mari était dur et morose, vous vous souvenez de son aimable gaieté. Elle la perdit lentement, car elle apprit combien les pleurs : brûlent les paupières. Quand je la surprénais plongée dans des accès de tristesse, elle essayait de me sourire, afin de dissimuler ce qui se passait dans son cœur. Je lui étais dévouée, elle m'inspirait de la pitié ; je lui gardais de la reconnaissance, mais je ne l'aimais pas, maître, je ne pouvais l'aimer. Pour que je me fusse

senti à son égard un attachement sans bornes, il aurait fallu qu'elle vous chérît jusqu'à endurer pour vous un martyr. Je la plaignais, mais je la jugeais faible. Avoir été chérie par vous, élue par vous, et ne pas mourir plutôt que de vous trahir. Je restais près d'elle, cependant, assidue à mes devoirs, fidèle, attentive, me disant qu'une heure viendrait peut-être où elle aurait à me confier un secret, comme on fait un testament. Elle sentait qu'elle s'affaiblissait et se mourait, et jamais on ne l'entendait se plaindre. Depuis qu'elle s'en allait vers la tombe, son père et son mari la traitaient avec plus de douceur. Un soir elle dit à don Antonio d'Ataïde :

« – Mon père, voulez-vous satisfaire le dernier caprice de votre enfant malade, de votre enfant mourante ?

« – Parle, » répondit don Antonio en détournant la tête.

Sa voix était altérée et son visage était devenu tout blême.

« – Vous le savez, ceux qui s'en vont aiment à repasser par les chemins parcourus, je voudrais aller à Coimbre.

« – A Coimbre ! répéta don Antonio ; quelle singulière idée !

« – Oui, bizarre, en effet ; n'en cherchez pas la raison, mon père ; exaucez ce vœu, voilà tout ce que je vous demande.

« – Nous irons à Coimbre, répondit don Antonio d'Ataïde.

« – Et je vous accompagnerai, » ajouta le mari de ma maîtresse.

Dona Catharina rougit légèrement :

« – Non, dit-elle, mon père seul, et Barbara. »

Elle était déjà bien faible quand elle songea à ce voyage de Coimbre ; mais elle parut se ranimer le jour du départ. Durant le trajet, elle regardait la campagne avec une avidité douloureuse. Lorsqu'elle approcha de la ville et que le palais de l'Université frappa ses regards, elle se détourna avec un frémissement.

« – Où allons-nous maintenant ? lui demanda don Antonio d'Ataïde.

« – A la fontaine d'Inez de Castro », répondit-elle.

Je la regardai alors, elle baissa les yeux. De ce moment, don Luiz de Camoens, je commençai à grandement la plaindre.

Lorsque nous arrivâmes au vieux château, elle laissa son père avec les écuyers et les pages, puis elle s'appuya des deux mains sur mon épaule, et

marcha lentement, bien lentement, sur l'herbe fleurie le long des berges de l'eau.

Quand elle arriva à la fontaine, elle gardait à peine la force de se soutenir, et, quittant mon épaule, elle se laissa glisser à terre.

Sous l'eau transparente, on voyait les veines rouges du marbre, semblables à des taches de sang. Elle se pencha en avant, bien avant sur la fontaine, jusqu'à ce que son visage lui apparût reflété dans l'onde comme dans un miroir.

Alors il me sembla qu'elle cherchait avec une sorte d'égarement si quelque autre visage ne surgissait pas du sein de l'eau transparente et, d'une voix faible comme un souffle, elle murmura : « – Luiz ! Luiz ! »

Tout à coup elle plongea ses deux mains dans la fontaine, les retira pleines d'eau, répéta : « – J'ai soif ! ah ! j'ai soif ! » – et but toute l'eau qu'elle avait recueillie, avec une avidité fiévreuse.

Pendant ce temps des pleurs jaillissaient avec force de ses yeux et tombaient dans la fontaine sans qu'elle tentât de les arrêter, sans qu'elle les essuyât même de sa main. Elle resta ainsi, accoudée sur l'herbe, pleurant sans bruit, les doigts noyés dans des touffes d'herbes humides.

La voix de son père l'appela et l'arracha à sa rêverie.

Elle se souleva avec peine, refusa mon aide, cacha dans sa poitrine quelques fleurs arrachées à la rive, puis se tournant vers moi, comme si elle souffrait assez pour ne plus me faire un mystère de sa souffrance :

« Barbara, me dit-elle, c'est toujours la fontaine des Larmes. »

Quand nous rentrâmes à Lisbonne, elle était perdue.

Elle mourut un mois plus tard seulement, plutôt d'épuisement que de maladie, lasse de vivre et souhaitant le repos de l'éternité.

Durant ma dernière veillée, elle prit de petits ciseaux, coupa une boucle de ses cheveux blonds, serra avec cette boucle le bouquet cueilli à Coimbre et me tendit ce souvenir qu'elle venait d'enfermer dans un reliquaire.

Elle me fit ce don sans rien ajouter, mais elle comprit que je l'avais devinée.

Elle me laissa une somme d'argent importante, et je fondai un commerce qui, avec du travail, me donnait une large indépendance. Seulement je voyais trop de misère autour de moi pour que mon négoce prospérât. Je

m'étais établie à Cintra, j'y restai pendant la grande peste ; depuis deux ans seulement je suis rentrée à Lisbonne. Les secours prodigués à de plus pauvres que moi m'avaient presque ruinée. Il ne me restait plus que le nombre de cruzados nécessaire pour mes acquisitions de chaque matin. Je gagne peu ; je ne vends qu'aux pauvres. Antonio m'achetait toujours. Un jour il fut sur le point de me confier ses secrets et les vôtres. Il s'arrêta en me disant : « Plus tard vous saurez le nom de mon maître. Si je meurs, vous me remplacerez près de lui... » Il est mort, Luiz de Camoens, je reste.

Longtemps, bien longtemps encore elle s'entretint, avec le poète et Anna de Sà, de cette Catharina d'Ataïde qu'il avait tant aimée, et voyant qu'une sorte d'apaisement s'était fait dans l'âme de Camoens, elle tira de son corsage un reliquaire d'or incrusté de rubis et le lui tendit :

– Voici, dit-elle, le legs de la morte.

Et, comme la mulâtresse ne voulait pas voir couler les larmes de Luiz, elle s'enfuit dans la pièce voisine et éclata en sanglots.

Sa présence fut durant quelques mois un allègement à la douleur du poète ; elle soulagea Anna de Sà dans sa misère ; mais elle demeura impuissante à conjurer le mal qui minait sourdement Camoens.

Lentement les fidalgos, les princes, les vice-rois, ses protecteurs, s'étaient éloignés de lui. Lentement aussi, le poète sentit grandir son détachement des choses et des vanités humaines.

Replié sur lui-même, il s'absorbait dans de nouvelles études ou revoyait le passé rempli d'événements si divers, et cependant si uniformes dans leur amertume.

Un jour qu'il se rendait sur le port dans lequel devaient arriver des navires venant de Goa, il tomba défaillant sur le pavé. Deux portefaix l'enlevèrent dans leurs bras et le portèrent à l'hospice voisin.

Lorsque deux heures plus tard il retrouva le sentiment de l'existence, il demanda en se soulevant sur son lit :

– Où suis-je ?

– Dans la maison de Dieu ! lui fut-il répondu.

– A l'hôpital ! murmura Je poète.

Il retrouva la force de sourire, et, se rappelant qu'avant de mourir João de Castro, le héros de Diu, déclarait à ceux qui l'entouraient qu'il expirait plus

dénué d'argent, de linge et de remèdes que les malheureux dans leur lit d'hôpital, il ajouta :

– Je me souviens encore de Bélisaire et de Pacheco.

– Votre nom ? demanda une voix très douce.

– Inscrivez « un pauvre » sur votre registre.

Ce fut la dernière révolte de son orgueil.

Le soir même, José Indio, qui venait souvent visiter les malades, parut aux pieds de son lit.

– Pourquoi ne pas m'avoir fait prévenir ? demanda le moine.

– Je suis entouré de soins, répondit Luiz de Camoens ; ma mère est prévenue, et Barbara pleure avec elle.

– Vous ne pouvez demeurer ici ! s'écria le moine avec agitation ; ce serait une douleur pour moi, une honte pour le Portugal. Il vous reste des amis.

– Je ne vois que vous, mon père.

– Ils semblent vous oublier, mais une supplique ne les trouverait pas insensibles.

– Encore demander l'aumône ! Je ne m'en sens pas le courage !

– Non pas l'aumône ! un service ; l'État vous est redevable d'une pension, qu'il néglige de solder. On peut obtenir qu'elle soit augmentée. Vous ne devez pas rester à l'hôpital ; au nom de mon amitié pour vous, Camoens, adressez-vous à l'un de vos amis.

– Beaucoup ont suivi le roi.

– Don Francisco de Portugal se trouve à Lisbonne.

– Eh bien ! fit Camoens, je le ferai ; le comte de Vimioso s'est toujours montré bienveillant pour moi. Demain, j'écirai demain.

– Aujourd'hui même, et devant moi. Je porterai la lettre au palais de don Francisco de Portugal.

Camoens céda aux instances de José Indio, et il adressa au neveu de Manuel une lettre se terminant ainsi : « Qui pourra jamais dire que, sur un aussi étroit théâtre que ce misérable grabat, la fortune se soit plu à donner le spectacle d'une aussi grande infortune ? Pour moi, loin d'accuser la cruauté du sort, je me range de son parti contre moi-même, car il y aurait une sorte d'impudence à vouloir tenir tête à tant de maux. »

Ne semble-t-il point que le poète prédit le sort qui l'attendait, lorsqu'il écrivait dans le chant dixième des *Lusiades* :

« Plus d'une fois encore on verra les hommes qui servent de rempart aux princes et aux lois mourir dans les hôpitaux, sur le lit de la misère » ?

José Indio n'avait pas trop présumé de la générosité de don Francisco de Portugal. Deux jours après, le poète quittait l'hospice.

CHAPITRE V.

LA MORT.

Camoens ne sortait plus, et se voyait privé des dernières distractions qui l'eussent consolé. Sa faiblesse lui interdisait d'assister aux cours de théologie et de philosophie qui l'occupaient depuis son retour des Indes. Cette âme ardente se dévorait en silence. Les Muses du Tage et du Mondego ne le visitaient plus. Il lisait encore Homère et Virgile, ses maîtres, et puisait dans les entretiens de José Indio de suprêmes consolations. Barbara revenait chaque jour, se multipliant, afin de concilier ses obligations de marchande des rues avec celles de servante volontaire du poète. Une dernière joie rafraîchissait cependant le cœur de Luiz : avec la mulâtresse il pouvait parler de Catharina. Ce nom évoquait le souvenir de la rencontre dans la Mouraria, de l'apparition dans l'église das Chagas, de l'entretien près de la fontaine des Larmes. Il rappelait les fêtes du roi João III, durant lesquelles la jeune dame d'honneur de la reine l'éblouissait de sa beauté et de son charme incomparables. La mulâtresse l'écoutait, absorbée et muette, comme si elle avait peine à contenir un sentiment prêt à faire explosion. D'autres fois, avec une pitié singulière elle-même ramenait la pensée de Camoens sur des scènes qui captivaient et déchiraient son cœur, Il semblait alors à Barbara qu'à cet homme, dont les yeux se fermaient aux tableaux du monde, elle rendait la vision du soleil sur un paysage élyséen.

Les jours se succédaient, lents et graves, sans amener de changements dans la monotonie d'une existence à jamais brisée.

De temps à autre Camoens demandait à sa mère :

– N'y a-t-il point de nouvelles de l'armée ?

Mais à Lisbonne on ne savait encore rien de la flotte, des Maures et de don Sébastien.

Cette ignorance torturait le cœur du poète. Il croyait qu'une victoire éclatante réveillerait sa verve. Il s'inquiétait peu de savoir que Diogo Bernardes suivait le roi pour chanter ses prouesses et raconter les batailles livrées. Camoens affirmait que la gloire présente du Portugal lui appartenait, comme sa gloire passée.

Un matin, dona Anna accourut toute tremblante :

– Mon fils ! dit-elle, mon fils ! un navire est en vue !

– Un navire en vue ! des soldats !

Le poète se leva du fauteuil sur lequel il était assis et fit un effort pour arracher de la muraille l'épée dont il se servit à Ceuta comme aux Indes ; ses forces le trahirent et il retomba en étouffant un soupir.

– Je t'en supplie, dit Anna de Sà, épouvantée par l'expression du visage de son fils, ne commets pas d'imprudence. Reste près de moi, Luiz. José Indio t'apportera les nouvelles. Barbara est déjà sur le port.

Camoens attendit avec une fiévreuse impatience.

Oui, cela était vrai : les restes de l'armée de don Sébastien rentraient à Lisbonne ; mais, hélas ! à la tête des fidalgos ne se trouvait point le jeune roi à l'armure azurée.

– Si le page Domingo Madeira, qui chantait le jour de l'embarquement la complainte de Rodrigue, avait survécu, c'est alors qu'il aurait pu dire avec raison :

« Hier vous étiez roi d'Espagne, – aujourd'hui vous n'avez pas un château. »

Ayer frusteis rei de Espanha

Oy non teneis uno Castillo.

Cette folle entreprise, à laquelle avait pris part tout ce qui portait un nom en Portugal, depuis les fidalgos jusqu'aux évêques et aux abbés, s'était

terminée par un des désastres les plus terribles dont l'histoire nous ait légué le récit. Bien qu'ils eussent prévu les immenses malheurs qui la devaient suivre, don Ayrès de Sylva, évêque de Porto, don Manuel de Menezès, évêque de Coimbre, accompagnèrent la flotte afin d'augmenter le courage des troupes. Un grand nombre de moines se trouvaient également à bord, afin de prodiguer les secours de la religion aux combattants. On ne comptait pas seulement des soldats sur les galions et les caravelles. Après s'être montrée rebelle au souhait de l'imprévoyant monarque, une foule avide de gain et de pillage suivit l'armée ; des femmes, des jeunes mères, des petits enfants furent embarqués.

Le roi ayant près de lui le jeune duc de Barcellos, héritier du duc de Bragança, et un de ses cousins, fils de don Luiz, débarqua sur la plage d'Arzilla et fit dresser le camp en dehors de la ville. Si le jeune roi possédait de rares connaissances en navigation, il manquait des qualités nécessaires pour commander une armée. Bon cavalier, habile joueur, il excellait dans les luttes à armes courtoises ; mais, songeant avant tout à faire preuve de valeur personnelle, il pouvait, dans l'intérêt de son orgueil, compromettre le salut d'une armée, et, dans diverses escarmouches contre les Arabes, il prouva aux vieux capitaines qu'il était incapable de diriger une action décisive. Emporté par son désir de combattre, don Sébastien ordonna à la flotte de croiser devant El-Araïch, tandis qu'il mettrait le siège devant cette ville. Pour y atteindre, il fallait environ cinq jours de marche à ses troupes. La cité dont le prince avait résolu de s'emparer se trouvait située entre le cours d'eau que les Arabes appellent Oued el Mhâkzen et les marais formés par l'Oued Loukkos. Avant tout, il fallait se garder de traverser le fleuve (une relation du temps a changé le nom de *Loukkos* en *Mocassim* ou *Magazen*) et d'entrer dans une plaine brûlée par les ardeurs du soleil. On devait en outre s'inquiéter de l'heure de la marée qui, en grossissant les eaux du fleuve, pouvait couper la retraite aux combattants.

On était au 4 août. Un soleil rouge, environné de nuages sinistres, paraissait présager l'horreur de cette journée. La chaleur devenait intolérable, même pour les Arabes, que protégeaient leurs manteaux flottants contre les feux du Midi.

Don Sébastien aurait dû accueillir favorablement les conseils du chérif, qu'il s'était engagé à placer sur le trône de Muley-Maluco. Ce dernier, en dépit d'une énergie morale qui lui permettait de dissimuler à ses troupes la gravité de ses souffrances, ressentait de telles angoisses physiques, que sa mort paraissait imminente.

Le prince musulman était d'avis de profiter du découragement que ne manquerait pas de jeter dans les rangs des Arabes la mort de leur chef, pour engager l'action. Malheureusement il ne fut pas écouté. Des impatients, à la tête desquels il faut placer le représentant de Philippe II, puis Saldaña, un chef d'aventuriers, pressèrent don Sébastien d'engager l'action.

Le jeune monarque, dont ces conseils flattaient le bouillant courage, quitta sa tente, inspecta rapidement ses troupes et décida qu'il livrerait la bataille.

– Si vous me voyez, dit-il à ses soldats, c'est que je serai à la tête des escadrons ; si vous ne me voyez plus, c'est que je serai parmi les ennemis.

Le jeune roi forma un carré de troupes, défendu par trente-six pièces d'artillerie. Le duc d'Aveiro fut chargé du commandement de l'aile droite, tandis que don Sébastien se réservait celui de l'aile gauche. Les recrues furent laissées à l'arrière-garde, ainsi qu'une foule plus encombrante qu'utile.

Muley-Maluco rangea en demi-cercle une armée considérable, destinée à envelopper complètement celle de don Sébastien.

De même que l'armée du roi de Portugal, celle du souverain du Maroc se composait d'éléments divers pouvant se subdiviser ainsi : 3 000 Maures d'Andalousie, tant à pied qu'à cheval ; 3 000 piétons, 29 000 chevaux, 1 000 arquebusiers à cheval ; puis encore 10 000 chevaux *ramanés* et 5 000 hommes de pied ; de sorte qu'ils « passoyent, dit un vieux chroniqueur, quarante mille chevaux et huit mille fantassins, outre grand nombre d'Arabes et aventuriers qui étaient accourus ».

Le plan de Muley-Maluco se trouvait admirablement servi par la conformation du terrain. Si don Sébastien fût resté dans sa position, qui était excellente, nul doute que les résultats de la journée du 4 août eussent été bien différents ; d'un côté le fleuve du Mhâkzen, et de l'autre de vastes marais et le rio Loukkos, sur ses ailes, le défendraient efficacement. Sa

grande faute fut d'entrer dans cette plaine brûlante, désignée par les musulmans sous le nom de *Tamista*, et que Mendoça affirme s'être appelée plus tard le *champ d'Udoarca* ou du *Bouclier*. A peine don Sébastien se trouva-t-il dans ce vaste espace brûlé par les rayons du- soleil, que l'ennemi, auquel Muley-Maluco avait, quoique mourant, donné ses derniers ordres, étendit les pointes de sa vaste demi-lune- de façon à envelopper les Portugais.

Le capitaine Pero de Mesquita, qui commandait l'artillerie, dirigeait son service d'une façon très imparfaite, tandis que les Maures avaient admirablement disposé leurs pièces. Pendant longtemps elle resta masquée par la récolte d'un champ de mil. A peine commença-t-elle à gronder, qu'elle causa dans l'artillerie des chrétiens de tels ravages que ceux-ci abandonnèrent leurs pièces.

Don Sébastien comprit le péril et jeta ce cri de guerre : « Santiago ! » que les troupes attendaient pour commencer l'action. La furia guerrière des Portugais parut d'abord présager une victoire ; l'infanterie ennemie se trouva rompue ; le corps des aventuriers fit des prodiges ; les Espagnols et les Allemands donnèrent des preuves d'une égale vaillance ; le roi et le duc d'Aveiro virent fuir devant eux la cavalerie arabe. En ce moment la victoire était aux chrétiens. Tout à coup, au plus fort de la mêlée, le cri : *Volta ! volta !* (en arrière ! en arrière !) se fit entendre, sans que l'on ait jamais su si le roi et le duc l'avaient poussé ; Bernardo da Cruz l'affirme, tandis que Faria e Souza prétend qu'il fut jeté par une voix inconnue. L'effet qu'il produisit fut désastreux.

En l'entendant, Sébastien de Sà, frère du comte de Matosinho, répondit ce mot superbe d'héroïsme :

– Fuir ! mon cheval ne sait pas reculer.

Et, prenant son élan, il alla chercher une tombe dans les bataillons des infidèles.

Cependant le duc d'Aveiro et le roi ne pouvaient céder si vite au découragement, et ne pas tenter de garder les premiers avantages remportés. Don Sébastien se battit en chevalier, oubliant qu'il était général d'armée. L'artillerie des Maures anéantit presque subitement le vaillant corps des aventuriers. Le capitaine Alvaro Pires de Tavora tomba, atteint d'une balle à

la cuisse ; et son sergent, redoutant que son maître ne fût écrasé sous les pieds de ses frères d'armes, répéta :

– Volta ! volta !

L'aspect du champ de bataille changea subitement ; blessé dans une charge brillante, le duc d'Aveiro se fit tuer en combattant de la seule main qui lui fût restée libre ; João de Mendoça réalisa des prodiges de valeur, suivant dans sa course don Sébastien, qui courait, frappant, tuant, jusqu'au centre des troupes musulmanes. Tous les efforts du roi, de ses fidèles et des Allemands échouèrent dans la tentative de faire reculer les Azuagos, jusqu'à ce qu'un élan suprême les anéantît à ce point que de trois mille il en resta dix-sept.

Bravoure admirable, bravoure stérile : ces preuves de vaillance personnelle ne pouvaient sauver l'armée, ni décider le gain de la bataille. Don Sébastien, suivi de son porte-étendard, du jeune Jorge Tello, réalisa des prodiges de courage ; mais, bientôt, l'artillerie des Maures écrasa l'infanterie servant d'arrière-garde aux corps étrangers. Sans expérience de la guerre, armés seulement de piques en ce moment inutiles, ces pauvres gens s'enfuirent ou se laissèrent massacrer. Le désespoir du roi grandit encore ; il reprit son indomptable énergie. Cet enfant ne voulait pas revenir vaincu ; ce jeune roi voulait mourir sa couronne au front.

Il montait un cheval blessé quand Jorge de Albuquerque Coelho le rencontra :

– Prenez ma monture et sauvez-vous, Altesse, lui dit le vaillant gentilhomme ; ma vie n'est rien et la vôtre est tout, aujourd'hui.

Don Sébastien accepta le cheval, puis, précédé de Jorge Tello, il continua à courir en avant. On eût pu croire, à l'allure de ces deux vaillants adolescents, dont l'un agitant un guidon et l'autre une épée, qu'ils voulaient achever une victoire certaine. Tous deux du même pas, avec le même héroïsme, allaient seulement au-devant de la mort.

Muley-Maluco avait déjà succombé au mal dont il ouffrait. On l'avait vu comme une apparition, superbement armé et monté sur son cheval du bataille ; puis il avait disparu derrière les courtines de brocart de sa litière, expirant au bruit de l'artillerie et des cris des combattants. Un renégat

génois, Ahmed-Talaba, réussit, à force d'adresse, à dissimuler le trépas du prince, et feignit jusqu'à la fin de prendre ses ordres.

A la défaite des troupes portugaises se joignit bientôt une autre cause de désordre. A peu de distance du champ de bataille se tenaient des bandes de pillards, descendus des montagnes ou venus des villes voisines. Ils voulaient leur part de butin ; le camp tout entier devint leur proie ; les femmes furent faites prisonnières, on emporta les petits enfants, tandis qu'on massacrait leurs pères. Les chrétiens essayaient bien de se défendre encore ; mais, privés de chefs, luttant seulement pour l'honneur du nom portugais, résolus à vendre chèrement leur vie avant de s'ensevelir dans leur défaite, ils furent écrasés par la multitude. C'était au commencement de l'action qu'il fallait déployer cet héroïsme, stérile désormais.

Don Sébastien courait toujours. Don Duarte de Menezes, son porte-étendard, tomba de cheval. Jorge Tello, sans doute prisonnier, n'était plus là. Luiz de Brito saisit le drapeau qui échappait à la main de l'alferez, arracha la bannière de la hampe, en entoura son bras :

– L'étendard est-il sauvé ? demanda le roi.

– Il l'est, Sire, répondit Luiz de Brito, car il entoure un bras qui sait frapper.

– Embrassons-nous et mourons avec lui ! dit le roi.

En dépit des conseils de Christovão de Tavora, qui cherchait à persuader au roi de se rendre, celui-ci continua de se battre ; un moment dans les mains des Maures, il fut délivré par Brito, qui demeura prisonnier ;

Quand le porte-guidon chercha le monarque, il le vit abandonner le champ de bataille et s'avancer librement sans être poursuivi.

Quelle fut la fin du jeune monarque ? Nul n'a pu d'une manière certaine résoudre cette énigme historique. Rejoignit-il les derniers Portugais qui se battaient encore ? ou bien fut-il isolément tué à l'endroit où son page crut le retrouver et le reconnaître ? Échappa-t-il à cette catastrophe terrible et fut-il réellement reconnu plus tard par d'anciens serviteurs ?

Muley-Maluco était mort ; le bruit se répandit du trépas de don Sébastien. Muley-Mohamed, en cherchant son salut dans la fuite, se noya à la vue de ses alcaïdes fidèles Cid Abd-el-Kérim et Cid-Hamon, qui l'accompagnaient pour le protéger.

On appela cette journée celle des *Trois-Rois*, parce que, dit Bernardo da Cruz, « trois rois puissants moururent de telle sorte et en si petit espace de temps, qu'ils eussent pu voir pour ainsi dire leur fin réciproque ».

Telle avait été cette désastreuse journée d'Alcaçar-Kébir, prédite par le vieux frère de João III, annoncée par Mascarenhas et pleurée à l'avance par l'évêque de Sylves.

Tandis que José Indio, accouru à l'appel de Camoens, faisait au poète ce récit épouvantable, dont chaque mot frappait sur le cœur du poète, celui-ci sentait la vie prête à lui échapper,

– O ma patrie ! s'écria-t-il, ma belle et glorieuse patrie !

Il serra la main de José Indio et ajouta :

– Le roi, parlez-moi du roi !

– Vous avez rencontré à la cour Sébastien de Resende ?

– Le jeune parent du page de l'Ecritoire ; oui, mon père.

– Ce fut lui qui reconnut le cadavre du monarque. Les gentilshommes étaient tous prisonniers. Aussitôt après la défaite, ils s'engagèrent par serment à se racheter en masse, les plus riches venant ainsi en aide aux moins favorisés de la fortune. Ils devaient d'ailleurs y gagner d'obtenir des conditions moins onéreuses. Les gens impatientes de liberté auraient accepté des conditions qui se fussent peut-être changées en mesures générales. Tous se rangèrent de cet avis, entre autres don Duarte de Menezes, don Duarte de Castel-Franco, don Fernando de Castro, don Miguel de Noronha, Belchior do Amaral.

– Mais le roi ! le roi ! répéta Luiz de Camoens.

– Ce douloureux récit est bien long déjà, mon fils, et vous fait cruellement souffrir.

– Je veux tout savoir, répondit Camoens ; poursuivez, je vous en conjure.

José Indio reprit :

– Les captifs attendaient l'ordre de se diriger sur la ville de Fez, où ils allaient retrouver le souvenir du saint Infant, lorsque Sébastien de Resende, passant avec un esclave au milieu d'une foule innombrable de cadavres, les uns maures, les autres portugais que l'on avait indifféremment dépouillés de leurs vêtements, s'arrêta devant le corps d'un jeune homme de stature moyenne, dont le visage d'une blancheur féminine se trouvait marqué de

plusieurs lentilles noires ajoutant une grâce de plus à cette physionomie charmante. Le page de la chambre le reconnut, se réservant d'apprendre à ses compagnons de captivité qu'il avait vu le cadavre de don Sébastien. Le lendemain matin, les gentilshommes envoyèrent prier le chéryf de ne point laisser le corps de leur maître sans sépulture. Celui-ci adjoignit deux Maures à Resende, qui fut chargé de retrouver le corps de don Sébastien. Il était à la même place. Resende s'agenouilla en pleurant, couvrit le corps de son maître de sa chemise, ramassa sur le champ de bataille des caleçons qu'on avait négligé d'emporter et les lui passa. Ensuite, liant sur un cheval don Sébastien, il le conduisit à la tente du chéryf. Ceux qui l'avaient vu la veille couvert de son armure azurée, si jeune, si beau, si chevaleresque, ne purent s'empêcher de répandre des larmes en le voyant lié de cordes, sur un misérable cheval, le visage défiguré par deux graves blessures reçues à la tête, et dont l'une paraissait faite avec une zagaie. Les gentilshommes s'agenouillèrent en pleurant devant ces dépouilles. Le chéryf leur demanda s'ils reconnaissaient bien le corps de leur maître, et ils le certifièrent. Alors, on mit à prix le royal cadavre, que les gentilshommes déclarèrent vouloir racheter. Un cercueil fut préparé et déposé dans la litière de don João da Sylva pour être porté à l'Alcaçar. Une garde d'honneur lui fut donnée non seulement comme témoignage de respect, mais surtout afin d'empêcher qu'on substituât un autre cadavre à celui-là. Belchior do Amaral fut chargé de donner la sépulture au roi ; Abrahan Infrane, alcaïde d'Alcaçar, et un gentilhomme allemand lui aidèrent à remplir cette triste mission. On jeta dans le cercueil du sable et du plâtre, et l'on couvrit de tuiles et de pierres l'emplacement de la sépulture.

Belchior do Amaral fut ensuite conduit à Tanger, qui appartenait aux Portugais. Il devait traiter dans cette ville du rachat des captifs. Il écrivit deux longues missives et les remit à don Francisco de Souza, dont le navire se trouvait prêt à partir pour Lisbonne.

– Et c'est lui qui vous a appris ce désastre ! s'écria Camoens, c'est par lui que vous avez su que notre jeune roi était mort et que la patrie était perdue 1

– Mon fils, répondit José Indio, une nation ne périt pas pour avoir subi une défaite.

– Mon père, dit Camoens, s’il nous reste assez d’or pour payer la rançon des gentilshommes prisonniers, nous manquerons de soldats pour une revanche et nous ne verrons point les fils des fidalgos s’armer pour venger la Lusitanie.

– Pourquoi désespérer ? demanda le moine.

– Parce qu’avant l’heure où il serait possible de lever une nouvelle armée pour faire expier au roi de Maroc son insolente victoire, Philippe II d’Espagne se sera emparé du Portugal.

– Lui !

– Ne devinez-vous point sa politique ? Croyez-vous que ce soit par dévouement qu’il prêta son aide à ce chevaleresque adolescent qui s’appelait don Sébastien ? Il comptait sur les hasards de la guerre, et ces hasards l’ont bien servi. J’ai trop vécu, mon père, puisque j’apprends aujourd’hui la ruine de ma patrie ! Mais on pourra dire, du moins, que je l’aimais assez pour mourir du coup qui la frappe !

Camoens n’exagérait point l’expression d’une patriotique douleur, et lorsque José Indio le quitta il emporta la certitude que le poète ne survivrait pas à la défaite d’Alcaçar-Kébir.

Sans doute la douleur qui venait de l’étreindre ne le foudroierait pas brusquement, mais elle consumerait lentement en lui les sources de la vie. L’auteur des *Lusiades* devait vider jusqu’à la dernière goutte du calice où il avait bu tant de fiel et tant de larmes.

Un soir, tandis que dans les hauteurs du firmament s’accumulaient des nuages précurseurs de l’orage, Camoens fixait sur le ciel un regard empreint d’une mystérieuse espérance. Le détachement des choses de la terre s’était fait en lui ; le fardeau de ses douleurs lui semblait moins lourd. Voyageur fatigué, il approchait du terme de sa route. Près de lui se tenait sa mère, silencieuse et recueillie ; José Indio, les mains jointes dans les manches de sa robe de bure, suivait avec une émotion contenue les impressions qui se succédaient sur le visage de son ami. Dans le coin le plus obscur de la chambre, Barbara, assise sur ses talons, la tête ensevelie dans ses bras, pleurait, en s’efforçant d’étouffer le bruit de ses larmes.

Camoens entendit un sanglot, et, se tournant vers elle :

– Barbara, dit-il, apporte-moi le reliquaire et mon épée.

La mulâtresse obéit ; mais, avec le tact merveilleux des femmes aimantes, elle joignit à ces deux objets le volume des *Lusiades*. Le poète reçut avec une émotion profonde ces souvenirs résumant sa vie. Dans le reliquaire il retrouvait la sainte bien-aimée, cette « âme charmante » qu'il allait enfin rejoindre ; vingt années de combats et de bravoure étaient représentées par son épée ; enfin, dans le poème sauvé des eaux du Mêkong se trouvaient les magnifiques inspirations de sa muse.

Il garda sur ses genoux le livre et le glaive, puis portant le reliquaire à ses lèvres :

– Mon père, dit-il, bien que volontairement vous ayez fermé votre cœur aux passions humaines, vous savez compatir aux ravages qu'elles causent, aux tourments qu'elles nous coûtent. Promettez-moi de placer dans mon cercueil le dernier souvenir de Catharina d'Ataïde. Dieu même, ce Dieu entre les mains de qui je vais remettre mon âme, ne saurait condamner le culte voué par moi à cette créature que j'ai révérée comme un ange terrestre.

Camoens pressa le reliquaire sur ses lèvres, puis il le cacha dans son sein.

– Femme et mère de soldat, reprit le poète en s'adressant à Anna de Sà, je te laisse ce glaive qu'il me fut interdit de tirer à la bataille d'Alcaçar. Oh ! que de fois, durant les mois de lente agonie qui m'ont cloué sur ce fauteuil, ai-je répandu des larmes de sang à la pensée que le ciel m'avait refusé la joie de m'ensevelir dans le tombeau de la patrie. J'aurais dû tomber à côté de mon roi, défendant son étendard et protégeant sa vie ! Jetant dans un cri suprême un appel à la revanche, et, soldat de Ceuta et de Chamblé, expirer sous l'armure .. Dieu ne le permit point ! Dieu m'enleva la force de mon bras, en me laissant l'ardeur de la pensée et la puissance d'un cœur qui bat encore à m'étouffer. Vous direz, oui vous direz à tous, José Indio, que ma dernière prière fut pour le salut de la patrie. Si je vois venir les jours où l'Espagne l'envahira, je sais aussi, je sais, avec la certitude des voyants et des poètes, que le Seigneur qui l'abaisse la relèvera un jour. La Lusitanie ne saurait mourir : comme la jeune fille de l'Evangile, elle sommeillera dans un linceul funèbre, mais le Christ la touchera de sa main victorieuse ; elle reprendra sa place au milieu des nations, elle ceindra de nouveau son diadème de triomphe, elle continuera la tradition de ses gloires ! Puisse-t-

elle se souvenir alors que Camoens l'a célébrée dans ses vers, que Camoens est mort en la voyant frappée. Je lui laisse les *Lusiades*, je lui lègue ma mémoire. Dans des temps de calme et de prospérité, les poètes citeront à leur tour le nom de Camoens ! O mon pays ! mon cher pays !...

En achevant ces mots, Camoens s'était levé. Son regard, rempli des flammes de la jeunesse, se fixa sur un point du ciel, comme s'il voyait s'y dérouler les tableaux de l'avenir.

Mais la commotion subie fut trop forte pour ce corps épuisé, Camoens chancela ; José Indio l'appuya contre sa poitrine et sentit le dernier battement du cœur du grand poète, tandis que ses doigts agités du frisson de la mort effleuraient les cheveux blancs de sa mère agenouillée.

Barbara comprit que tout était fini.

Alors, se traînant sur les genoux, elle cria dans un sanglot :

– Il sait maintenant combien je l'aimais !

Se tournant ensuite humblement du côté d'Anna de Sà :

– Gardez-moi, dit-elle ; nous parlerons 'de lui.

Le soir même, afin d'ensevelir décemment le PRINCE DES POÈTES, la mulâtresse alla demander un drap au comte Vimioso.

Le lendemain, le corps de Camoens fut porté dans la petite église de Santa Anna, qui était sa paroisse.

On creusa sa tombe dans la terre, et pendant longtemps aucune dalle, aucune épitaphe n'indiqua la place où il reposait.

Le peuple témoigna son respect pour cette grande mémoire en laissant déserte la maison qu'il avait habitée, comme si elle gardait la majesté d'un temple.

Plus tard, à côté de la tombe de Luiz de Camoens, on déposa ce Diogo Bernardes que don Sébastien lui avait préféré.

Ce fut seulement douze années après la mort de l'auteur des *Lusiades* que don Gonçalo Coutinho fit transporter les cendres de Camoens à une place voisine du chœur. On les couvrit d'une dalle de marbre sur laquelle fut gravée cette inscription résumant à la fois la gloire et les malheurs de ce grand génie :

CI-GIT LUIZ DE CAMOENS.

PRINCE
DES POÈTES DE SON' TEMPS.
IL VÉCUT PAUVRE ET MISÉRABLEMENT,
ET MOURUT DE MÊME.

Le tremblement de terre de Lisbonne qui survint en 1755 fit écrouler l'église Santa Anna, et la tombe du poète ne fut pas retrouvée sous les décombres. Il ne devait laisser qu'un immortel souvenir ; quatre-vingts ans plus tard les soldats, en montant à l'assaut de Cotembo, chantèrent sur la brèche les strophes des *Lusiades*.

Deux siècles ont passé depuis la mort de l'auteur des *Lusiades*, et au moment où s'achève ce livre son nom retentit au milieu d'acclamations universelles. On prépare en son honneur des solennités magnifiques, et les poètes se grandissent en le louant. Ce n'est pas seulement le Portugal qui se lève pour faire une ovation au chancre inspiré des gloires de la Lusitanie, c'est l'Europe entière, l'Europe lettrée et savante, qui accourt déposer sur cette tombe illustre les témoignages de son admiration. Camoens est entré dans l'immortalité rayonnante qu'il partage avec le Tasse, l'Arioste, Pétrarque et le Dante ; et les palmes qu'il voit reflourir sur une terre qu'il a tant aimée le consolent des maux soufferts.

Si, . au sein de l'époque troublée qui le vit expirer, nul n'entoura cette grande mémoire des honneurs qui lui étaient dus, une des gloires du règne du roi DON LUIZ sera d'avoir fait rendre une justice éclatante à Camoens, le PRINCE DES POÈTES *de son temps*.

NOTES.

Il est curieux de comparer au moyen âge en Portugal le tableau des gens de science et celui des gens de métier. Dans une statistique publiée en 1550, on trouve à Lisbonne 37 médecins, 70 chirurgiens et apothicaires ; 7 maîtres de grammaire, 34 enseignant à lire. Il existait dans la ville 13 écoles d'orgue et 14 de danse. Ces écoles étaient publiques. La danse était à cette époque une véritable passion, et le souvenir de Louis XIV figurant dans les ballets de Versailles pâlit étrangement devant les récits des ballets menés à la cour, dans les murs de Lisbonne, aux sons des instruments et à la lueur des torches, par don Pedro le Justicier.

Les gentilshommes pauvres ne dédaignaient point d'ouvrir des écoles d'escrime et enseignaient cet art aux fils des familles nobles.

Le commerce proprement dit pouvait se diviser de la sorte : 6 banquiers, 28 marchands de soie en gros, 30 marchands associés pour faire le négoce, 60 marchands de drap tenant boutique, 458 marchands d'objets variés, 620 traitants. Les musiciens se divisaient en 20 joueurs d'épinette (*tecla*), 150 chanteurs, 20 joueurs de chalémie, 12 de trompette et 8 timbaliers. Certains artistes compris alors parmi ceux qui possédaient des offices mécaniques se subdivisaient en 76 peintres, 47 dessinateurs, 10 dessinateurs de cartes marines (cartographes). L'exportation de l'or, des diamants et des perles venus des Indes avait tellement augmenté la passion des Portugais pour les bijoux et la riche vaisselle, que Lisbonne comptait 32 lapidaires

et 420 orfèvres, tandis que 5 imprimeurs suffisaient aux besoins -des écrivains. Les libraires, plus en honneur, puisque Gil Marinho, libraire de l'infant don Luiz, habitait le palais de ce prince, étaient au nombre de 54. Le commerce comprenant les objets relatifs à l'habillement n'était guère moins brillant que celui des ouvriers et des maîtres travaillant les métaux précieux ; il y avait à Lisbonne 10 brodeuses et 6 maîtres d'atours. Puis, c'étaient des armuriers fabriquant d'admirables armures damasquinées, des couteliers habiles à tremper les armes, des femmes chargées de parfumer des gants, d'autres gagnant leur vie à chercher des pépites, sur les bords du Tage. Mais tandis que l'on s'occupait avec un entraînement passionné de tout ce qui concernait le luxe des ameublements, de la table et de la parure, on s'inquiétait peu de répandre l'instruction dans les familles ; douze écrivains publics exerçaient leur charge sur d'immenses tables, dans les carrefours de la ville, et deux femmes suffisaient à donner des -leçons de lecture aux jeunes filles.

Un fleuve magnifique, le Mékong, reçut Camoens après son naufrage ; c'est ce cours d'eau important qui ouvrira bientôt une voie nouvelle pour pénétrer jusqu'en Chine. L'infortuné Doudart de Lagrée payé de sa vie la gloire de l'avoir exploré le premier. Sa relation, qu'on imprime en ce moment, va être donnée par le commandant A. de Villemereuil, l'ami de l'intrépide voyageur : il y a là un soin pieusement accompli par un frère et par un compagnon d'armes.

A. HENNUYER, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

51, RUE LAFFITTE, PARIS

A TRAVERS
L'AMÉRIQUE
NOUVELLES ET RÉCITS

PAR

LUCIEN BIART

VINGT-HUIT DESSINS HORS TEXTE PAR F. LIX
GRAVURES DE GÉRARD, HOTELIN, LANGEVAL, LERAY
MÉAULLE ET RAVENEL

Ouvrage couronné par l'Académie française.

LE LABRADOR — LE NIAGARA EN HIVER
LA LICORNE — UNE FAMILLE CANADIENNE — LA VILLE MORTE
L'ÎLE DE LA TORTUE — LE JOUR DE NOËL À LA HAVANE
LA FORÊT DE LA PERLE
LE CHARMEUR DE SERPENTS, ETC.

Un beau volume grand in-8° jésus imprimé avec luxe.

Prix : broché..... 14 fr.
Richement cartonné, avec fers spéciaux, tranche dorée..... 18 fr.
Relié demi-chagrin, tranche dorée..... 19 fr.

ÉDITION IN-18 NON ILLUSTRÉE

Un volume de 400 pages. Prix, broché : 3 fr. 50; relié toile,
tranche rouge, 4 fr. 50

PLANTES ET BÊTES

CAUSERIES FAMILIÈRES

SUR

L'HISTOIRE NATURELLE

Par J. PIZZETTA

Ouvrage adopté par le Ministère de l'Instruction publique

Un beau volume grand in-8° jésus

Prix : broché, 14 fr.; relié toile, tranche dorée, 18 fr.;
relié demi-chagrin, tranche dorée, 19 fr.

Illustré de 150 gravures sur bois et de 6 planches coloriées.

QUELQUES APPRÉCIATIONS DES JOURNAUX

L'histoire naturelle offre une source inépuisable d'intérêt aux écrivains qui se donnent pour tâche d'instruire la jeunesse en s'adressant à sa curiosité. Enfants, les fabulistes nous ont déjà introduits dans l'intimité du règne animal ; il s'agit maintenant de mieux connaître tous ces personnages de la fable, de les dépouiller de leurs déguisements légendaires, et d'observer leurs mœurs, leurs instincts, leurs ruses et leurs aimables qualités. Parmi les ouvrages nouveaux qui répondent le mieux à ce but d'instruction sans fatigue, nous citerons *Plantes et Bêtes*, par M. J. Pizzetta. Ce sont des entretiens familiers que l'auteur attribue à un vieux savant, le docteur Magnus, ami et compagnon d'infortune de l'abbé Latreille pendant la tourmente révolutionnaire. Il y est question de tout, et une science de bon aloi se révèle dans ces causeries sans prétention qui promènent le lecteur à travers bois, à travers champs et aux bords de la mer.

(*Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1879.)

Sous le titre de *Plantes et Bêtes*, M. J. Pizzetta a réuni des causeries familières du plus vif attrait sur l'histoire naturelle. Ce livre sort tout à fait de l'ordinaire et comme texte et comme gravures ; il mérite même d'être particulièrement signalé, car rarement nous avons vu des planches de ce genre aussi fidèles, aussi finement achevées, aussi exquisement coloriées.

(*Nouvelle Revue*, 13 décembre 1879.)

LES BÉBÉS D'HÉLÈNE

IMITÉ DE J. HABBERTON

PAR

WILLIAM L. HUGHES

ILLUSTRATIONS DE BERTALL

OUVRAGE ADOPTÉ PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

Un beau volume in-8° grand raisin.

Prix : broché, 7 fr.; relié toile, plaque or, tr. dorée, 10 fr.;
demi-reliure chagrin, tr. dorée, 11 fr.

QUELQUES APPRÉCIATIONS DES JOURNAUX

Un ouvrage tout à fait curieux, plein d'humour et de gaieté, vient de paraître à la *Bibliothèque du Magasin des Demoiselles*. Est-ce un livre pour enfants? Tout à fait. Et pour les autres? Egalement. C'est une traduction, ou plutôt une adaptation d'un livre très célèbre en Amérique, *les Bébés d'Hélène*, de J. Habberton, par William L. Hughes. L'édition que vient de publier avec soin l'imprimerie Hennuyer est ornée de nombreuses illustrations dues au spirituel crayon de Bertall; c'est tout dire. En deux mots, ce charmant volume est un livre d'étrennes par excellence, et le succès répondra certainement aux intelligents efforts de l'éditeur.

(*Revue britannique.*)

Les Bébés d'Hélène, par W. Hughes. Illustrations de Bertall. Ce livre, écrit pour les pères et les mères au moins autant que pour les enfants, est une imitation d'un roman de M. John Habberton, qui a obtenu un grand succès en Amérique et qui plaide avec beaucoup de chaleur et d'humour « le droit des bébés à l'indulgence. » De jolies gravures le recommandent comme livre d'étrennes.

(*Revue des Deux Mondes.*)

Une adaptation française, par M. William L. Hughes, de l'ouvrage si populaire et si spirituel de M. Habberton, *les Bébés d'Hélène*, vient de paraître sous forme d'un beau et grand volume. M. Hughes est parfaitement entré dans l'esprit comique de son amusant modèle, et il a droit à beaucoup d'éloges pour le talent avec lequel il a rempli sa tâche, car il n'était pas facile de rendre sans lui rien enlever de sa saveur originale l'œuvre de M. Habberton. Ce qui donne un attrait de plus aux *Bébés d'Hélène* dans leur costume français, ce sont de nombreuses illustrations d'un dessinateur de talent, Bertall, qui, en dehors des mérites intrinsèques d'un des livres les plus amusants de la littérature de ces derniers temps, le recommandent comme livre d'étrennes.

(*Galignani's Messenger.*)

LE THÉÂTRE CHEZ SOI

ENTRE DEUX PARAVENTS

SCÈNES ET COMÉDIES EN VERS

CHACUN POUR SOI — LE VOISIN GÉRONTE — L'ÉLIXIR D'ARLEQUIN
LE PREMIER BRIN D'HERBE — LE NID — UNE LARME
LES JOUJOUX DU PETIT NOËL — LES ÉTRENNES D'UN OUBLIÉ
LES POUPÉES DE MADELEINE
APRÈS LA TEMPÊTE — LE PAPILLON — UN RAYON DE SOLEIL

PAR

PAUL CÉLIÈRES

EAUX-FORTES DE E. BOILVIN

FRONTISPICE PAR G. RICHARD

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Un volume in-18 jésus imprimé en caractères elzéviens
sur papier de Hollande. Prix : 8 fr.

EXEMPLAIRES SUR GRAND PAPIER

- 23 sur papier de Chine avec signature à la pointe et double épreuve
sur papier de Hollande avant la lettre (numérotés 1 à 25) 25 fr.
25 sur papier du Japon avec signature à la pointe et double épreuve sur
papier de Hollande avant la lettre (numérotés 26 à 50) 25 fr.

DU MÊME AUTEUR :

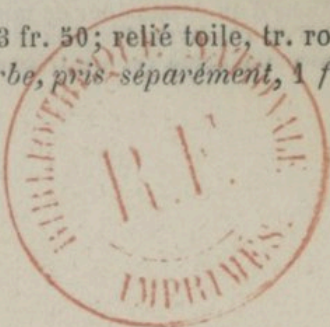
EN SCÈNE, S. V. P.

PROVERBES

TEL OISEAU TEL NID — QUI AIME L'ARBRE AIME LA BRANCHE
PETITE ÉTINCELLE ENGENDRE GRAND FEU
IL N'EST SI PETIT QUI NE COMPTE
BON RENOM VAUT UN HÉRITAGE — IL N'EST CHANCE QUI NE RETOURNE
LOIN DES YEUX, LOIN DU CŒUR — DIRE ET FAIRE SONT DEUX
ABSENT LE CHAT, LES SOURIS DANSENT
OU LA CHÈVRE EST LIÉE . . . — TOUT EST BIEN QUI FINIT BIEN
A BEAU MENTIR QUI VIENT DE LOIN

Par PAUL CÉLIÈRES

Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50 ; relié toile, tr. rouge, 4 fr. 50.
Chaque proverbe, pris séparément, 1 franc.



A LA MEME LIBRAIRIE

51, RUE LAFFETTE, PARIS

ÉDITIONS IN-18 JÉSUS A 3 FR. 50 LE VOLUME

Relié toile, tranche rouge, 4 fr. 50.

A TRAVERS L'AMÉRIQUE, nouvelles et récits, par Lucien BIART.
— *Couronné par l'Académie française.* — DEUXIÈME ÉDITION.

LES NAUFRAGEURS, par Raoul de NAVÉRY.

CONTEZ-NOUS CELA! par Paul CÉLIÈRES. *Troisième édition.*

RÉCITS D'UN HUMORISTE, de J. Habberton, adapté de l'anglais par William L. HUGHES.

UNE HEURE A LIRE, par Paul CÉLIÈRES.

LES GRANDES VERTUS, par Paul CÉLIÈRES.

NOS PETITS PROCÈS. Notes sur le droit familial, par M. A. CARRÉ, juge de paix du 1^{er} arrondissement de Paris. *Deuxième édition, revue et augmentée.*

Maitres et domestiques; — Propriétaires et locataires; — Hôteliers et Voyageurs; — Marchands et Acheteurs; — Entre Voisins, etc.

EN SCÈNE, S. V. P. (*Le Théâtre chez soi*), proverbes, par Paul CÉLIÈRES.

Tel oiseau tel nid; — Petite étincelle engendre grand feu; — Il n'est si petit qui ne compte; — Bon renom vaut un héritage; — Où la chèvre est liée...; — Tout est bien qui finit bien; — Il n'est chance qui ne retourne; — Loin des yeux, loin du cœur; — Absent le chat, les souris dansent; — Dire et faire sont deux; — Qui aime l'arbre aime la branche; — A beau mentir qui vient de loin.

Chaque proverbe, pris séparément, 1 franc.

ÉDITIONS ILLUSTRÉES

A TRAVERS L'AMÉRIQUE, nouvelles et récits, par Lucien BIART. Vingt-huit dessins hors texte par F. LIX. — Un beau volume grand in-8° jésus imprimé avec luxe. Prix : broché, 14 fr. *Ouvrage couronné par l'Académie française.*

PLANTES ET BÊTES. *Causeries familières sur l'Histoire naturelle*, par J. PIZZETTA. — Un beau volume grand in-8° jésus, illustré de 150 gravures sur bois et de 6 planches coloriées. Prix : broché, 14 fr.

LES BÉBÉS D'HÉLÈNE, imité de J. Habberton, par William L. HUGHES. Illustrations de BERTALL. — Un beau volume in 8° raisin. Prix : broché, 7 fr.

ENTRE DEUX PARAVENTS, scènes et comédies en vers, par Paul CÉLIÈRES. Un volume in-18, imprimé en caractères elzéviens sur papier de Hollande, avec eaux-fortes de E. BOILVIN. *Tirage à petit nombre.* Prix : 8 fr.

Ouvrages adoptés par le Ministère de l'Instruction publique.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Les Voyages de Camoens, par Raoul de Navery (Mme E. Chervet)...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6552233g>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs

millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

- 1 Sorte de poule sultane ou de martin-pêcheur héraldique.
- 2 Voici ce qu'il contient : « Luiz de Camoens, fils de Simão Vaz et de dona Anna de Sà, demeurant à Lisbonne, en la Mouraria (quartier des Maures), écuyer, âgé de vingt-cinq ans, de barbe rousse, a donné son père pour répondant ; il part sur le vaisseau le *San Pedro dos Burgalezes*, sur lequel le vice-roi don Affonso de Noronha se rend aux Indes, »
- 3 Cette vie fut imprimée en 1527.
- 4 On lit dans le registre de l'état des troupes pour l'année 1553 : « Fernando Casado, fils de Manoel Casado et de Branca Queymada, demeurant à Lisbonne, écuyer ; Luiz de Camoens, fils de Simon Vaz et de Anna de Sa, écuyer, partit à sa place. Il a reçu, comme les autres. 2 400 reis (environ 75 francs de notre monnaie). »
- 5 Don João, qui mourut le 21 janvier 1554.

Table des matières

1. Page de titre
2. AVANT-PROPOS.
3. LUIZ DE CAMOENS
 1. PREMIÈRE PARTIE - JEUNESSE.
 1. CHAPITRE I. – TROIS ENFANTS.
 2. CHAPITRE II. – L'ÉCOLIER DE COIMBRE.
 3. CHAPITRE III. – LA QUINTA DAS LAGRIMAS.
 4. CHAPITRE IV. – ORDRE D'EXIL.
 5. CHAPITRE V. – A SANTAREM.
 2. DEUXIÈME PARTIE - VOYAGES.
 1. CHAPITRE I. – CEUTA.
 2. CHAPITRE II. LA ROUTE DES INDES.
 3. CHAPITRE III. – ADAMASTOR.
 4. CHAPITRE IV. – GOA LA DORÉE.
 5. CHAPITRE V. – LE ROI DE PIMENTA.
 6. CHAPITRE VI. – LES CÔTES D'ARABIE.
 7. CHAPITRE VII. – LA BAIE DES CROCODILES.
 8. CHAPITRE VIII. – A TRAVERS LES ÎLES.
 9. CHAPITRE IX. – L'ESCLAVE JAVANAIS.
 10. CHAPITRE X. – NAUFRAGE.
 11. CHAPITRE XI. – LES MASMORAS DE GOA.
 12. CHAPITRE XII. – L'HONNEUR DE BARETTO ET LA LIBERTÉ DE CAMOENS.
 3. TROISIÈME PARTIE - RETOUR A LISBONNE.
 1. CHAPITRE I. – A BORD DU SANTA FÉ.
 2. CHAPITRE II. – UN JOUR DE GLOIRE.
 3. CHAPITRE III. – LA MAISON DE LA RUE SANTA ANNA.
 4. CHAPITRE IV. – BARBARA.
 5. CHAPITRE V. – LA MORT.

4. NOTES.
5. Notes
6. À propos de cette édition numérique